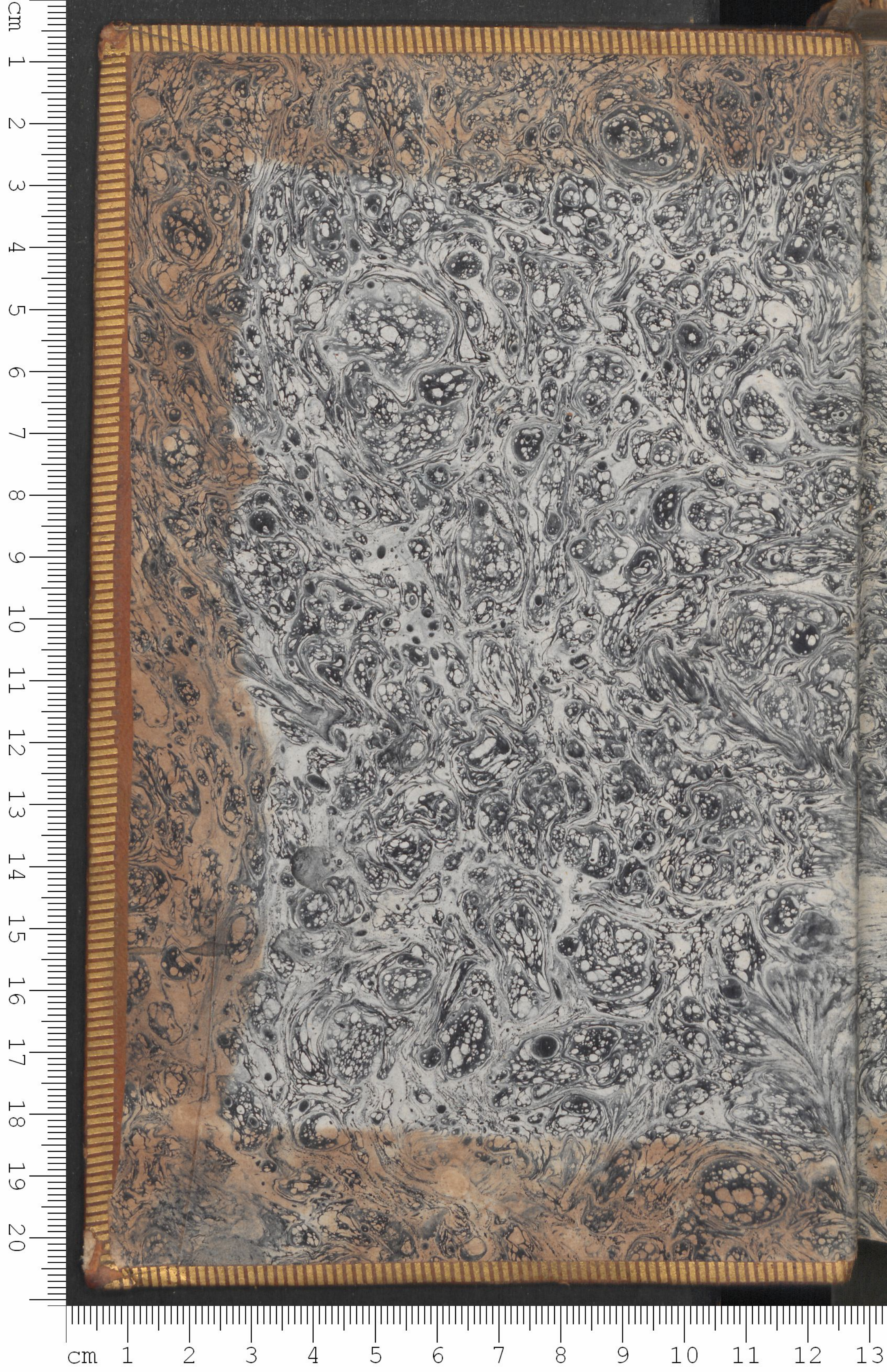
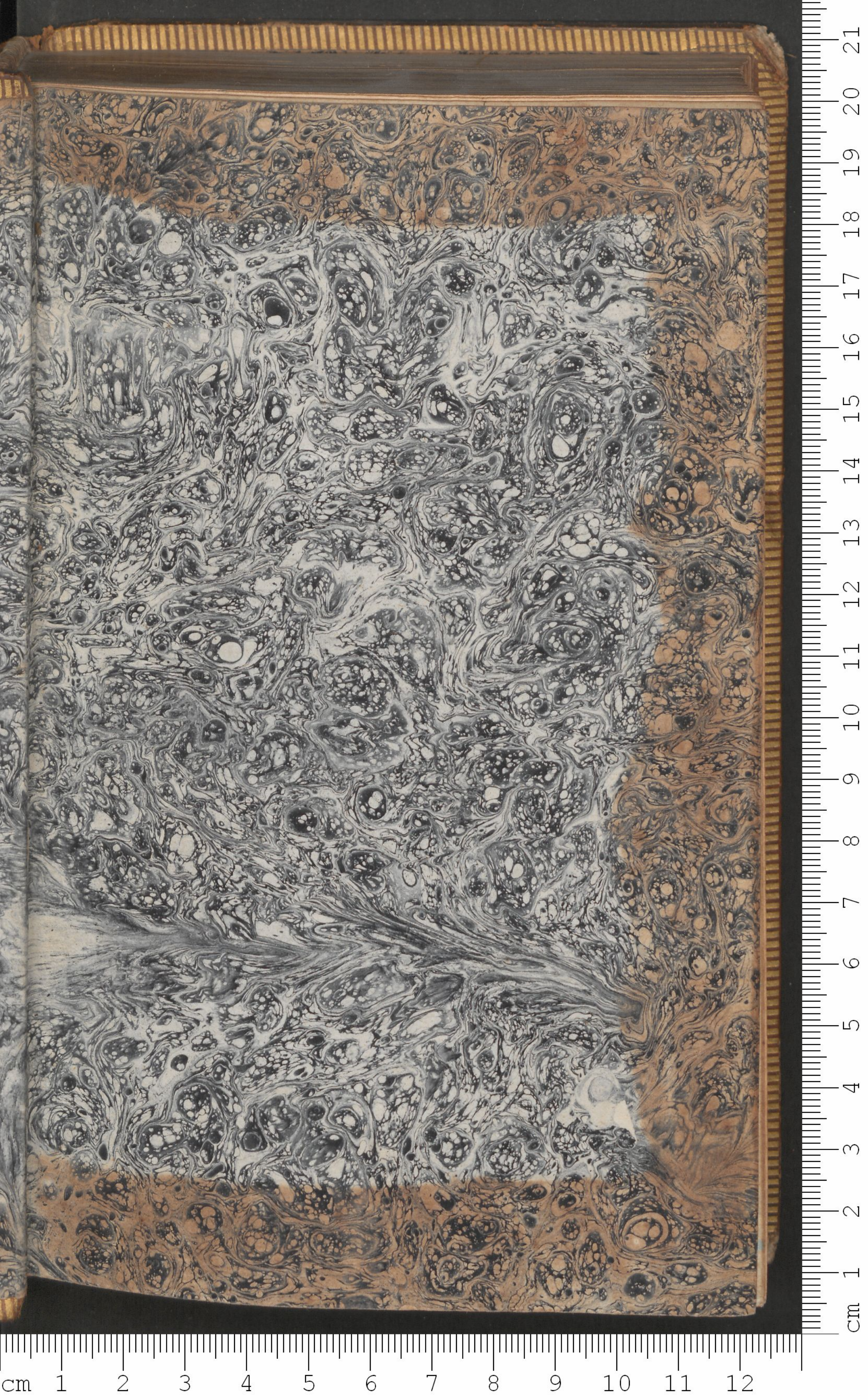
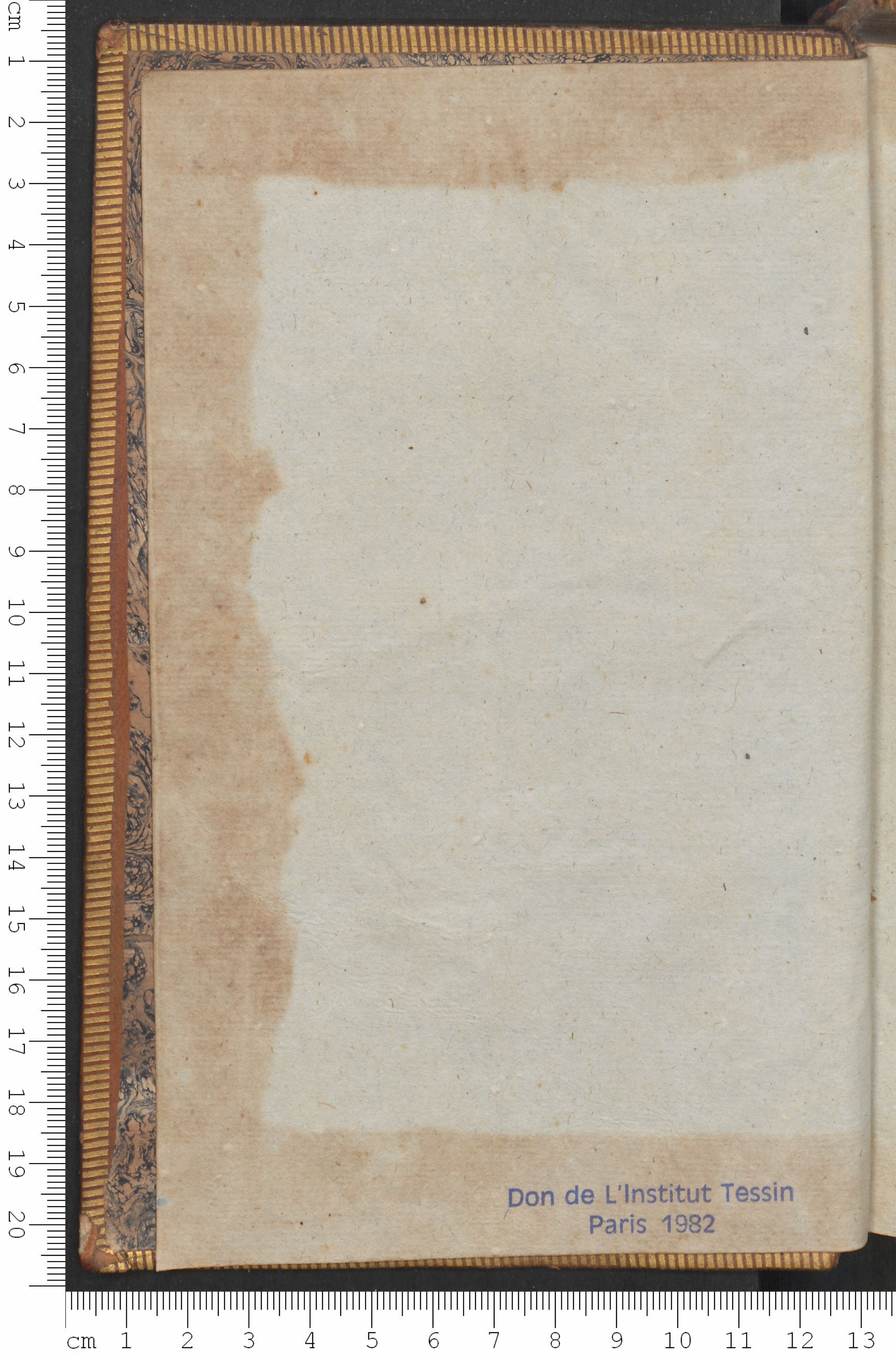

VOYAGE
EN
SUÉDE
2

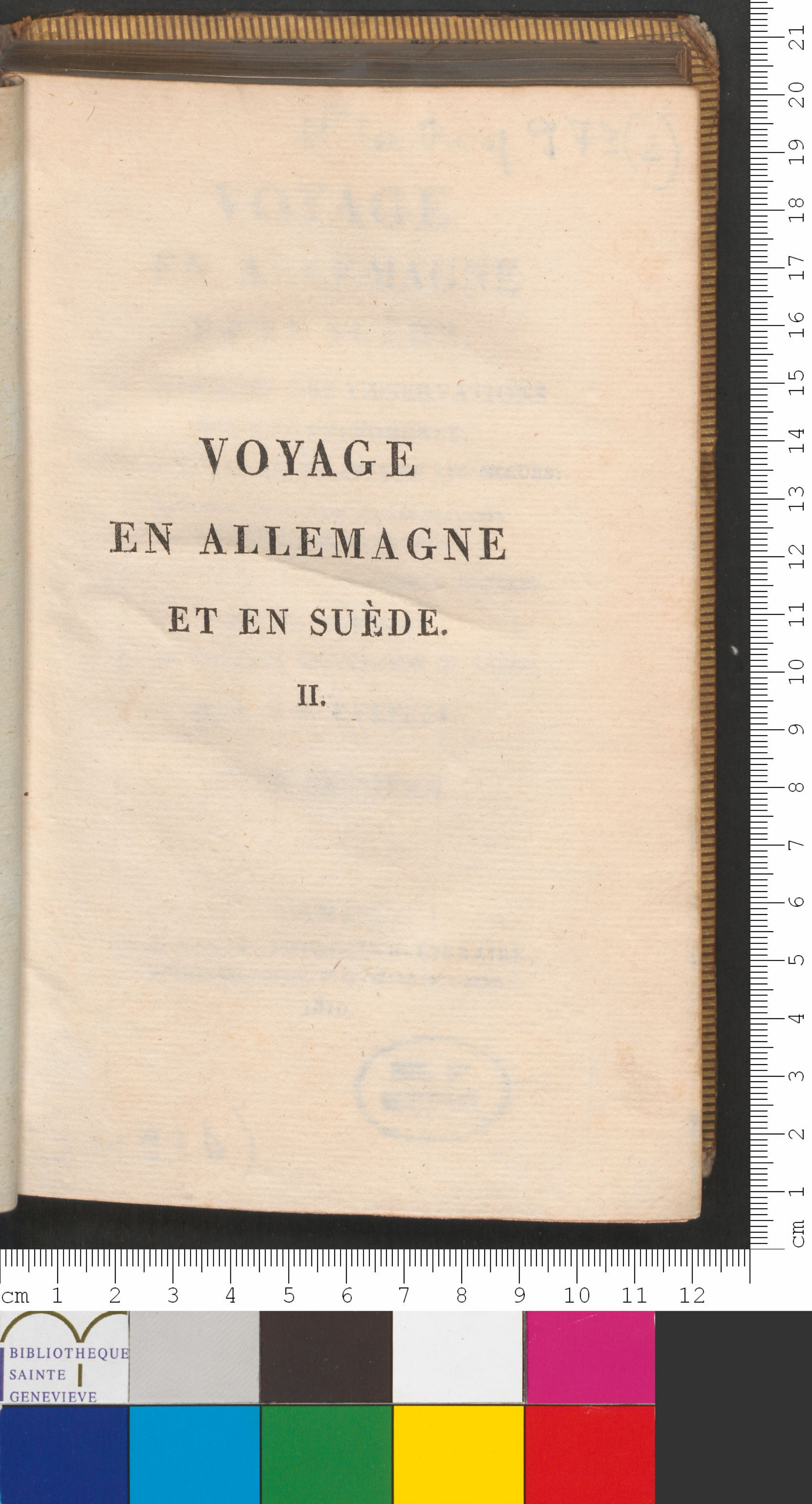












VOYAGE
EN ALLEMAGNE
ET EN SUÈDE.

II.



VOYAGE EN ALLEMAGNE ET EN SUÈDE,

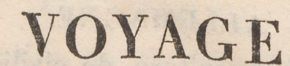
CONTENANT DES OBSERVATIONS
SUR LES PHÉNOMÈNES,
LES INSTITUTIONS, LES ARTS ET LES MOEURS;
DES TRAITS HISTORIQUES SUR LES MONUMENS
ET LES ENDROITS REMARQUABLES;
DES ANECDOTES SUR LES HOMMES CÉLEBRES,
ET LE TABLEAU
DE LA DERNIÈRE RÉVOLUTION DE SUÈDE.

PAR J. P. CATTEAU,
AUTEUR DU TABLEAU DES ÉTATS DANOIS.

TOME DEUXIÈME.

PARIS,
J. G. DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE DU PONT-DE-LODI, n° 3, PRÈS LE PONT-NEUF.
1810.





VOYAGE EN ALLEMAGNE ET EN SUÈDE.

CHAPITRE XXXVII.

Traits caractéristiques de la Saxe et de ses habitans.—Dresde.

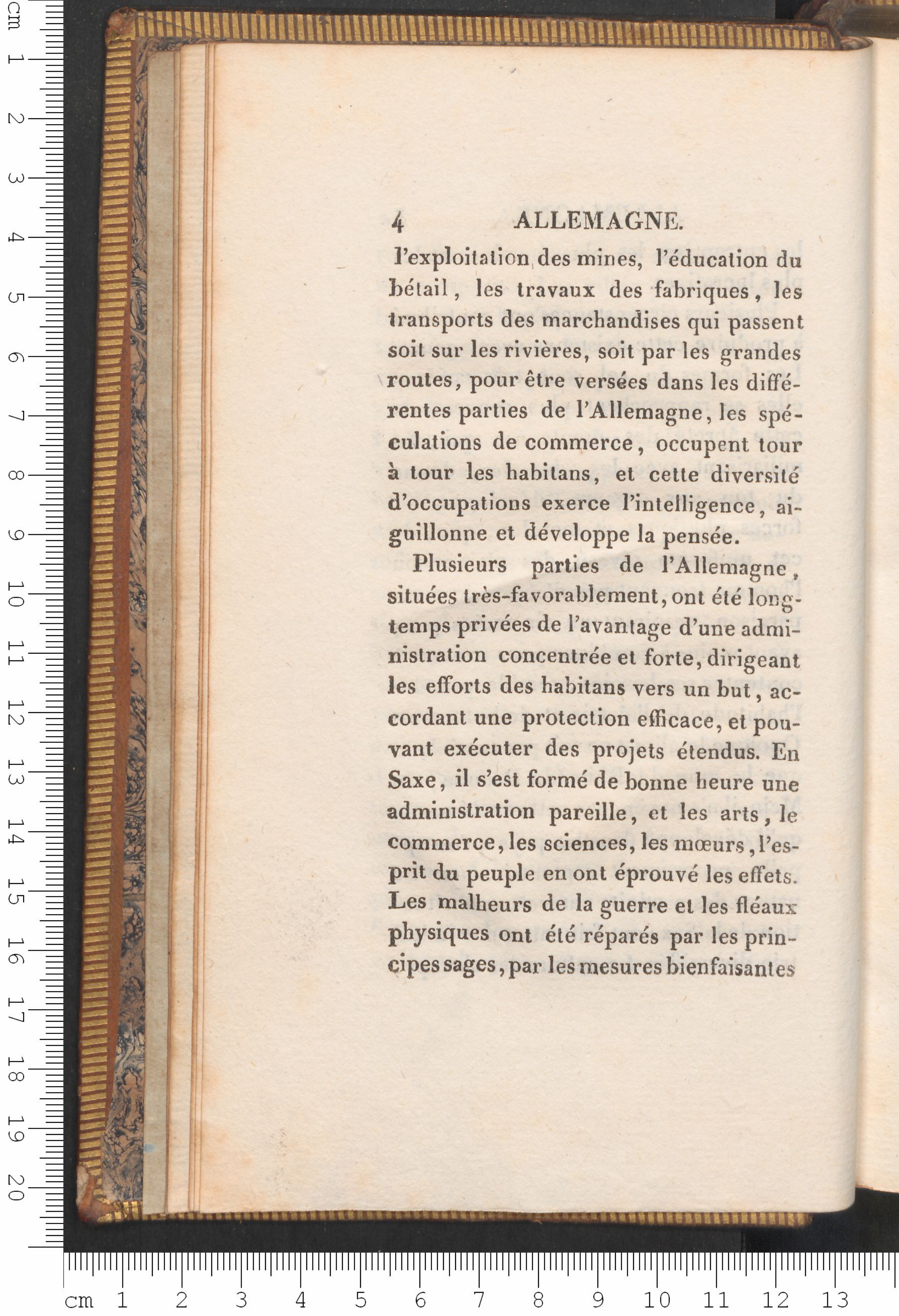
Les routes qui, depuis les montagnes de Thnringe, se dirigent vers le nord, et conduisent aux rives de la Saale et de l'Elbe, traversent une région de l'Allemagne remarquable sous plusieurs rapports ; ce sont les pays constituant les domaines de la maison électorale, maintenant royale de Saxe.

Sans avoir ni le sol fertile, ni la température favorable des pays du Rhin, cette région est parvenue à un degré

très élevé de culture, de civilisation et de prospérité. Les villes y sont nombreuses, et la plupart ont des manufactures importantes. Dresde, Naumbourg, et sur-tout Leipsick, prennent part aux grandes entreprises commerciales de l'Allemagne. Il y a des cantons où les villages sont aussi rapprochés que dans le Palatinat et le Wurtemberg, sans avoir néanmoins un air aussi opulent. Le numéraire a une circulation fort active, et se trouve, avec les objets de consommation, dans un rapport qui prouve un bon système d'économie intérieure, et une sage répartition du travail. Le peuple est bien logé, bien vêtu, bien nourri, et en même temps il a un esprit d'ordre, d'arrangement et de calcul qui le caractérise. Dans toutes les classes on rencontre de l'instruction, et dans les villes on entend le dialecte le plus pur, le plus cultivé de l'Allemagne. C'est en Saxe que les presses allemandes travaillent le plus, et que la librairie fait

les entreprises les plus étendues et les plus lucratives.

Plusieurs circonstances ont contribué à produire cette existence avantageuse. Les formes du sol sont très-variées ; elles se rapprochent plus souvent de cette âpreté des montagnes qui, familiarisant avec les obstacles, donne du ton aux organes, développe les forces physiques et morales, que, de cet uniforme niveau des plaines où l'homme trouvant peu d'objets de comparaison, respirant un air moins pur, ayant moins à combiner pour trouver à contenter ses besoins, semble prendre l'habitude de l'inertie et de la lenteur. Quoique le climat ne soit pas aussi doux que le long du Rhin, du Danube, du Mein, il n'a pas encore cette inclémence qu'il développe dans les pays qu'on appelle proprement septentrionaux. La nature des produits naturels et la situation de la Saxe ont fait naître une industrie diversifiée. La culture des champs,



l'exploitation des mines, l'éducation du bétail, les travaux des fabriques, les transports des marchandises qui passent soit sur les rivières, soit par les grandes routes, pour être versées dans les différentes parties de l'Allemagne, les spéculations de commerce, occupent tour à tour les habitans, et cette diversité d'occupations exerce l'intelligence, aiguillonne et développe la pensée.

Plusieurs parties de l'Allemagne, situées très-favorablement, ont été longtemps privées de l'avantage d'une administration concentrée et forte, dirigeant les efforts des habitans vers un but, accordant une protection efficace, et pouvant exécuter des projets étendus. En Saxe, il s'est formé de bonne heure une administration pareille, et les arts, le commerce, les sciences, les mœurs, l'esprit du peuple en ont éprouvé les effets. Les malheurs de la guerre et les fléaux physiques ont été réparés par les principes sages, par les mesures bienfaisantes

qui ont caractérisé le gouvernement.

Des causes accidentelles, des événemens qui ne tiennent ni aux influences de la nature, ni à celles des lois, peuvent agir sur la marche de la civilisation et sur les progrès de l'activité nationale. Ce fut en Saxe que la querelle entre les dominicains et les augustins fit éclore le schisme religieux, et ce pays devint le théâtre principal des travaux de Luther et de ses collègues. Il dut en résulter une fermentation plus forte dans les esprits, et par conséquent plus d'intensité dans le ressort général. Les théologiens publièrent un grand nombre d'ouvrages qui, outre les notions théologiques, présentaient des idées nouvelles sur plusieurs objets; et le pays qui recevait le plus immédiatement ces productions, devait en profiter davantage. Dans la traduction de la Bible et dans son catéchisme, Luther fit usage du dialecte saxon, qui, de cette manière, se forma le premier.

Le commerce de la librairie n'ayant pu se fixer à Francfort, les libraires allemands cherchèrent un autre lieu d'échanges, et ils choisirent Leipsick, où des foires très-fréquentées attiraient depuis long-temps des capitaux et des correspondances. Dès-lors l'attention de toute l'Allemagne littéraire se porta vers ce point, et les auteurs regardèrent Leipsick comme leur capitale. Plusieurs quittèrent les contrées méridionales pour se fixer dans cette ville ou dans ses environs. Un grand nombre de presses s'établirent pour faciliter les entreprises et pour concentrer les travaux. Des peintres, des dessinateurs, des graveurs suivirent les auteurs, et ouvrirent des ateliers à côté des imprimeries.

Les artistes ont été d'autant plus portés à se rendre en Saxe, que la capitale de ce pays leur offrait les meilleurs moyens de cultiver leur talent. La gallerie de Dresde est depuis long-temps

célèbre en Allemagne et dans l'Europe. Elle renferme des chefs-d'œuvre de toutes les écoles, et la Nuit du Corrège y est à la tête de ceux qui sont venus d'Italie. Une académie de peinture et d'architecture répand la connaissance et le goût des arts, qu'elle enseigne. Les palais du roi et des princes, ceux de plusieurs grands, les temples, les édifices publics sont autant de modèles propres à former l'artiste, et les collections de statues, de vases en bronze ou en porcelaine, de pierres précieuses, présentent à son imagination l'aliment qu'elle chérit.

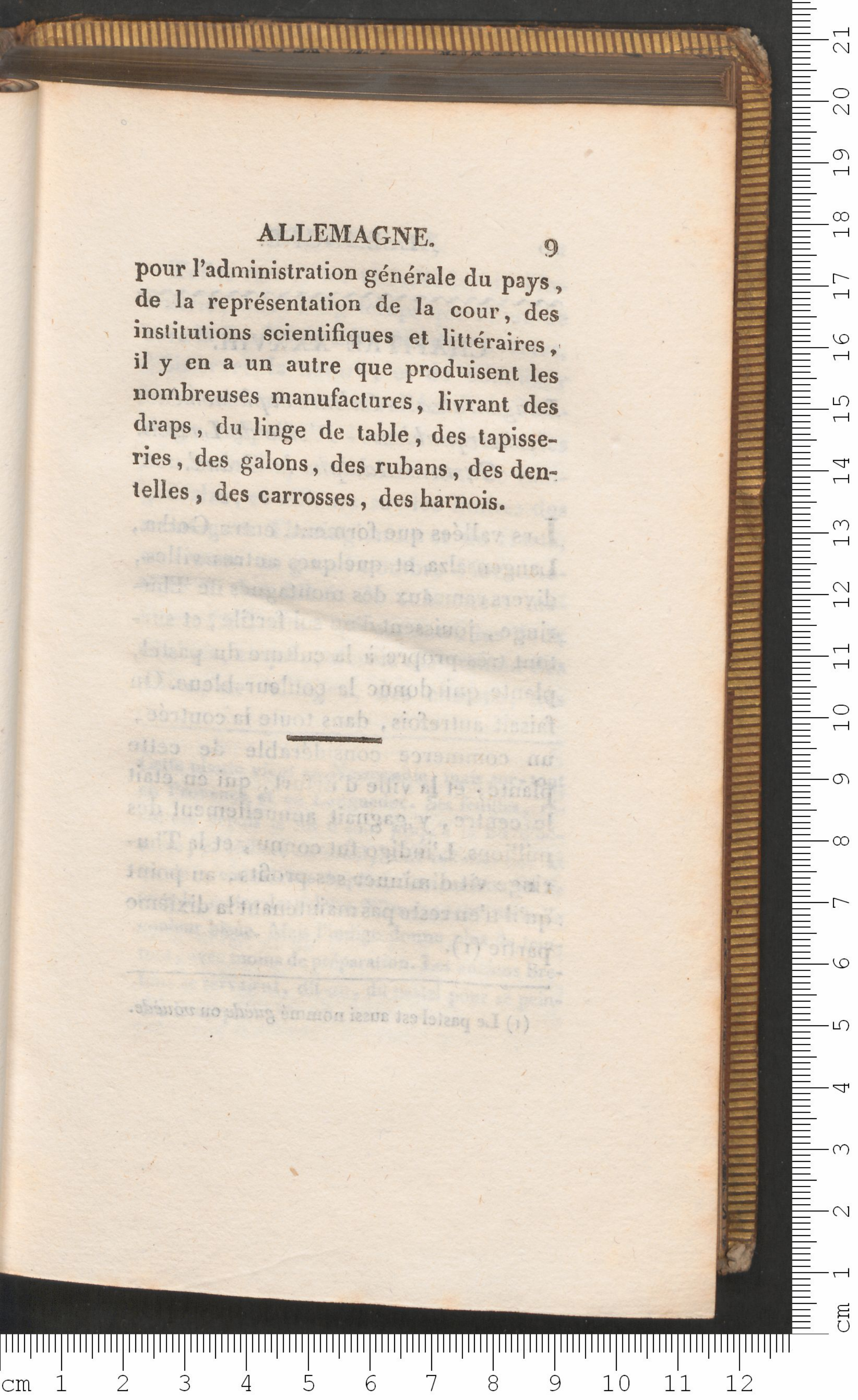
A ces avantages, Dresde joint celui d'une très-belle situation : l'Elbe traverse la ville; le pont, jeté sur ce fleuve, repose sur dix-neuf arches, et sa longueur est de treize à quatorze cents pieds. Les montagnes, qui dominent dans la contrée environnante, et dont quelques-unes sont revêtues de vignobles, diversifient les aspects. Le vallon,

appelé Plauengrund, est une promenade romantique qui rappelle quelques sites de la Suisse. Des jardins, des châteaux, des maisons de plaisance décorent les avenues, et leur donnent un caractère de grandeur imposante (1).

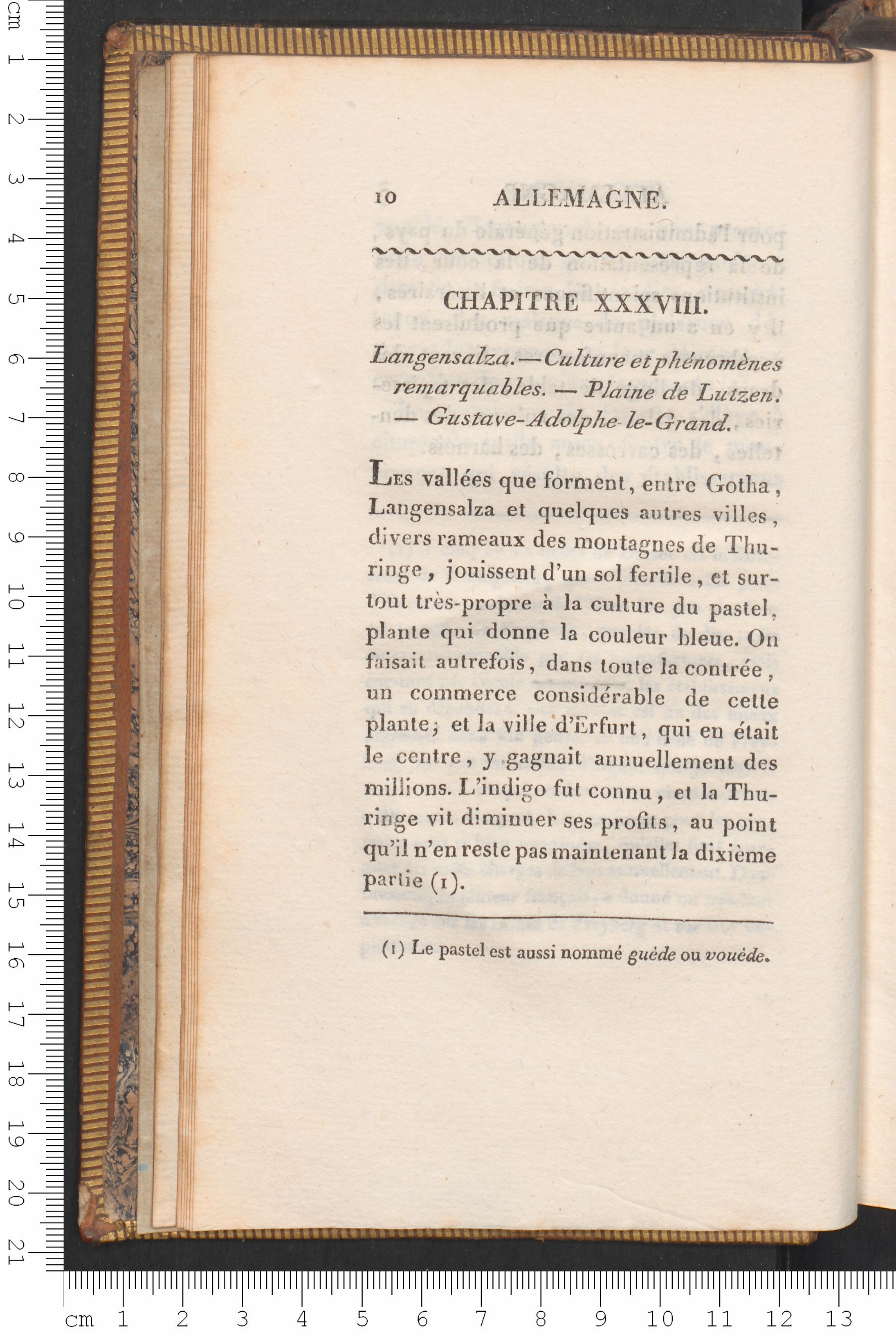
La population de Dresde s'élève à cinquante mille ames. Outre le mouvement qui résulte des établissemens

---

(1) A cinq ou six lieues de Dresde est la forteresse de Kœnigstein, qui a plus de mille pieds d'élévation au-dessus de l'Elbe. Un peu plus loin est la ville de Freyberg, peuplée de dix mille ames, remarquable par ses manufactures, mais sur-tout par l'école des mines et les établissemens qui en dépendent. Cet institut est un des mieux organisés dans son genre. A une lieue de Freyberg on voit les mines d'argent qui portent le même nom, et qui rendent entre vingt et trente mille marcs d'argent. Les machines pour les procédés sont si bien imaginées, qu'elles font épargner dix mille charges de bois annuellement. Daubuisson, ingénieur français, a donné un très-bon ouvrage sur les mines de Freyberg et sur leur exploitation.



pour l'administration générale du pays, de la représentation de la cour, des institutions scientifiques et littéraires, il y en a un autre que produisent les nombreuses manufactures, livrant des draps, du linge de table, des tapisseries, des galons, des rubans, des dentelles, des carrosses, des harnois.



CHAPITRE XXXVIII.

Langensalza. — Culture et phénomènes remarquables. — Plaine de Lutzen. — Gustave-Adolphe-le-Grand.

Les vallées que forment, entre Gotha, Langensalza et quelques autres villes, divers rameaux des montagnes de Thuringe, jouissent d'un sol fertile, et surtout très-propre à la culture du pastel, plante qui donne la couleur bleue. On faisait autrefois, dans toute la contrée, un commerce considérable de cette plante; et la ville d'Erfurt, qui en était le centre, y gagnait annuellement des millions. L'indigo fut connu, et la Thuringe vit diminuer ses profits, au point qu'il n'en reste pas maintenant la dixième partie (1).

---

(1) Le pastel est aussi nommé *guède* ou *vouède*.

Telles seront les vicissitudes de l'industrie, aussi long-temps que l'homme aura la faculté de faire des découvertes, d'observer la nature, et de combiner les circonstances. Les vallées de la Thuringe rappellent d'autres vicissitudes non moins importantes. Autour de Langensalza, et ailleurs sur les limites des montagnes Thuringiennes et du Hartz, on trouve un grand nombre d'incrustations et des débris de substances marines. Le bassin, qui est entre les deux chaînes, et qui renferme maintenant des villes, des villages, des champs, des

---

Cette plante vient en Normandie, mais sur-tout en Provence et en Languedoc. Ses feuilles, récoltées depuis la fin d'août jusqu'à la fin d'octobre, et séchées au soleil, sont réduites sous la meule en consistance de pâte, dont on fait ensuite avec les mains des pelotes. Elles donnent une belle couleur bleue. Mais l'indigo donne plus de teinture, avec moins de préparation. Les anciens Bretons se servaient, dit-on, du pastel pour se peindre le corps.

prairies, aura été autrefois un bassin maritime. Le monde physique, ainsi que le monde intellectuel, ne connaît pas l'état stationnaire; et, quoique les antiques bouleversemens ne semblent plus menacer le globe, les élémens sont destinés par la nature à travailler sans cesse. Les neiges, se roulant du haut des montagnes, en détachent des masses, et en changent l'aspect; la lave brûlante, en sortant des volcans, fait disparaître dans son cours les demeures des hommes, et dénature le sol; ici, les vagues de la mer font d'une côte fertile une grève aride; là, elles donnent, en se retirant, un limon qui se couvre des produits du règne végétal.

Après avoir parcouru quelques ramifications du Hartz, j'arrivai sur les bords de la rivière de *Saale*, qui naît en Franconie, traverse la Saxe, et se jette dans l'Elbe. Il y a le long de la Saale plusieurs sources salées d'un grand produit, et dont celles de Halle, mainte-

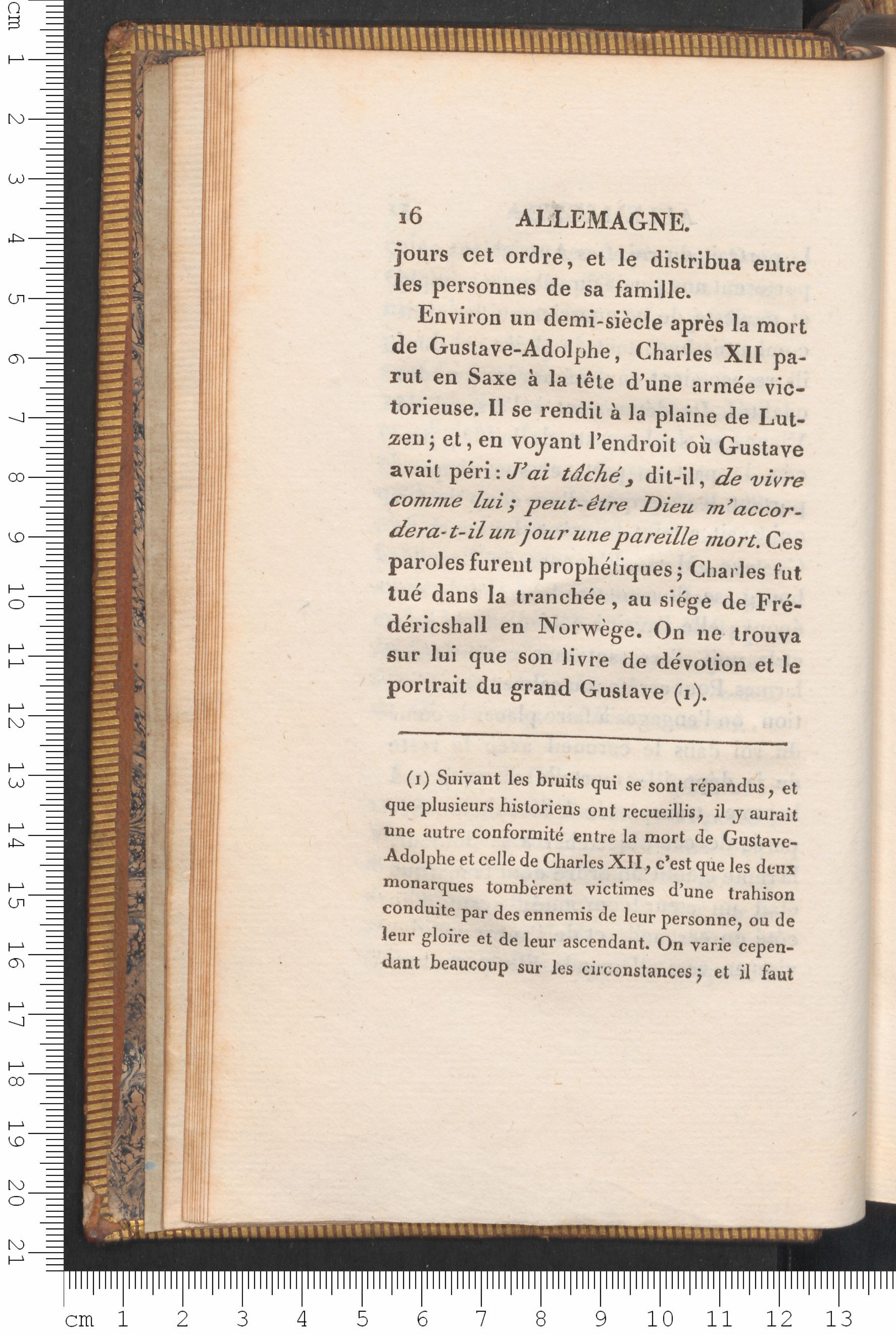
nant du domaine westphalien, sont les plus riches. Toute l'Allemagne est bien pourvue de sel, mais la nature ne le présente pas de la même manière : dans le nord du pays c'est généralement du sel de source, et dans le midi domine le sel de roche.

En quittant les bords de la Saale, sur lesquels s'élèvent encore quelques cimes tantôt nues, tantôt couvertes de belles forêts, on voit le pays s'ouvrir en plaines qui s'élargissent à mesure qu'on approche de l'Elbe. Entre Weissenfels et Lutzen, une étendue immense offre le coup-d'œil d'une mer sans rivage. Ce fut là que se heurtèrent les armées de Ferdinand et de Gustave-Adolphe. Le héros de la Suède, en conduisant ses soldats à la victoire, fut atteint de plusieurs coups, et trouva la mort dans ce combat glorieux. Un monument, érigé à côté du grand chemin, indique l'endroit où il tomba; c'est une pierre entourée d'arbres, les seuls qu'on aper-

çoive sur un espace de plusieurs lieues. Quelque simple qu'il soit, ce monument laisse une impression profonde: placé dans le sanctuaire de la nature, sous le dôme du ciel, il donne au souvenir qu'il retrace un caractère solennel et religieux. Je me rappelai le mot touchant que prononça Gustave peu avant qu'il se rendit sur ce champ de bataille, où il termina sa carrière. En voyant les habitans des villes conquises accourir au-devant de lui avec des acclamations et des hommages: *Je crains*, dit-il, *que la Divinité offensée ne leur apprenne bientôt que celui qu'ils honorent comme un Dieu n'est qu'un homme mortel.*

Le corps de Gustave-Adolphe, couvert de sang et de blessures, fut porté à Weissenfels pour être embaumé. Pendant qu'on l'ouvrait, quelques gouttes de sang rejaillirent sur le mur de la chambre; cet endroit est couvert d'un rideau, au-dessus duquel est suspendu

le portrait du roi. Les Autrichiens emportèrent une partie du vêtement simple et modeste de ce guerrier qui les avait combattus avec tant de gloire, et dont ils respectaient eux-mêmes les grandes qualités. Ils déposèrent à l'arsenal de Vienne sa soubreveste de buffle, percée de part en part, et son chapeau portant les marques d'un coup de feu qui avait atteint le crâne. La veuve de Gustave, Marie-Eléonore de Brandebourg, se fit remettre le cœur de son époux ; elle l'avait à côté d'elle le jour et la nuit, l'arrosant sans cesse de ses larmes. Pour arrêter ou calmer son affliction, on l'engagea à faire placer le cœur du roi dans le cercueil avec le reste de la dépouille mortelle de ce grand homme, transportée à Stockholm. Séparée de cet objet cher à sa douleur, la reine établit un ordre dont la marque était un cœur couronné, ayant d'un côté un cercueil, et de l'autre une devise en vers allemands. Elle porta tou-



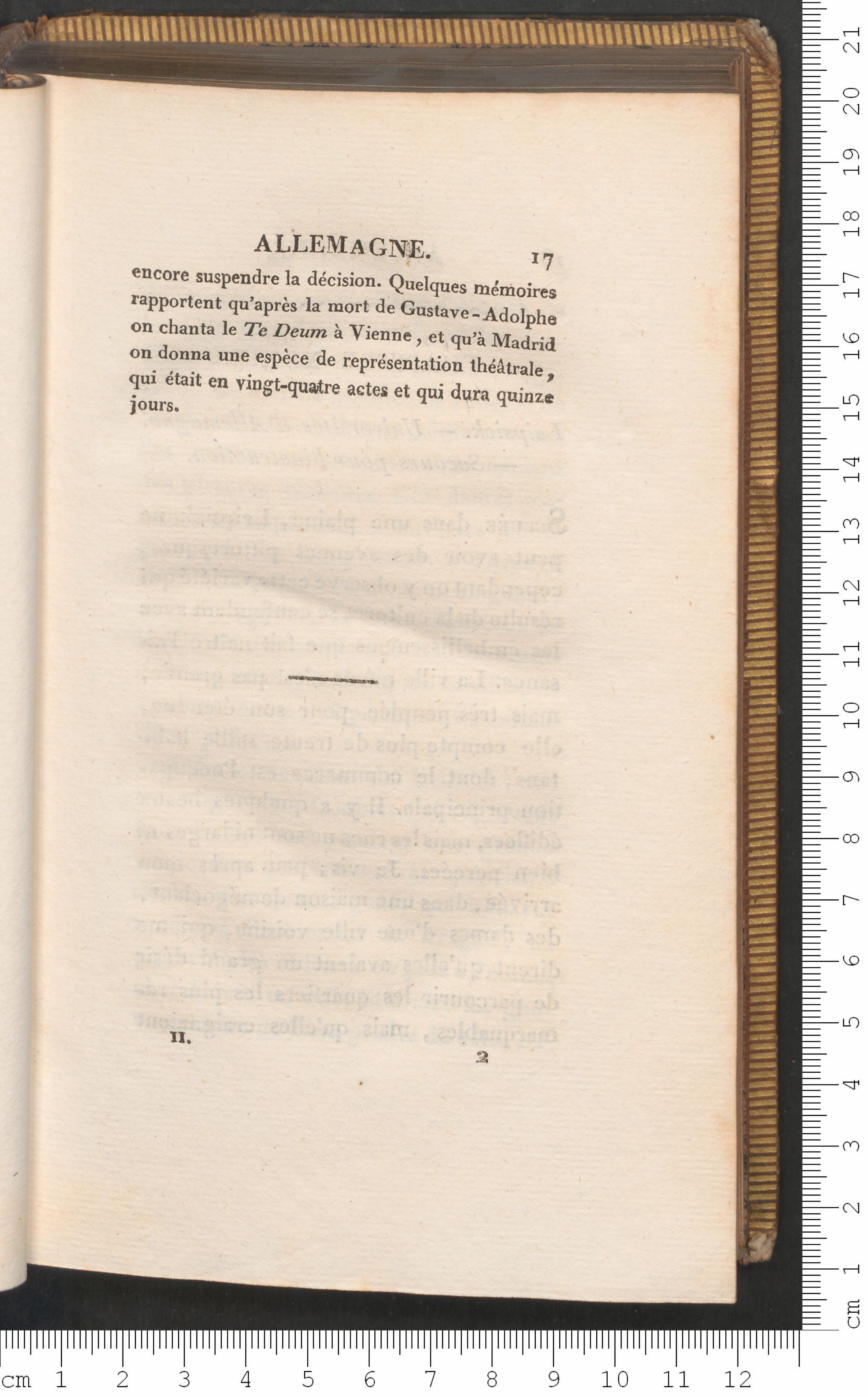
jours cet ordre, et le distribua entre les personnes de sa famille.

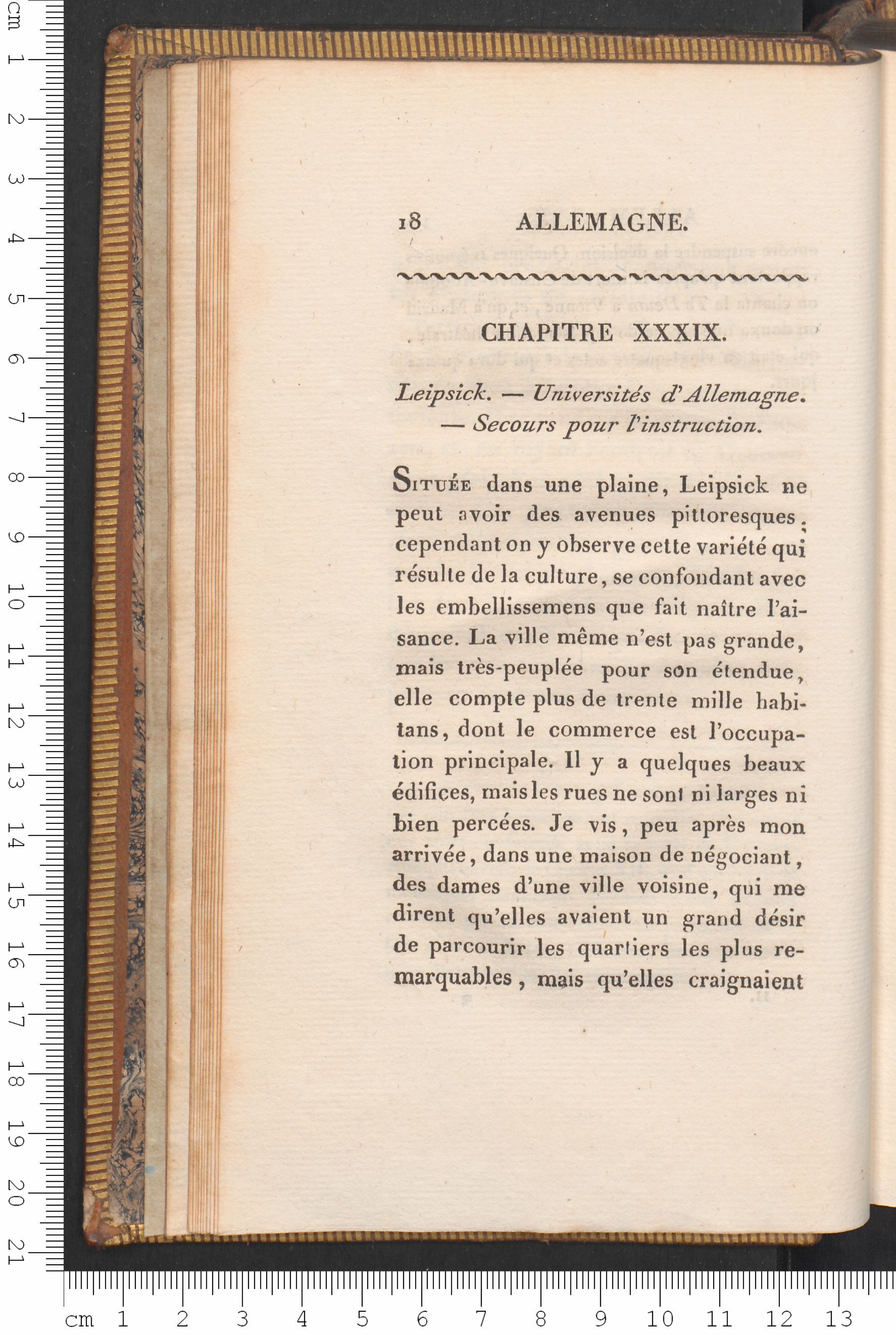
Environ un demi-siècle après la mort de Gustave-Adolphe, Charles XII parut en Saxe à la tête d'une armée victorieuse. Il se rendit à la plaine de Lutzen; et, en voyant l'endroit où Gustave avait péri : *J'ai tâché*, dit-il, *de vivre comme lui; peut-être Dieu m'accordera-t-il un jour une pareille mort.* Ces paroles furent prophétiques; Charles fut tué dans la tranchée, au siége de Frédéricshall en Norwège. On ne trouva sur lui que son livre de dévotion et le portrait du grand Gustave (1).

---

(1) Suivant les bruits qui se sont répandus, et que plusieurs historiens ont recueillis, il y aurait une autre conformité entre la mort de Gustave-Adolphe et celle de Charles XII, c'est que les deux monarques tombèrent victimes d'une trahison conduite par des ennemis de leur personne, ou de leur gloire et de leur ascendant. On varie cependant beaucoup sur les circonstances; et il faut

encore suspendre la décision. Quelques mémoires rapportent qu'après la mort de Gustave-Adolphe on chanta le *Te Deum* à Vienne, et qu'à Madrid on donna une espèce de représentation théâtrale, qui était en vingt-quatre actes et qui dura quinze jours.





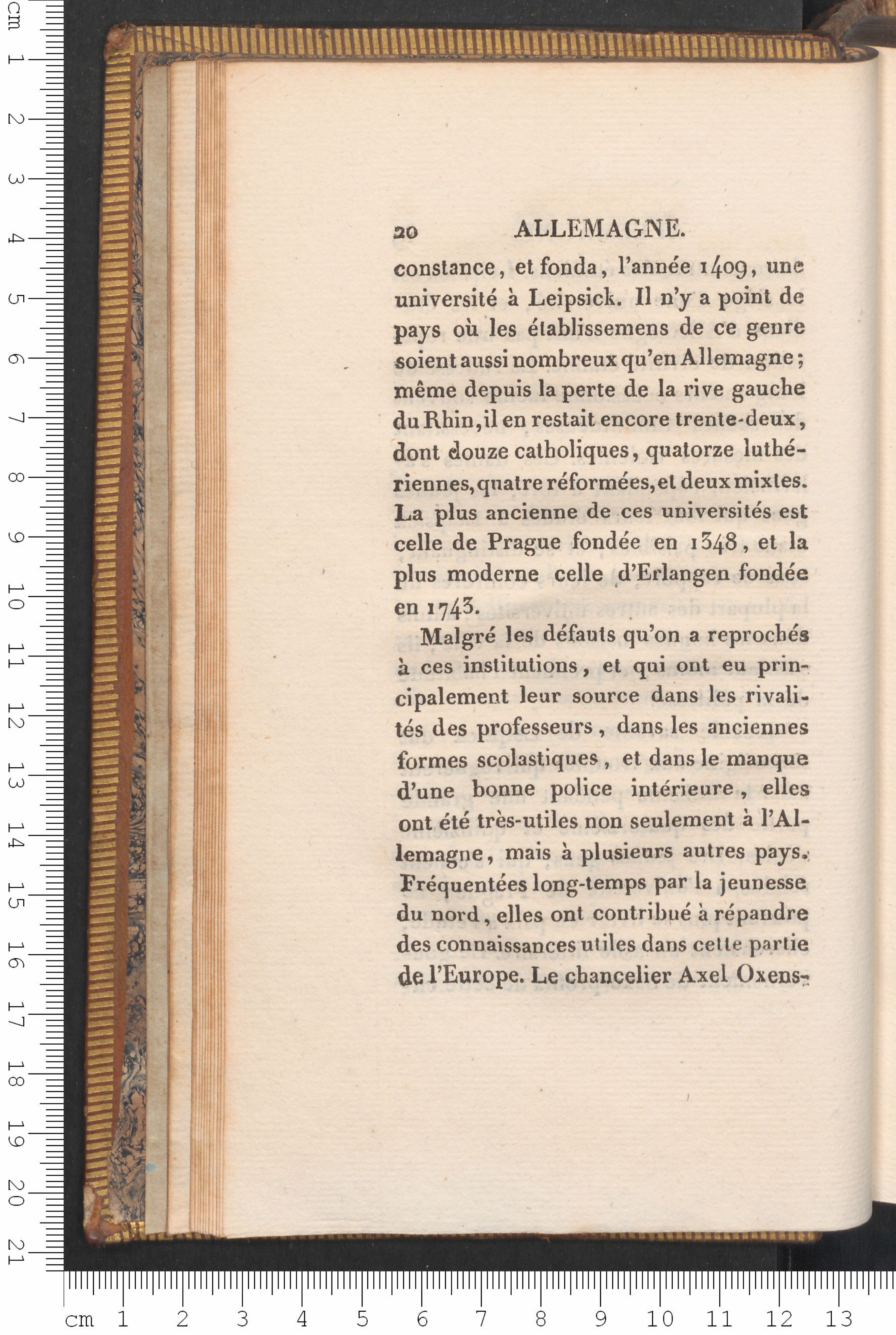
CHAPITRE XXXIX.

Leipsick. — Universités d'Allemagne. — Secours pour l'instruction.

Située dans une plaine, Leipsick ne peut avoir des avenues pittoresques ; cependant on y observe cette variété qui résulte de la culture, se confondant avec les embellissemens que fait naître l'aisance. La ville même n'est pas grande, mais très-peuplée pour son étendue, elle compte plus de trente mille habitans, dont le commerce est l'occupation principale. Il y a quelques beaux édifices, mais les rues ne sont ni larges ni bien percées. Je vis, peu après mon arrivée, dans une maison de négociant, des dames d'une ville voisine, qui me dirent qu'elles avaient un grand désir de parcourir les quartiers les plus remarquables, mais qu'elles craignaient

de rencontrer des étudians. Leipsick est le siége d'une université, et les étudians d'Allemagne n'ont pas une réputation de civilité établie. La rudesse de leurs mœurs occasionne même souvent des scènes tumultueuses, nécessitant des mesures violentes. Ces dames s'alarmaient cependant à tort, les jeunes gens qui font leurs études à Leipsick étant très-paisibles, et se distinguant, sous ce rapport, de leurs confrères de la plupart des autres universités; admis dans les bonnes maisons de la ville, ils s'isolent moins, et prennent l'habitude de la politesse.

L'école savante de Leipsick dut son origine aux troubles qui régnèrent dans la Bohême pendant une grande partie des quatorzième et quinzième siècles. Les jeunes gens, qui s'étaient rendus à l'université de Prague, ne pouvant plus se livrer en paix à l'étude, cherchaient un asile littéraire. Le gouvernement de Saxe profita de cette cir-



constance, et fonda, l'année 1409, une université à Leipsick. Il n'y a point de pays où les établissemens de ce genre soient aussi nombreux qu'en Allemagne; même depuis la perte de la rive gauche du Rhin, il en restait encore trente-deux, dont douze catholiques, quatorze luthériennes, quatre réformées, et deux mixtes. La plus ancienne de ces universités est celle de Prague fondée en 1348, et la plus moderne celle d'Erlangen fondée en 1743.

Malgré les défauts qu'on a reprochés à ces institutions, et qui ont eu principalement leur source dans les rivalités des professeurs, dans les anciennes formes scolastiques, et dans le manque d'une bonne police intérieure, elles ont été très-utiles non seulement à l'Allemagne, mais à plusieurs autres pays. Fréquentées long-temps par la jeunesse du nord, elles ont contribué à répandre des connaissances utiles dans cette partie de l'Europe. Le chancelier Axel Oxens-

tiern, qui dirigea avec une sagesse si consommée les intérêts de la Suède, après la mort de Gustave-Adolphe, et dont la politique fut admirée en Allemagne et en France, avait fait un cours d'études à Wittenberg, et y avait obtenu le titre de maître ès-arts. Dans la suite, lorsque l'éducation publique fut organisée en Danemarck, en Suède, en Norwège, en Courlande, en Livonie, les universités allemandes fournirent plusieurs maîtres habiles qui vinrent au secours des savans indigènes pour seconder les vues des gouvernemens. Elles ont encore, en dernier lieu, rendu le même service à la Russie; et sur le tableau des maîtres employés aux lycées établis par Alexandre, on voit les noms d'un grand nombre de professeurs appelés des universités de Gœttingue, de Leipsick, de Halle.

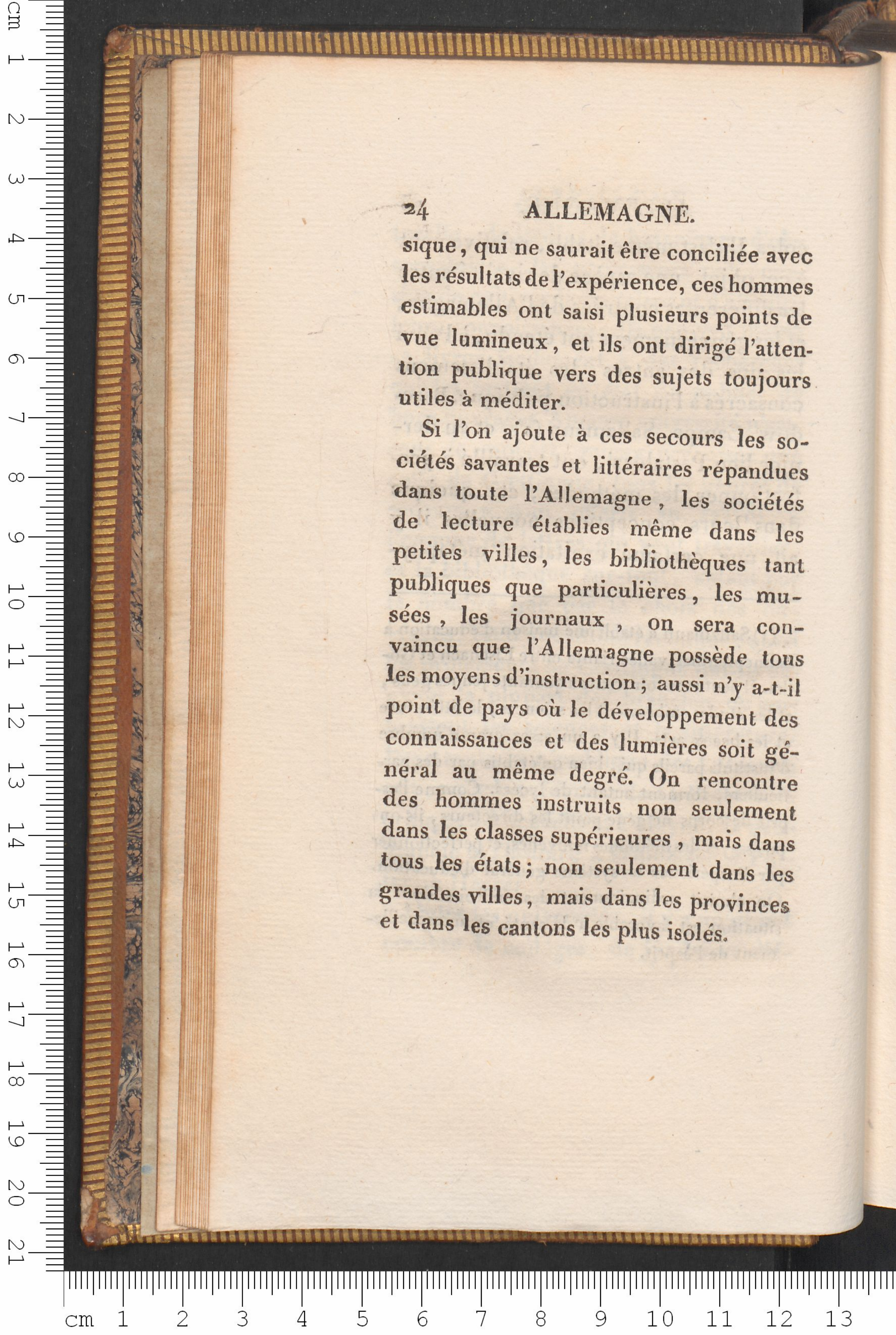
La plupart des écoles savantes dont il s'agit, étant pourvues de riches bibliothèques, de cabinets d'histoire na-

turelle, de jardins de botanique, d'observatoires, les professeurs ont occasion de cultiver leurs talens et d'étendre leurs connaissances; ils peuvent même se livrer facilement à des recherches qui les mettent en état de publier de bons ouvrages. Aucune université n'est, sous ce rapport, mieux organisée que celle de Gœttingue; tous les genres de secours y sont offerts au savant, à l'homme de lettres qui veut travailler, et la bibliothèque sur-tout, autant par le nombre que par le choix des ouvrages, est d'une utilité reconnue; aussi les professeurs de Gœttingue ont-ils exploité la plupart des branches qu'embrassent les sciences et la littérature. Dans toute la république des lettres on sait ce que la médecine doit à Richter, la critique à Michaelis et à Heyne, la géographie et l'histoire à Schloetzer, à Putter, à Heeren.

Outre les universités, il y a un grand nombre de colléges, de lycées et d'é-

coles. Il s'est même établi, relativement à cet objet, une espèce de rivalité entre les différentes contrées de l'Allemagne, et les gouvernemens ont étendu, à l'envi les uns des autres, les établissemens consacrés à l'instruction publique. Basedow, Campe, Saltzmann (1), et en dernier lieu Pestalozzi, ont travaillé à perfectionner les méthodes; et, quoique dans leurs conceptions nouvelles il y ait une certaine exaltation métaphy-

(1) Saltzmann a établi une maison d'éducation à Schnepfenthal, vallée riante entre Eisenach et Gotha. Il peut recevoir trente à quarante jeunes gens, et les études embrassent les sciences, la littérature et les beaux arts. Il y a un assez grand nombre d'instituts pareils qui, bien qu'établis par des particuliers, forment autant de lycées. Comme l'esprit de corps ne gêne point les directeurs, ils ont pu essayer des méthodes nouvelles, et perfectionner par l'expérience le système général d'éducation. On choisit ordinairement des endroits dont la situation est favorable à la santé et au recueillement de l'esprit.



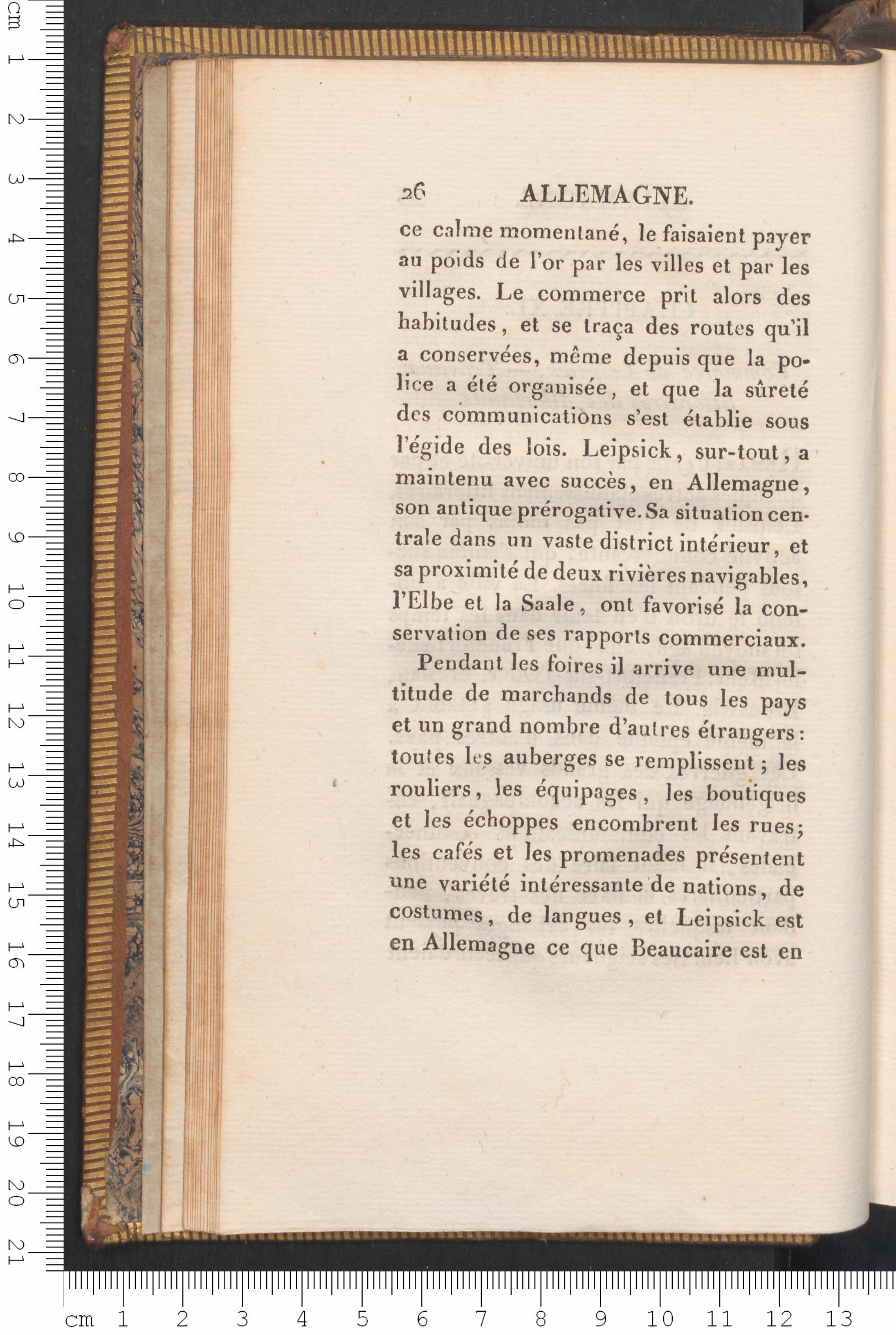
sique, qui ne saurait être conciliée avec les résultats de l'expérience, ces hommes estimables ont saisi plusieurs points de vue lumineux, et ils ont dirigé l'attention publique vers des sujets toujours utiles à méditer.

Si l'on ajoute à ces secours les sociétés savantes et littéraires répandues dans toute l'Allemagne, les sociétés de lecture établies même dans les petites villes, les bibliothèques tant publiques que particulières, les musées, les journaux, on sera convaincu que l'Allemagne possède tous les moyens d'instruction; aussi n'y a-t-il point de pays où le développement des connaissances et des lumières soit général au même degré. On rencontre des hommes instruits non seulement dans les classes supérieures, mais dans tous les états; non seulement dans les grandes villes, mais dans les provinces et dans les cantons les plus isolés.

CHAPITRE XL.

Commerce de Leipsick. — Travaux littéraires des Allemands.

Remarquable par son université et par quelques autres établissemens littéraires, Leipsick ne l'est pas moins par son activité commerçante, qui s'anime surtout pendant les foires. La ville a obtenu le droit d'en tenir dans les temps du moyen âge, ainsi que Francfort-sur-le-Mein, Francfort-sur-l'Oder, Breslau, Bronswig. Le même usage s'établit à la même époque dans d'autres pays. Les guerres des grands vassaux et le brigandage qui les accompagnait, entravant les communications commerciales, il fallut faire des conventions particulières et fixer des trèves, pendant lesquelles les échanges pussent avoir lieu. Les seigneurs qui accordaient



ce calme momentané, le faisaient payer au poids de l'or par les villes et par les villages. Le commerce prit alors des habitudes, et se traça des routes qu'il a conservées, même depuis que la police a été organisée, et que la sûreté des communications s'est établie sous l'égide des lois. Leipsick, sur-tout, a maintenu avec succès, en Allemagne, son antique prérogative. Sa situation centrale dans un vaste district intérieur, et sa proximité de deux rivières navigables, l'Elbe et la Saale, ont favorisé la conservation de ses rapports commerciaux.

Pendant les foires il arrive une multitude de marchands de tous les pays et un grand nombre d'autres étrangers: toutes les auberges se remplissent; les rouliers, les équipages, les boutiques et les échoppes encombrent les rues; les cafés et les promenades présentent une variété intéressante de nations, de costumes, de langues, et Leipsick est en Allemagne ce que Beaucaire est en

France. Les marchands de Pologne et de Russie ont à leur suite des centaines de chariots pour transporter sur-le-champ les marchandises qu'ils achètent.

Une branche particulière aux foires de Leipsick, c'est le commerce des livres, qui se traite principalement par échange; c'est là qu'on fait valoir et qu'on met dans la balance mercantile depuis les *in-folios* jusqu'aux brochures, depuis les traités d'astronomie et de chimie, et les volumes d'histoire ou de statistique, jusqu'aux romans, aux pièces fugitives et aux almanachs. Chaque libraire a ses auteurs affidés qui lui font parvenir, à l'époque de la foire, le nombre de feuilles et de volumes convenu. Cette facilité de se défaire périodiquement de leurs productions a donné aux écrivains d'Allemagne une fécondité surprenante, et dont on peut calculer la progression par les catalogues qui ont été publiés pendant une longue suite d'années. Vers le milieu du dernier siècle, il paraissait

annuellement à Leipsick entre deux et trois mille ouvrages; depuis, le produit annuel a été entre quatre et cinq mille. De cette manière, plus d'un talent, qui serait resté enfoui, s'est développé, les libraires ont pu se livrer à des entreprises importantes, et l'instruction nationale n'a cessé de trouver des alimens: mais aussi que de livres rédigés à la hâte! que de compilations mal digérées! que d'ouvrages commencés dont le public n'a jamais vu la fin (1)!

Les catalogues qu'on a conservés fournissent des données pour un autre rapprochement. On voit, en les parcourant, comment l'usage du latin s'est perdu

---

(1) Deux cents libraires allemands, et environ trente libraires étrangers, prennent part aux échanges de Leipsick, et font circuler un capital de huit millions de livres en valeurs littéraires. En France il avait paru, il y a quelque temps, quatorze cent neuf ouvrages nouveaux dans l'année, en Angleterre six cents, en Espagne deux cent trente-six.

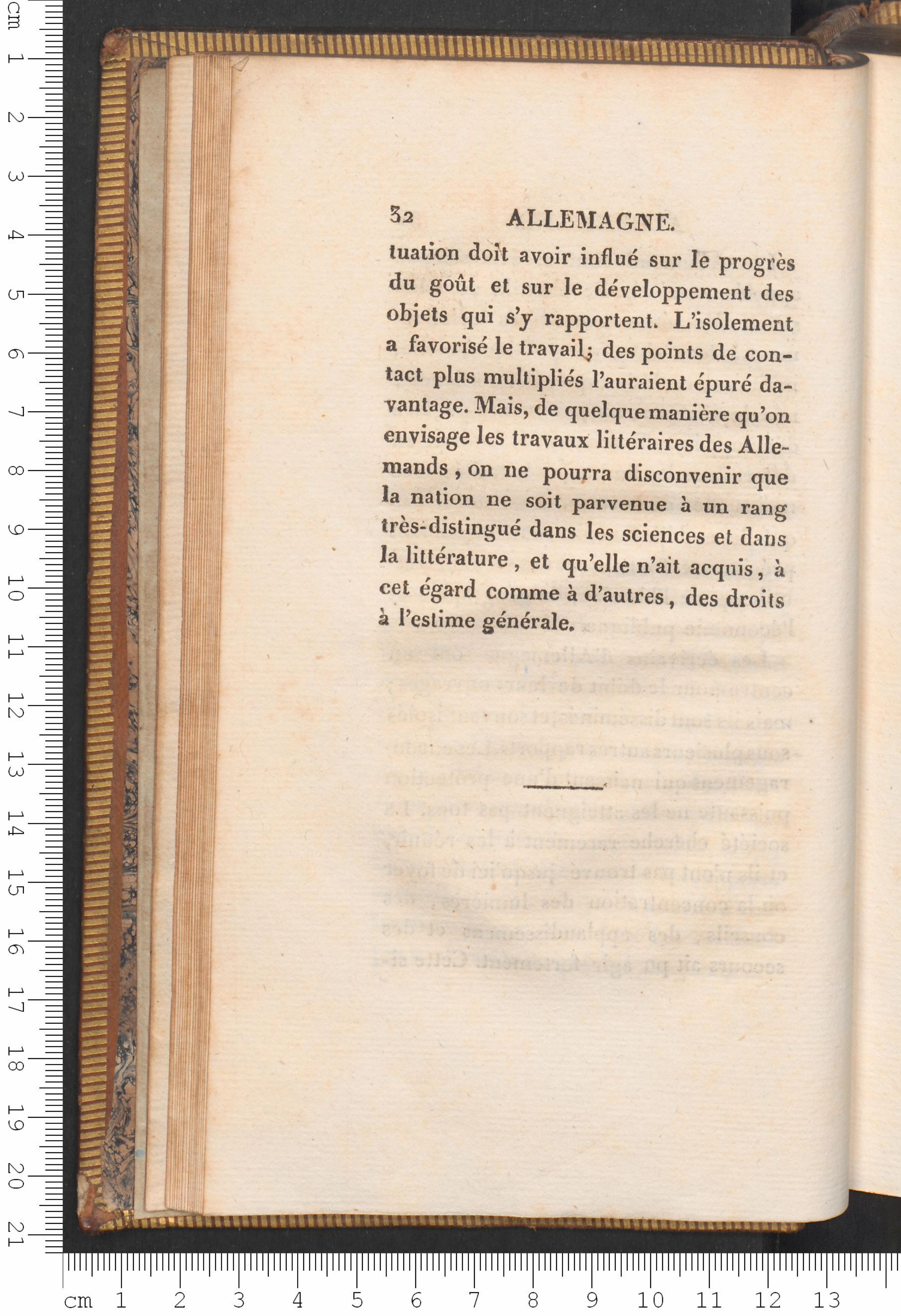
peu à peu pour faire place à la langue du pays, même dans les livres scientifiques. Au commencement du dix-septième siècle, sur environ sept cents ouvrages nouveaux, il y en avait quatre cents en latin, et au commencement du dix-huitième, quatre cent vingt sur environ six cents; vers la fin du dernier siècle, il n'y en a pas eu deux cents sur plus de deux mille.

On n'est pas moins frappé, en jetant les yeux sur le tableau annuel des productions littéraires de l'Allemagne, de la grande variété de ces productions. Jusqu'au commencement du dix-huitième siècle, les Allemands avaient circonscrit le travail de leurs facultés intellectuelles dans la sphère de la théologie et de l'érudition. Mais depuis ce temps, ils ont embrassé un champ plus vaste, et il n'y a point de partie du grand ensemble des sciences et des lettres qu'ils n'aient cultivée avec plus ou moins de succès. Ils ont enrichi de découvertes importantes

l'histoire naturelle, la chimie, la minéralogie, l'astronomie, la géométrie. L'histoire politique, ecclésiastique et littéraire, et la géographie leur doivent des recherches nombreuses, exactes et profondes. Leurs poètes et leurs moralistes ont produit plusieurs chefs-d'œuvre que les nations étrangères se sont appropriés par des traductions. Les ouvrages allemands seraient encore plus répandus, et se rapprocheraient davantage du goût général, si les idées avaient plus d'étendue et de méthode, le style plus de clarté et de précision; si le grand nombre des écrivains distinguait avec plus de soin la profondeur de l'obscurité, le sublime du gigantesque, l'énergie de la rudesse, le sentiment des illusions sentimentales, la philosophie qui prend l'observation pour guide, et qui borne son ambition à saisir des rapports accessibles, de celle qui se nourrit d'abstractions incertaines, dont les résultats peuvent varier au gré de l'imagination.

Les Allemands ont créé la science appelée *statistique ;* c'est la connaissance des états considérés relativement à leur situation politique, civile, militaire, ecclésiastique. Cette science, née depuis peu, n'a pas encore pu être développée suffisamment. Il faudrait en déterminer les limites, et la traiter avec moins de sécheresse. Les matériaux qu'elle a déjà fournis sont cependant précieux, et fournissent des secours très-utiles pour l'histoire, la géographie et l'économie publique.

Les écrivains d'Allemagne ont un centre pour le débit de leurs ouvrages ; mais ils sont disséminés, et souvent isolés sous plusieurs autres rapports. Les encouragemens qui naissent d'une protection puissante ne les atteignent pas tous. La société cherche rarement à les réunir, et ils n'ont pas trouvé jusqu'ici de foyer où la concentration des lumières, des conseils, des applaudissemens et des secours ait pu agir fortement. Cette si-



tuation doit avoir influé sur le progrès du goût et sur le développement des objets qui s'y rapportent. L'isolement a favorisé le travail; des points de contact plus multipliés l'auraient épuré davantage. Mais, de quelque manière qu'on envisage les travaux littéraires des Allemands, on ne pourra disconvenir que la nation ne soit parvenue à un rang très-distingué dans les sciences et dans la littérature, et qu'elle n'ait acquis, à cet égard comme à d'autres, des droits à l'estime générale.

CHAPITRE XLI.

Notions historiques et géographiques sur la Bohême. — Prague. — Tycho de Brahe.

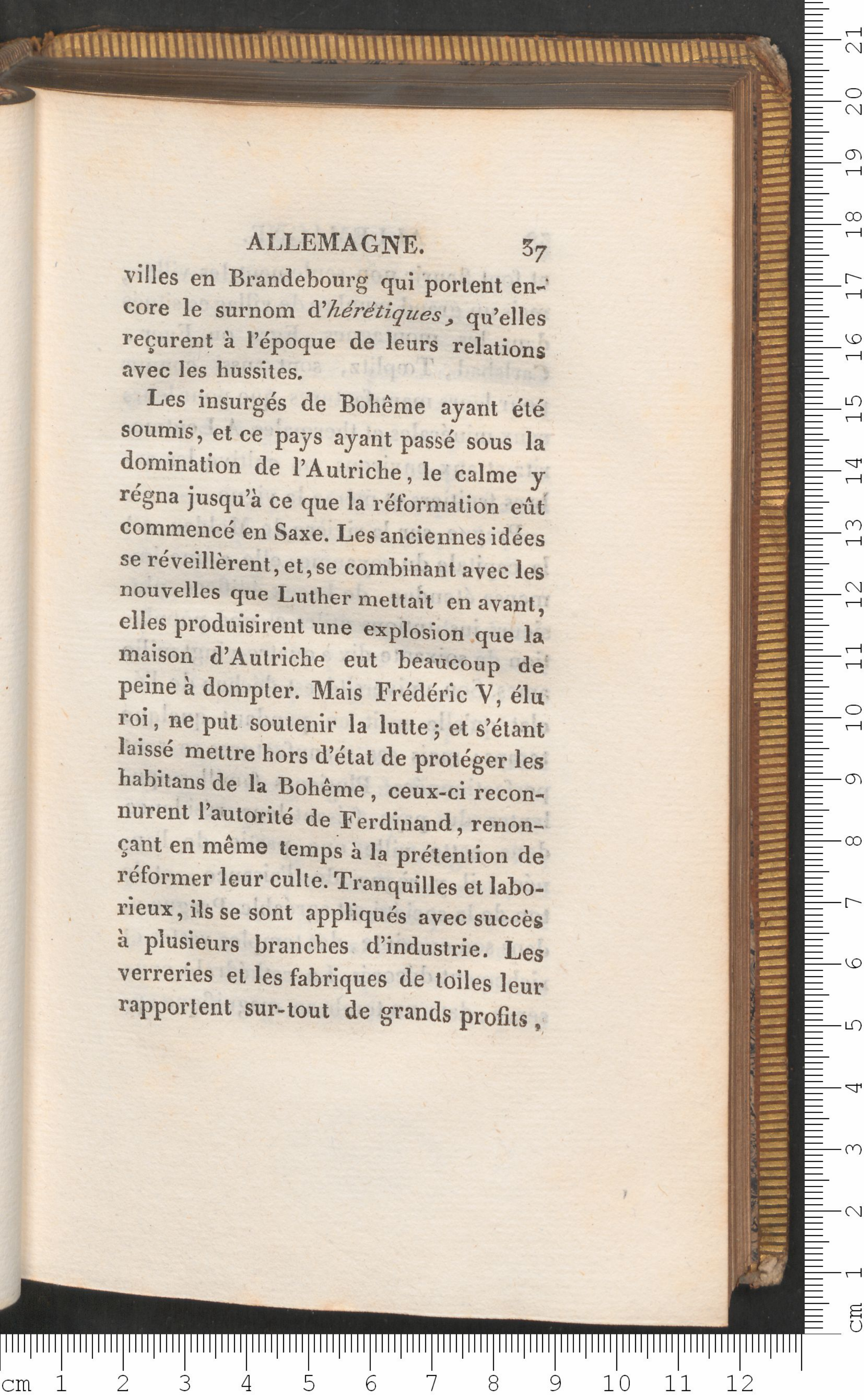
La situation de Leipsick et le commerce de cette ville en font un de ces lieux de passage, où l'on rencontre toujours un grand nombre de voyageurs de tous les pays. Je fus agréablement surpris, en voyant arriver, peu avant mon départ, des amis que je croyais très-loin de moi, et qui revenaient des eaux de Carlsbad en Bohême. Ils avaient pris leur route par les montagnes nommées *Ertzgeburge*, qui sont de toutes les parties de la Saxe celle où il y a le plus d'industrie manufacturière, et qui abondent en sites romantiques. Ces montagnes se lient à celles de Bohême, et se terminent du côté de Leipsick par des

hauteurs, auxquelles succèdent les plaines entre l'Elbe et la Saale. Depuis que les événemens de la guerre ont fait abandonner les sources minérales des contrées du Rhin, Carlsbad est devenu l'asile de tous les malades du nord qui peuvent faire de la dépense, et qui veulent joindre le plaisir à l'usage des eaux ou des bains. Mes amis avaient rencontré des princes de Russie, des comtes et des barons d'Allemagne, de Suède, de Danemarck, et quelques lords d'Angleterre. Ceux-ci attirent sur-tout l'attention, depuis qu'un de leurs compatriotes, qui a long-temps fréquenté les eaux, a fait élever aux environs des sources un temple à la Reconnaissance. La Bohême a plusieurs autres sources minérales, et les bains chauds de Tœplitz. Le sol de ce pays paraît avoir éprouvé de grandes révolutions, et l'on me parla de montagnes réduites en squelettes d'ossemens d'animaux trouvés dans les terres à de grandes profon-

deurs, de substances minérales très-variées, et faisant supposer un long travail des élémens.

Les révolutions politiques de la Bohême ne méritent pas moins de fixer l'attention. La couronne étant échue à Charles IV, empereur d'Allemagne, ce prince prit plusieurs mesures pour faire fleurir un royaume qu'il espérait de transmettre à sa postérité. Il fonda à Prague une université qui devint bientôt célèbre dans tout le nord de l'Allemagne, où il n'y avait encore aucun établissement pareil. Il y eut une telle affluence d'étudians, qu'on en vit jusqu'à trente mille réunis à la fois. Bientôt après, une grande fermentation se fit sentir. Les esprits reçurent une commotion très-forte, qui fut le premier signal d'une insurrection redoutable contre la cour de Rome, et qui prépara, dès le quinzième siècle, le grand schisme que le seizième fit éclater. Jean Hus, professeur à Prague, prêcha contre la

puissance du pape, recommanda au peuple la lecture de la Bible, et soutint qu'il fallait communier sous les deux espèces. Cité au concile de Constance, il s'y rendit avec un sauf-conduit; mais, malgré cette garantie, il fut arrêté et livré aux flammes. Jérôme de Prague, son collègue et son ami, éprouva le même sort. Leurs partisans, qui reçurent le nom d'*hussites*, prirent les armes et se rendirent maîtres de plusieurs places. Leur chef, le plus habile et le plus déterminé, fut ce Jean Zisca, qui dirigea les armées et leur fit gagner des batailles, même après avoir perdu les deux yeux dans des rencontres sanglantes. Cette guerre dura près d'un demi-siècle, et s'étendit en Saxe, en Brandebourg, en Silésie. Dans toutes ces contrées, les hussites gagnèrent des partisans qui, malgré les persécutions et les revers qu'ils éprouvèrent ensuite, restèrent fidèles aux principes de Jean Hus, et facilitèrent la propagation du luthéranisme. Il y a des

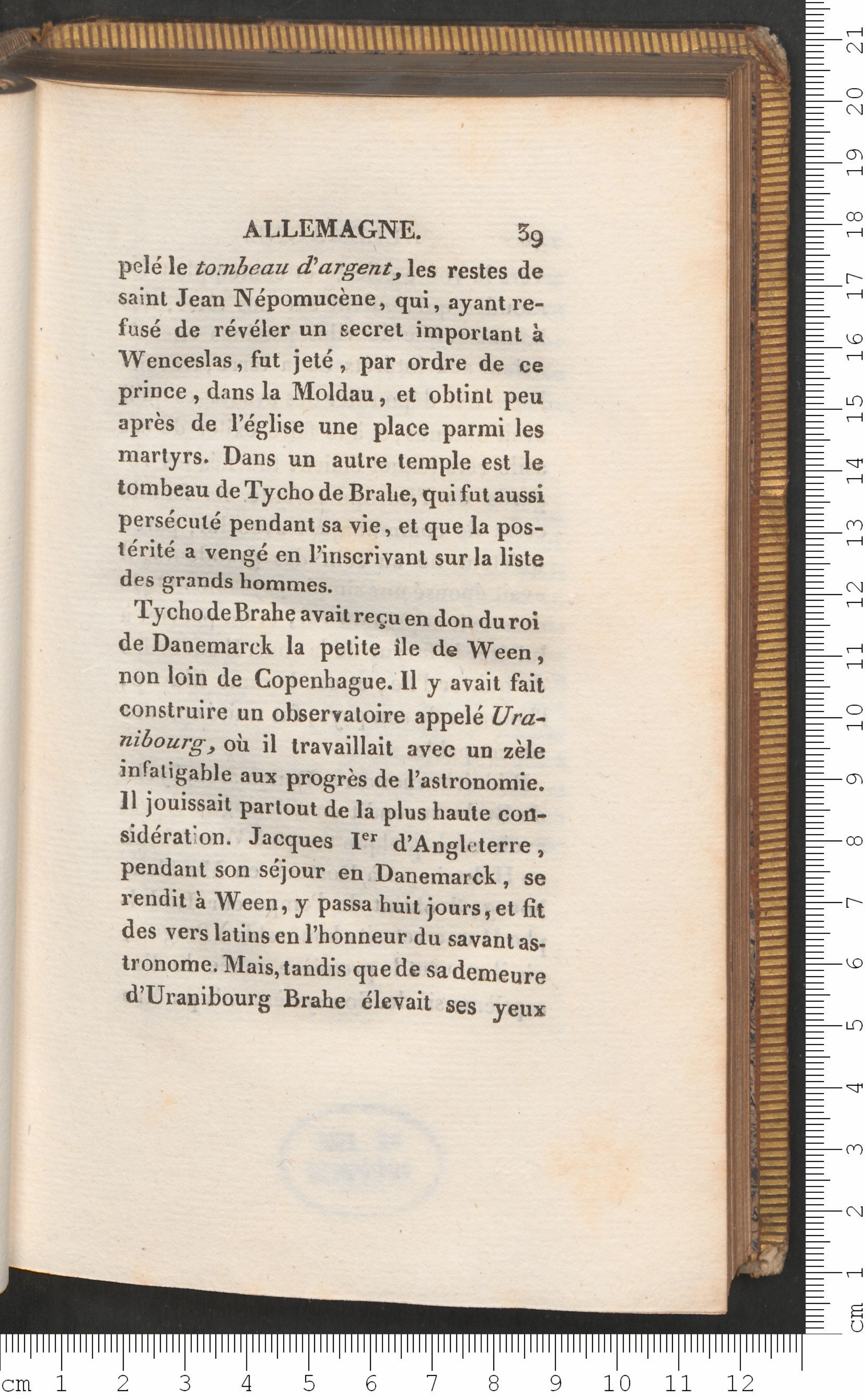


villes en Brandebourg qui portent encore le surnom d'*hérétiques*, qu'elles reçurent à l'époque de leurs relations avec les hussites.

Les insurgés de Bohême ayant été soumis, et ce pays ayant passé sous la domination de l'Autriche, le calme y régna jusqu'à ce que la réformation eût commencé en Saxe. Les anciennes idées se réveillèrent, et, se combinant avec les nouvelles que Luther mettait en avant, elles produisirent une explosion que la maison d'Autriche eut beaucoup de peine à dompter. Mais Frédéric V, élu roi, ne put soutenir la lutte; et s'étant laissé mettre hors d'état de protéger les habitans de la Bohême, ceux-ci reconnurent l'autorité de Ferdinand, renonçant en même temps à la prétention de réformer leur culte. Tranquilles et laborieux, ils se sont appliqués avec succès à plusieurs branches d'industrie. Les verreries et les fabriques de toiles leur rapportent sur-tout de grands profits,

et font fleurir non seulement les villes, mais un grand nombre de villages situés dans les montagnes. Egra ou Eger, Carlsbad, Tœplitz, sont aussi connus pour leurs manufactures que pour leurs eaux minérales et thermales. A Leutmeritz et aux environs, on cultive les arbres fruitiers et même la vigne.

Prague, sur la rivière de Moldau, est la capitale du royaume; elle a une immense étendue, de beaux édifices, plusieurs institutions utiles et une population de soixante-dix à quatre-vingt mille ames. Son université est déchue de l'éclat qu'elle avait eu pendant quelque temps; mais ses manufactures se sont perfectionnées. Plusieurs familles opulentes du pays faisant leur résidence dans cette ville une partie de l'année, il y règne de l'aisance, et le ton de la société est agréable. Prague a, dans son enceinte, des temples vastes et richement décorés. La cathédrale conserve, dans un tombeau magnifique ap-



pelé le *tombeau d'argent*, les restes de saint Jean Népomucène, qui, ayant refusé de révéler un secret important à Wenceslas, fut jeté, par ordre de ce prince, dans la Moldau, et obtint peu après de l'église une place parmi les martyrs. Dans un autre temple est le tombeau de Tycho de Brahe, qui fut aussi persécuté pendant sa vie, et que la postérité a vengé en l'inscrivant sur la liste des grands hommes.

Tycho de Brahe avait reçu en don du roi de Danemarck la petite île de Ween, non loin de Copenhague. Il y avait fait construire un observatoire appelé *Uranibourg*, où il travaillait avec un zèle infatigable aux progrès de l'astronomie. Il jouissait partout de la plus haute considération. Jacques I[er] d'Angleterre, pendant son séjour en Danemarck, se rendit à Ween, y passa huit jours, et fit des vers latins en l'honneur du savant astronome. Mais, tandis que de sa demeure d'Uranibourg Brahe élevait ses yeux

vers la voûte céleste et contemplait les mondes qui roulent sur nos têtes, des hommes, que de viles passions enchaînaient aux intérêts de la terre, travaillaient à le dépouiller des avantages qu'il avait obtenus, et à le faire exiler de cet asile vers lequel étaient tournés les regards de l'Europe savante. Sa famille cessa de communiquer avec lui, parce qu'étant né au sein des grandeurs, il avait épousé une simple paysanne. On le desservit auprès du roi, et on parvint à lui ôter la faveur de la cour. Il eut ordre de quitter l'île ; et cet homme illustre, l'honneur de son pays, fut traité comme un coupable.

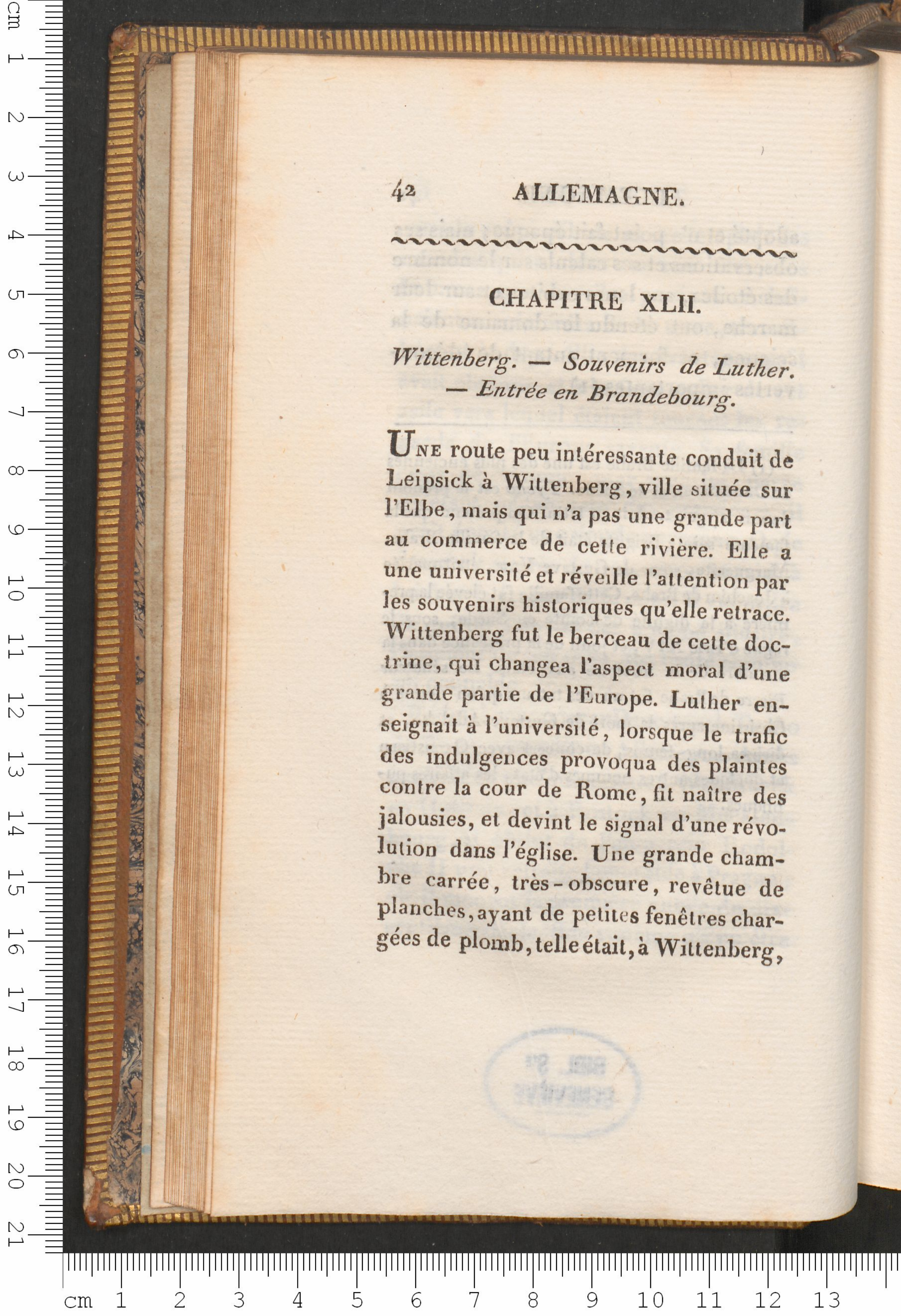
Réduit à renoncer au Danemarck, Tycho de Brahe se rendit en Allemagne. Après avoir vécu quelque temps à Wandsbeck en Holstein, et à Rostock en Mecklenbourg, il obtint de l'empereur Rodolphe II une retraite honorable à Prague, où il mourut la première année du dix-septième siècle. Son système n'a pu être

adopté et n'a point fait époque; mais ses observations et ses calculs sur le nombre des étoiles, sur leurs orbites et sur leur marche, ont étendu le domaine de la science, et forment autant de découvertes importantes (1).

---

(1) La famille Brahe est une des plus anciennes de Danemarck et de Suède. *Tycho* est le prénom danois *Tyge*, traduit en latin. On prétend que la fameuse sainte Brigitte était de la famille Brahe. Marguerite, sœur de Gustave Vasa, était mariée à Joachim de Brahe. Cette famille fut élevée la première à la dignité de comte en Suède, sous le règne d'Eric XIV, et jouit de la préséance dans la chambre de la noblesse aux états. Le sénateur Pierre de Brahe fut un des tuteurs qu'on donna à Christine après la mort de Gustave-Adolphe, et dirigea long-temps, de concert avec Oxenstiern et quelques autres hommes d'état, les affaires publiques.





CHAPITRE XLII.

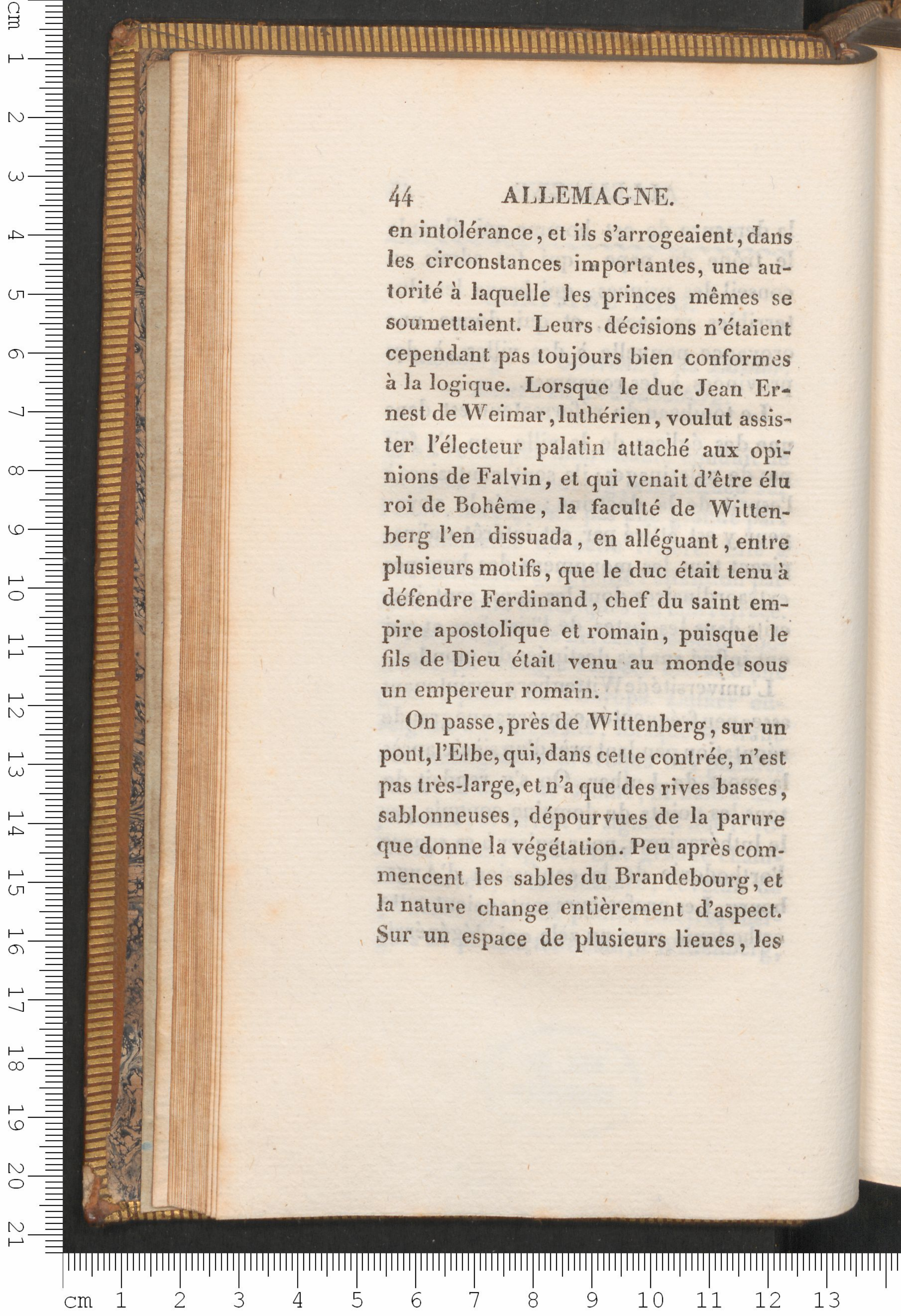
Wittenberg. — Souvenirs de Luther. — Entrée en Brandebourg.

Une route peu intéressante conduit de Leipsick à Wittenberg, ville située sur l'Elbe, mais qui n'a pas une grande part au commerce de cette rivière. Elle a une université et réveille l'attention par les souvenirs historiques qu'elle retrace. Wittenberg fut le berceau de cette doctrine, qui changea l'aspect moral d'une grande partie de l'Europe. Luther enseignait à l'université, lorsque le trafic des indulgences provoqua des plaintes contre la cour de Rome, fit naître des jalousies, et devint le signal d'une révolution dans l'église. Une grande chambre carrée, très-obscure, revêtue de planches, ayant de petites fenêtres chargées de plomb, telle était, à Wittenberg,

la demeure de cet homme qui ébranla le trône du pape, qui fut admis au conseil des princes, qui brava les plus terribles menaces, et qui donna une croyance nouvelle à des villes, à des provinces, à des royaumes.

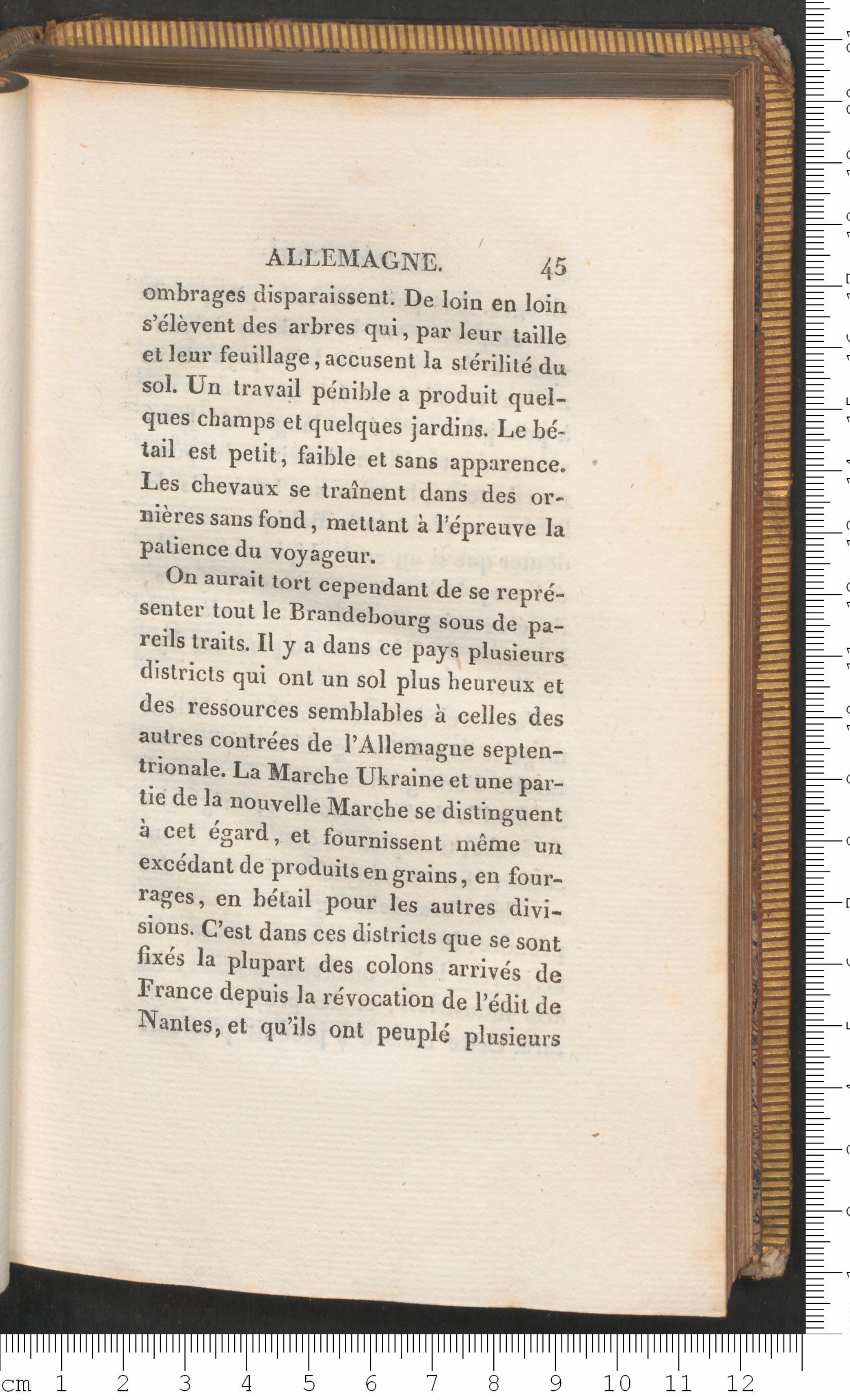
Le tombeau du réformateur est dans une des églises de la ville : on n'y fait pas de pélerinages; ils sont contraires à l'esprit de la doctrine ; mais le voyageur y est attiré par cet intérêt qu'inspirent tous les monumens des hommes extraordinaires dont les noms sont inscrits dans les fastes de l'histoire, et qui ont influé sur les destinées du monde.

L'université de Wittenberg, maintenant assez peu fréquentée, conserva une grande réputation pendant près d'un siècle après la mort de Luther. On s'y rendait de tous les points du domaine conquis par le luthéranisme, pour puiser à sa source l'orthodoxie de la confession d'Augsbourg. Les professeurs soutenaient cette orthodoxie avec un zèle qui dégénérait



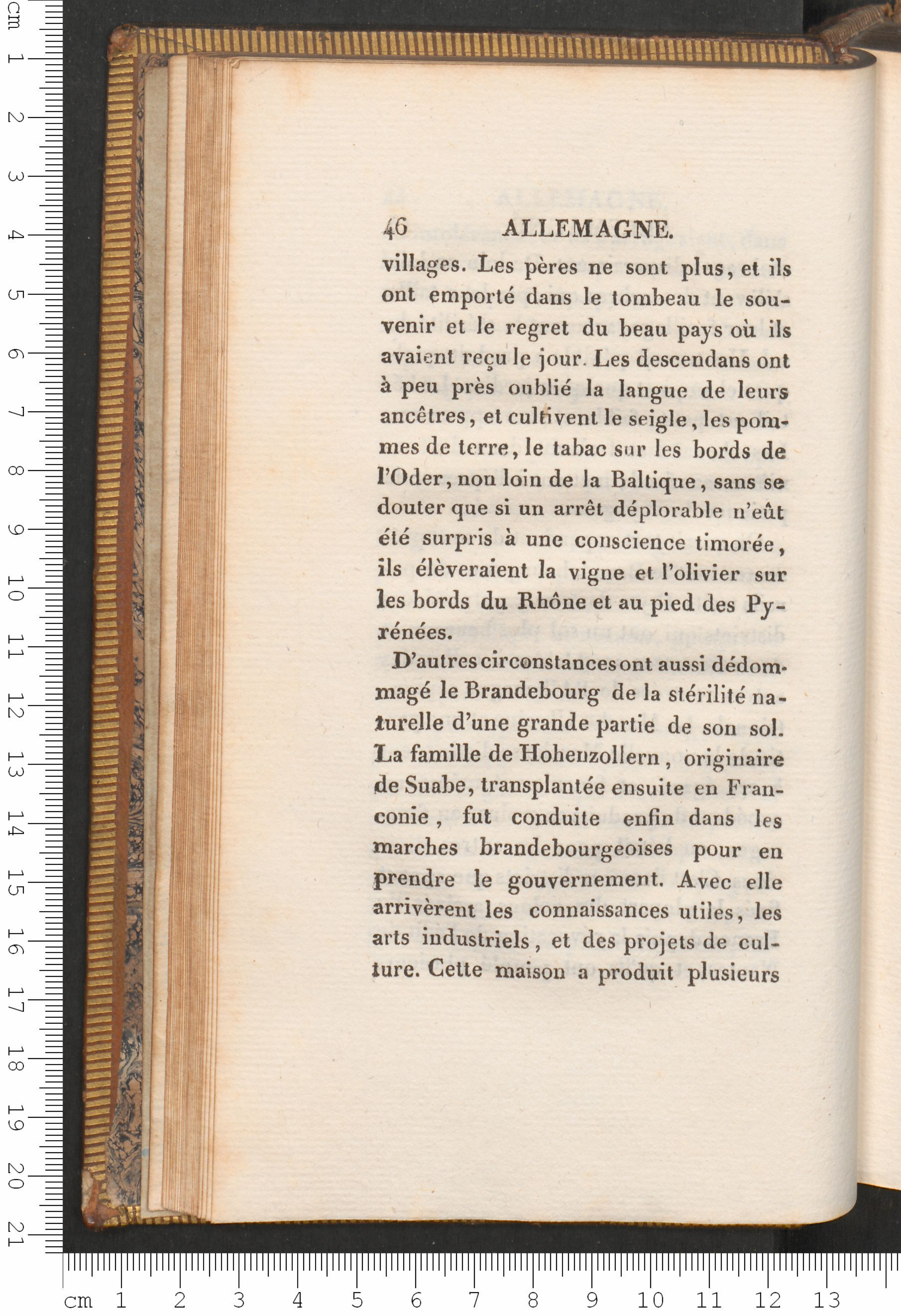
en intolérance, et ils s'arrogeaient, dans les circonstances importantes, une autorité à laquelle les princes mêmes se soumettaient. Leurs décisions n'étaient cependant pas toujours bien conformes à la logique. Lorsque le duc Jean Ernest de Weimar, luthérien, voulut assister l'électeur palatin attaché aux opinions de Falvin, et qui venait d'être élu roi de Bohême, la faculté de Wittenberg l'en dissuada, en alléguant, entre plusieurs motifs, que le duc était tenu à défendre Ferdinand, chef du saint empire apostolique et romain, puisque le fils de Dieu était venu au monde sous un empereur romain.

On passe, près de Wittenberg, sur un pont, l'Elbe, qui, dans cette contrée, n'est pas très-large, et n'a que des rives basses, sablonneuses, dépourvues de la parure que donne la végétation. Peu après commencent les sables du Brandebourg, et la nature change entièrement d'aspect. Sur un espace de plusieurs lieues, les



ombrages disparaissent. De loin en loin s'élèvent des arbres qui, par leur taille et leur feuillage, accusent la stérilité du sol. Un travail pénible a produit quelques champs et quelques jardins. Le bétail est petit, faible et sans apparence. Les chevaux se traînent dans des ornières sans fond, mettant à l'épreuve la patience du voyageur.

On aurait tort cependant de se représenter tout le Brandebourg sous de pareils traits. Il y a dans ce pays plusieurs districts qui ont un sol plus heureux et des ressources semblables à celles des autres contrées de l'Allemagne septentrionale. La Marche Ukraine et une partie de la nouvelle Marche se distinguent à cet égard, et fournissent même un excédant de produits en grains, en fourrages, en bétail pour les autres divisions. C'est dans ces districts que se sont fixés la plupart des colons arrivés de France depuis la révocation de l'édit de Nantes, et qu'ils ont peuplé plusieurs

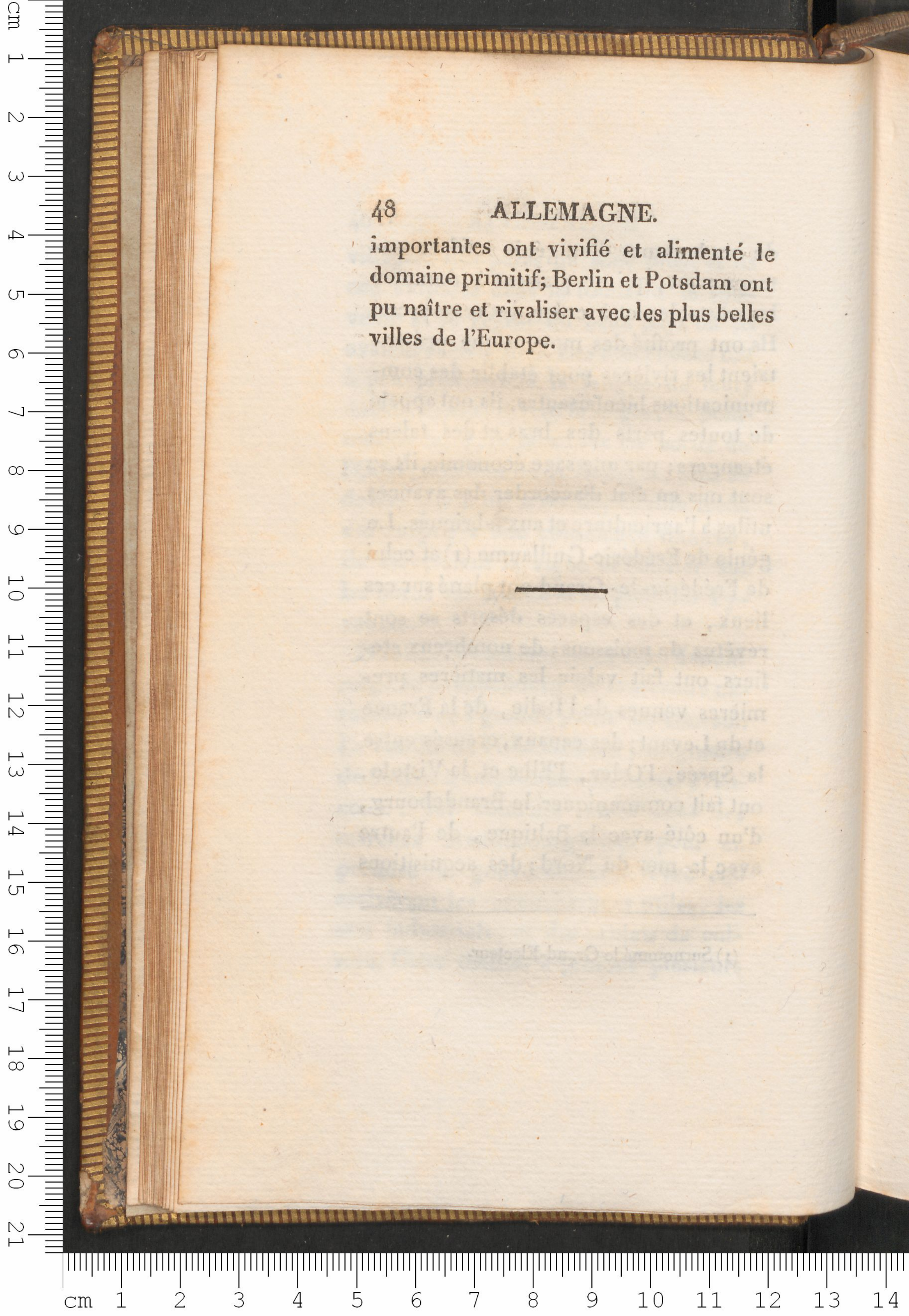


villages. Les pères ne sont plus, et ils ont emporté dans le tombeau le souvenir et le regret du beau pays où ils avaient reçu le jour. Les descendans ont à peu près oublié la langue de leurs ancêtres, et cultivent le seigle, les pommes de terre, le tabac sur les bords de l'Oder, non loin de la Baltique, sans se douter que si un arrêt déplorable n'eût été surpris à une conscience timorée, ils élèveraient la vigne et l'olivier sur les bords du Rhône et au pied des Pyrénées.

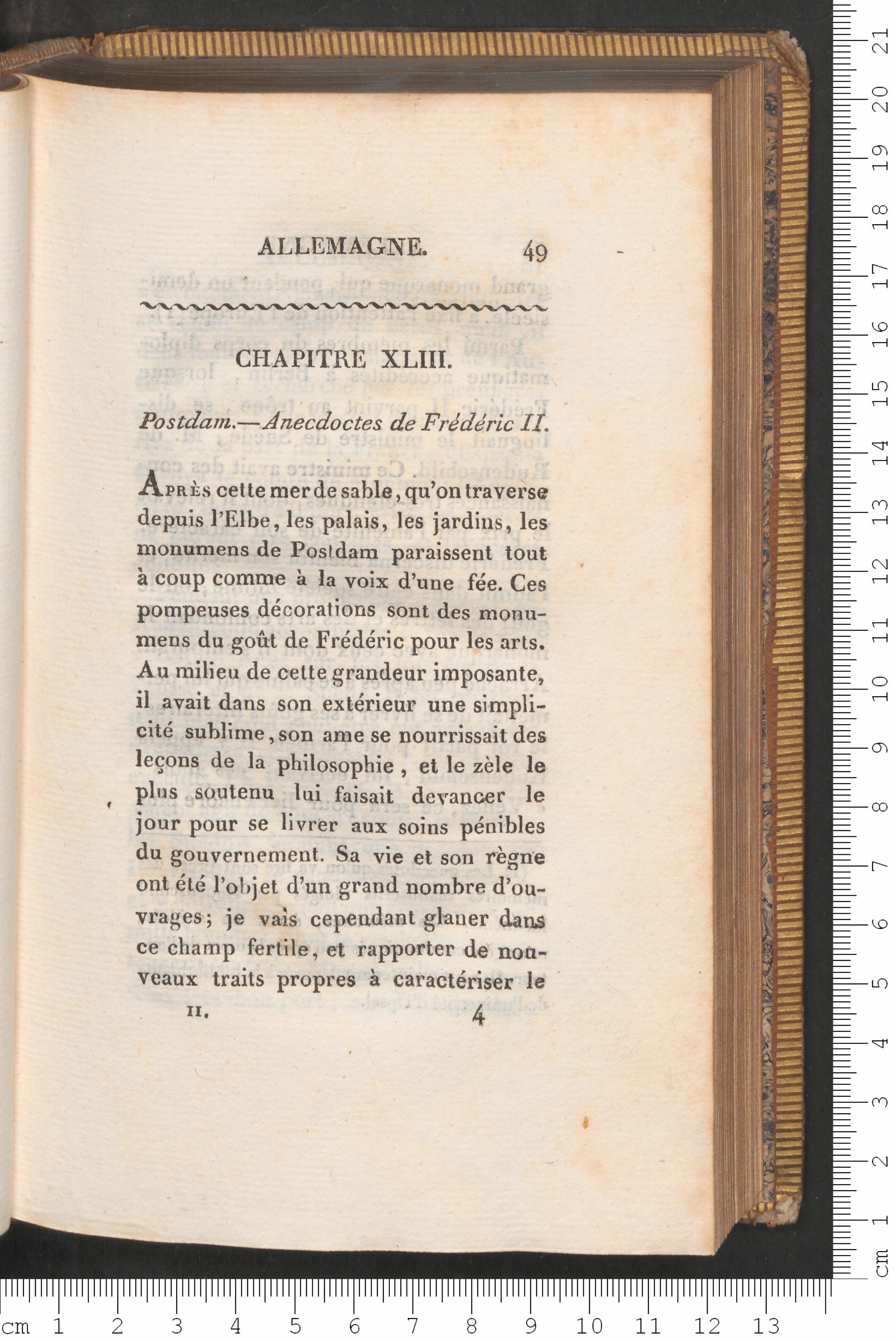
D'autres circonstances ont aussi dédommagé le Brandebourg de la stérilité naturelle d'une grande partie de son sol. La famille de Hohenzollern, originaire de Suabe, transplantée ensuite en Franconie, fut conduite enfin dans les marches brandebourgeoises pour en prendre le gouvernement. Avec elle arrivèrent les connaissances utiles, les arts industriels, et des projets de culture. Cette maison a produit plusieurs

de ces hommes d'un génie actif et entreprenant, qui se plaisent à dompter les obstacles et à créer des ressources. Ils ont profité des moyens que présentaient les rivières pour établir des communications bienfaisantes; ils ont appelé de toutes parts des bras et des talens étrangers; par une sage économie, ils se sont mis en état d'accorder des avances utiles à l'agriculture et aux fabriques. Le génie de Frédéric-Guillaume (1) et celui de Frédéric-le-Grand ont plané sur ces lieux, et des espaces déserts se sont revêtus de moissons; de nombreux ateliers ont fait valoir les matières premières venues de l'Italie, de la France et du Levant; des canaux, creusés entre la Sprée, l'Oder, l'Elbe et la Vistule, ont fait communiquer le Brandebourg, d'un côté avec la Baltique, de l'autre avec la mer du Nord; des acquisitions

(1) Surnommé le Grand-Electeur.



importantes ont vivifié et alimenté le domaine primitif; Berlin et Potsdam ont pu naître et rivaliser avec les plus belles villes de l'Europe.



CHAPITRE XLIII.

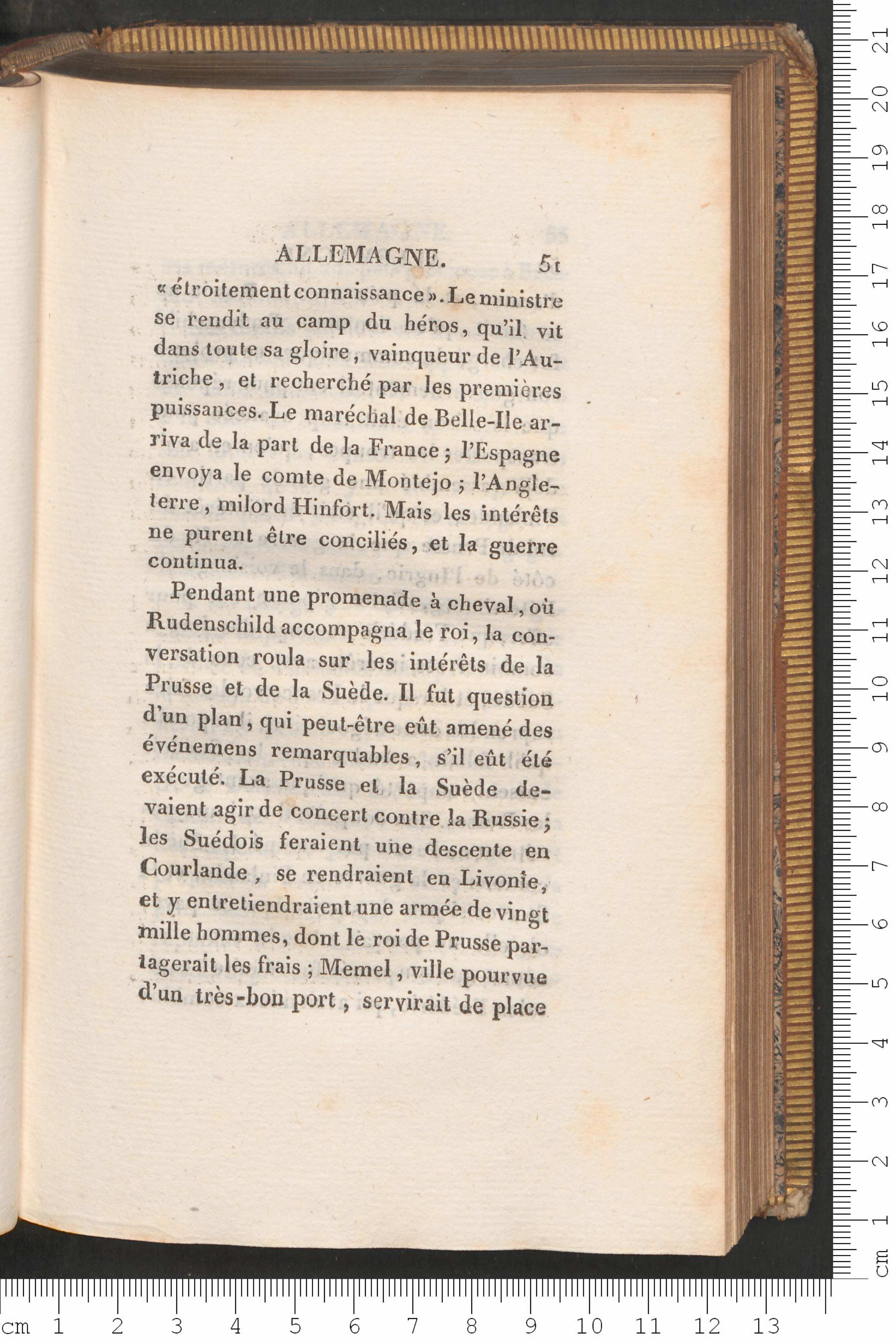
Postdam.—Anecdoctes de Frédéric II.

Après cette mer de sable, qu'on traverse depuis l'Elbe, les palais, les jardins, les monumens de Postdam paraissent tout à coup comme à la voix d'une fée. Ces pompeuses décorations sont des monumens du goût de Frédéric pour les arts. Au milieu de cette grandeur imposante, il avait dans son extérieur une simplicité sublime, son ame se nourrissait des leçons de la philosophie, et le zèle le plus soutenu lui faisait devancer le jour pour se livrer aux soins pénibles du gouvernement. Sa vie et son règne ont été l'objet d'un grand nombre d'ouvrages; je vais cependant glaner dans ce champ fertile, et rapporter de nouveaux traits propres à caractériser le

grand monarque qui, pendant un demi-siècle, a fixé l'attention de l'Europe (1).

Parmi les membres du corps diplomatique accrédités à Berlin, lorsque Frédéric II parvint au trône, se distinguait le ministre de Suède, M. de Rudenschild. Ce ministre avait des connaissances très-étendues, dont il relevait le prix par l'aménité de son caractère. Frédéric discerna bientôt son mérite, et l'admit dans cette société intime, où le goût des lettres et des arts confondait le monarque avec ceux dont il s'entourait. Arraché peu après à ce calme qui lui permettait de se livrer à ses goûts littéraires, le roi partit pour l'armée. Il y appela Rudenschild, lui écrivant ces mots : « Venez, ce sera pour lier encore plus

(1) Les anecdotes qu'on va lire sont tirées des mémoires manuscrits rédigés par Rudenschild lui-même. Ces mémoires, écrits en suédois, m'ont été communiqués peu après la mort de l'auteur. Ils sont maintenant déposés à la bibliothèque de l'université d'Upsal.



« étroitement connaissance ». Le ministre se rendit au camp du héros, qu'il vit dans toute sa gloire, vainqueur de l'Autriche, et recherché par les premières puissances. Le maréchal de Belle-Ile arriva de la part de la France ; l'Espagne envoya le comte de Montejo ; l'Angleterre, milord Hinfort. Mais les intérêts ne purent être conciliés, et la guerre continua.

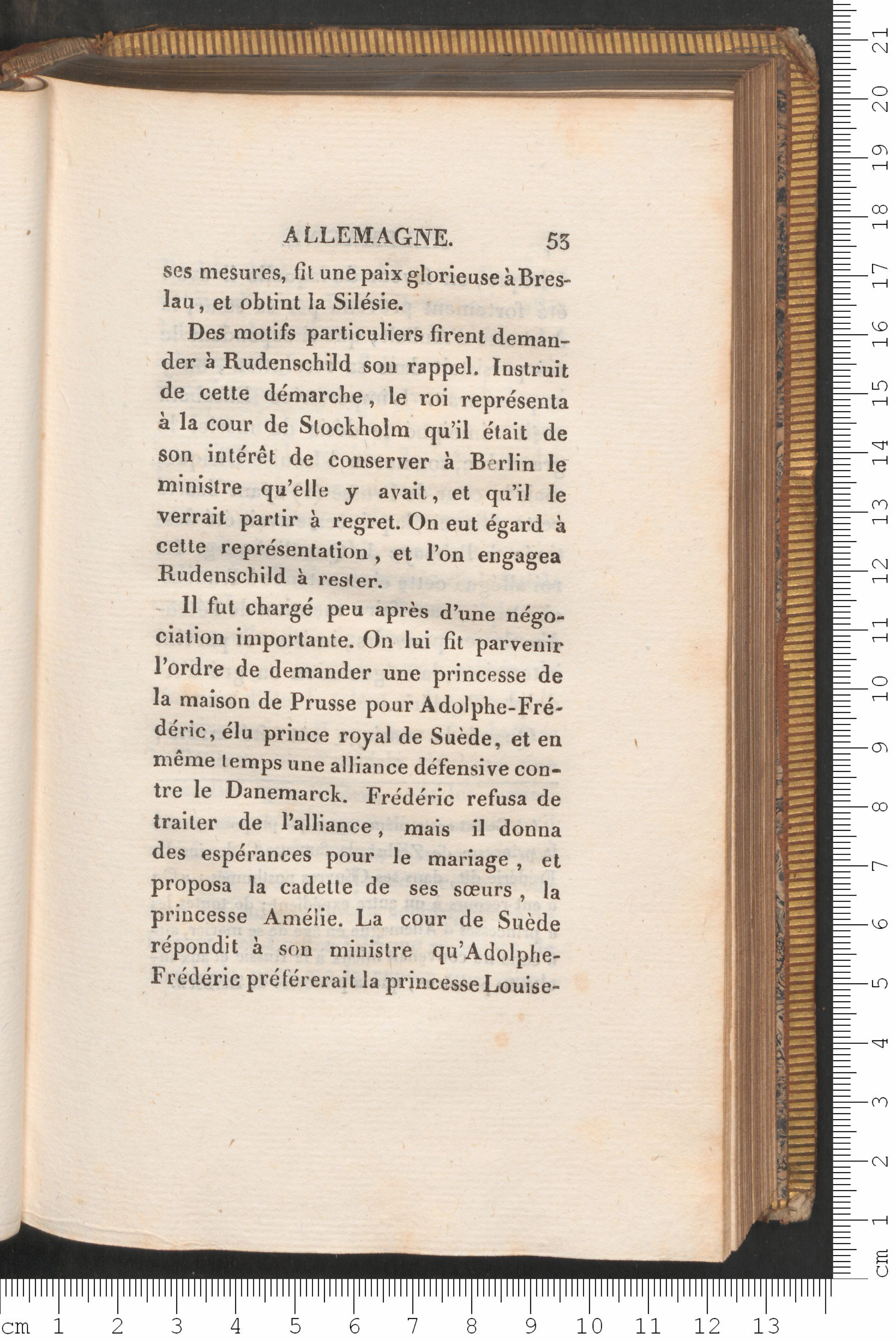
Pendant une promenade à cheval, où Rudenschild accompagna le roi, la conversation roula sur les intérêts de la Prusse et de la Suède. Il fut question d'un plan, qui peut-être eût amené des événemens remarquables, s'il eût été exécuté. La Prusse et la Suède devaient agir de concert contre la Russie ; les Suédois feraient une descente en Courlande, se rendraient en Livonie, et y entretiendraient une armée de vingt mille hommes, dont le roi de Prusse partagerait les frais ; Memel, ville pourvue d'un très-bon port, servirait de place

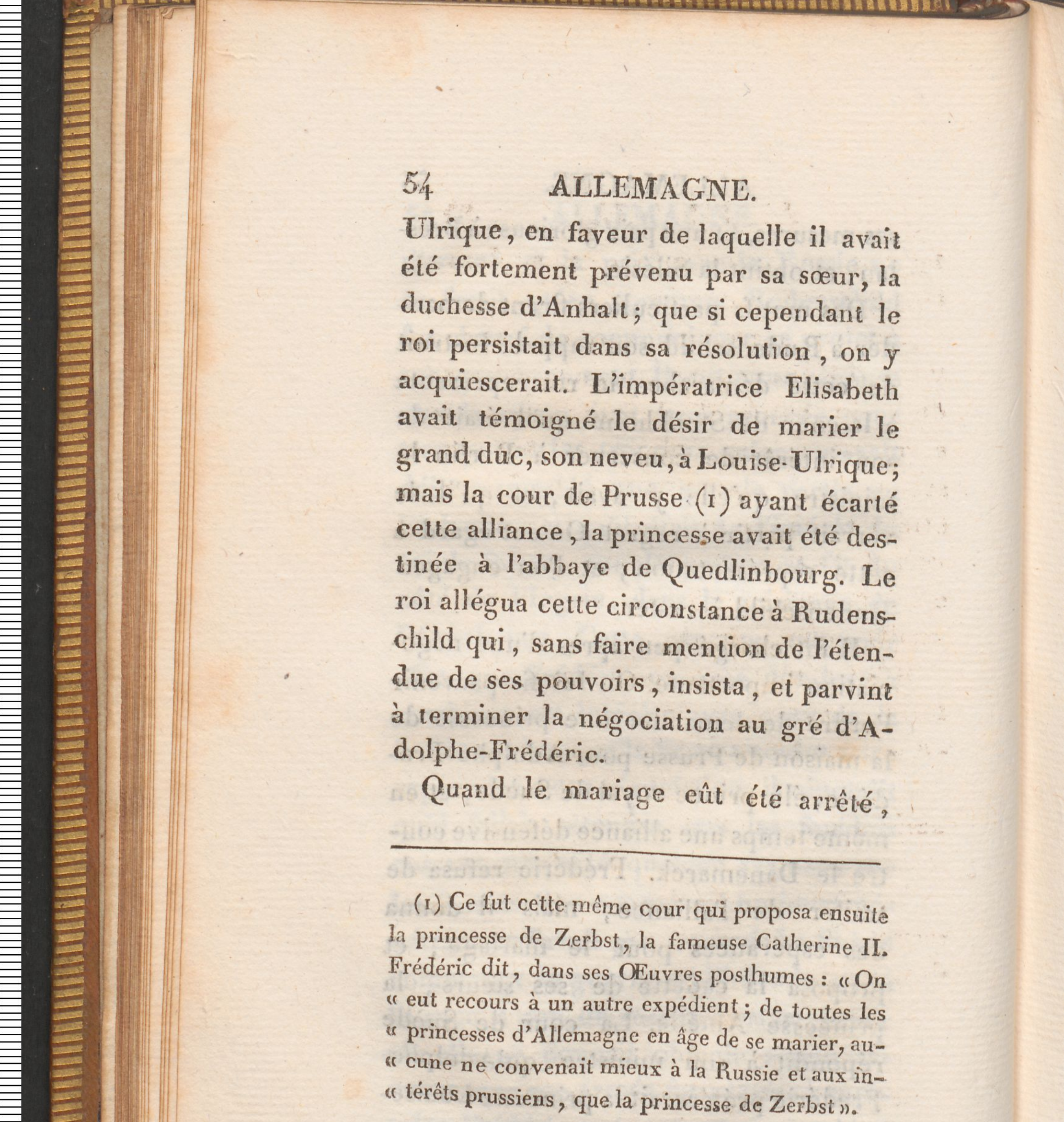
d'armes, et la paix avec la Russie ne se ferait qu'en commun. Rudenschild fut chargé de communiquer ce projet à son gouvernement. Il eut pour réponse que la saison était trop avancée pour transporter les troupes, qu'on en avait déjà rassemblé une grande partie en Finlande, et qu'il était de l'intérêt du roi de Prusse que la guerre se fît du côté de l'Ingrie, dans le voisinage de Pétersbourg. Cette réponse eut pour effet, que Frédéric renonça dès-lors à combiner ses intérêts avec ceux de la Suède; et lorsque la France voulut faire reprendre cette négociation, il répondit qu'il fallait attend e que les Suédois eussent remporté quelque avantage sur les Russes. Son coup-d'œil toujours pénétrant ne l'avait pas trompé. La Suède commença la guerre en Finlande, et la fit avec si peu de succès dans ce pays, où elle ne pouvait obtenir aucun secours, que son armée fut réduite à capituler. Frédéric, qui avait mieux combiné

ses mesures, fit une paix glorieuse à Breslau, et obtint la Silésie.

Des motifs particuliers firent demander à Rudenschild son rappel. Instruit de cette démarche, le roi représenta à la cour de Stockholm qu'il était de son intérêt de conserver à Berlin le ministre qu'elle y avait, et qu'il le verrait partir à regret. On eut égard à cette représentation, et l'on engagea Rudenschild à rester.

Il fut chargé peu après d'une négociation importante. On lui fit parvenir l'ordre de demander une princesse de la maison de Prusse pour Adolphe-Frédéric, élu prince royal de Suède, et en même temps une alliance défensive contre le Danemarck. Frédéric refusa de traiter de l'alliance, mais il donna des espérances pour le mariage, et proposa la cadette de ses sœurs, la princesse Amélie. La cour de Suède répondit à son ministre qu'Adolphe-Frédéric préférerait la princesse Louise-



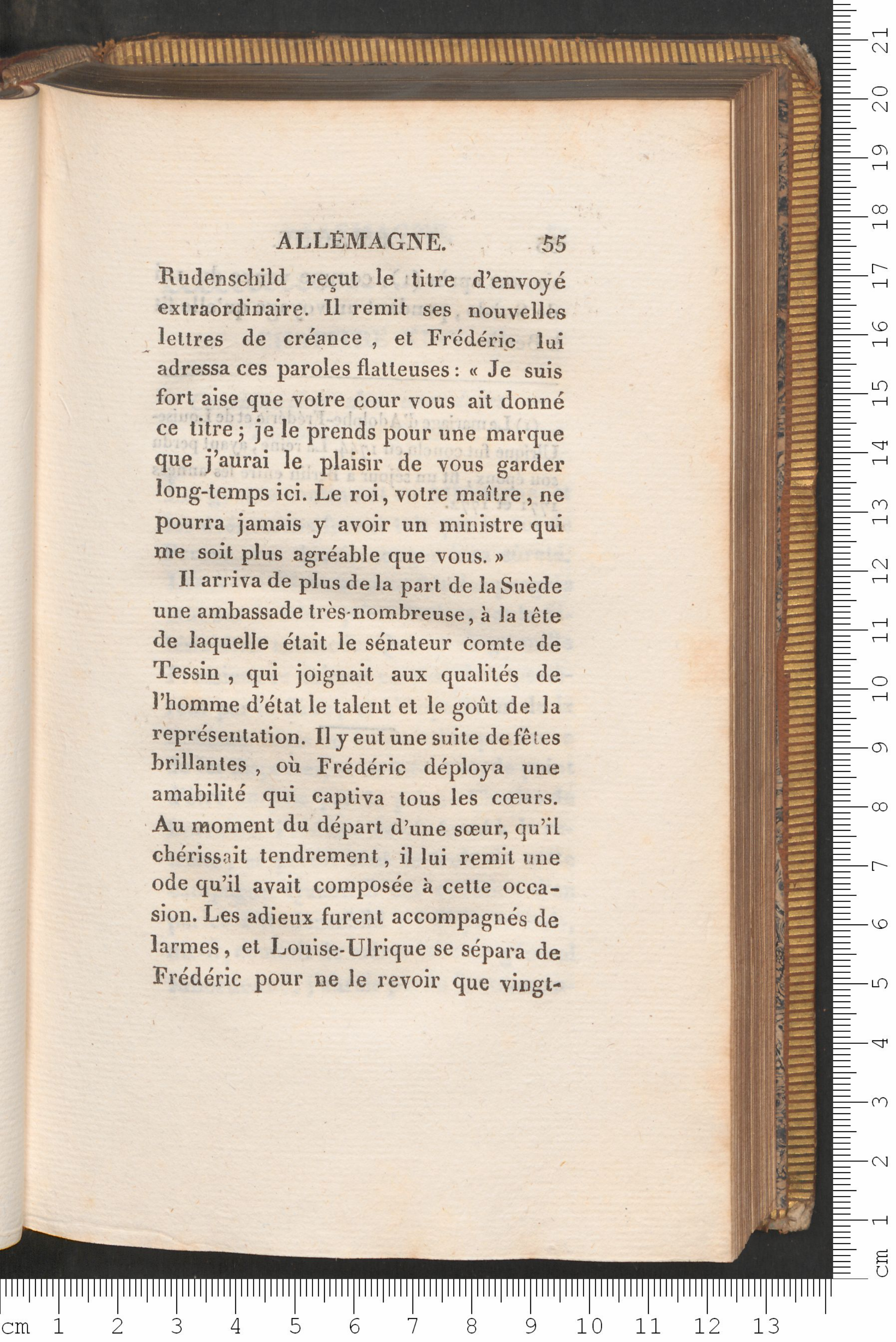


Ulrique, en faveur de laquelle il avait été fortement prévenu par sa sœur, la duchesse d'Anhalt; que si cependant le roi persistait dans sa résolution, on y acquiescerait. L'impératrice Elisabeth avait témoigné le désir de marier le grand duc, son neveu, à Louise-Ulrique; mais la cour de Prusse (1) ayant écarté cette alliance, la princesse avait été destinée à l'abbaye de Quedlinbourg. Le roi allégua cette circonstance à Rudenschild qui, sans faire mention de l'étendue de ses pouvoirs, insista, et parvint à terminer la négociation au gré d'Adolphe-Frédéric.

Quand le mariage eût été arrêté,

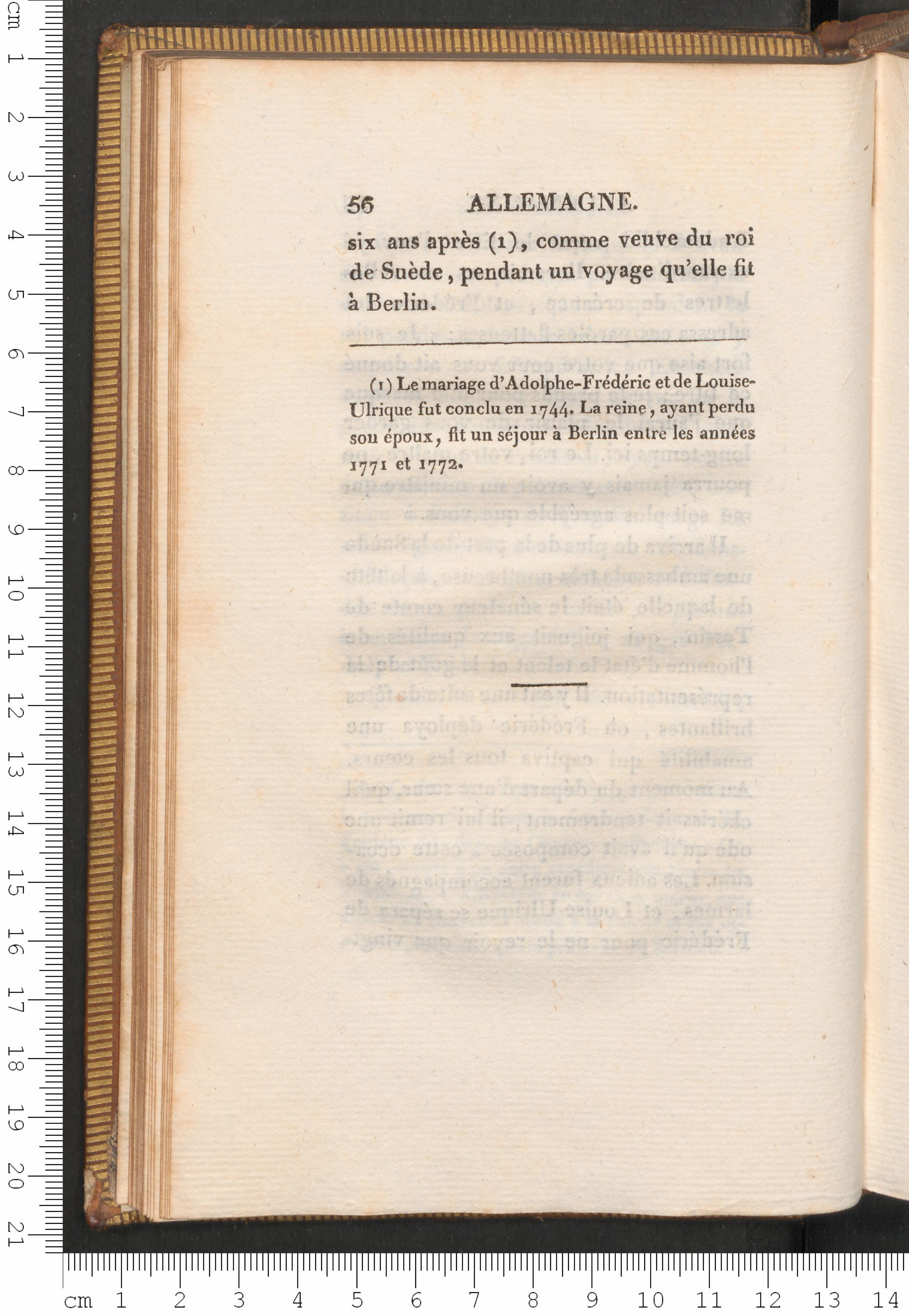
---

(1) Ce fut cette même cour qui proposa ensuite la princesse de Zerbst, la fameuse Catherine II. Frédéric dit, dans ses Œuvres posthumes : « On « eut recours à un autre expédient; de toutes les « princesses d'Allemagne en âge de se marier, au- « cune ne convenait mieux à la Russie et aux in- « térêts prussiens, que la princesse de Zerbst ».



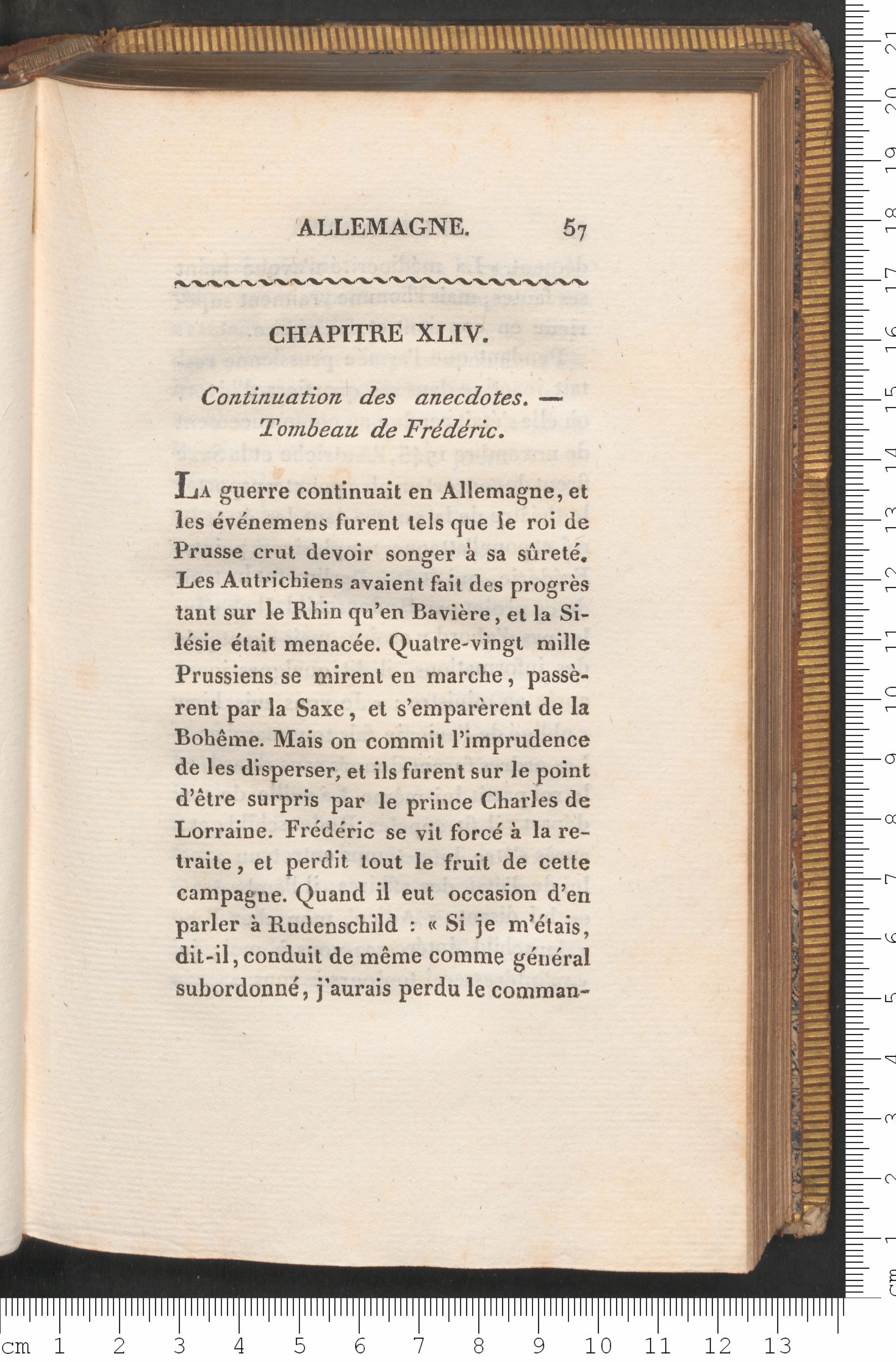
Rudenschild reçut le titre d'envoyé extraordinaire. Il remit ses nouvelles lettres de créance, et Frédéric lui adressa ces paroles flatteuses : « Je suis fort aise que votre cour vous ait donné ce titre ; je le prends pour une marque que j'aurai le plaisir de vous garder long-temps ici. Le roi, votre maître, ne pourra jamais y avoir un ministre qui me soit plus agréable que vous. »

Il arriva de plus de la part de la Suède une ambassade très-nombreuse, à la tête de laquelle était le sénateur comte de Tessin, qui joignait aux qualités de l'homme d'état le talent et le goût de la représentation. Il y eut une suite de fêtes brillantes, où Frédéric déploya une amabilité qui captiva tous les cœurs. Au moment du départ d'une sœur, qu'il chérissait tendrement, il lui remit une ode qu'il avait composée à cette occasion. Les adieux furent accompagnés de larmes, et Louise-Ulrique se sépara de Frédéric pour ne le revoir que vingt-



six ans après (1), comme veuve du roi de Suède, pendant un voyage qu'elle fit à Berlin.

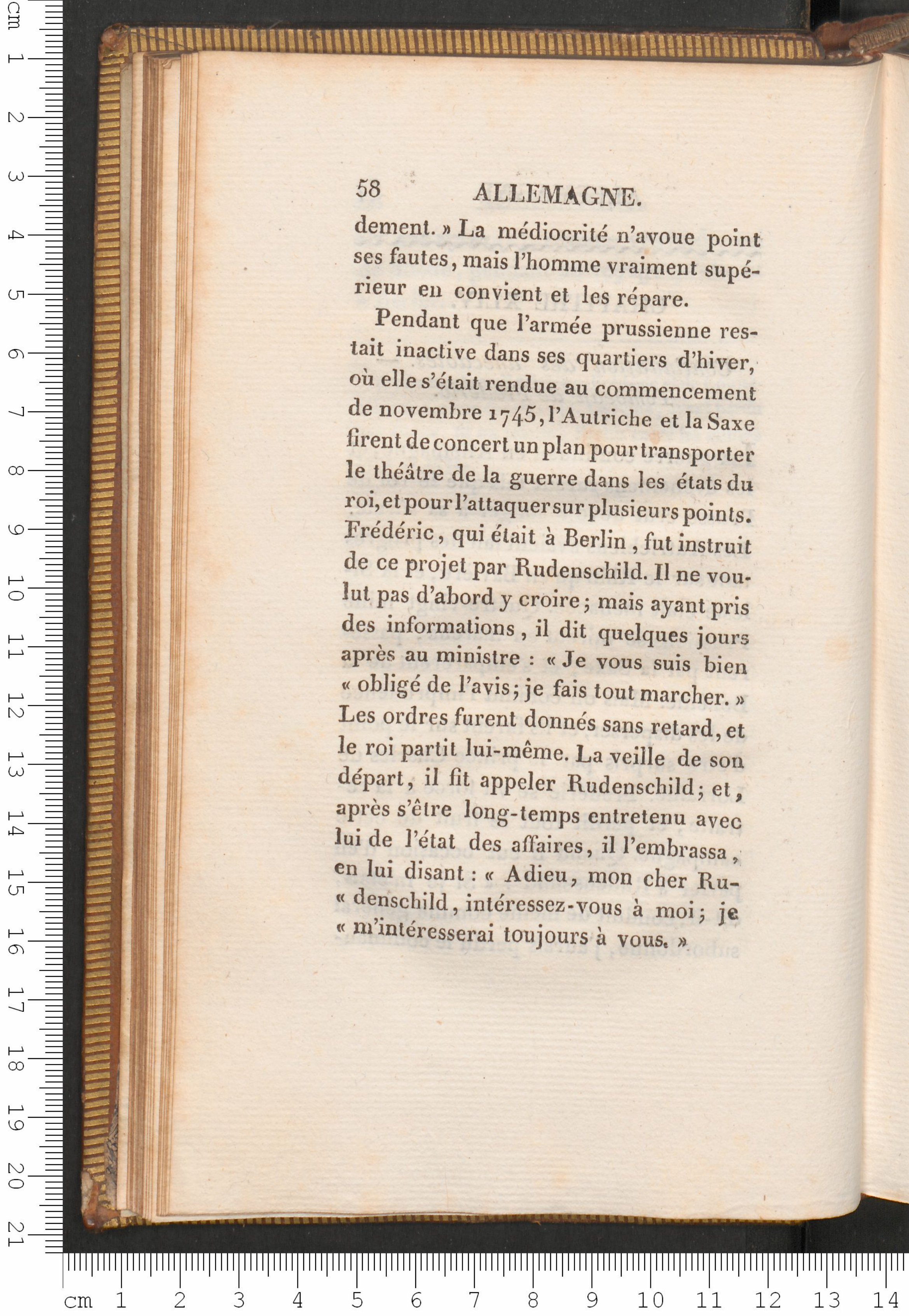
(1) Le mariage d'Adolphe-Frédéric et de Louise-Ulrique fut conclu en 1744. La reine, ayant perdu sou époux, fit un séjour à Berlin entre les années 1771 et 1772.



CHAPITRE XLIV.

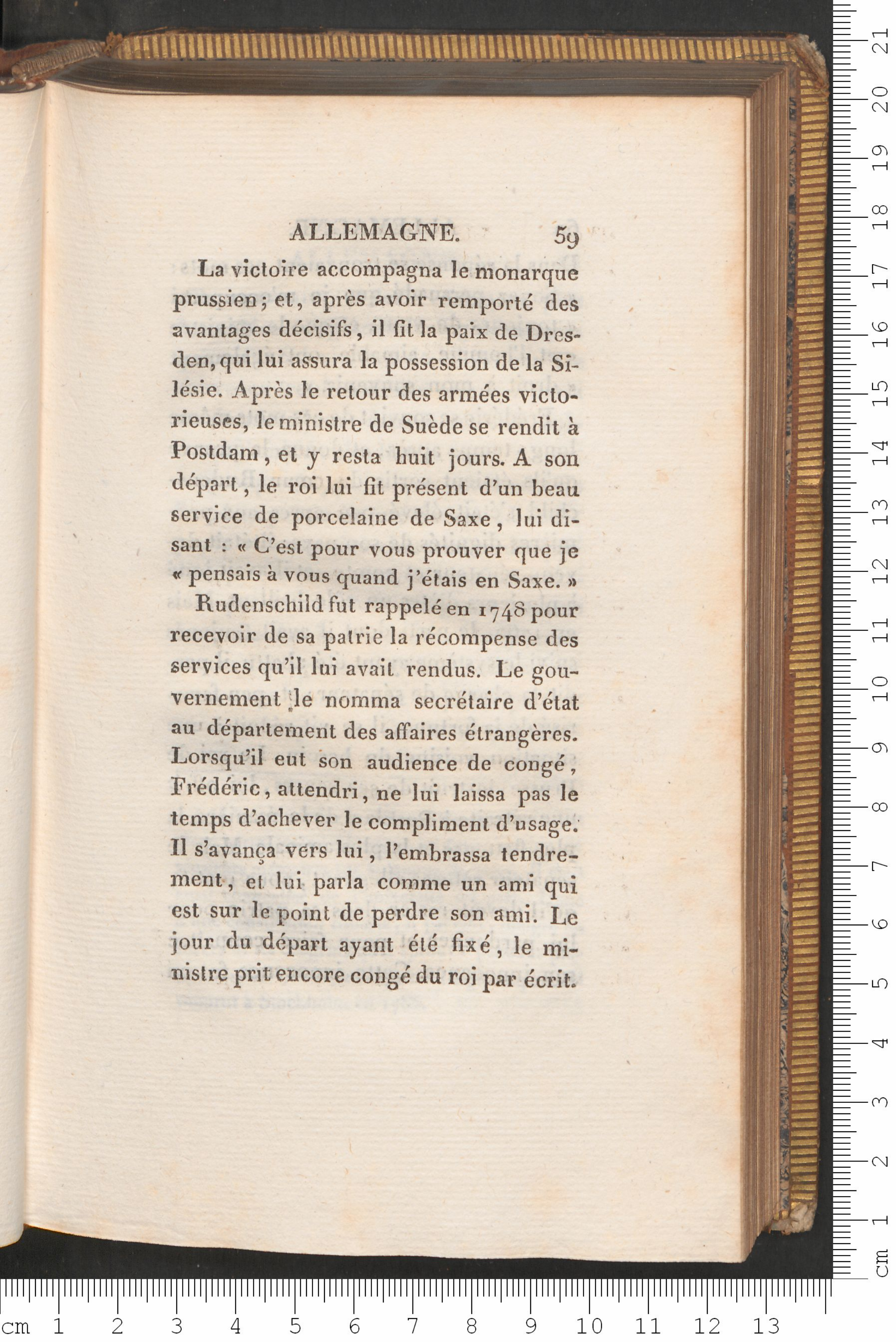
Continuation des anecdotes. — Tombeau de Frédéric.

La guerre continuait en Allemagne, et les événemens furent tels que le roi de Prusse crut devoir songer à sa sûreté. Les Autrichiens avaient fait des progrès tant sur le Rhin qu'en Bavière, et la Silésie était menacée. Quatre-vingt mille Prussiens se mirent en marche, passèrent par la Saxe, et s'emparèrent de la Bohême. Mais on commit l'imprudence de les disperser, et ils furent sur le point d'être surpris par le prince Charles de Lorraine. Frédéric se vit forcé à la retraite, et perdit tout le fruit de cette campagne. Quand il eut occasion d'en parler à Rudenschild : « Si je m'étais, dit-il, conduit de même comme général subordonné, j'aurais perdu le comman-



dement. » La médiocrité n'avoue point ses fautes, mais l'homme vraiment supérieur en convient et les répare.

Pendant que l'armée prussienne restait inactive dans ses quartiers d'hiver, où elle s'était rendue au commencement de novembre 1745, l'Autriche et la Saxe firent de concert un plan pour transporter le théâtre de la guerre dans les états du roi, et pour l'attaquer sur plusieurs points. Frédéric, qui était à Berlin, fut instruit de ce projet par Rudenschild. Il ne voulut pas d'abord y croire; mais ayant pris des informations, il dit quelques jours après au ministre : « Je vous suis bien « obligé de l'avis; je fais tout marcher. » Les ordres furent donnés sans retard, et le roi partit lui-même. La veille de son départ, il fit appeler Rudenschild; et, après s'être long-temps entretenu avec lui de l'état des affaires, il l'embrassa, en lui disant : « Adieu, mon cher Ru-« denschild, intéressez-vous à moi; je « m'intéresserai toujours à vous. »

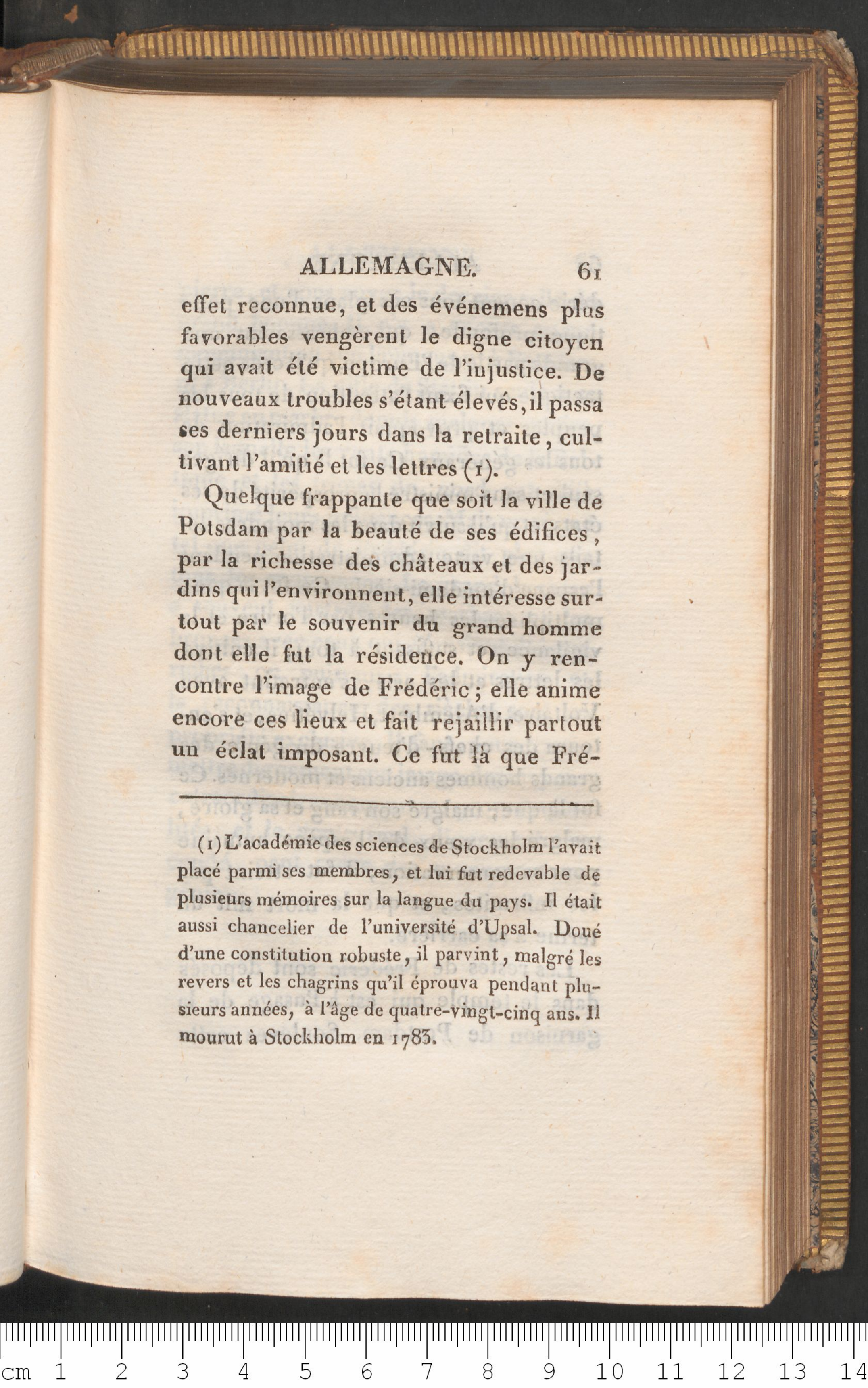


La victoire accompagna le monarque prussien ; et, après avoir remporté des avantages décisifs, il fit la paix de Dresden, qui lui assura la possession de la Silésie. Après le retour des armées victorieuses, le ministre de Suède se rendit à Postdam, et y resta huit jours. A son départ, le roi lui fit présent d'un beau service de porcelaine de Saxe, lui disant : « C'est pour vous prouver que je « pensais à vous quand j'étais en Saxe. »

Rudenschild fut rappelé en 1748 pour recevoir de sa patrie la récompense des services qu'il lui avait rendus. Le gouvernement le nomma secrétaire d'état au département des affaires étrangères. Lorsqu'il eut son audience de congé, Frédéric, attendri, ne lui laissa pas le temps d'achever le compliment d'usage. Il s'avança vers lui, l'embrassa tendrement, et lui parla comme un ami qui est sur le point de perdre son ami. Le jour du départ ayant été fixé, le ministre prit encore congé du roi par écrit.

Dans la réponse se trouvaient ces mots : « Soyez persuadé que je m'occuperai « toujours de vous, et que le ministre « et l'homme aimable ont également « droit à mon souvenir. »

Frédéric se souvint de ces mots même long-temps après, et donna la preuve qu'ils étaient sortis du cœur. Rudenschild s'était élevé peu après aux premières dignités de son pays ; il était devenu sénateur et comte, et il avait joué à plusieurs diètes un rôle brillant. Mais en 1765, le parti dont il avait toujours suivi le système ayant été abattu, il perdit la charge de sénateur ; et, peu favorisé de la fortune, il se vit réduit à une situation voisine du besoin. Le roi de Prusse, instruit de ses revers, lui offrit une retraite à Postdam de la manière la plus flatteuse et la plus amicale. Mais le sénateur refusa, alléguant, pour motif, qu'il devait rester dans sa patrie pour lui pardonner et pour faire connaître son innocence. Cette innocence fut en



effet reconnue, et des événemens plus favorables vengèrent le digne citoyen qui avait été victime de l'injustice. De nouveaux troubles s'étant élevés, il passa ses derniers jours dans la retraite, cultivant l'amitié et les lettres (1).

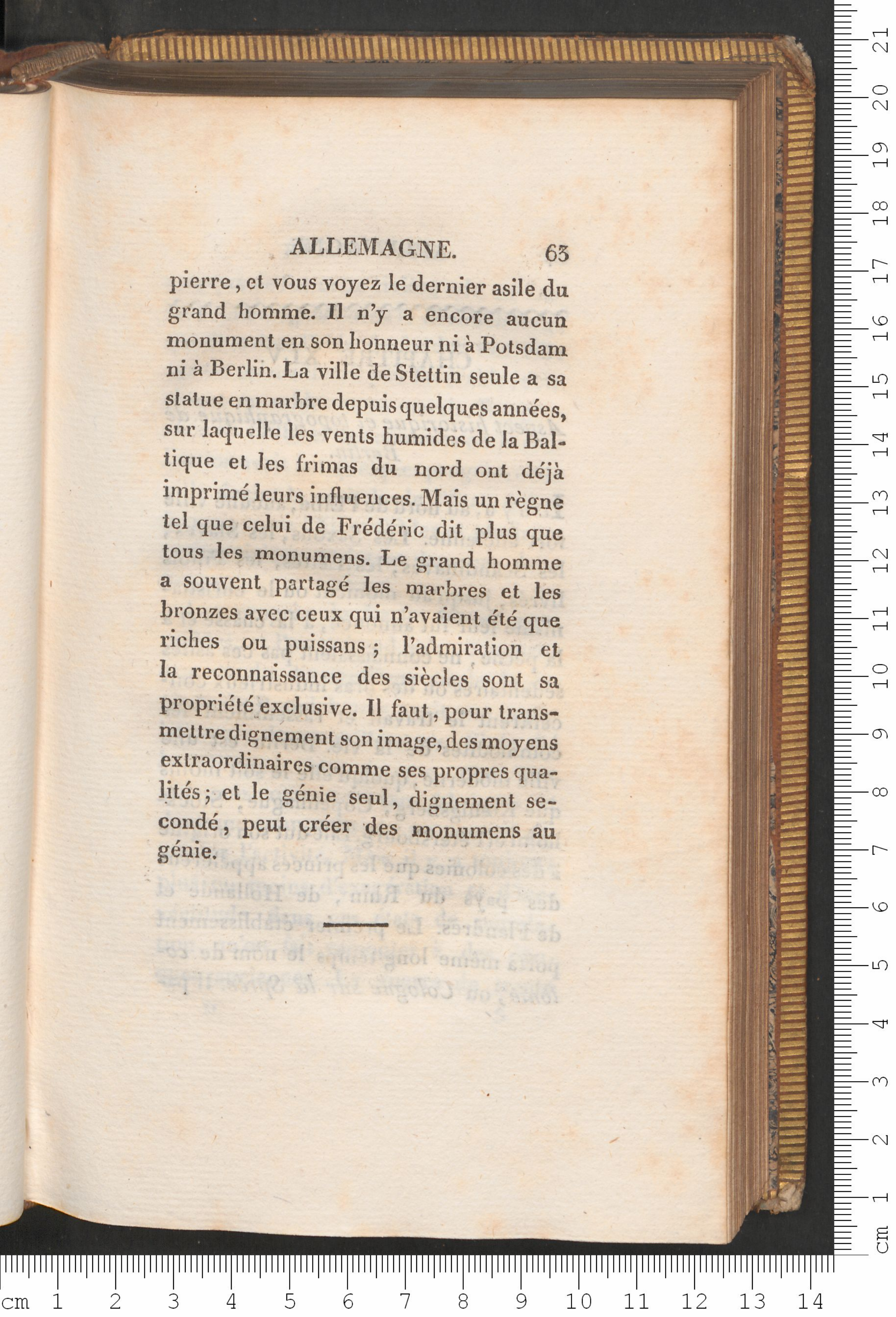
Quelque frappante que soit la ville de Potsdam par la beauté de ses édifices, par la richesse des châteaux et des jardins qui l'environnent, elle intéresse surtout par le souvenir du grand homme dont elle fut la résidence. On y rencontre l'image de Frédéric; elle anime encore ces lieux et fait rejaillir partout un éclat imposant. Ce fut là que Fré-

---

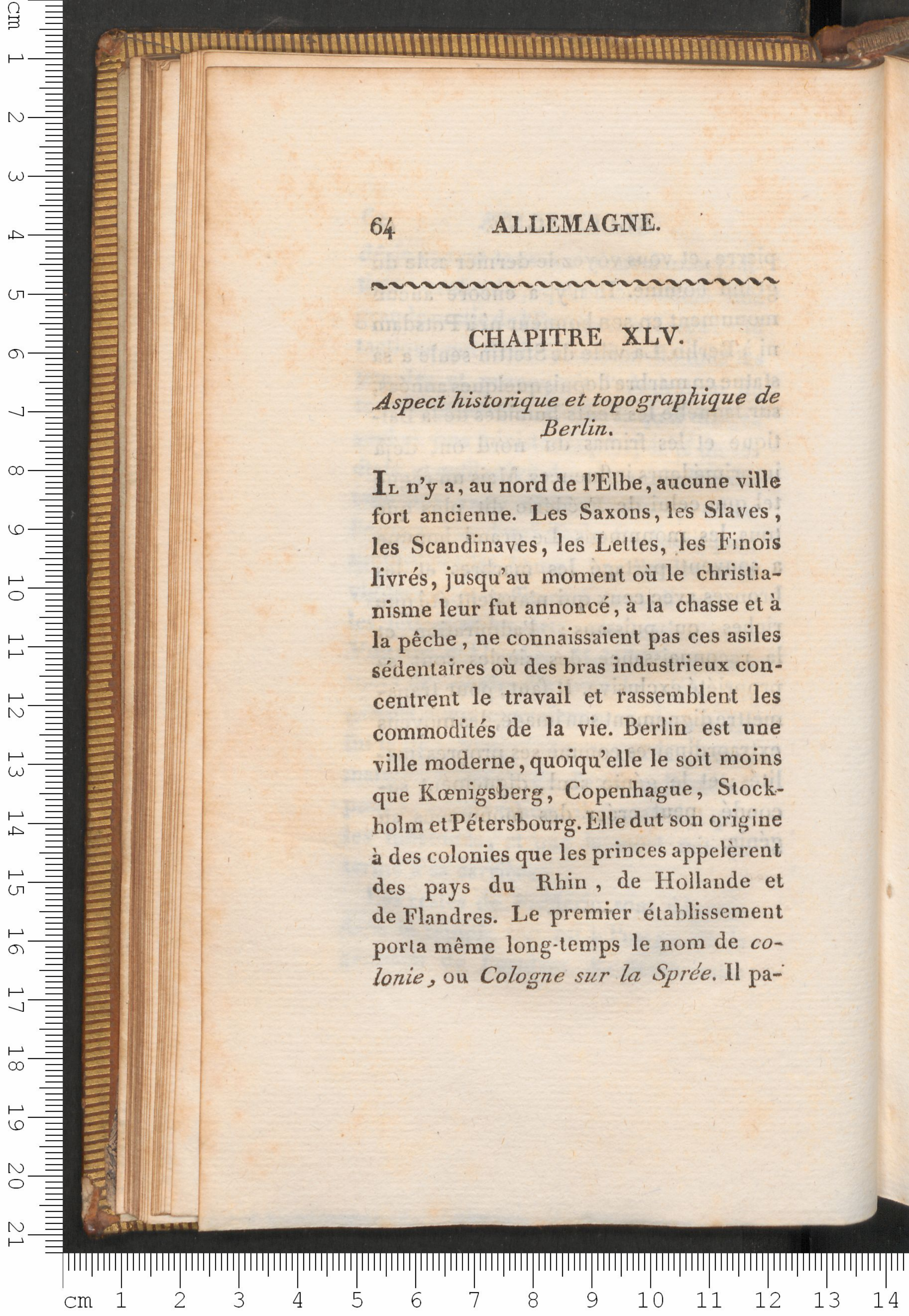
(1) L'académie des sciences de Stockholm l'avait placé parmi ses membres, et lui fut redevable de plusieurs mémoires sur la langue du pays. Il était aussi chancelier de l'université d'Upsal. Doué d'une constitution robuste, il parvint, malgré les revers et les chagrins qu'il éprouva pendant plusieurs années, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Il mourut à Stockholm en 1783.

déric conçut tous ces plans d'une politique profonde, qui embrassaient une grande partie de l'Europe, qu'il créa cette tactique qui fixait l'attention de tous les peuples et provoquait l'admiration de tous les généraux. Ce fut là qu'il dirigea seul et sans ministre la prospérité de ses états, et qu'il suivit dans les moindres détails une vaste administration pendant l'espace d'un demi-siècle. Ce fut là que, multipliant les heures par l'ordre et la vigilance, et suffisant à tout, il cultiva les lettres et les arts, s'entretint avec Voltaire, d'Alembert, Helvétius, et s'entoura des chefs-d'œuvre du génie des grands hommes anciens et modernes. Ce fut là que, malgré son rang et sa gloire, malgré les vœux de l'espèce humaine pour sa conservation, il fut atteint par les infirmités, et que la mort mit un terme à sa carrière.

Les restes de Frédéric sont déposés dans le temple qui est à l'usage de la garnison de Postdam. Soulevez cette



pierre, et vous voyez le dernier asile du grand homme. Il n'y a encore aucun monument en son honneur ni à Potsdam ni à Berlin. La ville de Stettin seule a sa statue en marbre depuis quelques années, sur laquelle les vents humides de la Baltique et les frimas du nord ont déjà imprimé leurs influences. Mais un règne tel que celui de Frédéric dit plus que tous les monumens. Le grand homme a souvent partagé les marbres et les bronzes avec ceux qui n'avaient été que riches ou puissans; l'admiration et la reconnaissance des siècles sont sa propriété exclusive. Il faut, pour transmettre dignement son image, des moyens extraordinaires comme ses propres qualités; et le génie seul, dignement secondé, peut créer des monumens au génie.



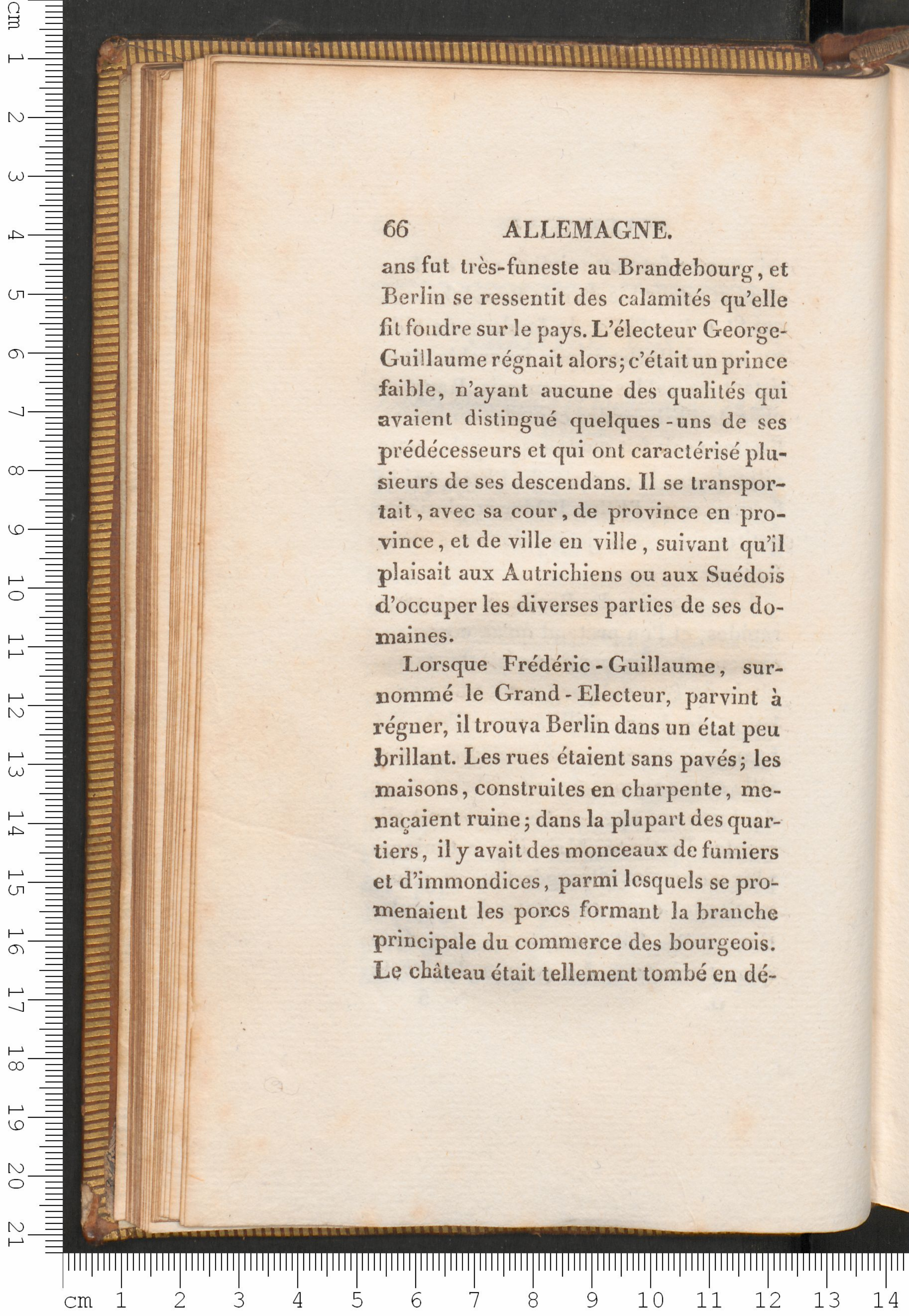
CHAPITRE XLV.

Aspect historique et topographique de Berlin.

Il n'y a, au nord de l'Elbe, aucune ville fort ancienne. Les Saxons, les Slaves, les Scandinaves, les Lettes, les Finois livrés, jusqu'au moment où le christianisme leur fut annoncé, à la chasse et à la pêche, ne connaissaient pas ces asiles sédentaires où des bras industrieux concentrent le travail et rassemblent les commodités de la vie. Berlin est une ville moderne, quoiqu'elle le soit moins que Kœnigsberg, Copenhague, Stockholm et Pétersbourg. Elle dut son origine à des colonies que les princes appelèrent des pays du Rhin, de Hollande et de Flandres. Le premier établissement porta même long-temps le nom de *colonie*, ou *Cologne sur la Sprée*. Il pa-

raît que ce fut cette rivière née en Lusace, et navigable dans le Brandebourg, qui fit naître l'idée de fonder une ville sur un sol d'ailleurs peu favorable, consistant en sables et en marais. Rapprochée de l'Elbe et des contrées où la civilisation avait fait quelques progrès, cette ville devint la capitale de l'Etat, qui se formait entre l'Elbe, l'Oder et plusieurs petites rivières se jetant dans ces deux fleuves.

Les progrès de Berlin furent assez rapides, et l'on prétend qu'au commencement du dix-septième siècle la capitale du Brandebourg avait une population de douze mille ames. C'eût été beaucoup à cette époque, pour une ville sans commerce, sans fabriques, et dont une cour peu riche ne pouvait alimenter l'activité. Mais il y a toujours plus ou moins d'exagération et d'inexactitude dans ces états de population, qu'on fait remonter à des époques anciennes. La guerre de trente



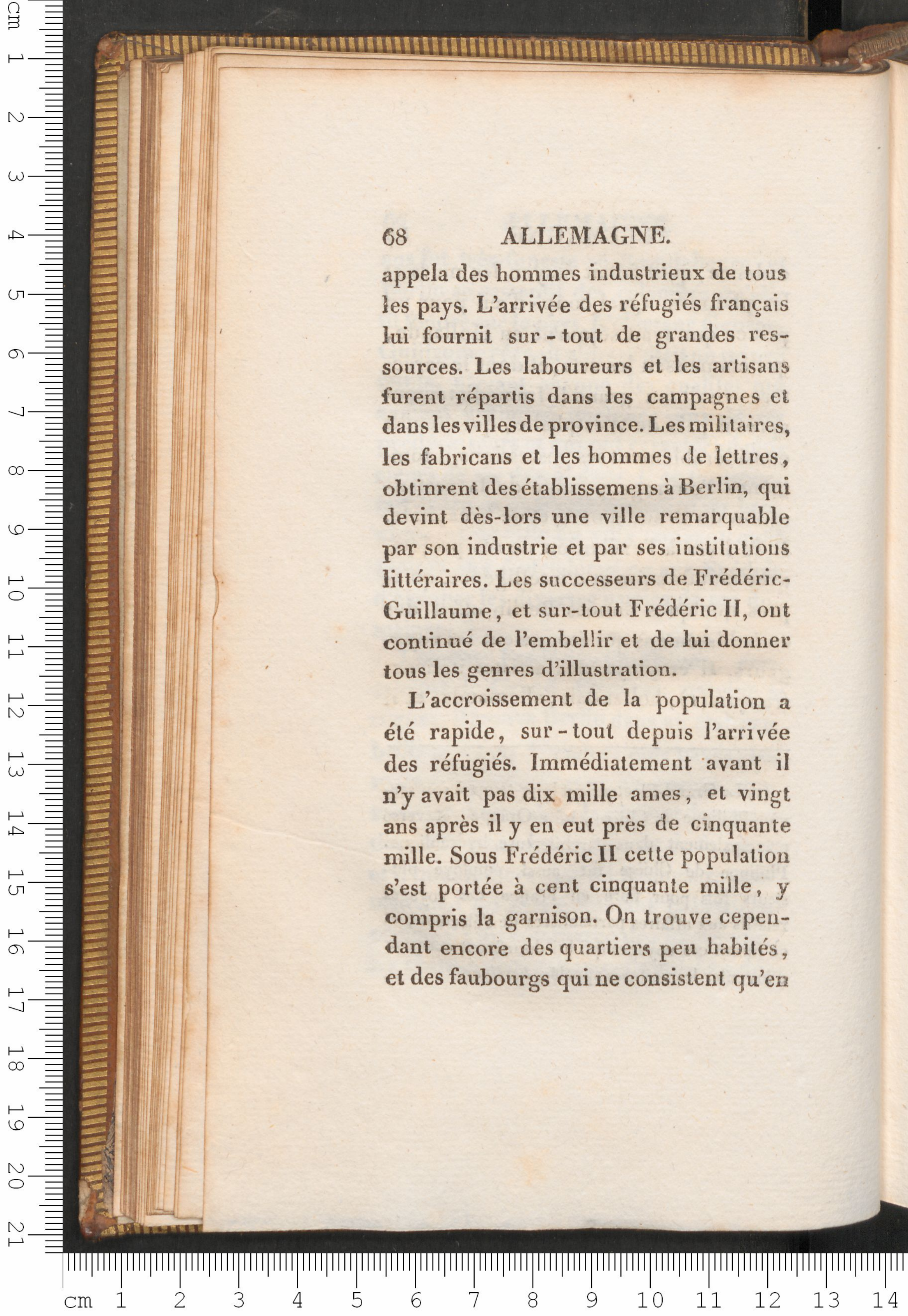
ans fut très-funeste au Brandebourg, et Berlin se ressentit des calamités qu'elle fit foudre sur le pays. L'électeur George-Guillaume régnait alors; c'était un prince faible, n'ayant aucune des qualités qui avaient distingué quelques-uns de ses prédécesseurs et qui ont caractérisé plusieurs de ses descendans. Il se transportait, avec sa cour, de province en province, et de ville en ville, suivant qu'il plaisait aux Autrichiens ou aux Suédois d'occuper les diverses parties de ses domaines.

Lorsque Frédéric-Guillaume, surnommé le Grand-Electeur, parvint à régner, il trouva Berlin dans un état peu brillant. Les rues étaient sans pavés; les maisons, construites en charpente, menaçaient ruine; dans la plupart des quartiers, il y avait des monceaux de fumiers et d'immondices, parmi lesquels se promenaient les porcs formant la branche principale du commerce des bourgeois. Le château était tellement tombé en dé-

cadence, qu'il fallait étayer les murs et les plafonds. Quel coup-d'œil pour un prince qui avait séjourné en Hollande, qui connaissait les arts, et dont le caractère visait au grand! Immédiatement après la paix de Westphalie, qui étendit considérablement ses possessions, il commença l'ouvrage pénible de la restauration du Brandebourg et de la capitale. Il se livra à l'exécution de ses projets, avec tant de suite et d'intelligence, qu'après quelques années Berlin offrit des embellissemens qui étonnaient les voyageurs. Il employa des artistes italiens, français (1), hollandais, allemands, et il

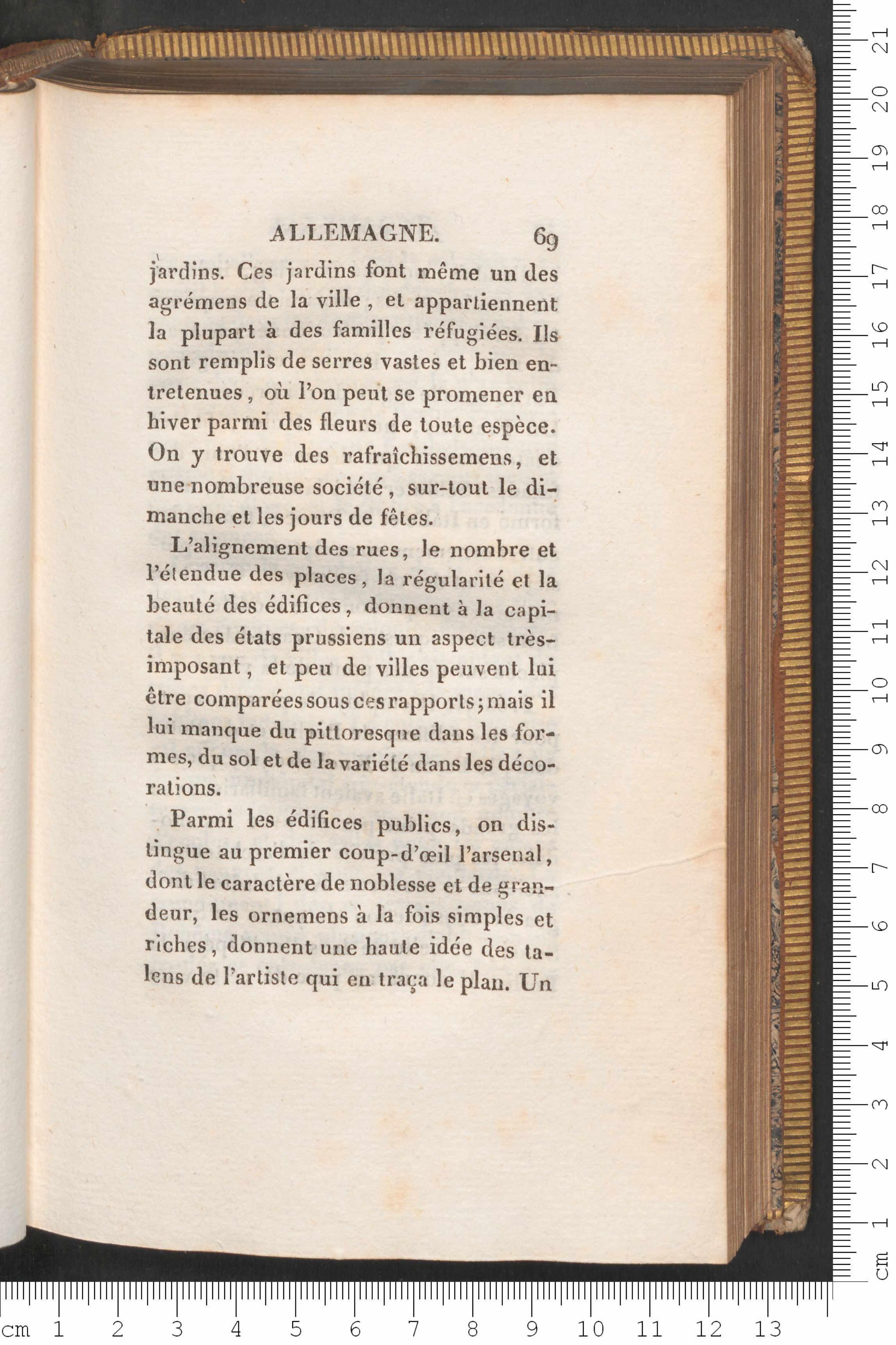
---

(1) Le Grand-Electeur eut long-temps à son service Philippe de Chièse, né à Orange, et versé principalement dans l'architecture hydraulique. Philippe de Chièse fut aussi employé plusieurs fois pour faire en France des voyages relatifs aux affaires particulières de l'électeur, et ce furent ces voyages qui lui donnèrent occasion d'inventer les voitures appelées *berlines*.



appela des hommes industrieux de tous les pays. L'arrivée des réfugiés français lui fournit sur-tout de grandes ressources. Les laboureurs et les artisans furent répartis dans les campagnes et dans les villes de province. Les militaires, les fabricans et les hommes de lettres, obtinrent des établissemens à Berlin, qui devint dès-lors une ville remarquable par son industrie et par ses institutions littéraires. Les successeurs de Frédéric-Guillaume, et sur-tout Frédéric II, ont continué de l'embellir et de lui donner tous les genres d'illustration.

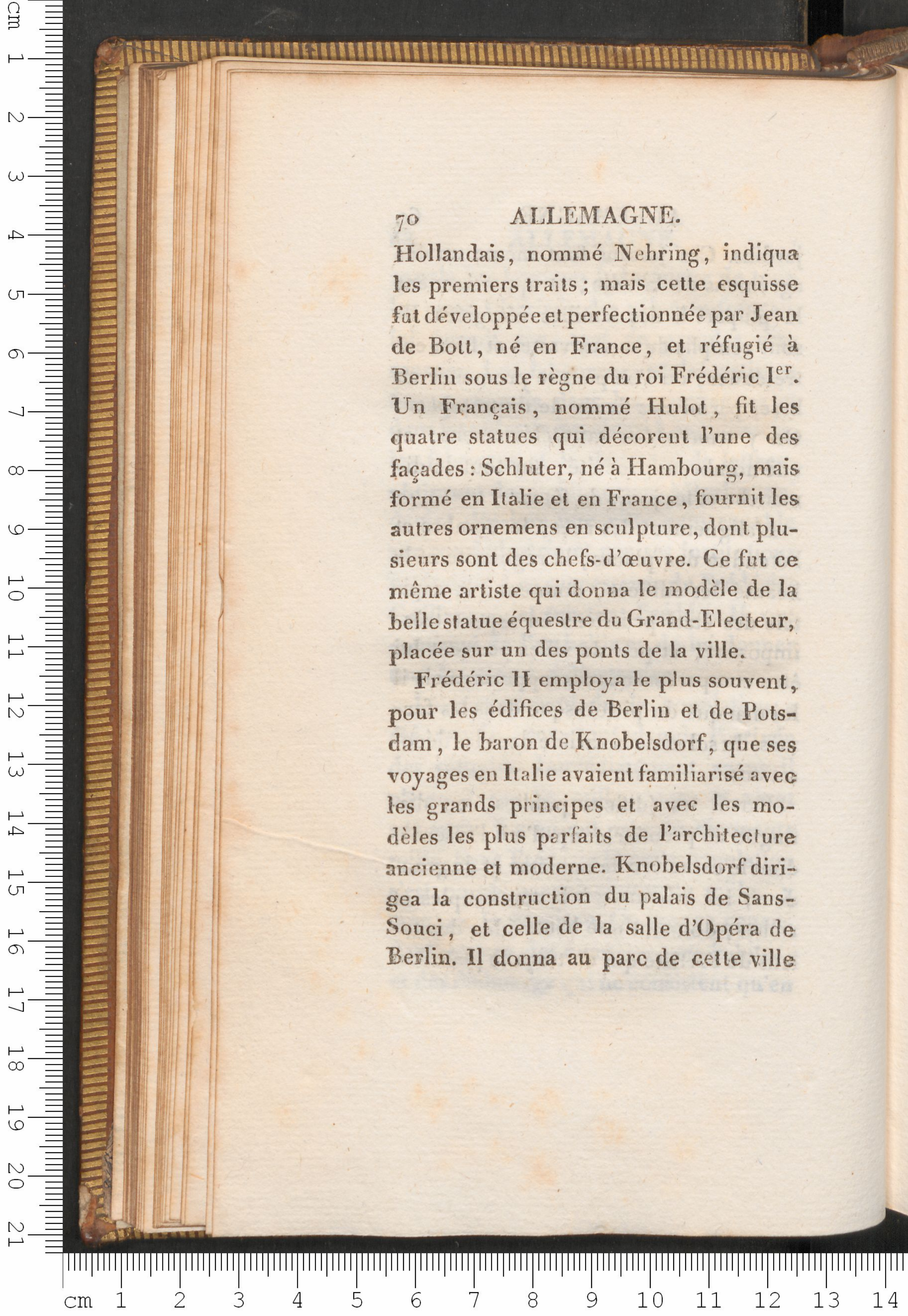
L'accroissement de la population a été rapide, sur-tout depuis l'arrivée des réfugiés. Immédiatement avant il n'y avait pas dix mille ames, et vingt ans après il y en eut près de cinquante mille. Sous Frédéric II cette population s'est portée à cent cinquante mille, y compris la garnison. On trouve cependant encore des quartiers peu habités, et des faubourgs qui ne consistent qu'en



jardins. Ces jardins font même un des agrémens de la ville, et appartiennent la plupart à des familles réfugiées. Ils sont remplis de serres vastes et bien entretenues, où l'on peut se promener en hiver parmi des fleurs de toute espèce. On y trouve des rafraîchissemens, et une nombreuse société, sur-tout le dimanche et les jours de fêtes.

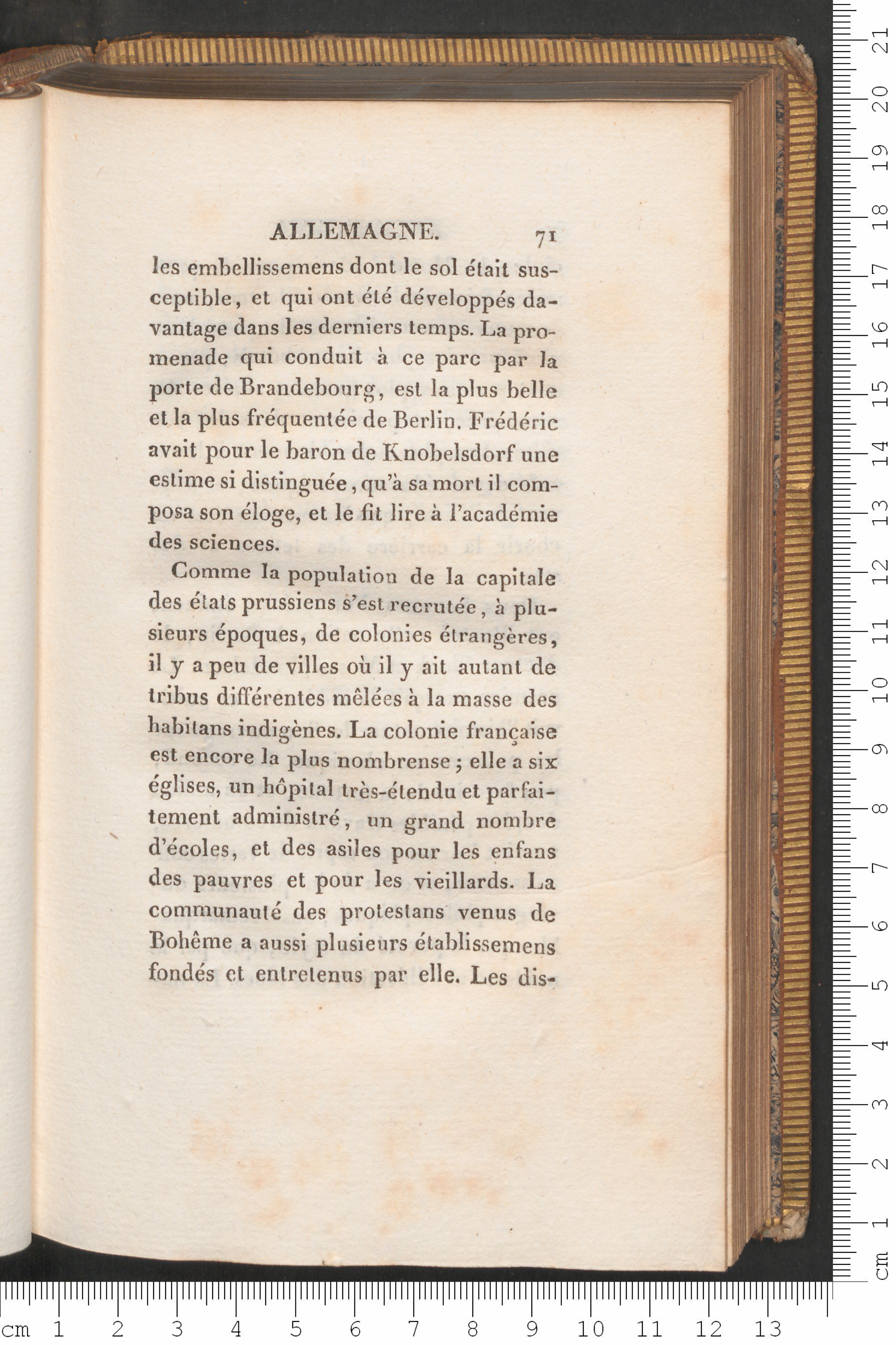
L'alignement des rues, le nombre et l'étendue des places, la régularité et la beauté des édifices, donnent à la capitale des états prussiens un aspect très-imposant, et peu de villes peuvent lui être comparées sous ces rapports; mais il lui manque du pittoresque dans les formes, du sol et de la variété dans les décorations.

Parmi les édifices publics, on distingue au premier coup-d'œil l'arsenal, dont le caractère de noblesse et de grandeur, les ornemens à la fois simples et riches, donnent une haute idée des talens de l'artiste qui en traça le plan. Un



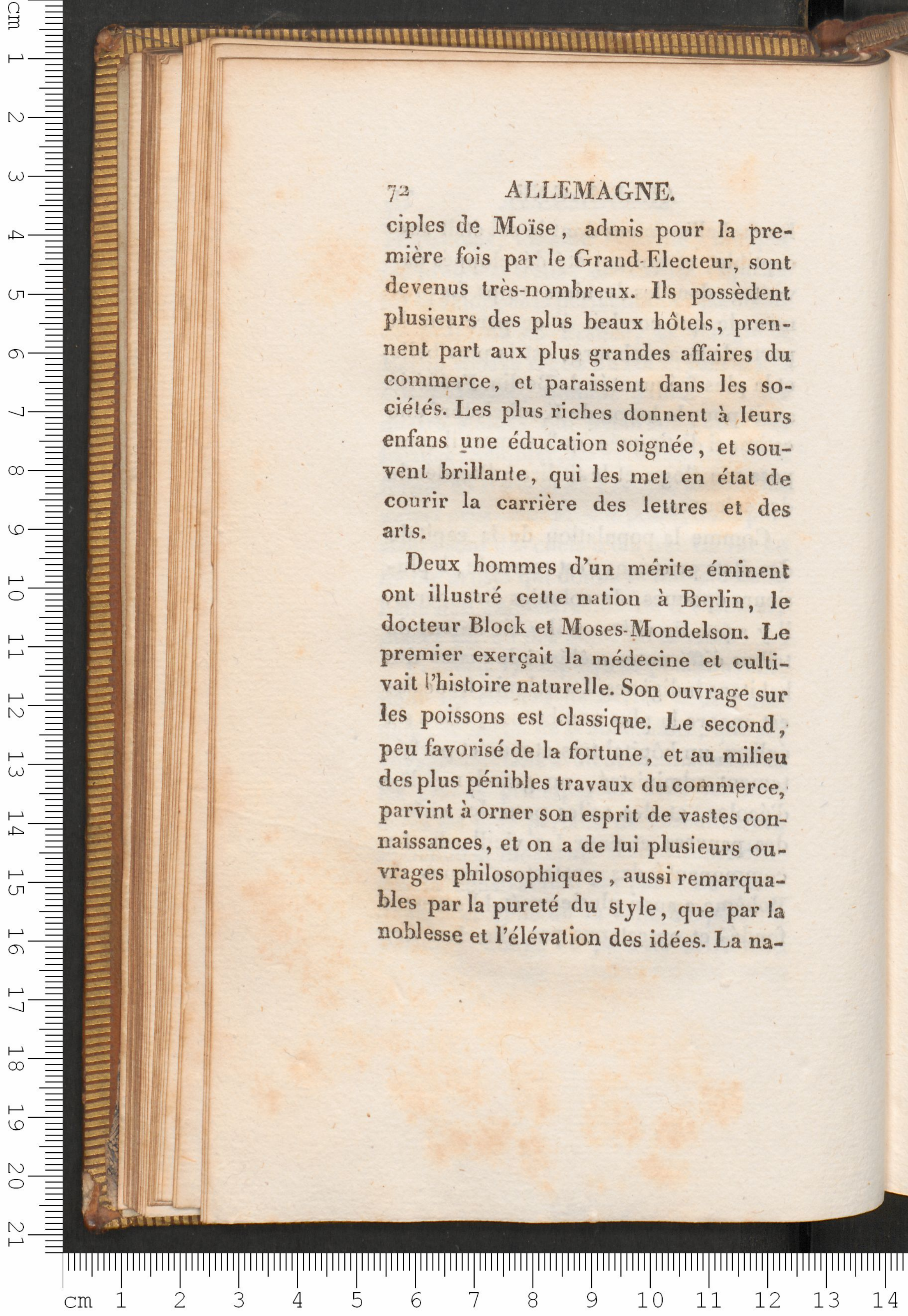
Hollandais, nommé Nehring, indiqua les premiers traits ; mais cette esquisse fut développée et perfectionnée par Jean de Bott, né en France, et réfugié à Berlin sous le règne du roi Frédéric Ier. Un Français, nommé Hulot, fit les quatre statues qui décorent l'une des façades : Schluter, né à Hambourg, mais formé en Italie et en France, fournit les autres ornemens en sculpture, dont plusieurs sont des chefs-d'œuvre. Ce fut ce même artiste qui donna le modèle de la belle statue équestre du Grand-Electeur, placée sur un des ponts de la ville.

Frédéric II employa le plus souvent, pour les édifices de Berlin et de Potsdam, le baron de Knobelsdorf, que ses voyages en Italie avaient familiarisé avec les grands principes et avec les modèles les plus parfaits de l'architecture ancienne et moderne. Knobelsdorf dirigea la construction du palais de Sans-Souci, et celle de la salle d'Opéra de Berlin. Il donna au parc de cette ville



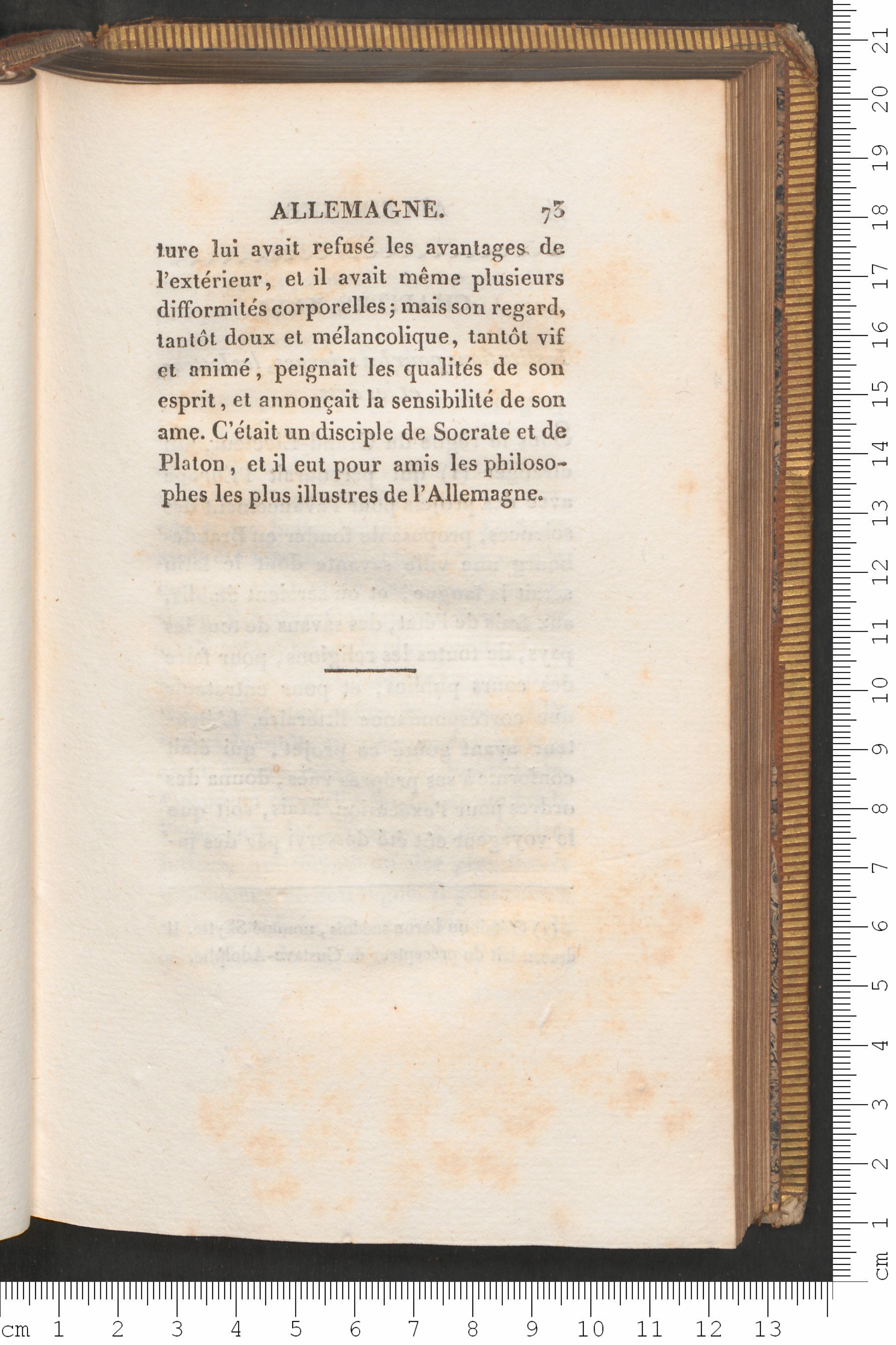
les embellissemens dont le sol était susceptible, et qui ont été développés davantage dans les derniers temps. La promenade qui conduit à ce parc par la porte de Brandebourg, est la plus belle et la plus fréquentée de Berlin. Frédéric avait pour le baron de Knobelsdorf une estime si distinguée, qu'à sa mort il composa son éloge, et le fit lire à l'académie des sciences.

Comme la population de la capitale des états prussiens s'est recrutée, à plusieurs époques, de colonies étrangères, il y a peu de villes où il y ait autant de tribus différentes mêlées à la masse des habitans indigènes. La colonie française est encore la plus nombrense ; elle a six églises, un hôpital très-étendu et parfaitement administré, un grand nombre d'écoles, et des asiles pour les enfans des pauvres et pour les vieillards. La communauté des protestans venus de Bohême a aussi plusieurs établissemens fondés et entretenus par elle. Les dis-

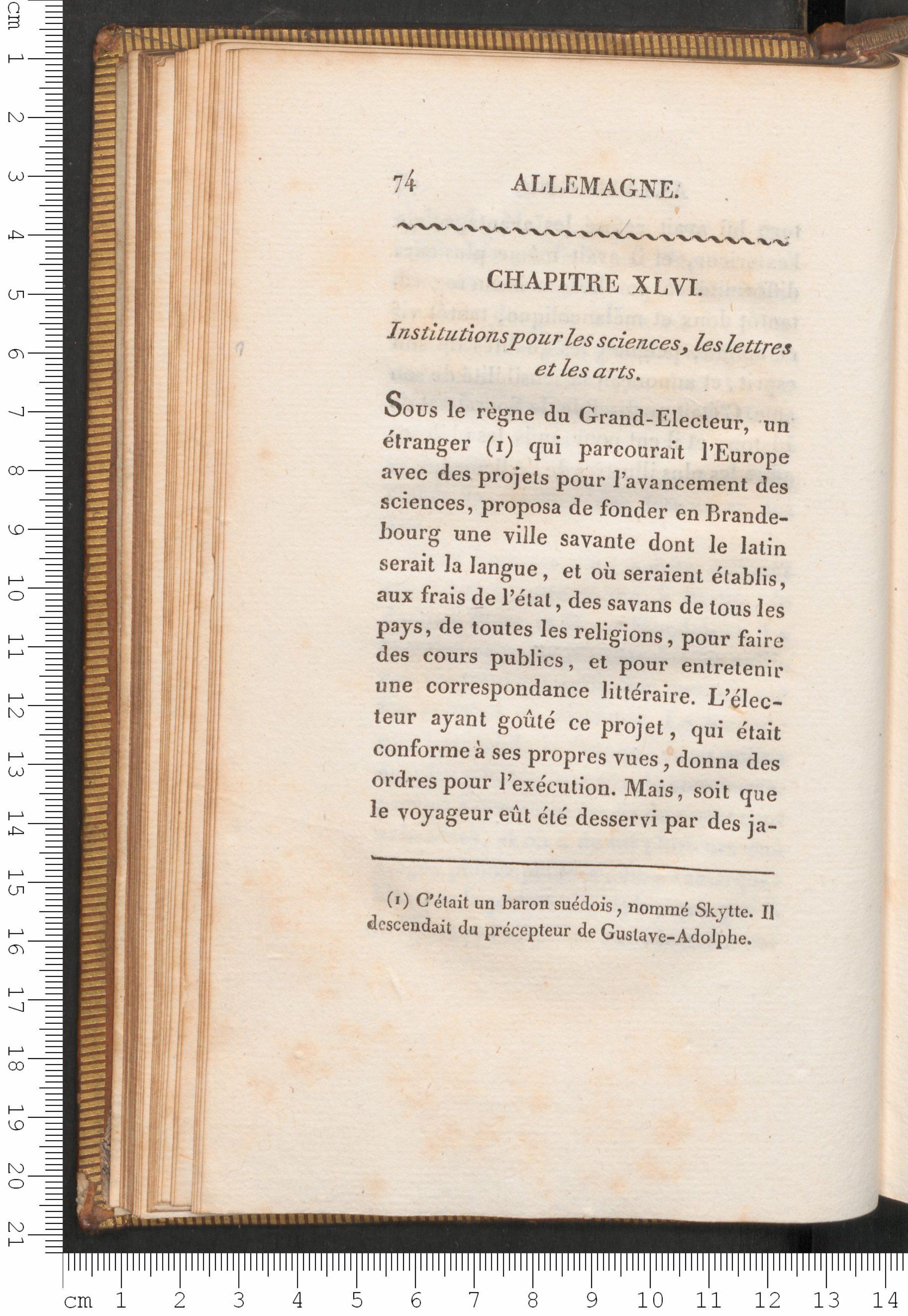


ciples de Moïse, admis pour la première fois par le Grand-Electeur, sont devenus très-nombreux. Ils possèdent plusieurs des plus beaux hôtels, prennent part aux plus grandes affaires du commerce, et paraissent dans les sociétés. Les plus riches donnent à leurs enfans une éducation soignée, et souvent brillante, qui les met en état de courir la carrière des lettres et des arts.

Deux hommes d'un mérite éminent ont illustré cette nation à Berlin, le docteur Block et Moses-Mondelson. Le premier exerçait la médecine et cultivait l'histoire naturelle. Son ouvrage sur les poissons est classique. Le second, peu favorisé de la fortune, et au milieu des plus pénibles travaux du commerce, parvint à orner son esprit de vastes connaissances, et on a de lui plusieurs ouvrages philosophiques, aussi remarquables par la pureté du style, que par la noblesse et l'élévation des idées. La na-



ture lui avait refusé les avantages de l'extérieur, et il avait même plusieurs difformités corporelles; mais son regard, tantôt doux et mélancolique, tantôt vif et animé, peignait les qualités de son esprit, et annonçait la sensibilité de son ame. C'était un disciple de Socrate et de Platon, et il eut pour amis les philosophes les plus illustres de l'Allemagne.

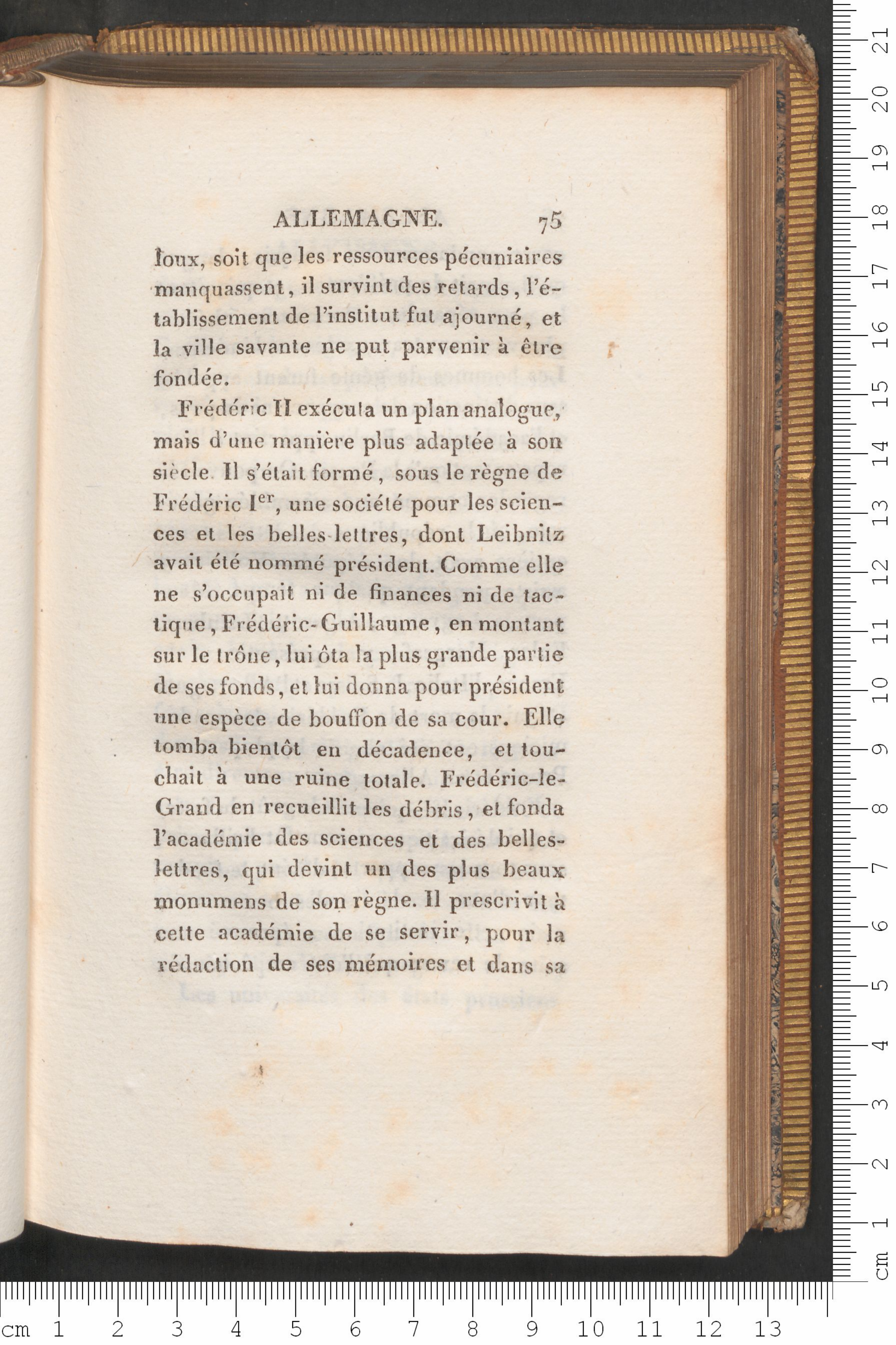


CHAPITRE XLVI.

Institutions pour les sciences, les lettres et les arts.

Sous le règne du Grand-Electeur, un étranger (1) qui parcourait l'Europe avec des projets pour l'avancement des sciences, proposa de fonder en Brandebourg une ville savante dont le latin serait la langue, et où seraient établis, aux frais de l'état, des savans de tous les pays, de toutes les religions, pour faire des cours publics, et pour entretenir une correspondance littéraire. L'électeur ayant goûté ce projet, qui était conforme à ses propres vues, donna des ordres pour l'exécution. Mais, soit que le voyageur eût été desservi par des ja-

(1) C'était un baron suédois, nommé Skytte. Il descendait du précepteur de Gustave-Adolphe.

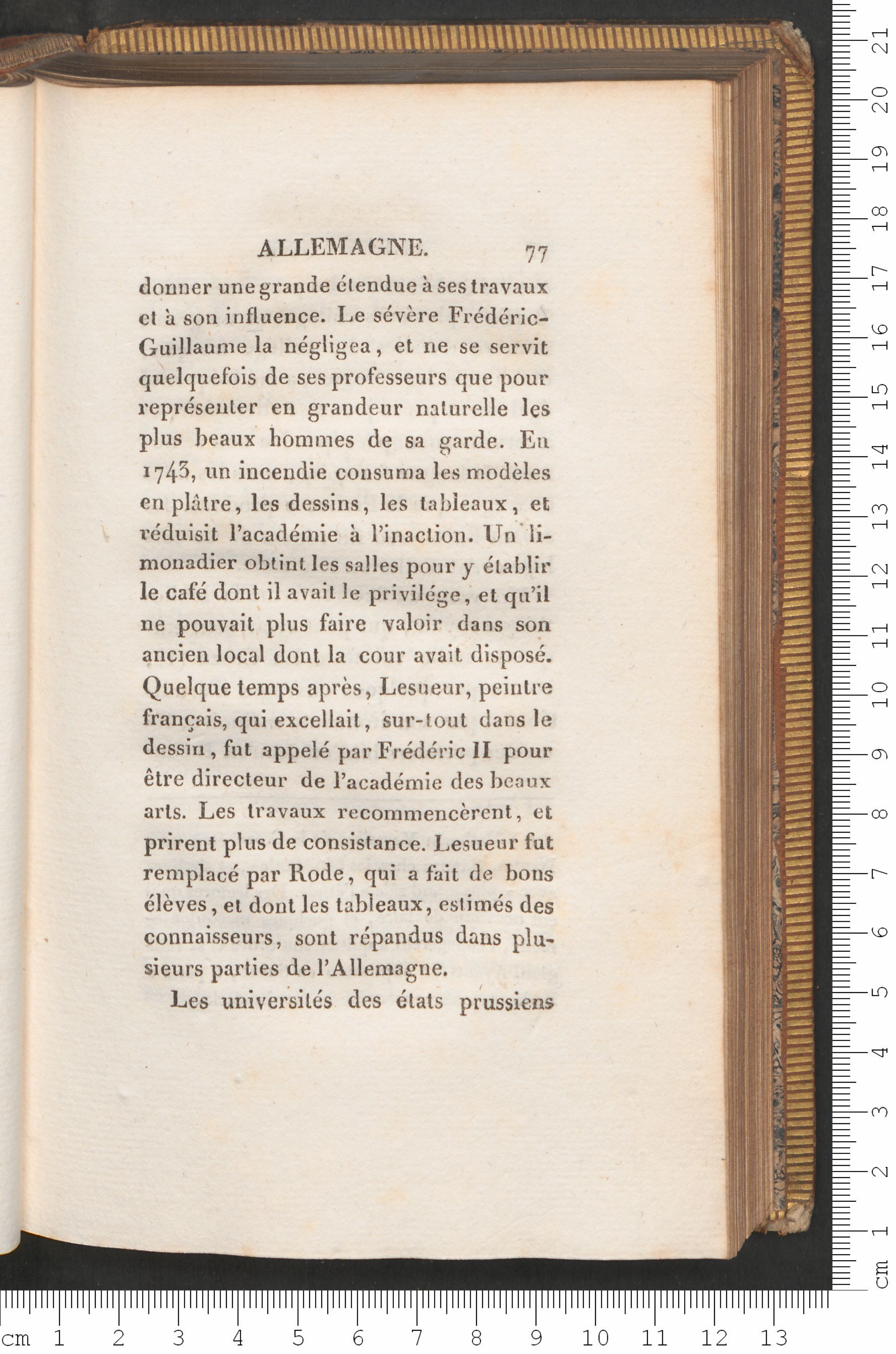


loux, soit que les ressources pécuniaires manquassent, il survint des retards, l'établissement de l'institut fut ajourné, et la ville savante ne put parvenir à être fondée.

Frédéric II exécuta un plan analogue, mais d'une manière plus adaptée à son siècle. Il s'était formé, sous le règne de Frédéric Ier, une société pour les sciences et les belles-lettres, dont Leibnitz avait été nommé président. Comme elle ne s'occupait ni de finances ni de tactique, Frédéric-Guillaume, en montant sur le trône, lui ôta la plus grande partie de ses fonds, et lui donna pour président une espèce de bouffon de sa cour. Elle tomba bientôt en décadence, et touchait à une ruine totale. Frédéric-le-Grand en recueillit les débris, et fonda l'académie des sciences et des belles-lettres, qui devint un des plus beaux monumens de son règne. Il prescrivit à cette académie de se servir, pour la rédaction de ses mémoires et dans sa

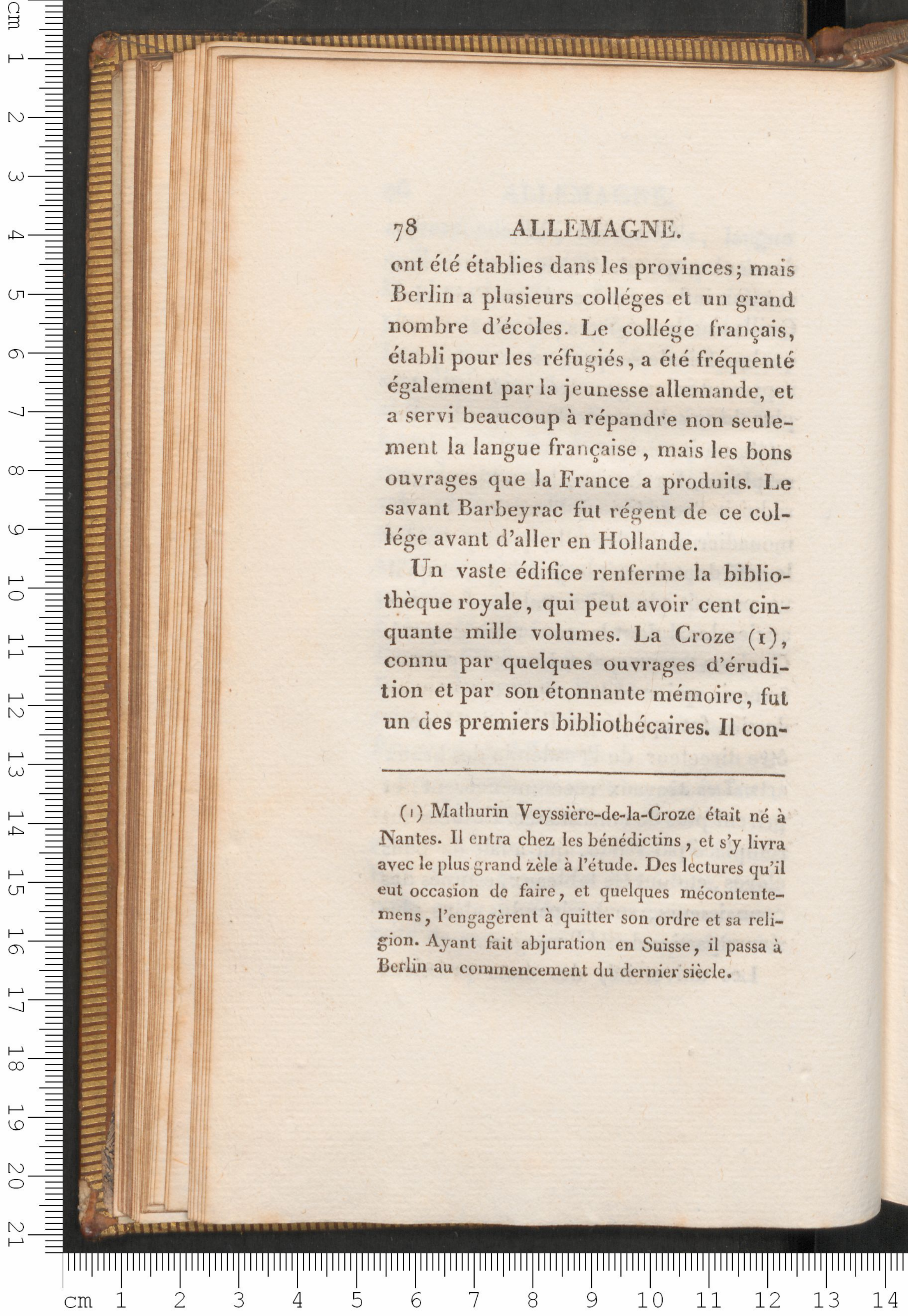
correspondance, du français, langue qu'il aimait de préférence, et qui, étant la plus répandue, donnait un théâtre plus vaste aux travaux des académiciens. Les hommes de génie furent appelés, sans distinction de croyance ni de pays, et l'académie de Berlin appartint à l'Europe autant qu'à la Prusse. On pouvait la regarder comme une assemblée générale, où la république des lettres toute entière avait des députés. Voltaire y assista pendant quelque temps. Maupertuis, Lagrange, Algarotti, Lambert, Euler, Margraf, y représentèrent la France, l'Italie, la Suisse et l'Allemagne. Depuis la mort de Frédéric, les académiciens ont été choisis la plupart en Prusse et en Allemagne.

Frédéric Ier, qui avait le goût du faste, et qui désirait que sa cour fût brillante, sous tous les rapports, devint le fondateur d'une académie des beaux arts; mais cette institution a éprouvé une suite de revers qui l'ont empêchée de



donner une grande étendue à ses travaux et à son influence. Le sévère Frédéric-Guillaume la négligea, et ne se servit quelquefois de ses professeurs que pour représenter en grandeur naturelle les plus beaux hommes de sa garde. En 1743, un incendie consuma les modèles en plâtre, les dessins, les tableaux, et réduisit l'académie à l'inaction. Un limonadier obtint les salles pour y établir le café dont il avait le privilége, et qu'il ne pouvait plus faire valoir dans son ancien local dont la cour avait disposé. Quelque temps après, Lesueur, peintre français, qui excellait, sur-tout dans le dessin, fut appelé par Frédéric II pour être directeur de l'académie des beaux arts. Les travaux recommencèrent, et prirent plus de consistance. Lesueur fut remplacé par Rode, qui a fait de bons élèves, et dont les tableaux, estimés des connaisseurs, sont répandus dans plusieurs parties de l'Allemagne.

Les universités des états prussiens

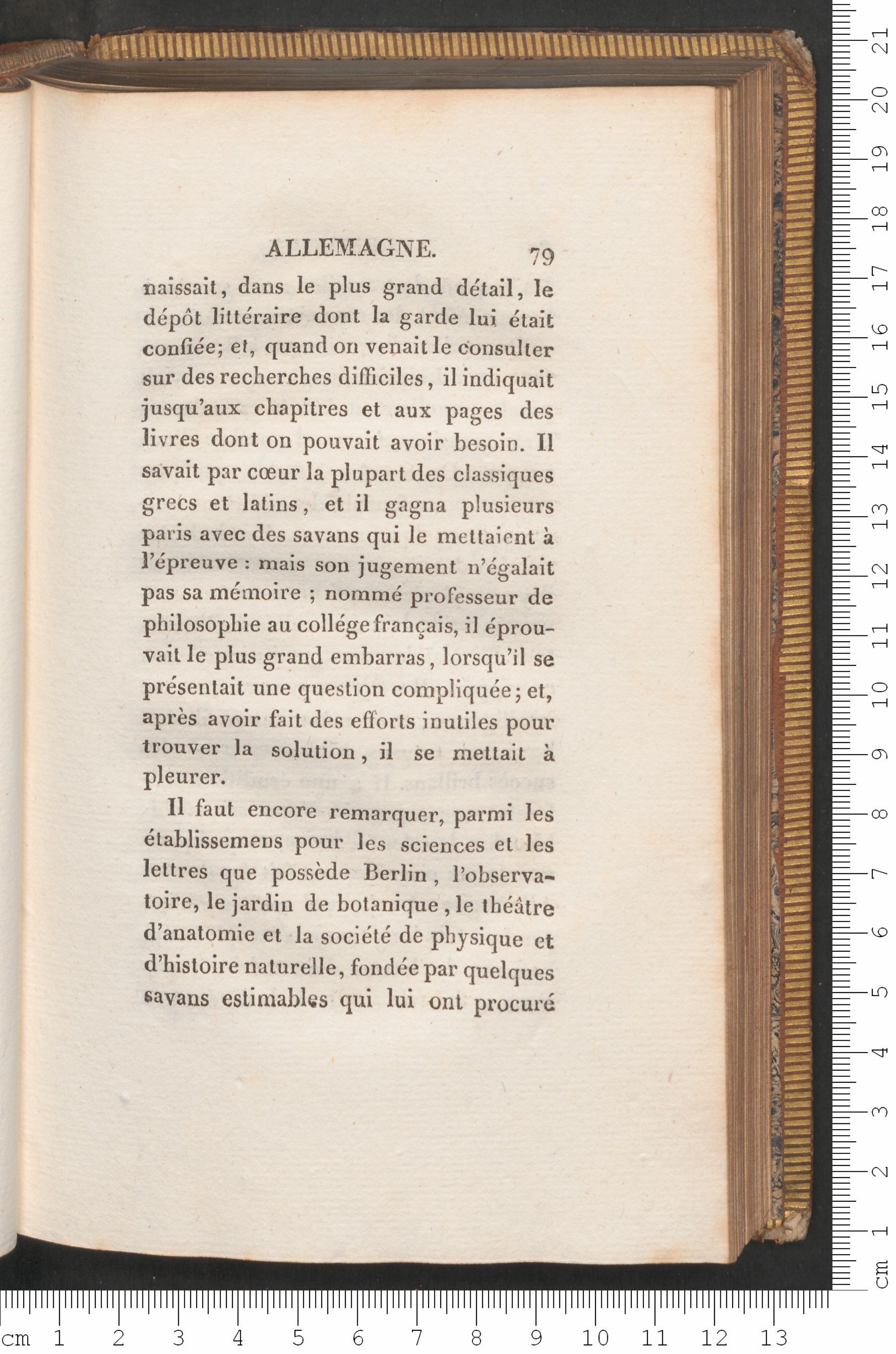


ont été établies dans les provinces; mais Berlin a plusieurs colléges et un grand nombre d'écoles. Le collége français, établi pour les réfugiés, a été fréquenté également par la jeunesse allemande, et a servi beaucoup à répandre non seulement la langue française, mais les bons ouvrages que la France a produits. Le savant Barbeyrac fut régent de ce collége avant d'aller en Hollande.

Un vaste édifice renferme la bibliothèque royale, qui peut avoir cent cinquante mille volumes. La Croze (1), connu par quelques ouvrages d'érudition et par son étonnante mémoire, fut un des premiers bibliothécaires. Il con-

---

(1) Mathurin Veyssière-de-la-Croze était né à Nantes. Il entra chez les bénédictins, et s'y livra avec le plus grand zèle à l'étude. Des lectures qu'il eut occasion de faire, et quelques mécontentemens, l'engagèrent à quitter son ordre et sa religion. Ayant fait abjuration en Suisse, il passa à Berlin au commencement du dernier siècle.



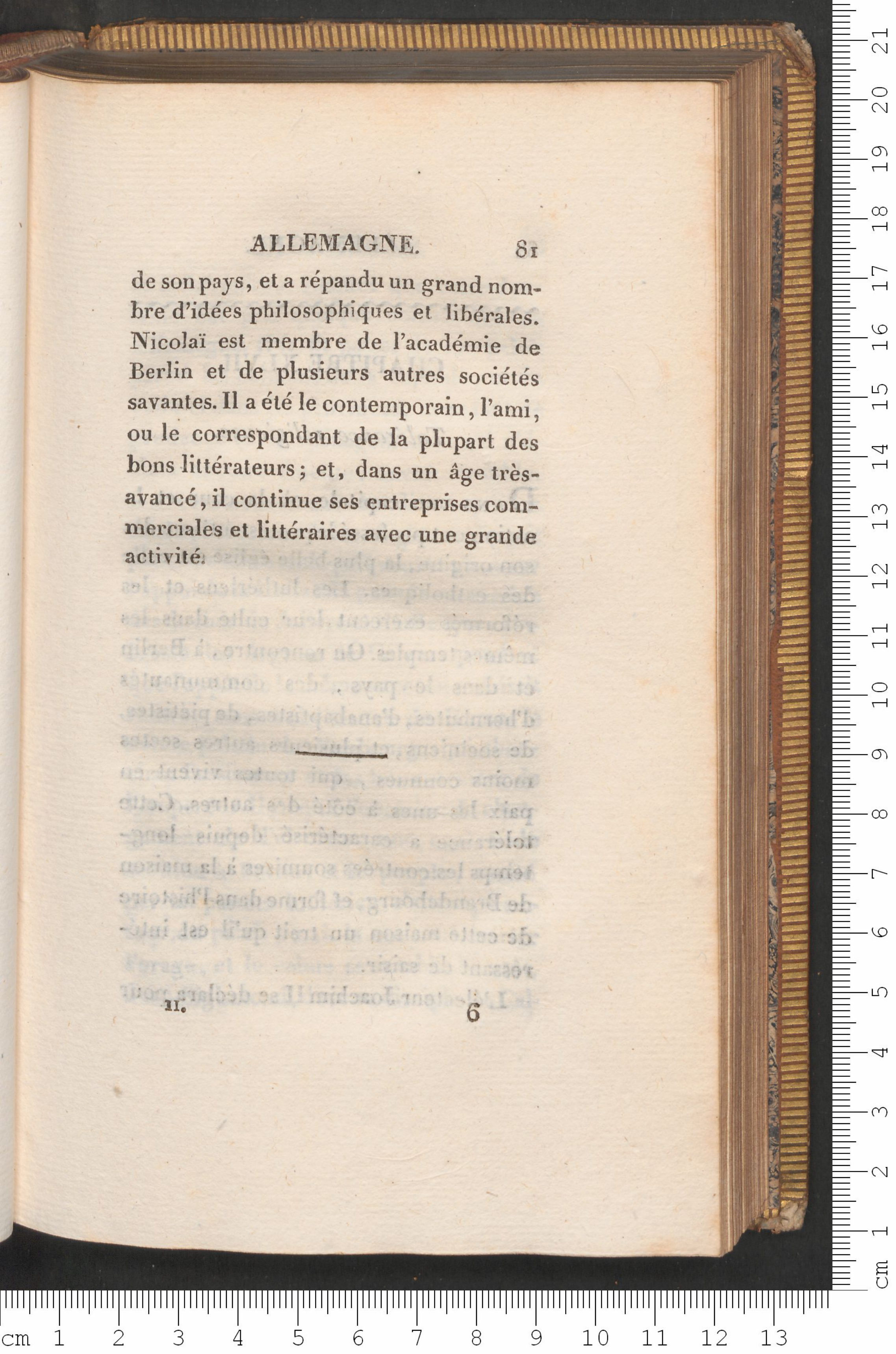
naissait, dans le plus grand détail, le dépôt littéraire dont la garde lui était confiée; et, quand on venait le consulter sur des recherches difficiles, il indiquait jusqu'aux chapitres et aux pages des livres dont on pouvait avoir besoin. Il savait par cœur la plupart des classiques grecs et latins, et il gagna plusieurs paris avec des savans qui le mettaient à l'épreuve : mais son jugement n'égalait pas sa mémoire ; nommé professeur de philosophie au collége français, il éprouvait le plus grand embarras, lorsqu'il se présentait une question compliquée; et, après avoir fait des efforts inutiles pour trouver la solution, il se mettait à pleurer.

Il faut encore remarquer, parmi les établissemens pour les sciences et les lettres que possède Berlin, l'observatoire, le jardin de botanique, le théâtre d'anatomie et la société de physique et d'histoire naturelle, fondée par quelques savans estimables qui lui ont procuré

les moyens de travailler avec succès à l'avancement des connaissances utiles.

Quoiqu'on n'imprime pas à Berlin autant qu'à Leipsick et aux environs, il paraît annuellement dans la capitale des états prussiens un grand nombre d'ouvrages. On a même établi quelques presses pour fournir des éditions soignées de quelques auteurs allemands. Le nombre des libraires est considérable, et il y en a plusieurs qui joignent aux connaissances de leur état celles du littérateur. Nicolaï s'est sur-tout distingué sous ce rapport. Il a fait son commerce avec intelligence, et en même temps il s'est livré aux travaux littéraires avec des succès brillans. Il a une érudition profonde, accompagnée d'une saine philosophie, le talent d'écrire, et quelques-uns de ses ouvrages ont fait époque en Allemagne. Le journal qu'il a rédigé pendant très-long-temps avec plusieurs hommes de lettres d'un mérite supérieur, a été très-utile à la littérature

de son pays, et a répandu un grand nombre d'idées philosophiques et libérales. Nicolaï est membre de l'académie de Berlin et de plusieurs autres sociétés savantes. Il a été le contemporain, l'ami, ou le correspondant de la plupart des bons littérateurs; et, dans un âge très-avancé, il continue ses entreprises commerciales et littéraires avec une grande activité.



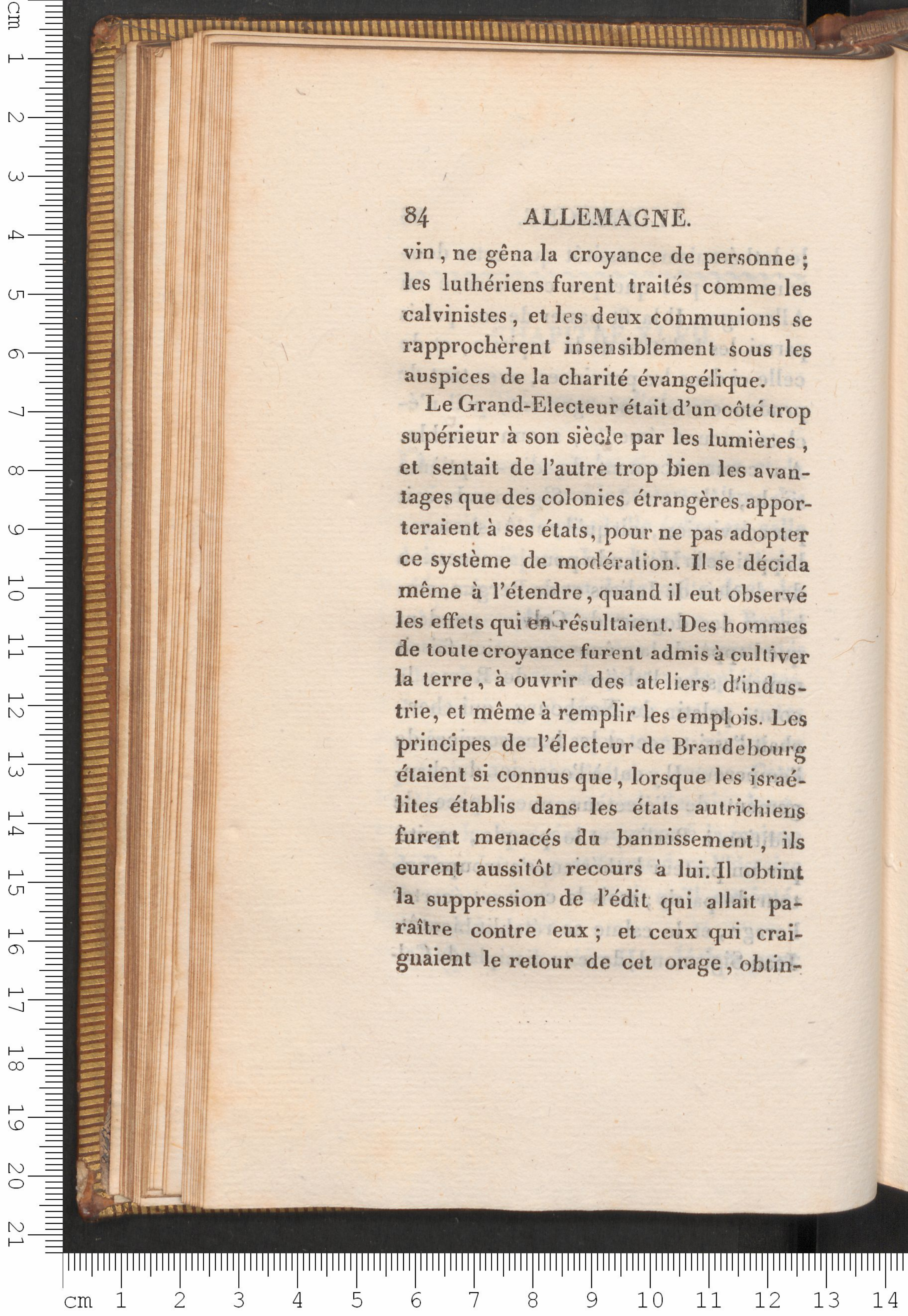
CHAPITRE XLVII.

Tolérance religieuse.

Dans une capitale où la cour et la nation ont professé le protestantisme dès son origine, la plus belle église est celle des catholiques. Les luthériens et les réformés exercent leur culte dans les mêmes temples. On rencontre, à Berlin et dans le pays, des communautés d'hernhutes, d'anabaptistes, de piétistes, de sociniens, et plusieurs autres sectes moins connues, qui toutes vivent en paix les unes à côté des autres. Cette tolérance a caractérisé depuis longtemps les contrées soumises à la maison de Brandebourg, et forme dans l'histoire de cette maison un trait qu'il est intéressant de saisir.

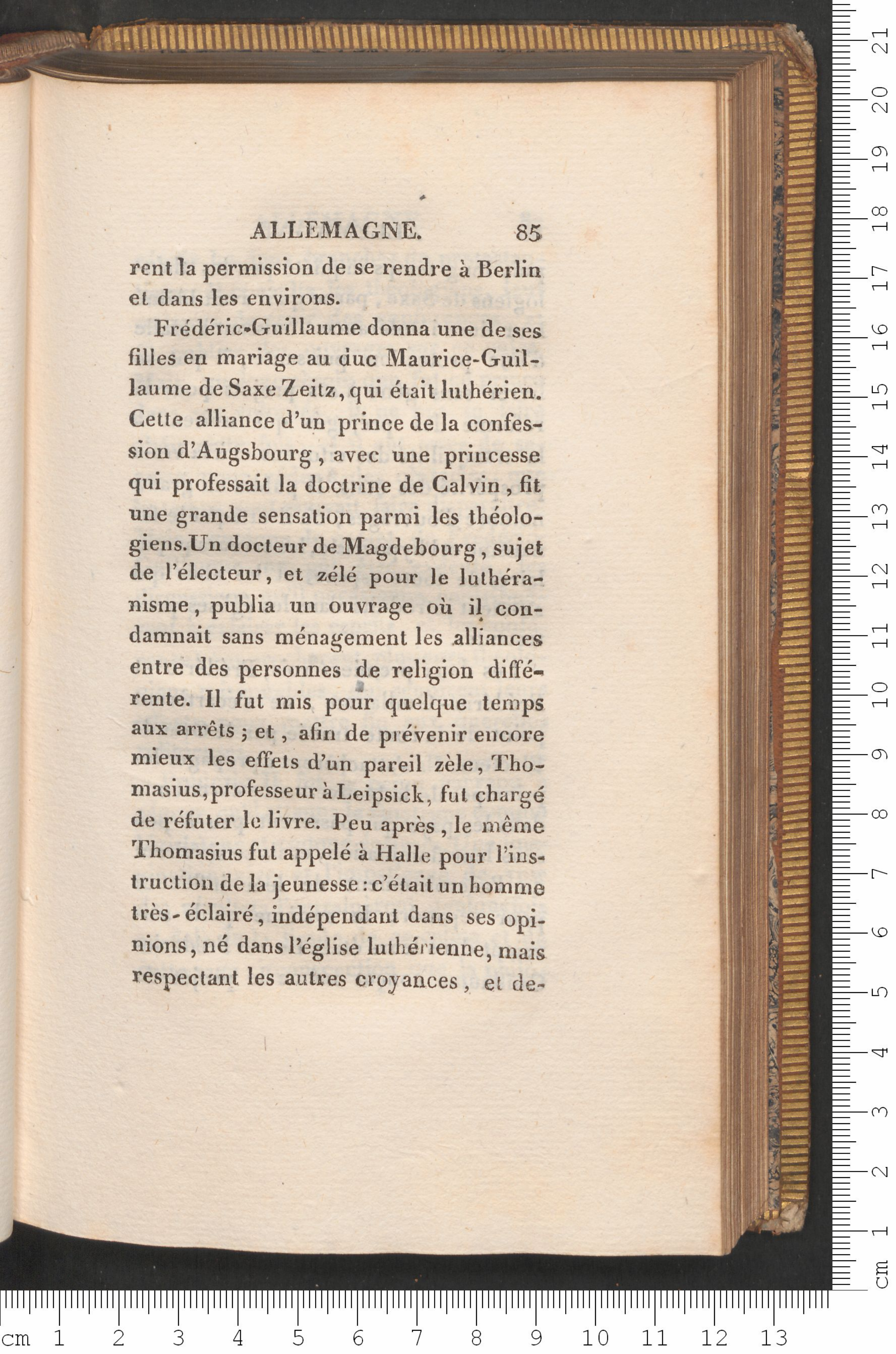
L'électeur Joachim II se déclara pour

le luthéranisme aussitôt que cette doctrine eut pris quelque consistance en Allemagne. Il la fit passer de son palais parmi les habitans de la capitale, et de celle-ci dans les provinces, avec tant de prudence et de ménagement, qu'il n'éclata aucune émeute, aucun trouble. Au commencement du dix-septième siècle, l'électeur Jean-Sigismond, soit par conviction, soit qu'il voulût s'assurer l'appui de la Hollande pour la succession des duchés de Juliers et de Bergue, embrassa les dogmes de Calvin, pendant que l'appât de la même succession faisait rentrer sous l'obéissance de Rome le comte palatin de Neubourg, qui cherchait l'assistance et les bons services de l'empereur. Il y eut, à l'occasion du changement de l'électeur, une espèce de sédition à Berlin; et le peuple, excité par un pasteur luthérien, s'attroupa autour du palais; mais la cour sut écarter l'orage, et le calme se rétablit bientôt. Jean-Sigismond, devenu disciple de Cal-



vin, ne gêna la croyance de personne; les luthériens furent traités comme les calvinistes, et les deux communions se rapprochèrent insensiblement sous les auspices de la charité évangélique.

Le Grand-Electeur était d'un côté trop supérieur à son siècle par les lumières, et sentait de l'autre trop bien les avantages que des colonies étrangères apporteraient à ses états, pour ne pas adopter ce système de modération. Il se décida même à l'étendre, quand il eut observé les effets qui en résultaient. Des hommes de toute croyance furent admis à cultiver la terre, à ouvrir des ateliers d'industrie, et même à remplir les emplois. Les principes de l'électeur de Brandebourg étaient si connus que, lorsque les israélites établis dans les états autrichiens furent menacés du bannissement, ils eurent aussitôt recours à lui. Il obtint la suppression de l'édit qui allait paraître contre eux; et ceux qui craignaient le retour de cet orage, obtin-

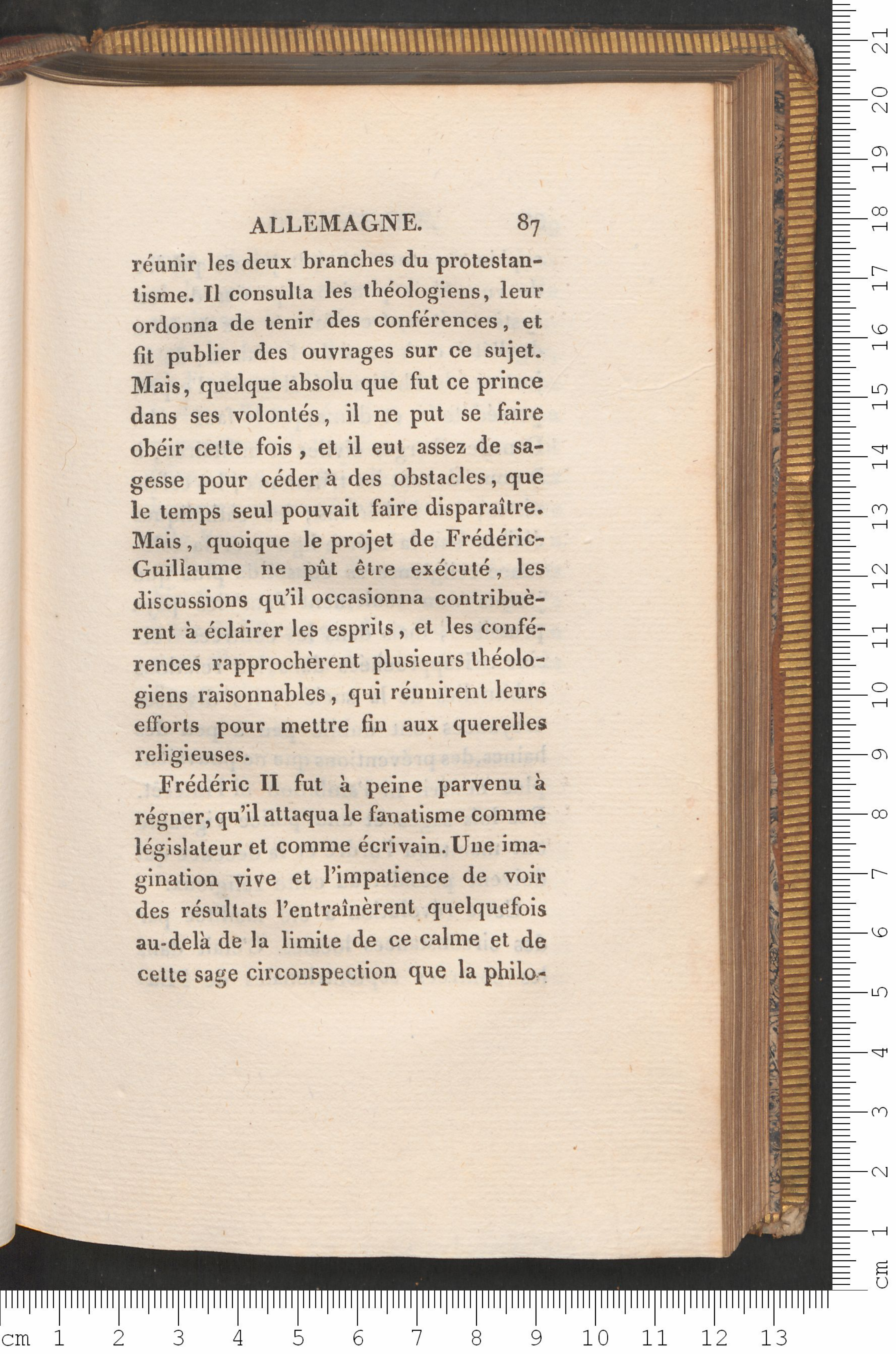


rent la permission de se rendre à Berlin et dans les environs.

Frédéric-Guillaume donna une de ses filles en mariage au duc Maurice-Guillaume de Saxe Zeitz, qui était luthérien. Cette alliance d'un prince de la confession d'Augsbourg, avec une princesse qui professait la doctrine de Calvin, fit une grande sensation parmi les théologiens. Un docteur de Magdebourg, sujet de l'électeur, et zélé pour le luthéranisme, publia un ouvrage où il condamnait sans ménagement les alliances entre des personnes de religion différente. Il fut mis pour quelque temps aux arrêts; et, afin de prévenir encore mieux les effets d'un pareil zèle, Thomasius, professeur à Leipsick, fut chargé de réfuter le livre. Peu après, le même Thomasius fut appelé à Halle pour l'instruction de la jeunesse: c'était un homme très-éclairé, indépendant dans ses opinions, né dans l'église luthérienne, mais respectant les autres croyances, et de-

puis long-temps inquiété par les théologiens de Saxe, parce qu'il avait blâmé leur dure intolérance. Jouissant à Halle d'une protection puissante, il put se livrer sans gêne à ses projets pour la réforme des préjugés qui nuisent à la tranquillité des citoyens et à la vraie prospérité des états. Il publia un grand nombre d'ouvrages, où il attaqua le fanatisme et l'hypocrisie, les erreurs populaires de toute espèce, et les abus qui s'étaient introduits dans les églises protestantes.

Les deux premiers rois, Frédéric et Frédéric-Guillaume, ne s'écartèrent point de la route tracée par le Grand-Electeur. Ils s'attachèrent à propager les principes de la bienveillance chrétienne dans les pays qui passèrent peu à peu sous leur domination, et ils se servirent de l'accroissement de leur influence pour répandre le système qu'ils suivaient dans leurs états. Le roi Frédéric-Guillaume conçut même le projet de



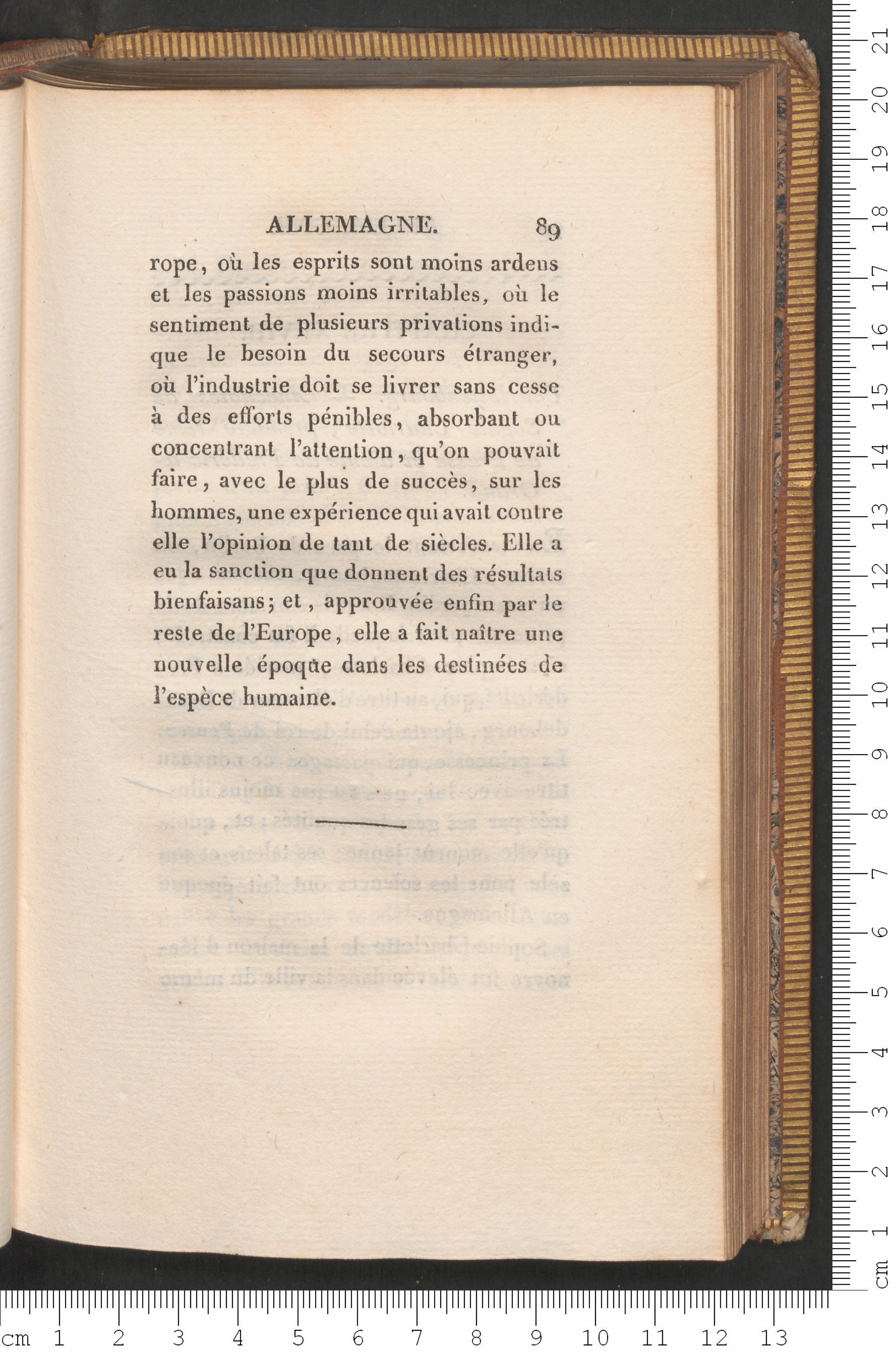
réunir les deux branches du protestantisme. Il consulta les théologiens, leur ordonna de tenir des conférences, et fit publier des ouvrages sur ce sujet. Mais, quelque absolu que fut ce prince dans ses volontés, il ne put se faire obéir cette fois, et il eut assez de sagesse pour céder à des obstacles, que le temps seul pouvait faire disparaître. Mais, quoique le projet de Frédéric-Guillaume ne pût être exécuté, les discussions qu'il occasionna contribuèrent à éclairer les esprits, et les conférences rapprochèrent plusieurs théologiens raisonnables, qui réunirent leurs efforts pour mettre fin aux querelles religieuses.

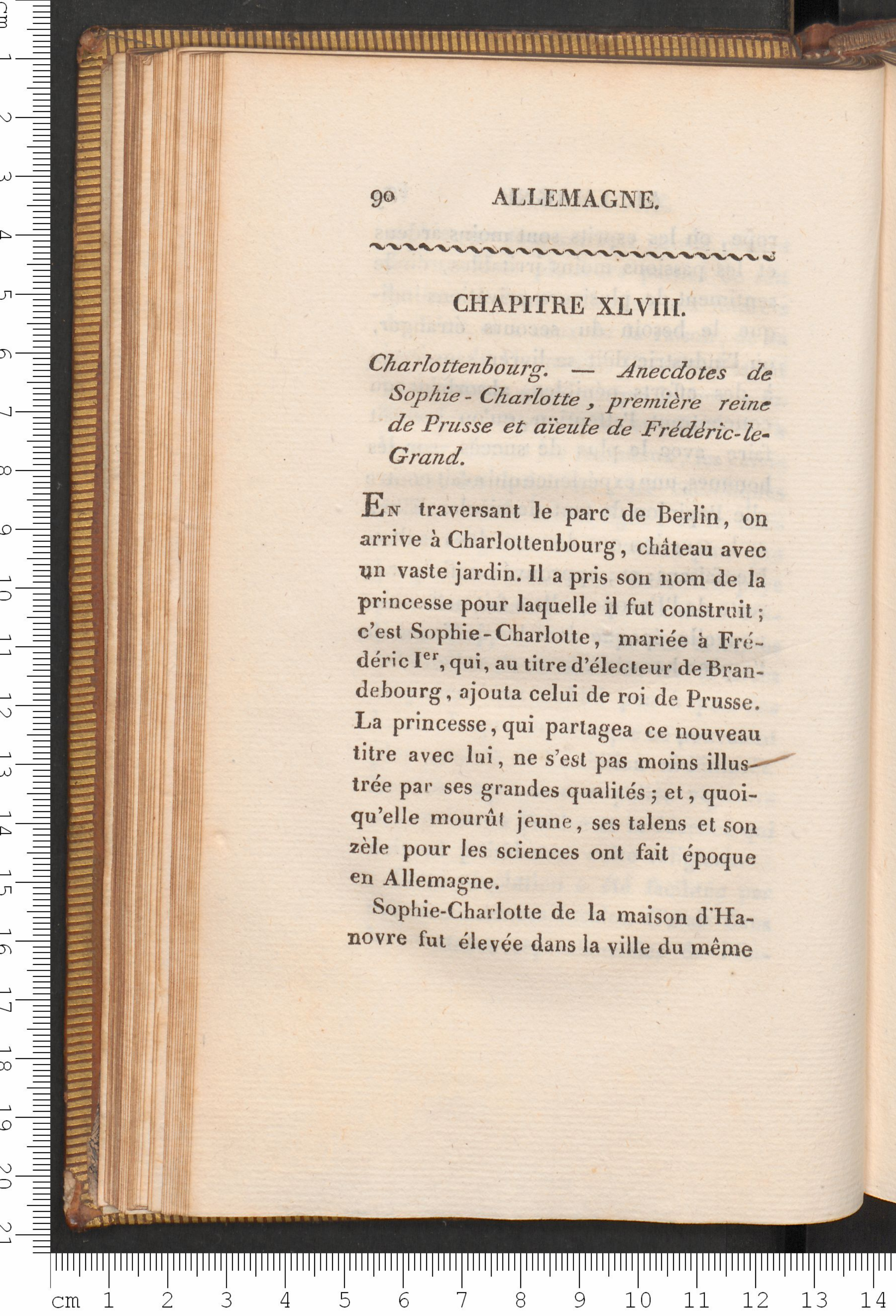
Frédéric II fut à peine parvenu à régner, qu'il attaqua le fanatisme comme législateur et comme écrivain. Une imagination vive et l'impatience de voir des résultats l'entraînèrent quelquefois au-delà de la limite de ce calme et de cette sage circonspection que la philo-

sophie sur-tout ne doit jamais perdre de vue. Mais plusieurs parties de son système étaient conformes aux intérêts de l'état et à ceux de la raison, de la justice, de l'humanité. Il arrêta l'esprit persécuteur, et démasqua le faux zèle. Dans les charges civiles et militaires, à la cour, devant les tribunaux, les calvinistes, les luthériens, les catholiques étaient sur la même ligne, et la tolérance religieuse se consolida plus que jamais non seulement dans les pays prussiens, mais dans les contrées voisines. Rapprochées dans les relations habituelles de la société, les diverses croyances ont oublié peu à peu des haines, des préventions que ne pouvaient plus nourrir ni l'ambition ni l'intérêt. Des lois sages et une police vigilante ont maintenu l'ordre et la décence qui doivent présider au culte religieux.

Cette révolution a été facilitée par des circonstances locales. C'était dans les contrées septentrionales de l'Eu-

rope, où les esprits sont moins ardens et les passions moins irritables, où le sentiment de plusieurs privations indique le besoin du secours étranger, où l'industrie doit se livrer sans cesse à des efforts pénibles, absorbant ou concentrant l'attention, qu'on pouvait faire, avec le plus de succès, sur les hommes, une expérience qui avait contre elle l'opinion de tant de siècles. Elle a eu la sanction que donnent des résultats bienfaisans; et, approuvée enfin par le reste de l'Europe, elle a fait naître une nouvelle époque dans les destinées de l'espèce humaine.



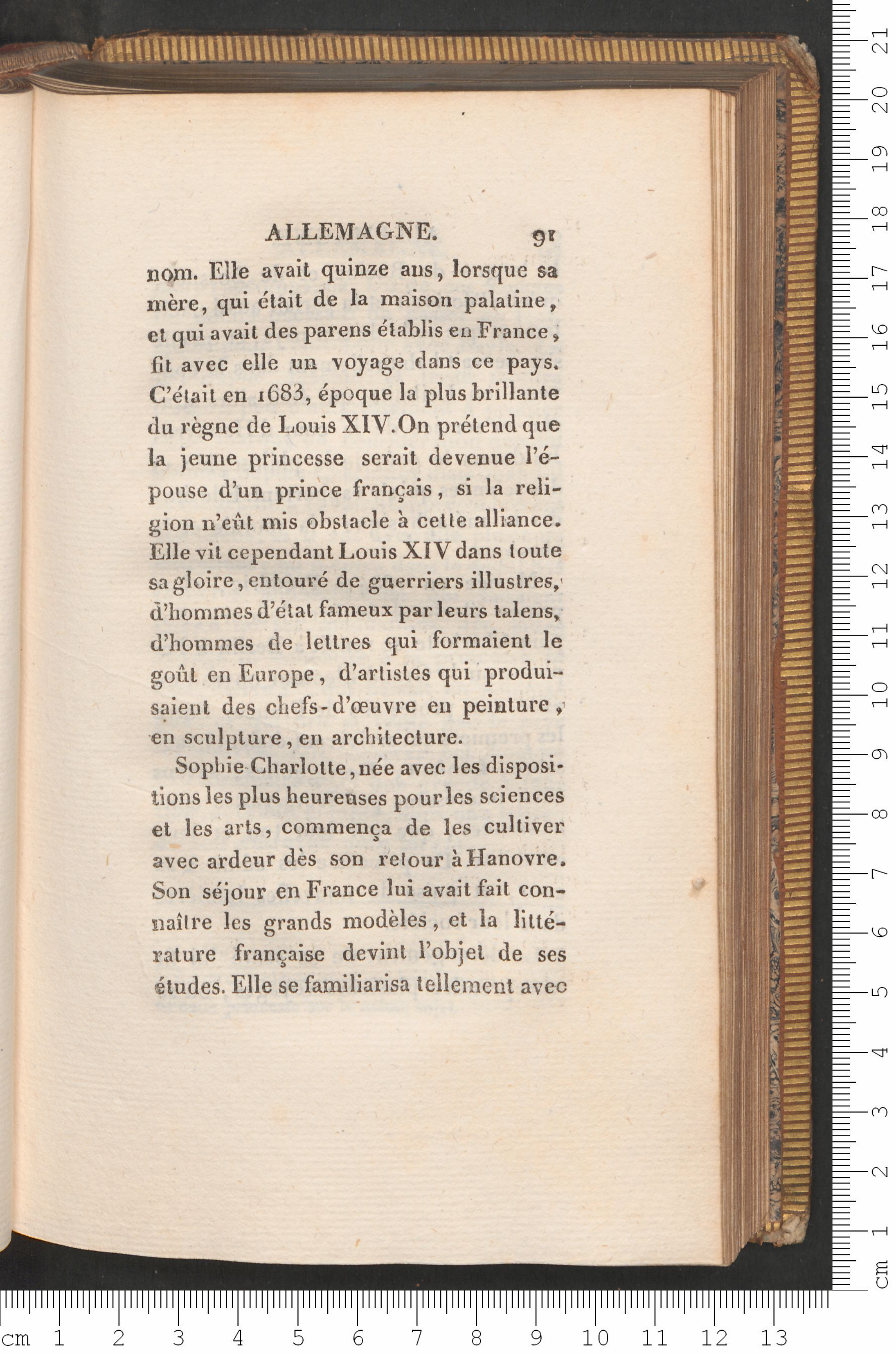


CHAPITRE XLVIII.

Charlottenbourg. — Anecdotes de Sophie-Charlotte, première reine de Prusse et aïeule de Frédéric-le-Grand.

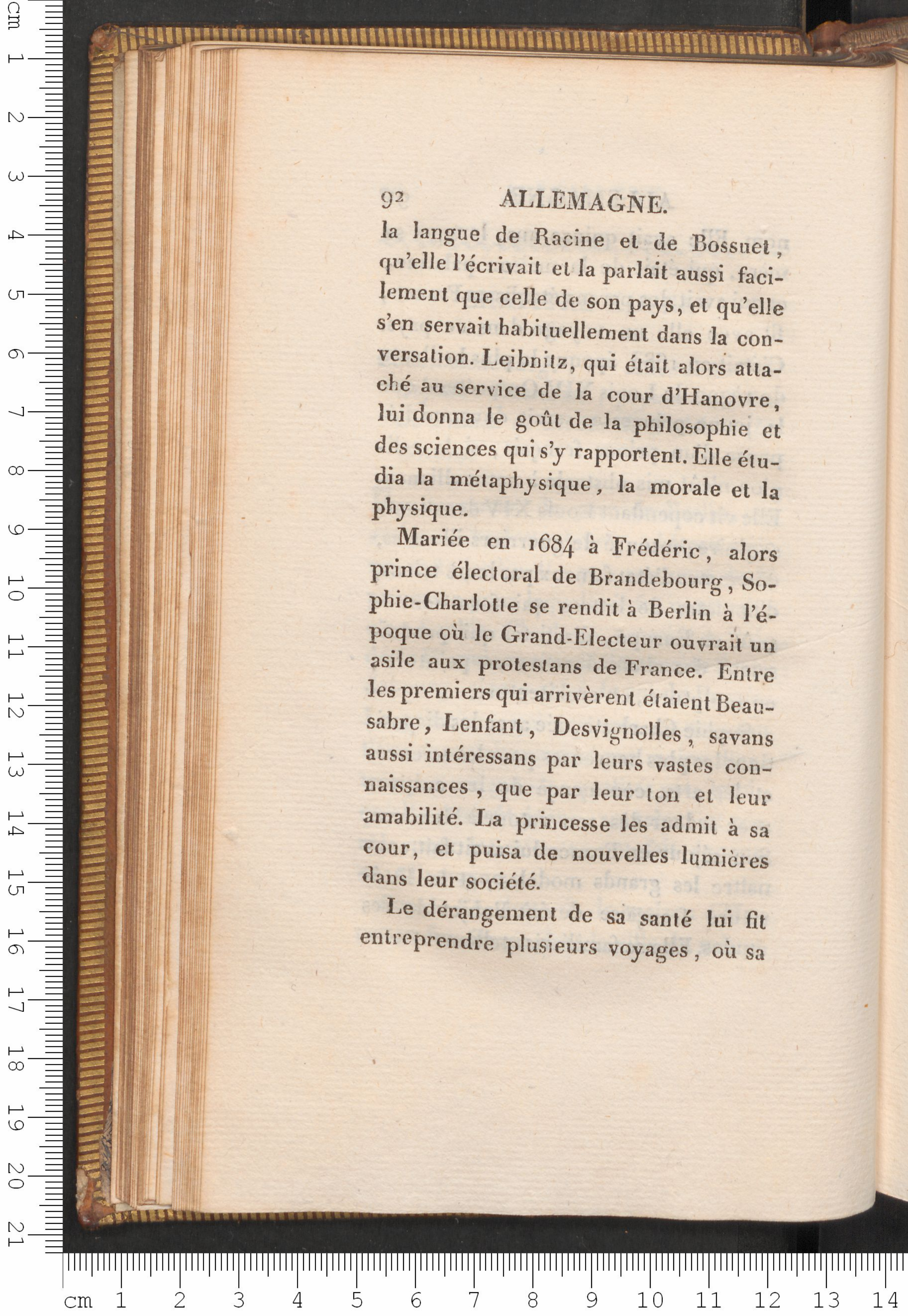
En traversant le parc de Berlin, on arrive à Charlottenbourg, château avec un vaste jardin. Il a pris son nom de la princesse pour laquelle il fut construit; c'est Sophie-Charlotte, mariée à Frédéric Ier, qui, au titre d'électeur de Brandebourg, ajouta celui de roi de Prusse. La princesse, qui partagea ce nouveau titre avec lui, ne s'est pas moins illustrée par ses grandes qualités; et, quoiqu'elle mourût jeune, ses talens et son zèle pour les sciences ont fait époque en Allemagne.

Sophie-Charlotte de la maison d'Hanovre fut élevée dans la ville du même



nom. Elle avait quinze ans, lorsque sa mère, qui était de la maison palatine, et qui avait des parens établis en France, fit avec elle un voyage dans ce pays. C'était en 1683, époque la plus brillante du règne de Louis XIV. On prétend que la jeune princesse serait devenue l'épouse d'un prince français, si la religion n'eût mis obstacle à cette alliance. Elle vit cependant Louis XIV dans toute sa gloire, entouré de guerriers illustres, d'hommes d'état fameux par leurs talens, d'hommes de lettres qui formaient le goût en Europe, d'artistes qui produisaient des chefs-d'œuvre en peinture, en sculpture, en architecture.

Sophie-Charlotte, née avec les dispositions les plus heureuses pour les sciences et les arts, commença de les cultiver avec ardeur dès son retour à Hanovre. Son séjour en France lui avait fait connaître les grands modèles, et la littérature française devint l'objet de ses études. Elle se familiarisa tellement avec



la langue de Racine et de Bossuet, qu'elle l'écrivait et la parlait aussi facilement que celle de son pays, et qu'elle s'en servait habituellement dans la conversation. Leibnitz, qui était alors attaché au service de la cour d'Hanovre, lui donna le goût de la philosophie et des sciences qui s'y rapportent. Elle étudia la métaphysique, la morale et la physique.

Mariée en 1684 à Frédéric, alors prince électoral de Brandebourg, Sophie-Charlotte se rendit à Berlin à l'époque où le Grand-Electeur ouvrait un asile aux protestans de France. Entre les premiers qui arrivèrent étaient Beausabre, Lenfant, Desvignolles, savans aussi intéressans par leurs vastes connaissances, que par leur ton et leur amabilité. La princesse les admit à sa cour, et puisa de nouvelles lumières dans leur société.

Le dérangement de sa santé lui fit entreprendre plusieurs voyages, où sa

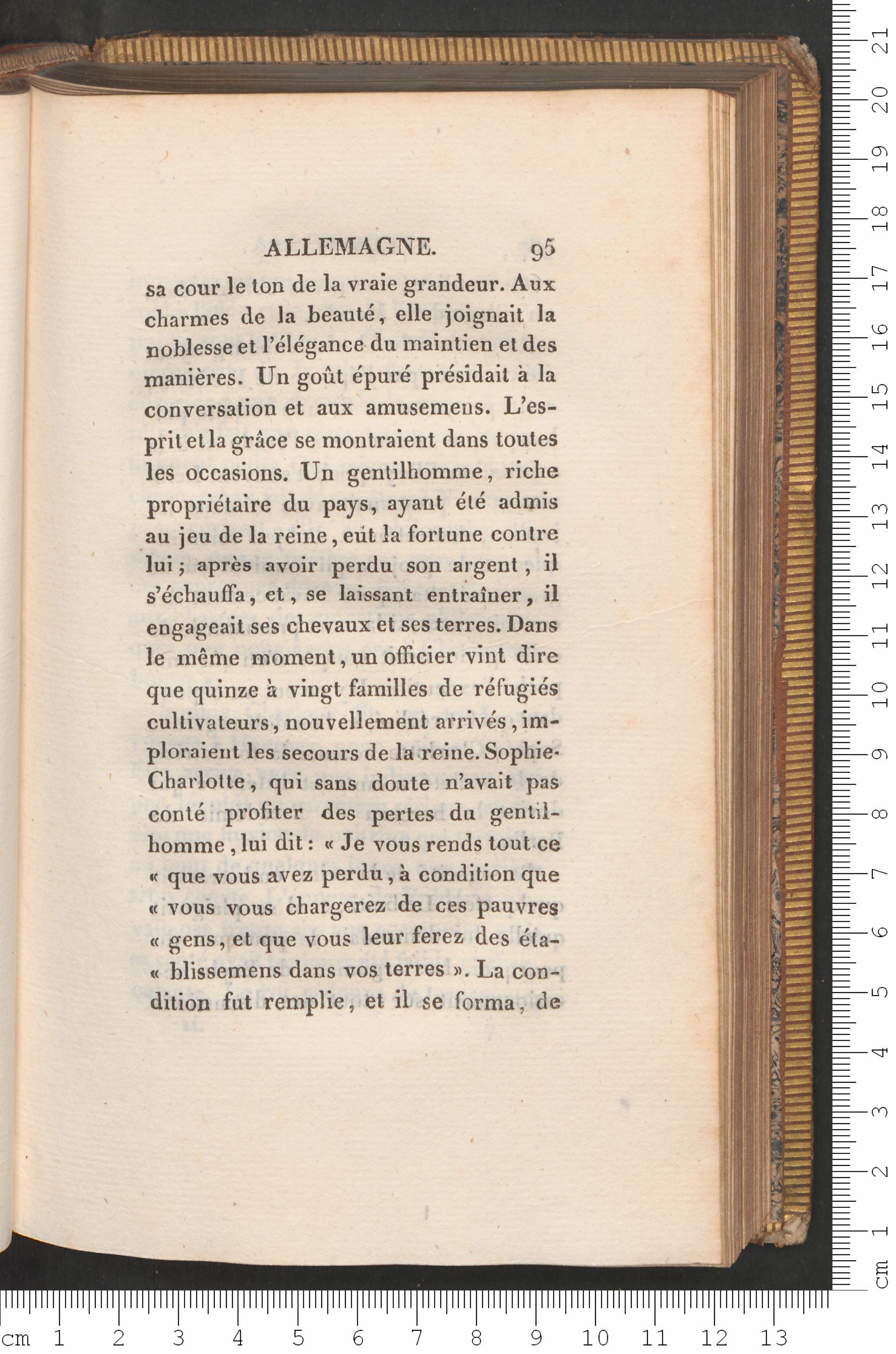
mère l'accompagna. Un de ces voyages lui donna occasion de passer en Hollande pour s'entretenir avec Bayle. Le philosophe malade et triste montra d'abord peu d'empressement à profiter de la marque de considération que lui donnait Sophie-Charlotte; mais quand il se fut décidé à la voir, il apprécia bientôt ses talens, et il eut avec elle plusieurs entretiens, où il entra dans le détail des matières philosophiques qui faisaient l'objet de ses méditations. Un autre voyage fit connaître à la princesse le czar, Pierre Ier, qui passait en Allemagne, et qui prit sa route par le pays d'Hanovre. Elle observa cet homme extraordinaire avec une grande attention, et rendit compte, dans une lettre, de son entrevue avec lui (1).

---

(1) On trouvera la lettre de Sophie-Charlotte à la fin de ce volume, ainsi que les lettres de la mère de cette princesse sur le même sujet.

En 1701, Sophie-Charlotte fit un voyage moins analogue à ses goûts. Frédéric, d'électeur était devenu roi, et voulut donner le plus grand éclat à cet événement. Le couronnement eut lieu à Kœnigsberg avec une pompe et un faste extraordinaires. La cour était partie en quatre divisions, employant trente mille chevaux et plus de deux cents voitures de tous genres. Les boutons de l'habit du roi avaient coûté trois mille ducats chacun. Les cérémonies, prescrites dans le plus grand détail, furent observées avec une rigueur minutieuse. On a raconté que, la reine ayant pris du tabac, le roi lui fit une réprimande très-sérieuse. Elle avait prévenu l'embarras qu'elle éprouverait, et avait dit à une de ses dames qu'elle allait jouer à Kœnigsberg le rôle de reine de théâtre.

Pendant que Frédéric se nourrissait d'étiquette et se livrait à une représentation fastueuse, disproportionnée à ses ressources, Sophie-Charlotte donnait à

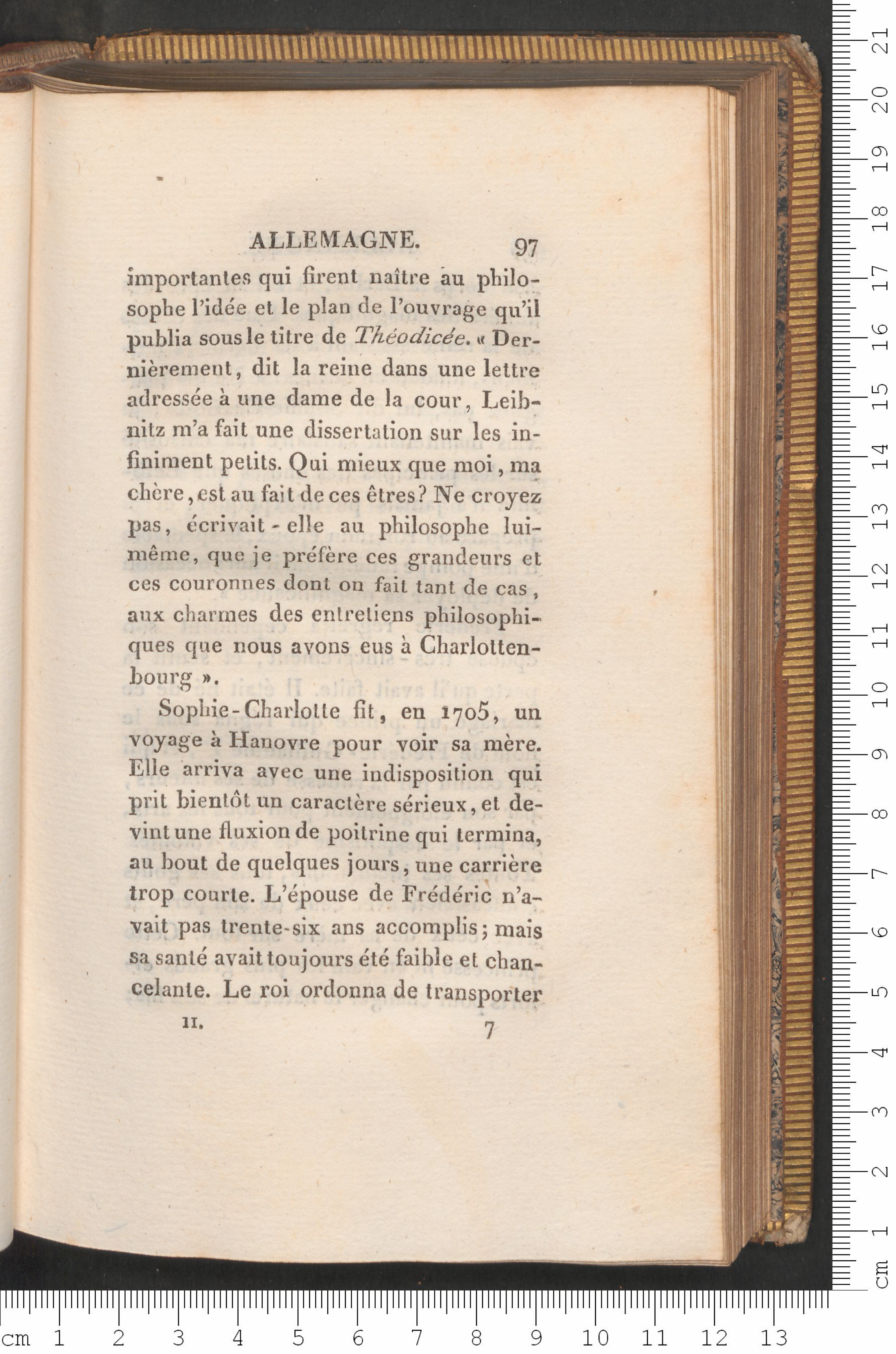


sa cour le ton de la vraie grandeur. Aux charmes de la beauté, elle joignait la noblesse et l'élégance du maintien et des manières. Un goût épuré présidait à la conversation et aux amusemens. L'esprit et la grâce se montraient dans toutes les occasions. Un gentilhomme, riche propriétaire du pays, ayant été admis au jeu de la reine, eût la fortune contre lui ; après avoir perdu son argent, il s'échauffa, et, se laissant entraîner, il engageait ses chevaux et ses terres. Dans le même moment, un officier vint dire que quinze à vingt familles de réfugiés cultivateurs, nouvellement arrivés, imploraient les secours de la reine. Sophie-Charlotte, qui sans doute n'avait pas conté profiter des pertes du gentilhomme, lui dit : « Je vous rends tout ce « que vous avez perdu, à condition que « vous vous chargerez de ces pauvres « gens, et que vous leur ferez des éta- « blissemens dans vos terres ». La condition fut remplie, et il se forma, de

cette manière, une petite colonie dans un village de la Marche.

Le château de Charlottenbourg ayant été construit par l'épouse de Frédéric, cette princesse en fit une retraite philosophique consacrée à l'étude et à la méditation. Elle y appelait souvent Leibnitz et se promenait avec lui dans les jardins, s'entretenant d'objets scientifiques et de projets qui auraient eu de grands résultats pour l'avancement des connaissances, si la mort prématurée de celle qui les avait conçus n'en eût empêché l'exécution. Il y en eut un cependant qui fut réalisé, et l'on doit regarder Sophie-Charlotte comme la fondatrice de la société savante et littéraire qui devint le berceau de l'académie de Berlin.

La sagacité de la reine embarrassait quelquefois Leibnitz, et il se plaignait qu'elle lui demandait le pourquoi du pourquoi. Les argumens de Bayle occasionnaient sur-tout des discussions



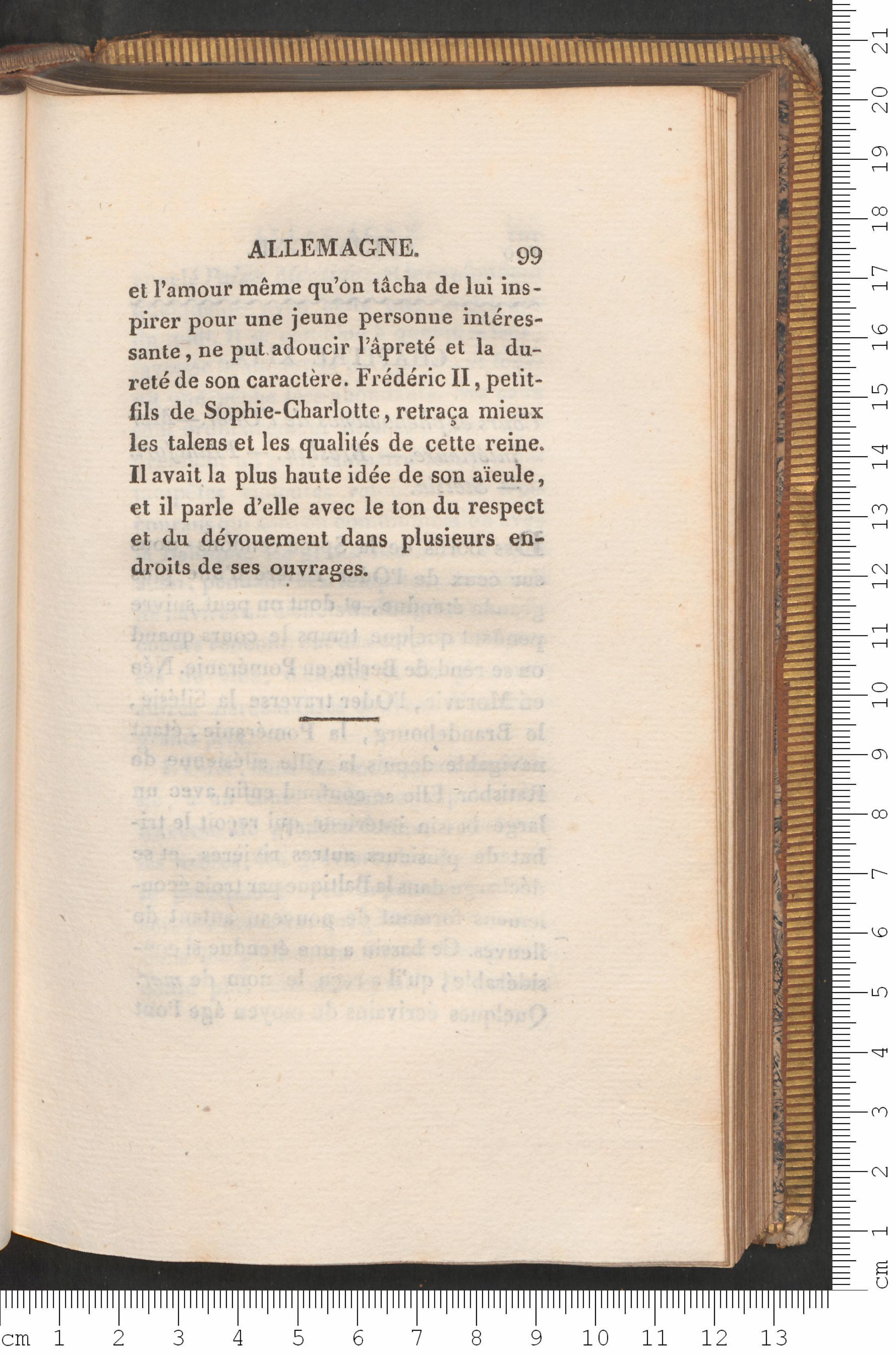
importantes qui firent naître au philosophe l'idée et le plan de l'ouvrage qu'il publia sous le titre de *Théodicée*. « Dernièrement, dit la reine dans une lettre adressée à une dame de la cour, Leibnitz m'a fait une dissertation sur les infiniment petits. Qui mieux que moi, ma chère, est au fait de ces êtres? Ne croyez pas, écrivait-elle au philosophe lui-même, que je préfère ces grandeurs et ces couronnes dont on fait tant de cas, aux charmes des entretiens philosophiques que nous avons eus à Charlottenbourg ».

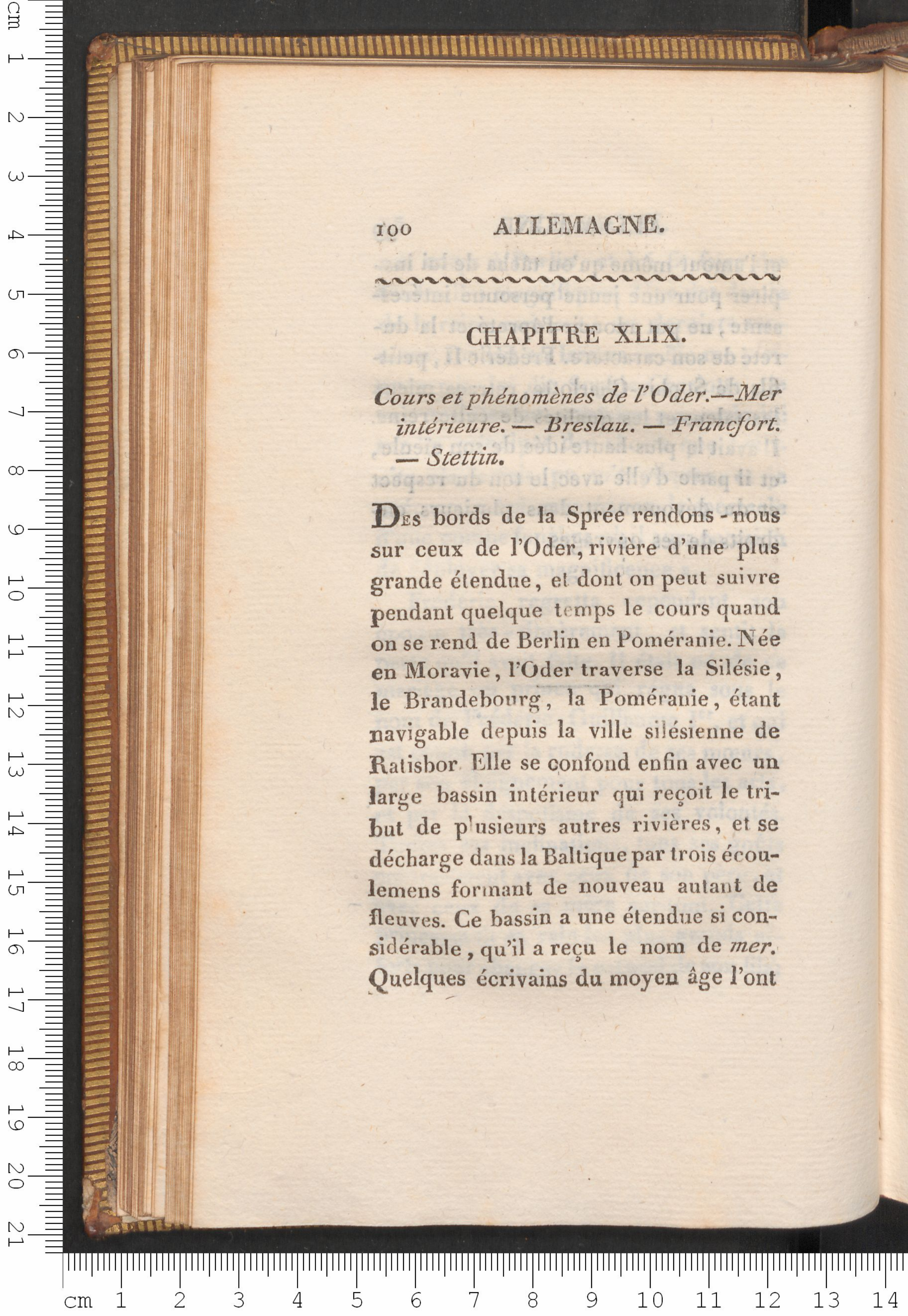
Sophie-Charlotte fit, en 1705, un voyage à Hanovre pour voir sa mère. Elle arriva avec une indisposition qui prit bientôt un caractère sérieux, et devint une fluxion de poitrine qui termina, au bout de quelques jours, une carrière trop courte. L'épouse de Frédéric n'avait pas trente-six ans accomplis; mais sa santé avait toujours été faible et chancelante. Le roi ordonna de transporter

son corps à Berlin, et lui fit faire des funérailles magnifiques. Une des dames de la reine assistant à ses derniers momens, fondait en larmes : « Ne me plaignez pas, lui dit Sophie-Charlotte, je vais maintenant satisfaire ma curiosité sur les principes des choses que Leibnitz n'a jamais pu m'expliquer, et je prépare au roi, mon époux, le spectacle d'une pompe funèbre où il aura occasion de déployer sa magnificence ».

Frédéric regretta cependant son épouse très-sincèrement, et sentit la perte qu'il avait faite. Il était né de ce mariage un prince qui régna sous le nom de Frédéric-Guillaume Ier, et qui est connu par la rudesse de ses mœurs, par son éloignement pour tous les arts, et par le despotisme de ses volontés. Toutes ses inclinations, tous ses goûts contrastaient avec ceux de son père, et avec ceux de sa mère sur-tout. Cette princesse fit en vain les plus grands efforts pour changer le naturel de son fils;

et l'amour même qu'on tâcha de lui inspirer pour une jeune personne intéressante, ne put adoucir l'âpreté et la dureté de son caractère. Frédéric II, petit-fils de Sophie-Charlotte, retraça mieux les talens et les qualités de cette reine. Il avait la plus haute idée de son aïeule, et il parle d'elle avec le ton du respect et du dévouement dans plusieurs endroits de ses ouvrages.

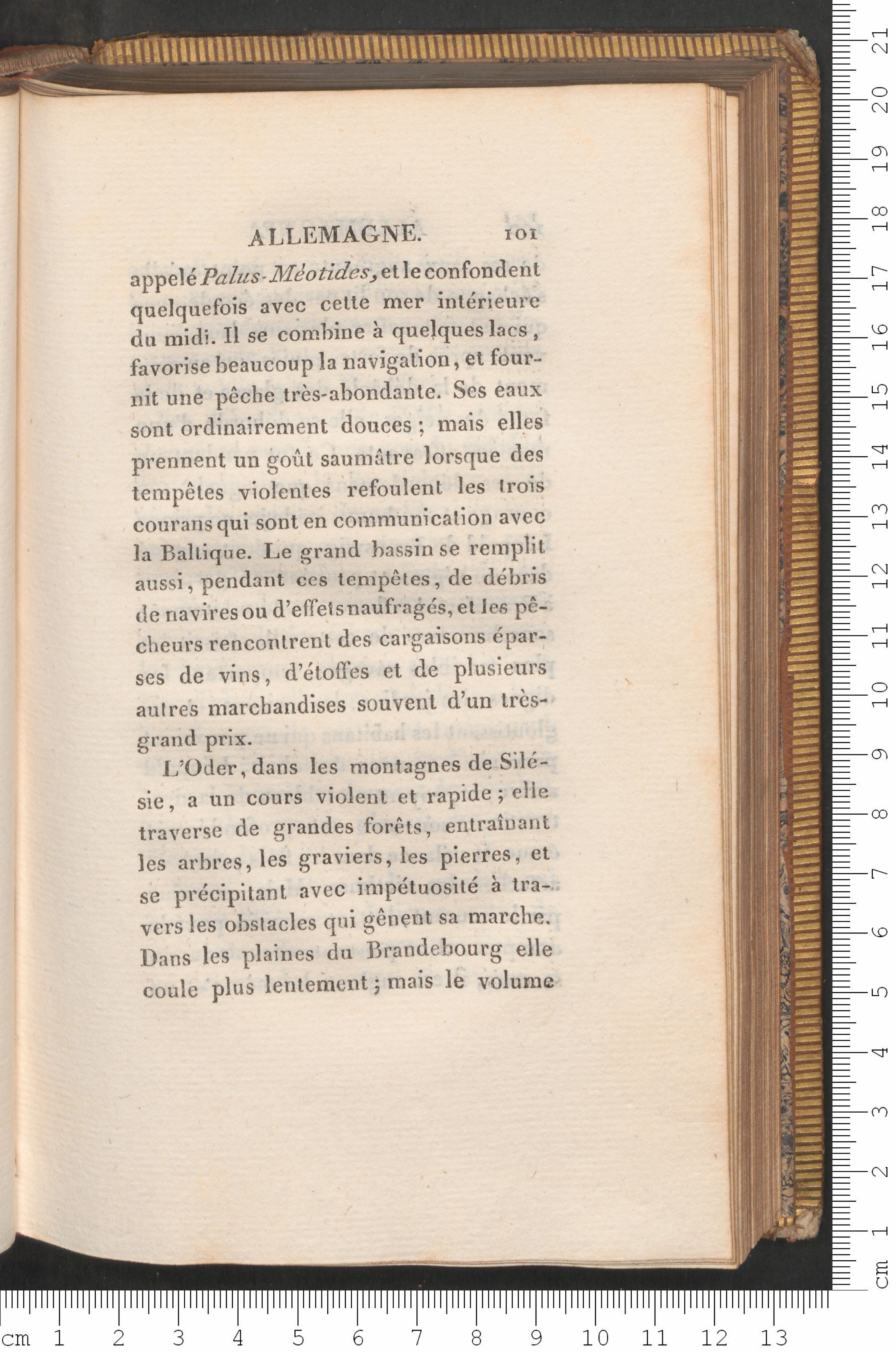




CHAPITRE XLIX.

Cours et phénomènes de l'Oder.—Mer intérieure. — Breslau. — Francfort. — Stettin.

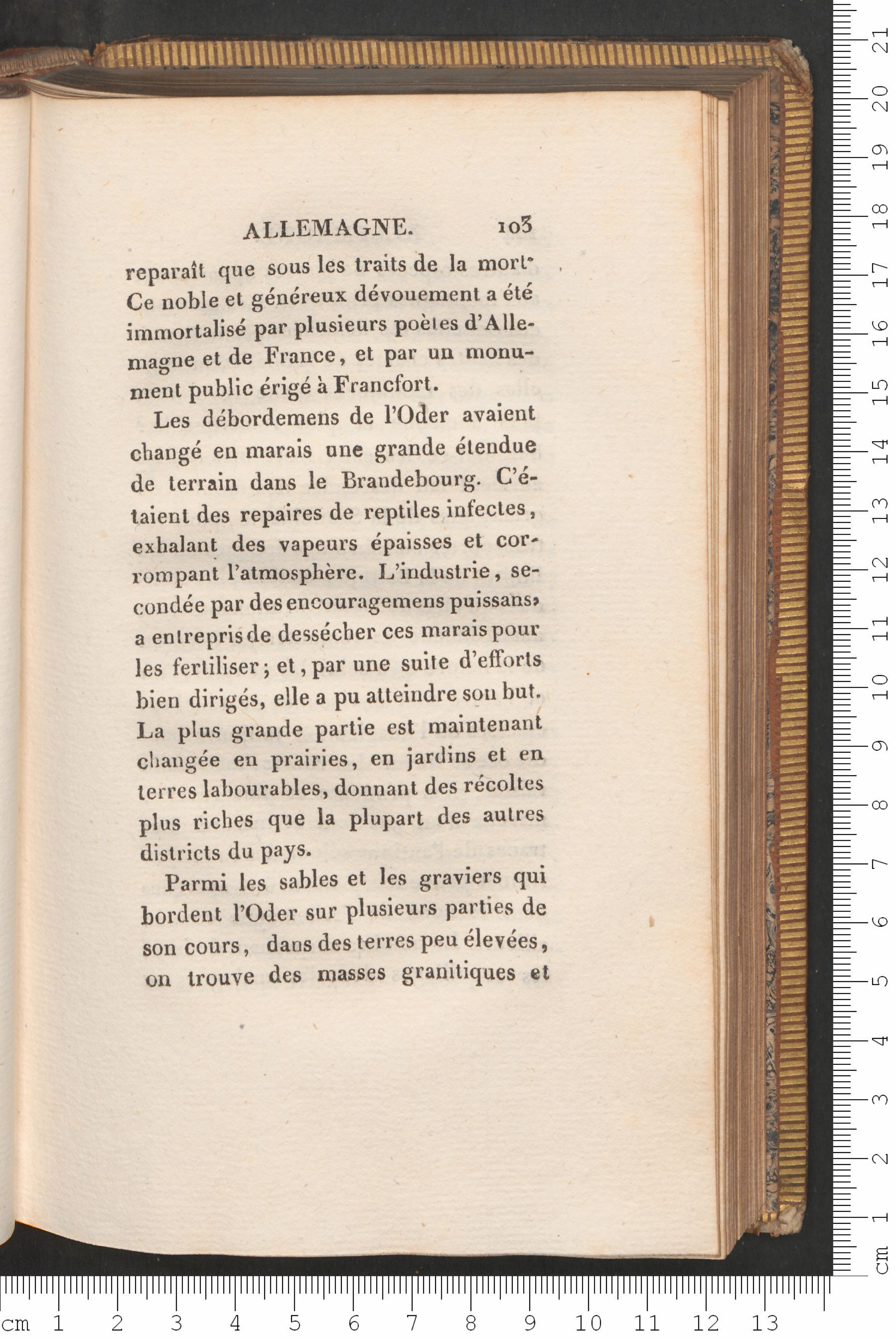
Des bords de la Sprée rendons-nous sur ceux de l'Oder, rivière d'une plus grande étendue, et dont on peut suivre pendant quelque temps le cours quand on se rend de Berlin en Poméranie. Née en Moravie, l'Oder traverse la Silésie, le Brandebourg, la Poméranie, étant navigable depuis la ville silésienne de Ratisbor Elle se confond enfin avec un large bassin intérieur qui reçoit le tribut de plusieurs autres rivières, et se décharge dans la Baltique par trois écoulemens formant de nouveau autant de fleuves. Ce bassin a une étendue si considérable, qu'il a reçu le nom de *mer*. Quelques écrivains du moyen âge l'ont



appelé *Palus-Méotides*, et le confondent quelquefois avec cette mer intérieure du midi. Il se combine à quelques lacs, favorise beaucoup la navigation, et fournit une pêche très-abondante. Ses eaux sont ordinairement douces ; mais elles prennent un goût saumâtre lorsque des tempêtes violentes refoulent les trois courans qui sont en communication avec la Baltique. Le grand bassin se remplit aussi, pendant ces tempêtes, de débris de navires ou d'effets naufragés, et les pêcheurs rencontrent des cargaisons éparses de vins, d'étoffes et de plusieurs autres marchandises souvent d'un très-grand prix.

L'Oder, dans les montagnes de Silésie, a un cours violent et rapide ; elle traverse de grandes forêts, entraînant les arbres, les graviers, les pierres, et se précipitant avec impétuosité à travers les obstacles qui gênent sa marche. Dans les plaines du Brandebourg elle coule plus lentement ; mais le volume

de ses eaux augmente au point qu'elle s'échappe de son lit par des écoulemens qui ont fait naître plusieurs lacs. Souvent, après de fortes pluies, ou au moment de la débâcle des glaces et de la fonte des neiges, elle se déborde d'une manière effrayante. Ce fut pendant un de ces débordemens que signala son courage et son humanité le jeune prince Léopold de Bronswig, qui était engagé dans un régiment prussien en garnison à Francfort. Le fleuve, enflé subitement sous les murs de cette ville, faisait les plus terribles ravages, emportant les digues, les jardins, les maisons, et engloutissant les habitans qui ne pouvaient parvenir à trouver des abris. Léopold arrive; et, voyant ce tableau de la destruction, son ame est profondément émue. Il s'élance dans les flots pour leur arracher des victimes. Mais, entraîné par le courant, luttant en vain pour le dompter, et ne pouvant recevoir aucun secours, il est englouti lui-même et ne

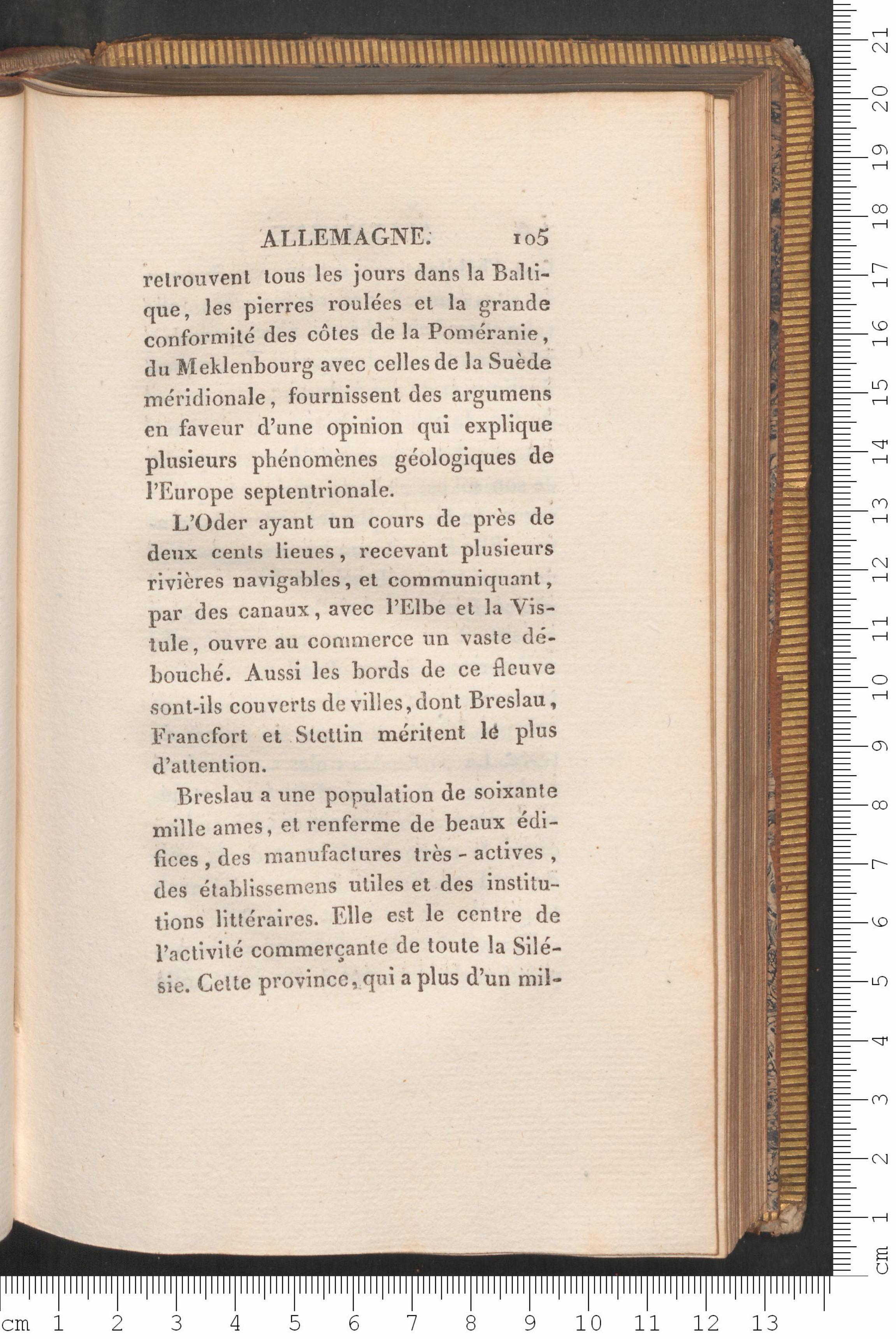


reparaît que sous les traits de la mort. Ce noble et généreux dévouement a été immortalisé par plusieurs poètes d'Allemagne et de France, et par un monument public érigé à Francfort.

Les débordemens de l'Oder avaient changé en marais une grande étendue de terrain dans le Brandebourg. C'étaient des repaires de reptiles infectes, exhalant des vapeurs épaisses et corrompant l'atmosphère. L'industrie, secondée par des encouragemens puissans, a entrepris de dessécher ces marais pour les fertiliser; et, par une suite d'efforts bien dirigés, elle a pu atteindre son but. La plus grande partie est maintenant changée en prairies, en jardins et en terres labourables, donnant des récoltes plus riches que la plupart des autres districts du pays.

Parmi les sables et les graviers qui bordent l'Oder sur plusieurs parties de son cours, dans des terres peu élevées, on trouve des masses granitiques et

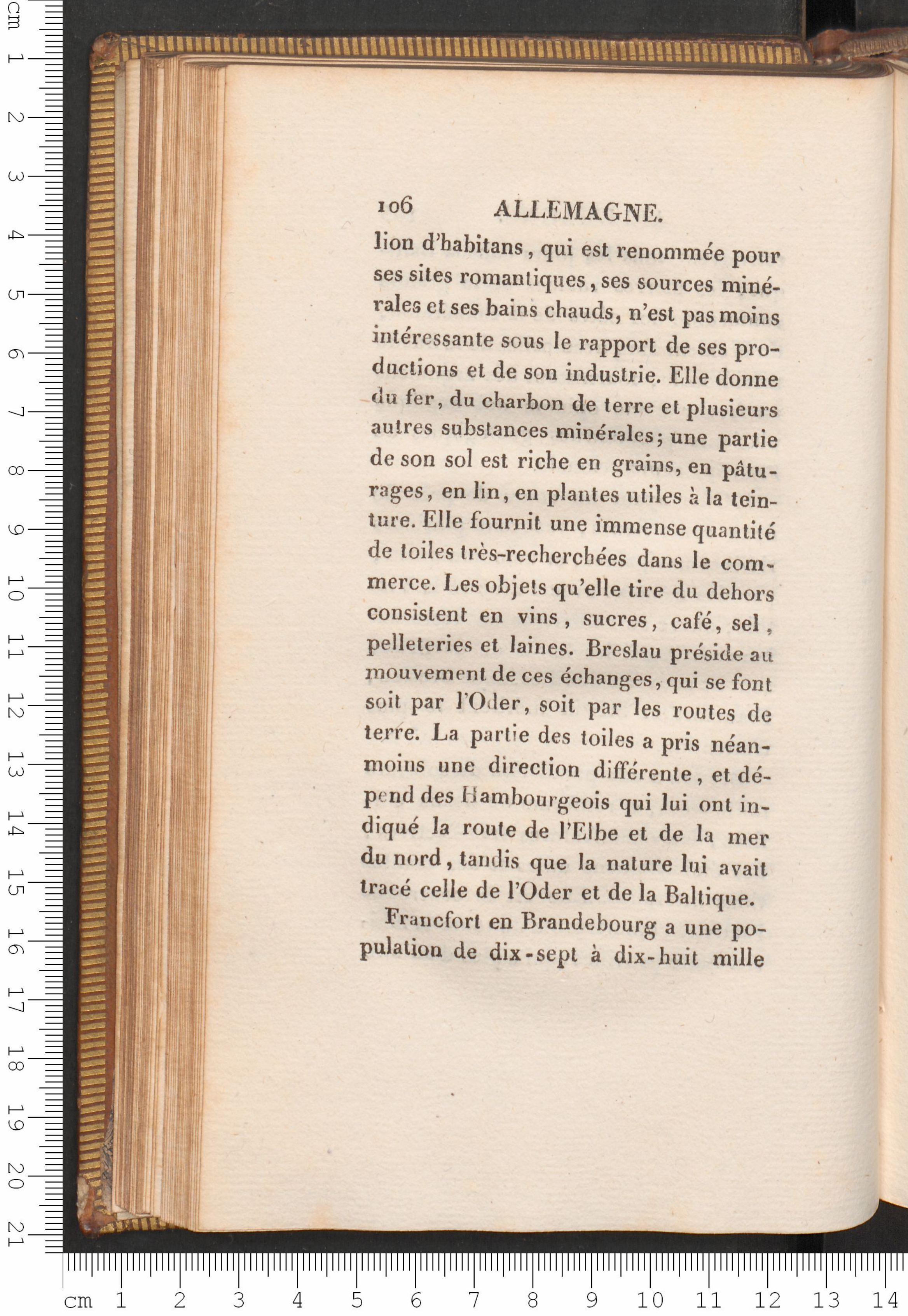
d'autres espèces de pierres appartenant aux montagnes primitives. Ces substances ont-elles été détachées par le fleuve des hautes chaînes de la Silésie, ou sont-elles des monumens d'une révolution plus ancienne et plus remarquable? Seraient-ce les eaux maritimes qui les auraient fait descendre des montagnes granitiques de la Scandinavie, pour les transporter au loin à des époques où les limites de la Baltique étaient plus étendues qu'elles ne le sont maintenant? Il est aussi difficile de remonter au berceau de la nature qu'à celui des peuples; l'un et l'autre sont environnés de ténèbres épaisses où l'imagination toujours hardie ose se frayer des routes, mais où la raison, plus prudente et plus sévère, marche d'un pas lent et mesuré. Les traces de l'antique séjour des eaux maritimes peuvent cependant être aperçues dans le nord de l'Allemagne comme ailleurs. Le nombre surprenant de lacs, les coquillages dont les analogues se



retrouvent tous les jours dans la Baltique, les pierres roulées et la grande conformité des côtes de la Poméranie, du Meklenbourg avec celles de la Suède méridionale, fournissent des argumens en faveur d'une opinion qui explique plusieurs phénomènes géologiques de l'Europe septentrionale.

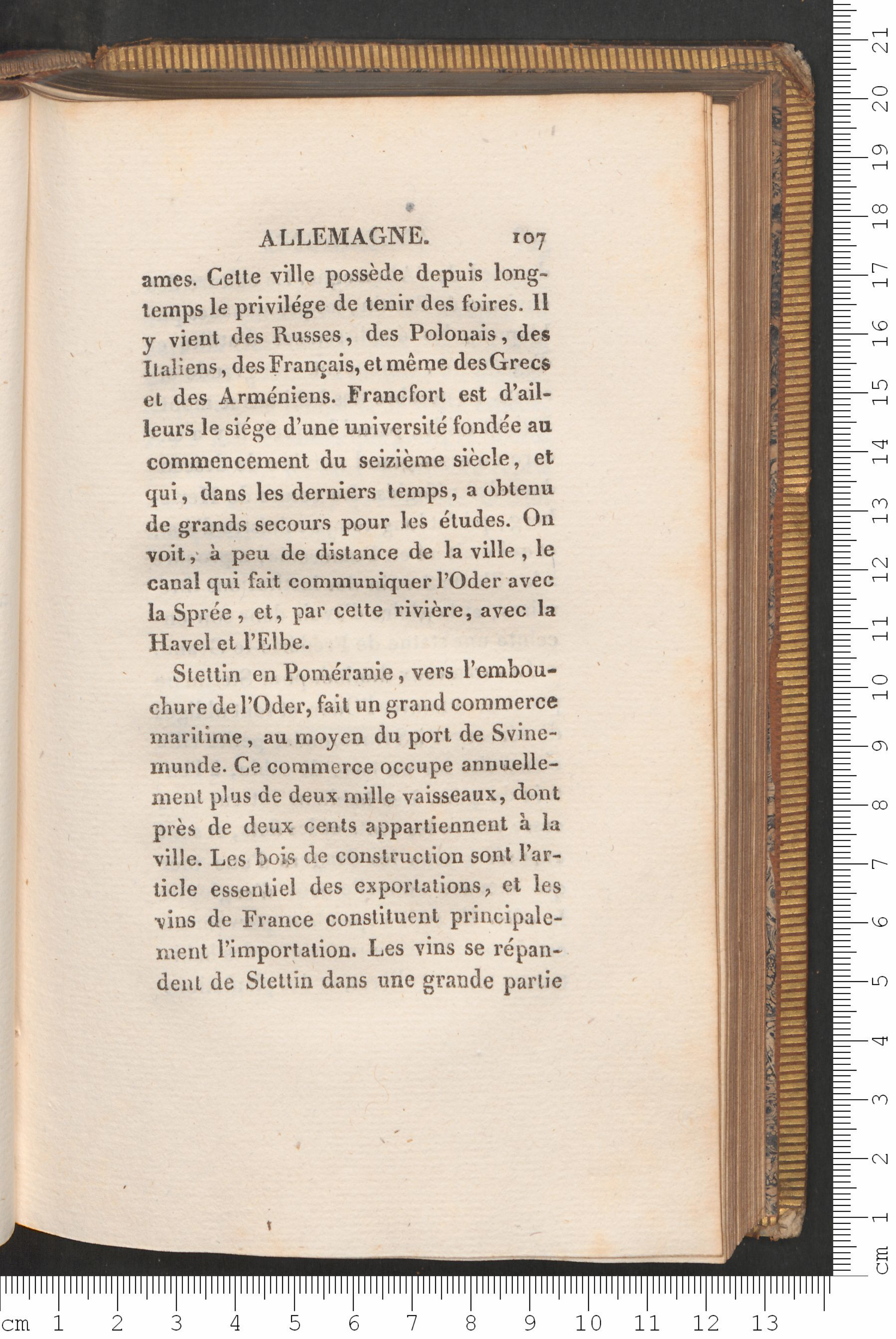
L'Oder ayant un cours de près de deux cents lieues, recevant plusieurs rivières navigables, et communiquant, par des canaux, avec l'Elbe et la Vistule, ouvre au commerce un vaste débouché. Aussi les bords de ce fleuve sont-ils couverts de villes, dont Breslau, Francfort et Stettin méritent le plus d'attention.

Breslau a une population de soixante mille ames, et renferme de beaux édifices, des manufactures très-actives, des établissemens utiles et des institutions littéraires. Elle est le centre de l'activité commerçante de toute la Silésie. Cette province, qui a plus d'un mil-



lion d'habitans, qui est renommée pour ses sites romantiques, ses sources minérales et ses bains chauds, n'est pas moins intéressante sous le rapport de ses productions et de son industrie. Elle donne du fer, du charbon de terre et plusieurs autres substances minérales; une partie de son sol est riche en grains, en pâturages, en lin, en plantes utiles à la teinture. Elle fournit une immense quantité de toiles très-recherchées dans le commerce. Les objets qu'elle tire du dehors consistent en vins, sucres, café, sel, pelleteries et laines. Breslau préside au mouvement de ces échanges, qui se font soit par l'Oder, soit par les routes de terre. La partie des toiles a pris néanmoins une direction différente, et dépend des Hambourgeois qui lui ont indiqué la route de l'Elbe et de la mer du nord, tandis que la nature lui avait tracé celle de l'Oder et de la Baltique.

Francfort en Brandebourg a une population de dix-sept à dix-huit mille

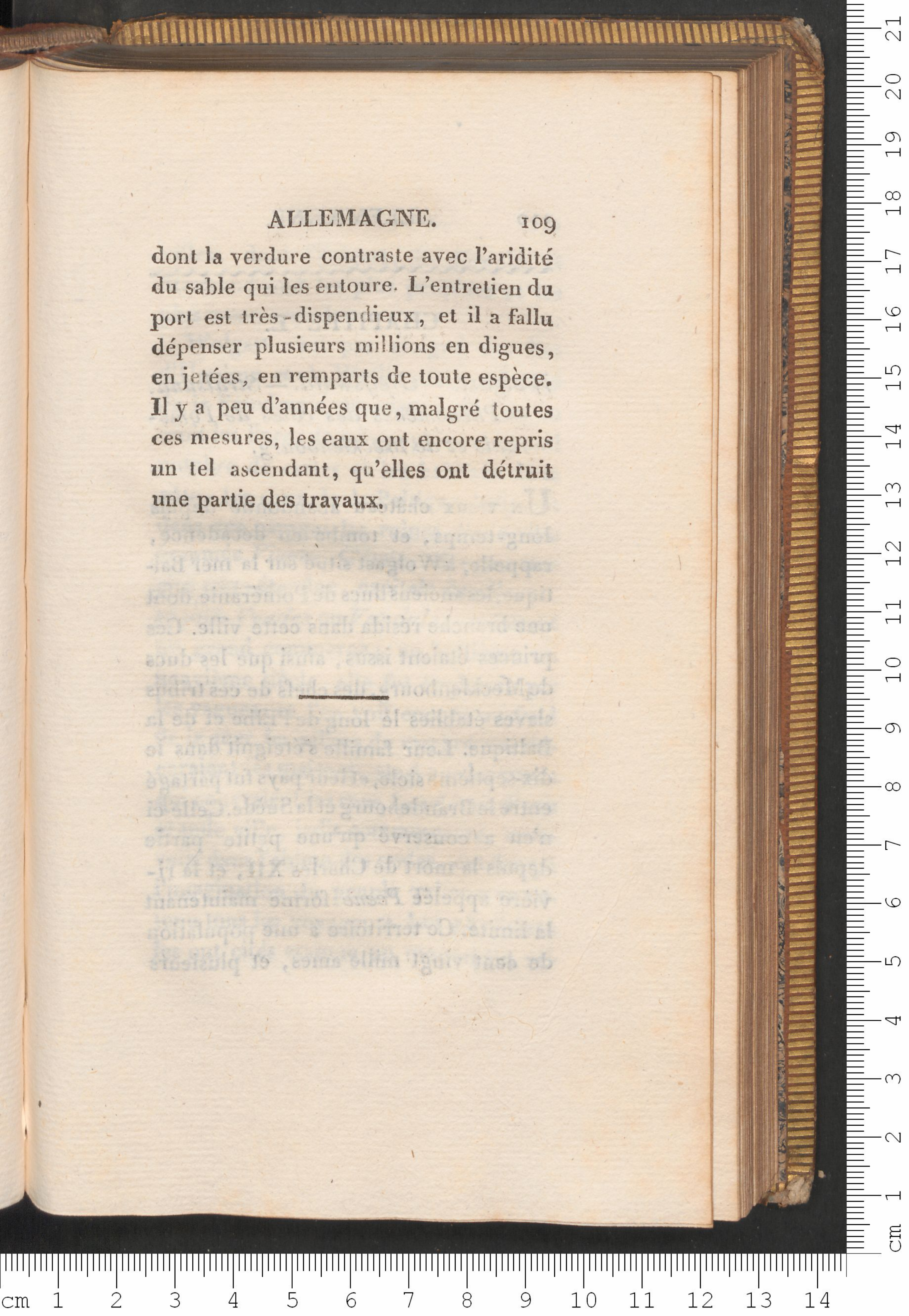


ames. Cette ville possède depuis longtemps le privilége de tenir des foires. Il y vient des Russes, des Polonais, des Italiens, des Français, et même des Grecs et des Arméniens. Francfort est d'ailleurs le siége d'une université fondée au commencement du seizième siècle, et qui, dans les derniers temps, a obtenu de grands secours pour les études. On voit, à peu de distance de la ville, le canal qui fait communiquer l'Oder avec la Sprée, et, par cette rivière, avec la Havel et l'Elbe.

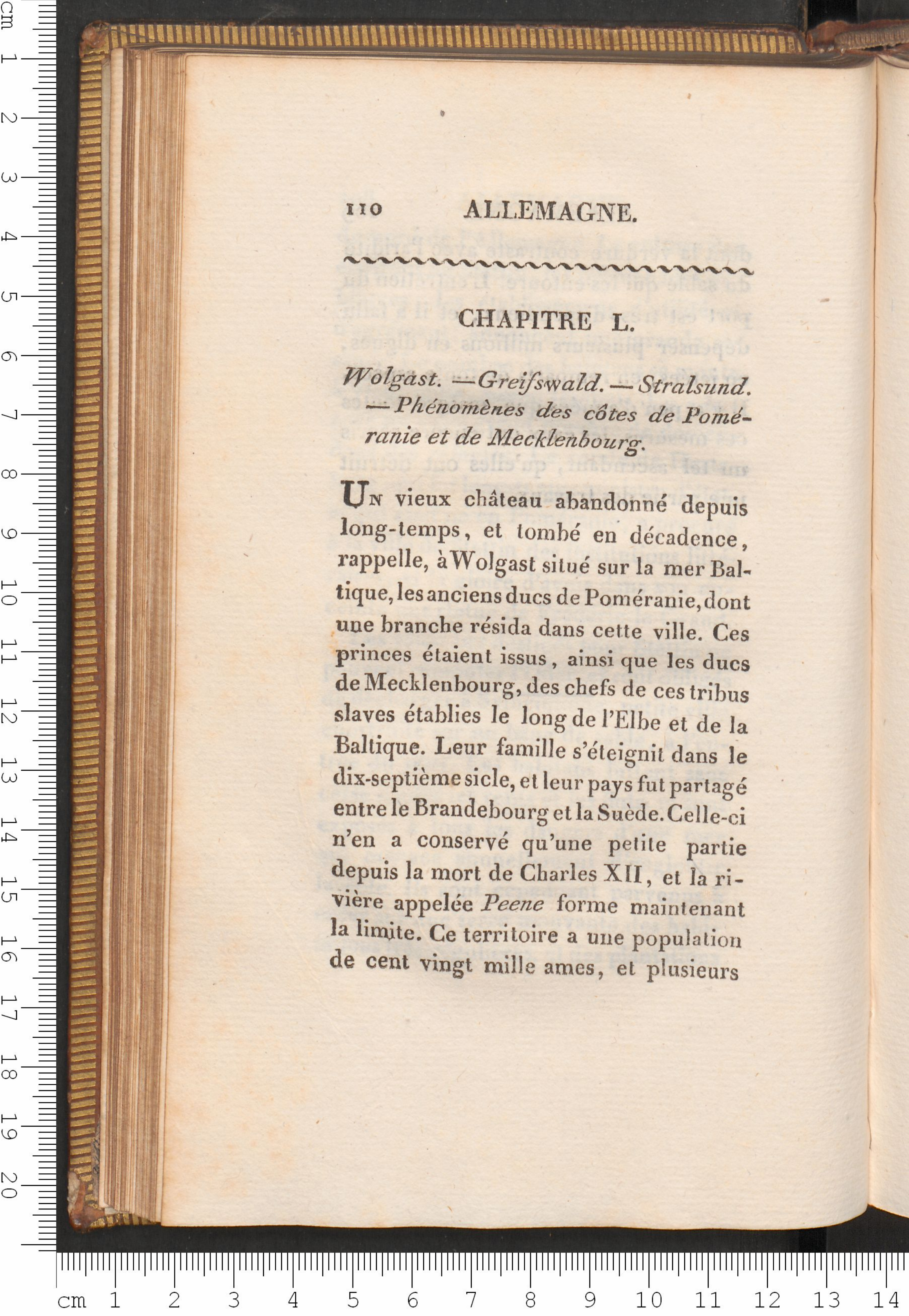
Stettin en Poméranie, vers l'embouchure de l'Oder, fait un grand commerce maritime, au moyen du port de Svinemunde. Ce commerce occupe annuellement plus de deux mille vaisseaux, dont près de deux cents appartiennent à la ville. Les bois de construction sont l'article essentiel des exportations, et les vins de France constituent principalement l'importation. Les vins se répandent de Stettin dans une grande partie

du nord de l'Allemagne. La culture des environs de Stettin, les promenades publiques, les établissemens d'utilité et d'agrément, annoncent une grande aisance. Le nombre des habitans se monte à vingt mille, parmi lesquels il y a encore un assez grand nombre de descendans des réfugiés. Le comte de Hertzberg, qui fut long-temps ministre d'état, et qui était né en Poméranie, a procuré à la ville de Stettin des institutions littéraires, et la gloire d'avoir dans son enceinte une statue de Frédéric-le-Grand.

Les vaisseaux destinés pour Stettin ne peuvent remonter l'Oder, et sont obligés de décharger à Svinemunde, petite ville construite sur un banc de sable, à l'entrée du port. Les habitans luttent sans cesse contre les vents et les flots, et sont exposés à tous les dangers d'une mer qui menace annuellement d'engloutir la côte. Ils sont cependant parvenus à créer sur une terre mouvante des habitations très-régulières, et des plantations



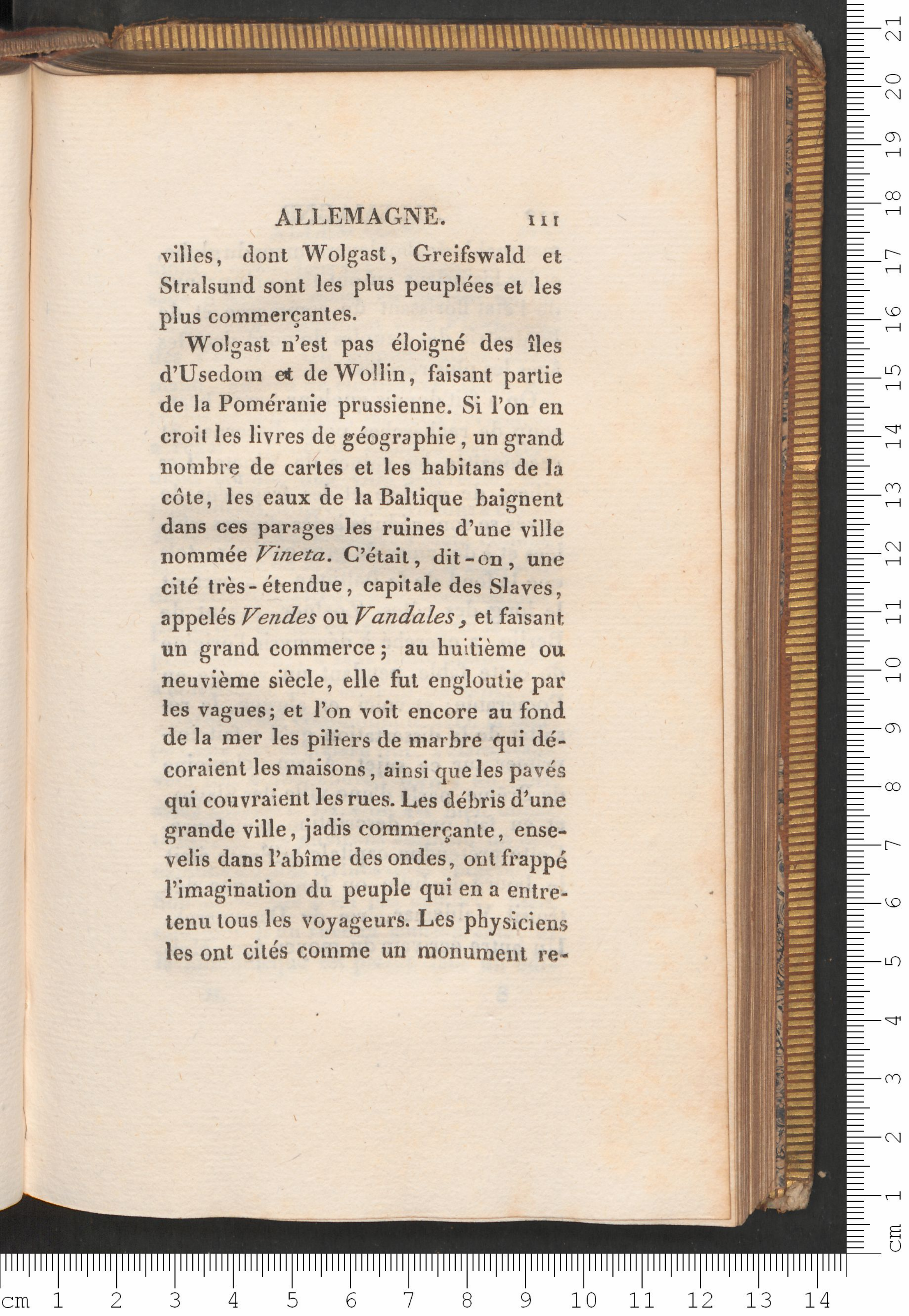
dont la verdure contraste avec l'aridité du sable qui les entoure. L'entretien du port est très-dispendieux, et il a fallu dépenser plusieurs millions en digues, en jetées, en remparts de toute espèce. Il y a peu d'années que, malgré toutes ces mesures, les eaux ont encore repris un tel ascendant, qu'elles ont détruit une partie des travaux.



CHAPITRE L.

Wolgast. — Greifswald. — Stralsund. — Phénomènes des côtes de Poméranie et de Mecklenbourg.

Un vieux château abandonné depuis long-temps, et tombé en décadence, rappelle, à Wolgast situé sur la mer Baltique, les anciens ducs de Poméranie, dont une branche résida dans cette ville. Ces princes étaient issus, ainsi que les ducs de Mecklenbourg, des chefs de ces tribus slaves établies le long de l'Elbe et de la Baltique. Leur famille s'éteignit dans le dix-septième sicle, et leur pays fut partagé entre le Brandebourg et la Suède. Celle-ci n'en a conservé qu'une petite partie depuis la mort de Charles XII, et la rivière appelée *Peene* forme maintenant la limite. Ce territoire a une population de cent vingt mille ames, et plusieurs



villes, dont Wolgast, Greifswald et Stralsund sont les plus peuplées et les plus commerçantes.

Wolgast n'est pas éloigné des îles d'Usedom et de Wollin, faisant partie de la Poméranie prussienne. Si l'on en croit les livres de géographie, un grand nombre de cartes et les habitans de la côte, les eaux de la Baltique baignent dans ces parages les ruines d'une ville nommée *Vineta*. C'était, dit-on, une cité très-étendue, capitale des Slaves, appelés *Vendes* ou *Vandales*, et faisant un grand commerce; au huitième ou neuvième siècle, elle fut engloutie par les vagues; et l'on voit encore au fond de la mer les piliers de marbre qui décoraient les maisons, ainsi que les pavés qui couvraient les rues. Les débris d'une grande ville, jadis commerçante, ensevelis dans l'abîme des ondes, ont frappé l'imagination du peuple qui en a entretenu tous les voyageurs. Les physiciens les ont cités comme un monument re-

marquable des bouleversemens du globe, et les historiens en ont tiré une preuve de l'état florissant du commerce et de l'industrie des peuples du nord dans les âges les plus reculés.

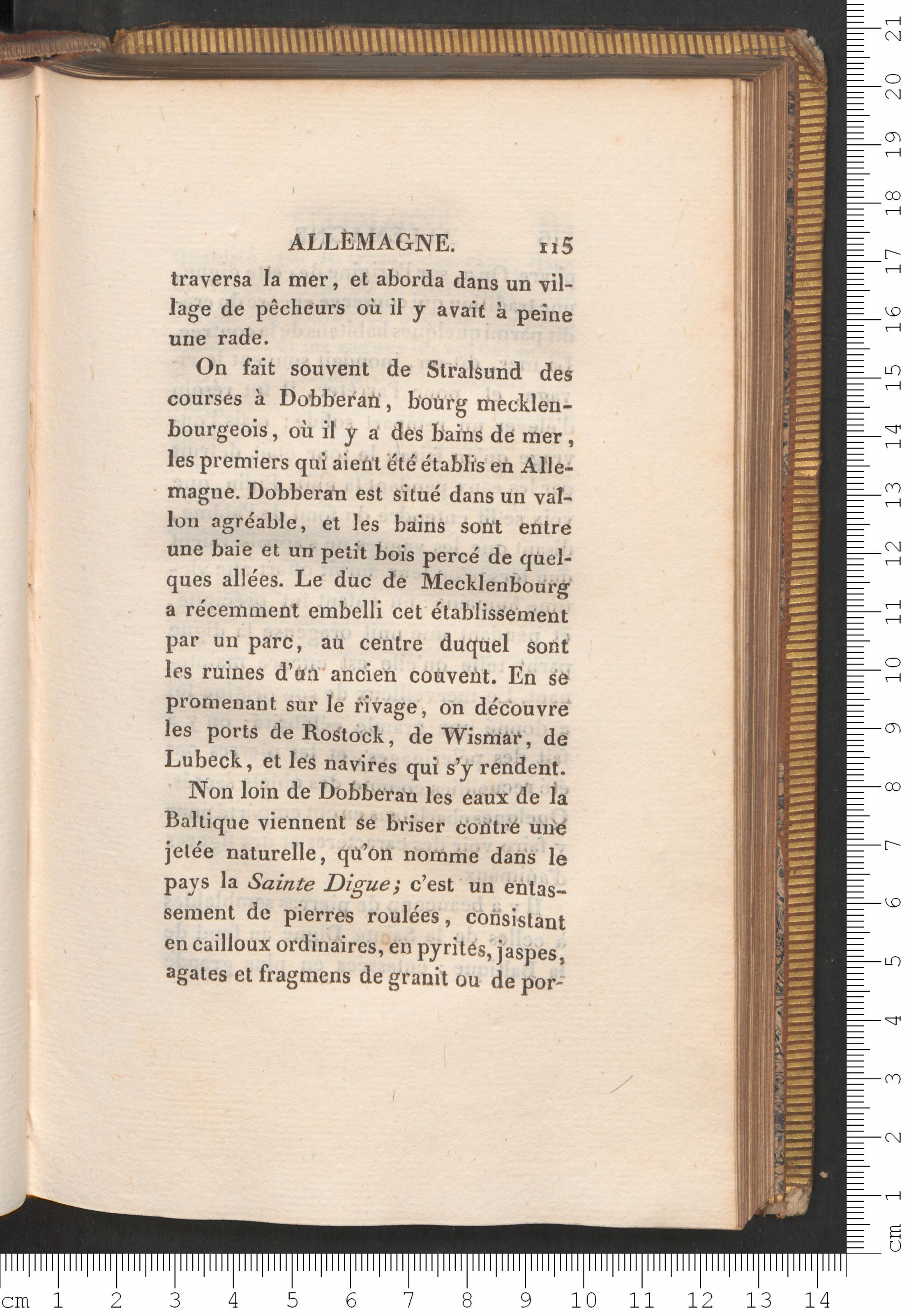
On a fait depuis quelque temps beaucoup de recherches pour discerner et reconnaître les ruines de Vineta. Les piliers de marbre et les fragmens de pavés se sont réduits à des pierres roulées et à des amas de gros cailloux, tels que le fond de la Baltique en a partout le long des côtes. Zoelner, savant de Berlin, a cherché à découvrir l'origine de cette fable pendant un voyage en Poméranie; et voici, en abrégé, le résultat de la dissertation qu'il a fait imprimer sur ce sujet. Adam, chanoine de Brême, parle d'une ville des Slaves, et en fait une description pompeuse. Cette prétendue capitale brillante était le bourg de Julin ou Junim, que détruisit Valdemar, roi de Danemarck. Un autre écrivain du moyen âge, Hel-

mold, a copié dans sa Chronique le passage d'Adam; mais, en parlant de la ville, il dit vaguement ville *Vineta* ou des *Vénètes*. Un commentateur allemand, au lieu de confronter, selon les règles de la critique, les deux écrivains, a regardé l'endroit désigné par Helmold comme une ville différente; et, joignant ses propres exagérations à celles du texte, il a représenté Vineta comme la Carthage de la Baltique. Le souvenir des révolutions fréquentes, occasionnées par le travail des eaux le long de la côte poméranienne, a sans doute donné lieu à la tradition sur l'engloutissement.

Greifswald communique avec la mer par une petite rivière qui, s'élargissant vers son embouchure, forme un port assez spacieux. La ville est bien construite, et les environs forment un des cantons les plus fertiles de la Poméranie. Son université n'est pas célèbre, mais elle jouit d'un revenu considérable, et la bibliothèque est placée dans un édi-

fice somptueux. Pendant que les armées russes attaquaient les possessions suédoises en Allemagne, Pierre Ier s'arrêta quelque temps à Greifswald, et fit appeler les professeurs. Il y en avait un dont l'embonpoint extraordinaire frappa l'empereur, qui témoigna le désir de connaître au juste les dimensions et la pesanteur d'un corps aussi volumineux: le professeur, effrayé, craignit une opération anatomique, et, de retour chez lui, il mourut subitement.

L'intérieur de Stralsund est sombre, et les environs sont dépourvus d'agrémens; mais on a le coup-d'œil de la mer; le port est animé; il règne du mouvement, de l'activité sur les quais et dans les chantiers. Stralsund a été long-temps une forteresse fameuse en Allemagne. Charles XII y donna plusieurs preuves de cette intrepidité qui le caractérisait; et lorsqu'il vit l'impossibilité de défendre la place contre trois armées, il s'embarqua sur un esquif,



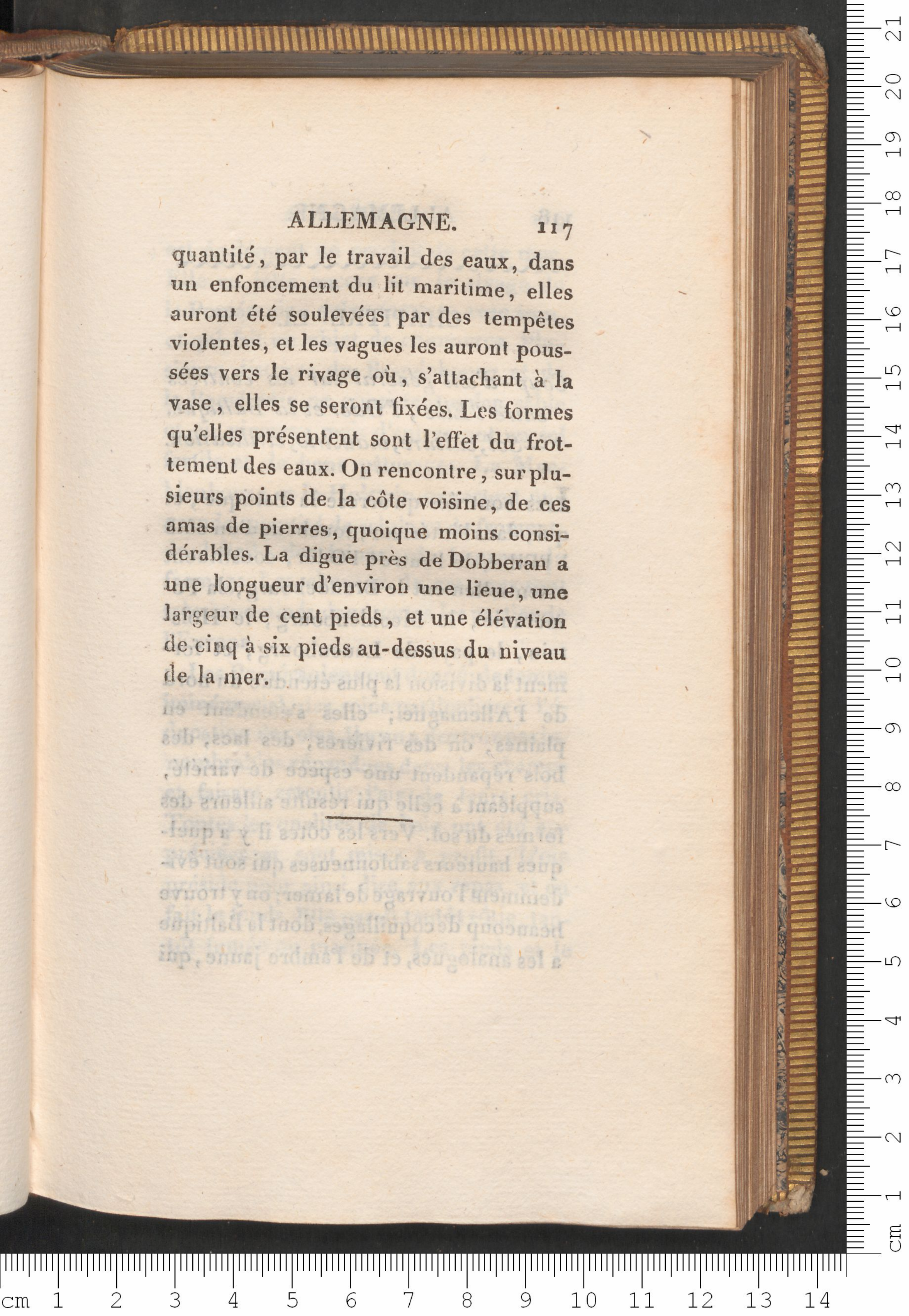
traversa la mer, et aborda dans un village de pêcheurs où il y avait à peine une rade.

On fait souvent de Stralsund des courses à Dobberan, bourg mecklenbourgeois, où il y a des bains de mer, les premiers qui aient été établis en Allemagne. Dobberan est situé dans un vallon agréable, et les bains sont entre une baie et un petit bois percé de quelques allées. Le duc de Mecklenbourg a récemment embelli cet établissement par un parc, au centre duquel sont les ruines d'un ancien couvent. En se promenant sur le rivage, on découvre les ports de Rostock, de Wismar, de Lubeck, et les navires qui s'y rendent.

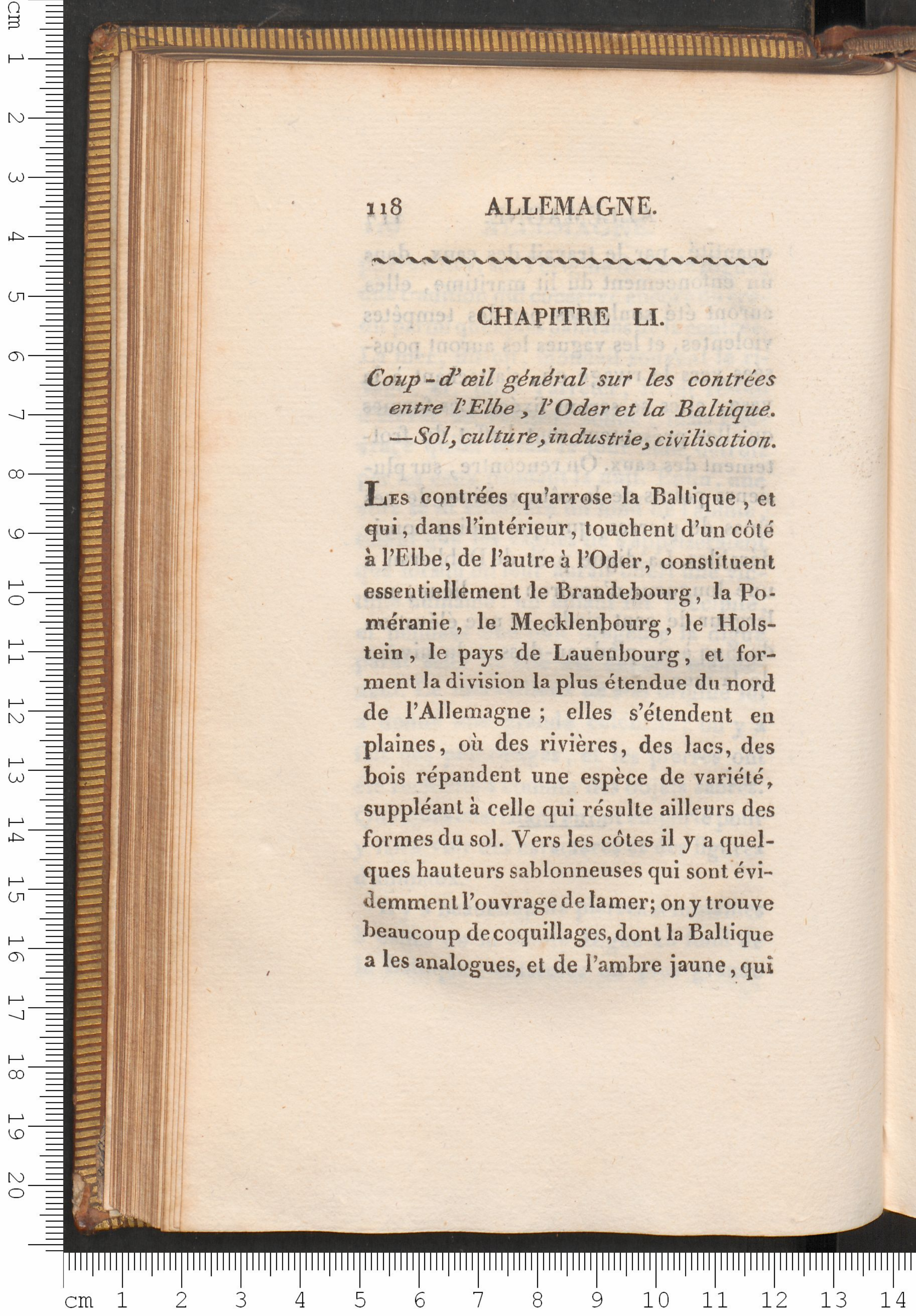
Non loin de Dobberan les eaux de la Baltique viennent se briser contre une jetée naturelle, qu'on nomme dans le pays la *Sainte Digue;* c'est un entassement de pierres roulées, consistant en cailloux ordinaires, en pyrites, jaspes, agates et fragmens de granit ou de por-

phyre. On a, sur l'origine de cette digue, une tradition qui conserve encore du crédit parmi quelques habitans de la contrée. La mer, dit-on, inondait souvent le rivage, et, pour l'arrêter, il fut résolu d'élever un rempart solide ; mais l'ouvrage qu'on faisait le jour était détruit par les eaux pendant la nuit. Enfin, une voix se fit entendre du fond de l'abîme, disant que les vagues ne s'appaiseraient que lorsqu'on leur aurait offert une victime humaine : un enfant fut précipité, et pendant une nuit orageuse la digue parut telle qu'elle est encore maintenant. Le merveilleux de son origine lui a donné une grande célébrité ; on y a fait des pélerinages, et les pierres ont été recueillies comme des objets sacrés. Quelques charlatans en ont emporté pour y faire voir des caractères et des figures d'animaux.

Il y a beaucoup de pierres semblables à celles de la Sainte Digue au fond de la Baltique : entassées en plus grande



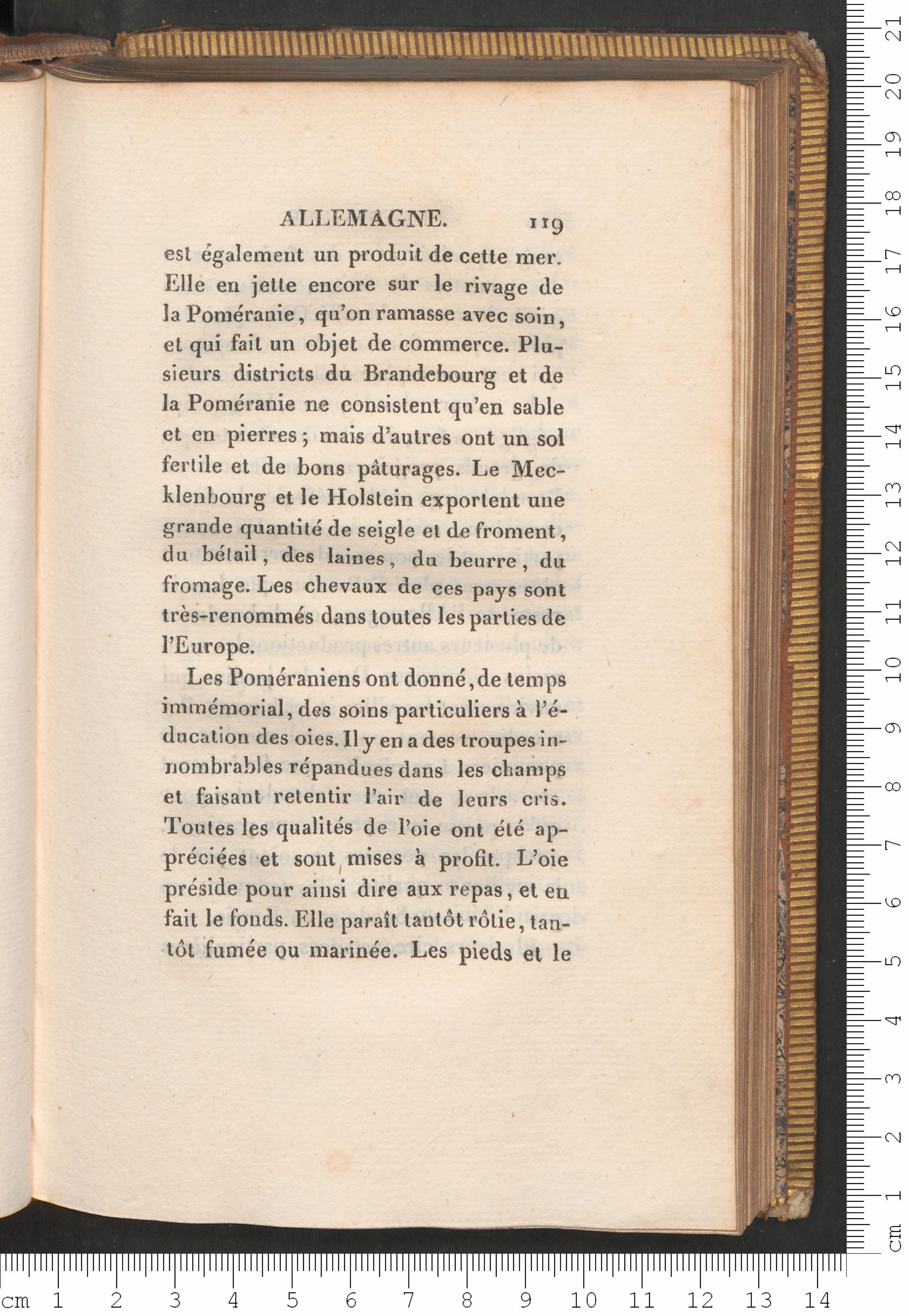
quantité, par le travail des eaux, dans un enfoncement du lit maritime, elles auront été soulevées par des tempêtes violentes, et les vagues les auront poussées vers le rivage où, s'attachant à la vase, elles se seront fixées. Les formes qu'elles présentent sont l'effet du frottement des eaux. On rencontre, sur plusieurs points de la côte voisine, de ces amas de pierres, quoique moins considérables. La digue près de Dobberan a une longueur d'environ une lieue, une largeur de cent pieds, et une élévation de cinq à six pieds au-dessus du niveau de la mer.



CHAPITRE LI.

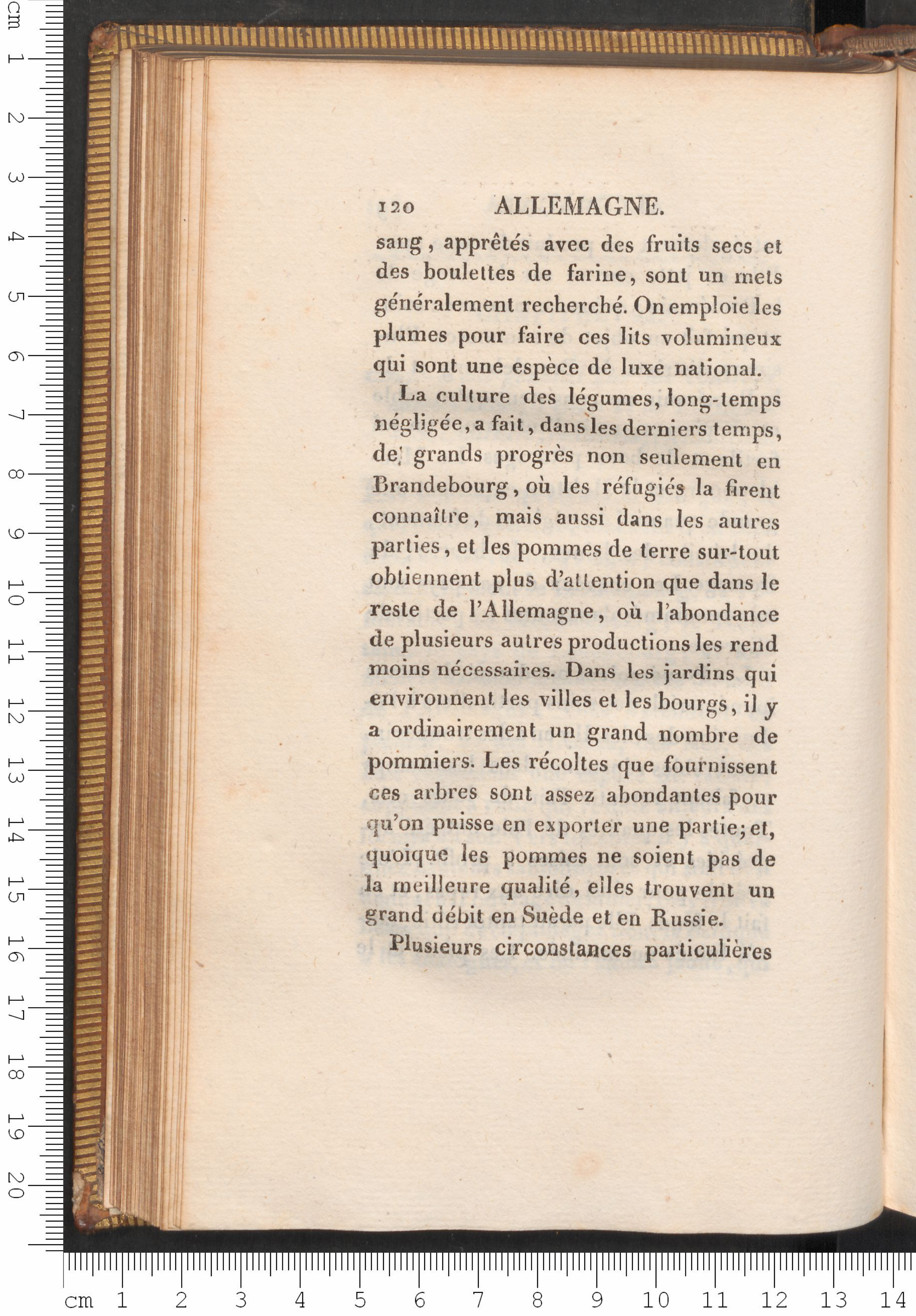
Coup-d'œil général sur les contrées entre l'Elbe, l'Oder et la Baltique. —Sol, culture, industrie, civilisation.

Les contrées qu'arrose la Baltique, et qui, dans l'intérieur, touchent d'un côté à l'Elbe, de l'autre à l'Oder, constituent essentiellement le Brandebourg, la Poméranie, le Mecklenbourg, le Holstein, le pays de Lauenbourg, et forment la division la plus étendue du nord de l'Allemagne ; elles s'étendent en plaines, où des rivières, des lacs, des bois répandent une espèce de variété, suppléant à celle qui résulte ailleurs des formes du sol. Vers les côtes il y a quelques hauteurs sablonneuses qui sont évidemment l'ouvrage de la mer; on y trouve beaucoup de coquillages, dont la Baltique a les analogues, et de l'ambre jaune, qui



est également un produit de cette mer. Elle en jette encore sur le rivage de la Poméranie, qu'on ramasse avec soin, et qui fait un objet de commerce. Plusieurs districts du Brandebourg et de la Poméranie ne consistent qu'en sable et en pierres; mais d'autres ont un sol fertile et de bons pâturages. Le Mecklenbourg et le Holstein exportent une grande quantité de seigle et de froment, du bétail, des laines, du beurre, du fromage. Les chevaux de ces pays sont très-renommés dans toutes les parties de l'Europe.

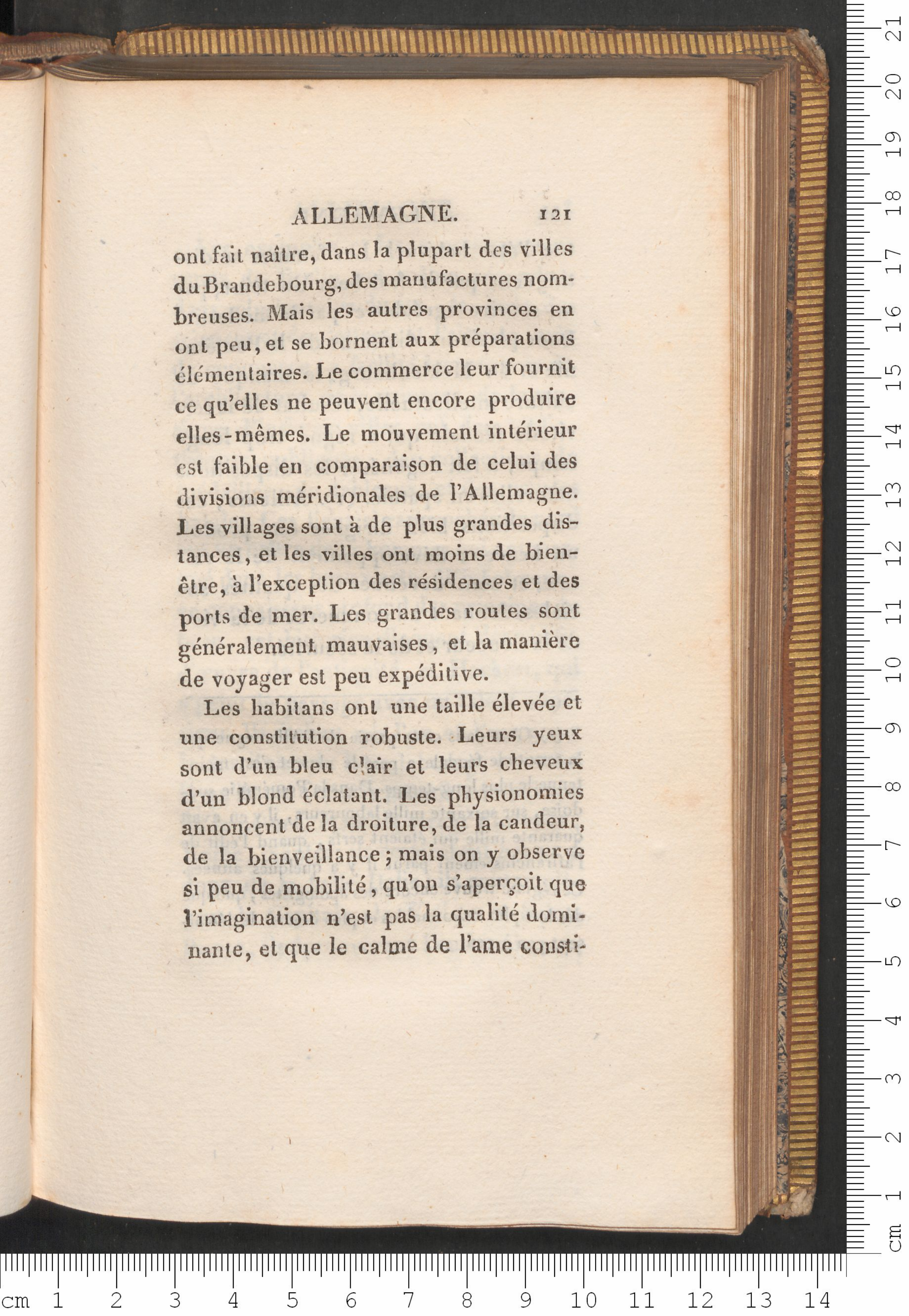
Les Poméraniens ont donné, de temps immémorial, des soins particuliers à l'éducation des oies. Il y en a des troupes innombrables répandues dans les champs et faisant retentir l'air de leurs cris. Toutes les qualités de l'oie ont été appréciées et sont mises à profit. L'oie préside pour ainsi dire aux repas, et en fait le fonds. Elle paraît tantôt rôtie, tantôt fumée ou marinée. Les pieds et le



sang, apprêtés avec des fruits secs et des boulettes de farine, sont un mets généralement recherché. On emploie les plumes pour faire ces lits volumineux qui sont une espèce de luxe national.

La culture des légumes, long-temps négligée, a fait, dans les derniers temps, des grands progrès non seulement en Brandebourg, où les réfugiés la firent connaître, mais aussi dans les autres parties, et les pommes de terre sur-tout obtiennent plus d'attention que dans le reste de l'Allemagne, où l'abondance de plusieurs autres productions les rend moins nécessaires. Dans les jardins qui environnent les villes et les bourgs, il y a ordinairement un grand nombre de pommiers. Les récoltes que fournissent ces arbres sont assez abondantes pour qu'on puisse en exporter une partie; et, quoique les pommes ne soient pas de la meilleure qualité, elles trouvent un grand débit en Suède et en Russie.

Plusieurs circonstances particulières



ont fait naître, dans la plupart des villes du Brandebourg, des manufactures nombreuses. Mais les autres provinces en ont peu, et se bornent aux préparations élémentaires. Le commerce leur fournit ce qu'elles ne peuvent encore produire elles-mêmes. Le mouvement intérieur est faible en comparaison de celui des divisions méridionales de l'Allemagne. Les villages sont à de plus grandes distances, et les villes ont moins de bien-être, à l'exception des résidences et des ports de mer. Les grandes routes sont généralement mauvaises, et la manière de voyager est peu expéditive.

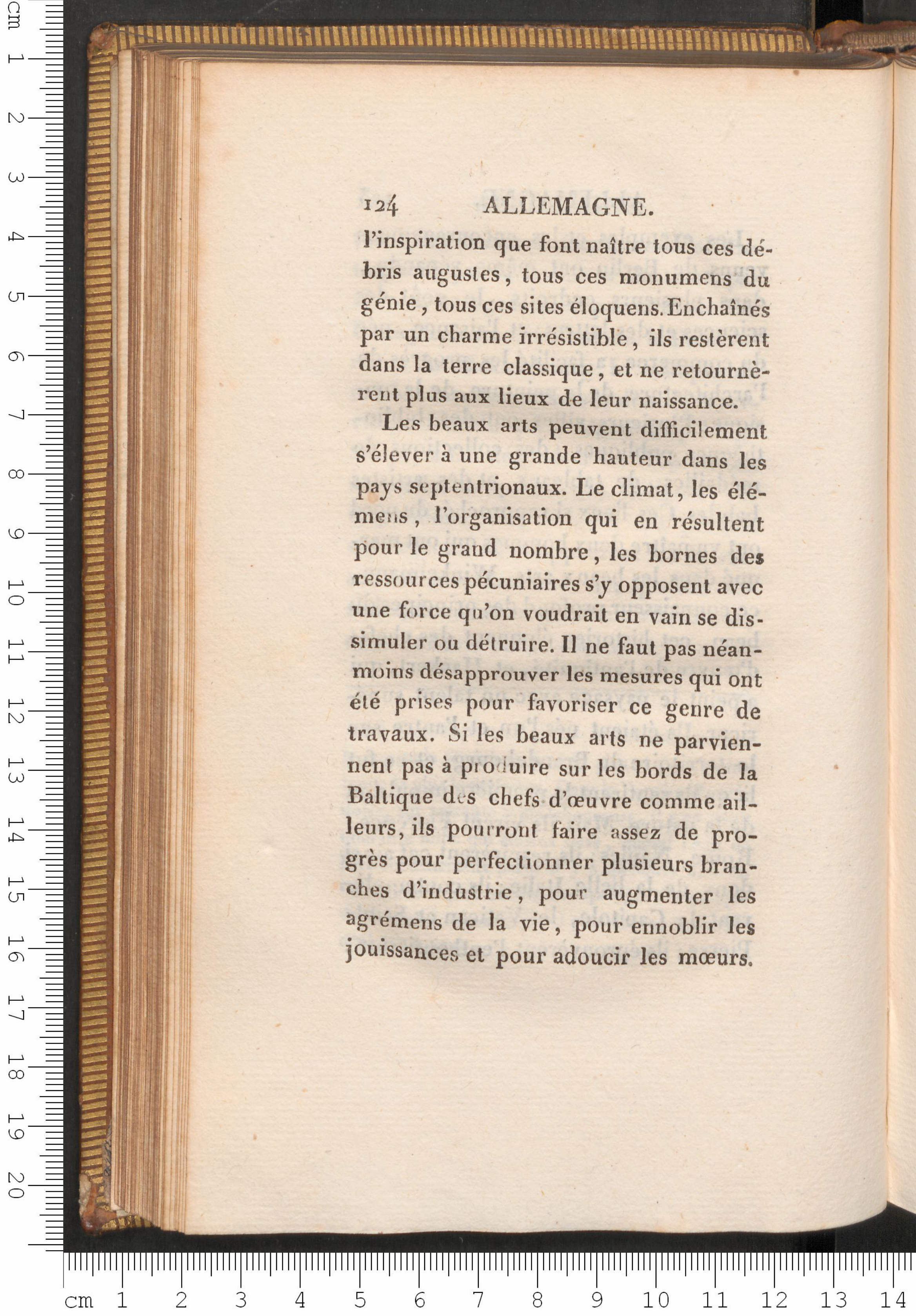
Les habitans ont une taille élevée et une constitution robuste. Leurs yeux sont d'un bleu clair et leurs cheveux d'un blond éclatant. Les physionomies annoncent de la droiture, de la candeur, de la bienveillance ; mais on y observe si peu de mobilité, qu'on s'aperçoit que l'imagination n'est pas la qualité dominante, et que le calme de l'ame consti-

tue l'état habituel. Les femmes se distinguent par la fraîcheur du teint, par un sourire agréable et par la modestie. Dans plusieurs divisions de la Poméranie et du Meklenbourg, le manque de culture intellectuelle, résultat de la servitude féodale qui a régné trop long-temps, a fait dégénérer les dispositions naturelles en apathie. (1). Ailleurs, ces dispositions bien dirigées ont produit un heureux développement de la raison, et sont devenues des qualités sociales, donnant au commerce de la vie, de la douceur et de la sécurité.

---

(1) C'est dans cette partie de l'Allemagne que la servitude féodale a pesé le plus et s'est maintenue le plus long-temps. Dans la Poméranie suédoise, sur soixante mille laboureurs, il y en avait quarante mille qui étaient serfs, quand l'édit de l'affranchissement parut il y a quelques années. Ce régime trouve encore des apologistes, quoique des lois plus raisonnables et plus douces le détruisent peu à peu.

Les exemples et les encouragemens venus de Berlin ont même répandu, dans plusieurs endroits, le goût des sciences et des lettres; et l'aisance, née du commerce, a facilité les progrès de l'architecture, de la peinture, de la musique. Plusieurs villes ont des bibliothèques publiques, des collections de médailles, de tableaux, et des artistes habiles. Ces lieux si rapprochés du nord ont vu naître deux hommes qui ont marqué dans les beaux arts, Winkelmann, ce connaisseur profond des principes du beau, cet historien éloquent des chefs-d'œuvre de l'antiquité, et Hackert, qui a peint le paysage avec un talent supérieur. Ils étaient nés l'un et l'autre sur le territoire du Brandebourg, et ce fut là qu'ils sentirent la première impulsion de la nature. Mais ils virent Florence, Rome, Naples; ils respirèrent cet air si doux de la belle Italie; ils contemplèrent le Capitole, le Vatican et Saint-Pierre; ils éprouvèrent l'enthousiasme,



l'inspiration que font naître tous ces débris augustes, tous ces monumens du génie, tous ces sites éloquens. Enchaînés par un charme irrésistible, ils restèrent dans la terre classique, et ne retournèrent plus aux lieux de leur naissance.

Les beaux arts peuvent difficilement s'élever à une grande hauteur dans les pays septentrionaux. Le climat, les élémens, l'organisation qui en résultent pour le grand nombre, les bornes des ressources pécuniaires s'y opposent avec une force qu'on voudrait en vain se dissimuler ou détruire. Il ne faut pas néanmoins désapprouver les mesures qui ont été prises pour favoriser ce genre de travaux. Si les beaux arts ne parviennent pas à produire sur les bords de la Baltique des chefs d'œuvre comme ailleurs, ils pourront faire assez de progrès pour perfectionner plusieurs branches d'industrie, pour augmenter les agrémens de la vie, pour ennoblir les jouissances et pour adoucir les mœurs.

CHAPITRE LII.

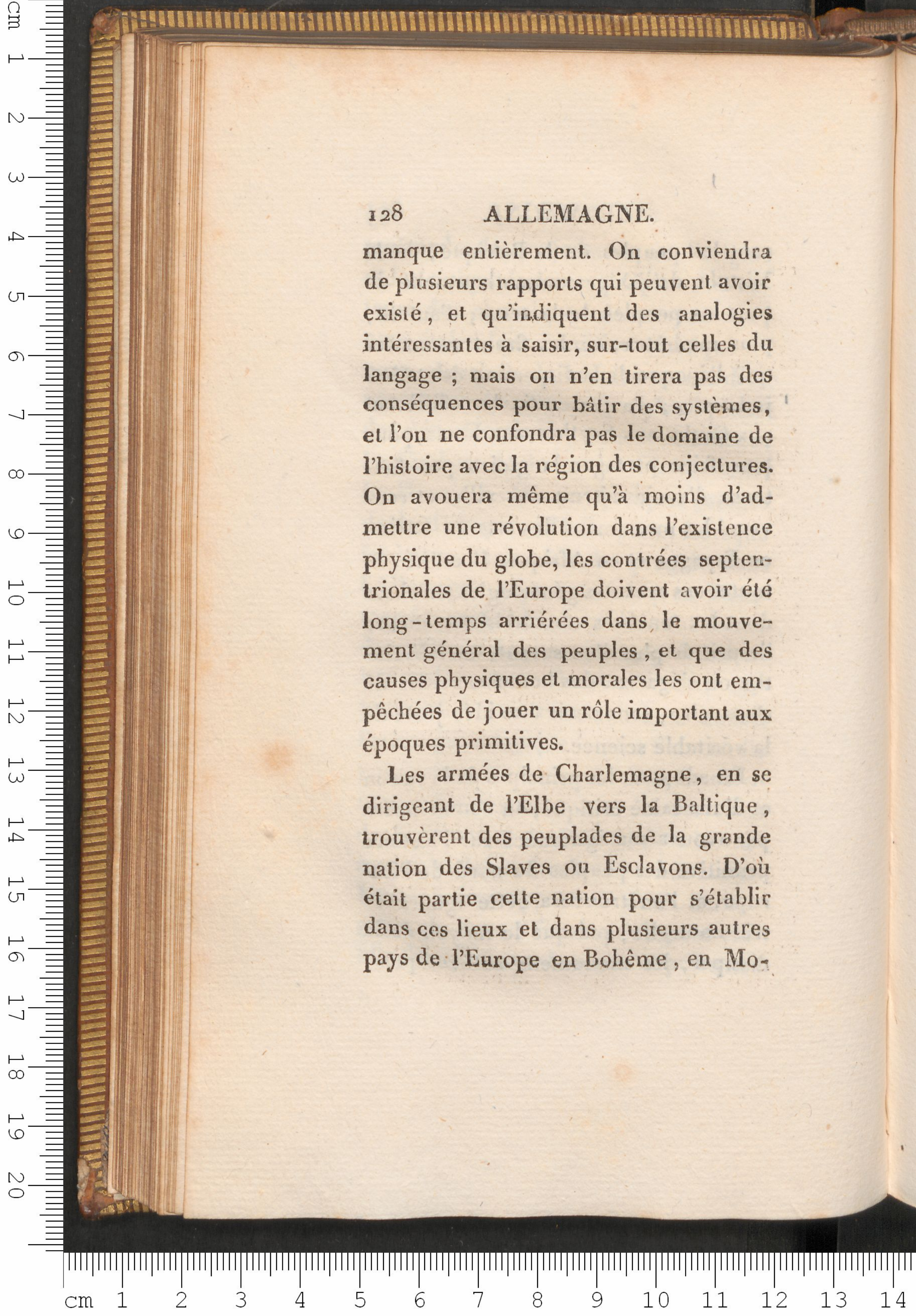
Continuation. — Observations générales sur les peuples du nord. — Peuplades slaves ou esclavonnes. — Prédication du christianisme. — Introduction de la doctrine de Luther.

Jusqu'au temps de Charlemagne, les régions au-delà de l'Elbe furent inconnues, ou du moins le reste de l'Europe n'en eut que des notions vagues et confuses. C'était un nouveau monde qu'on découvrait; des mers, des montagnes, des rivières dont on n'avait point entendu parler; des phénomènes qu'on prit pour des anomalies de la nature; des peuples qui n'étonnèrent pas moins par leur nombre que par la diversité de leur langage et de leurs mœurs. On a fait une

multitude de conjectures sur l'origine et les antiquités de ces peuples. Les auteurs des chroniques du moyen âge, pour étaler leur érudition classique ou pour adoucir la dureté des noms, donnèrent aux états et aux peuples du nord des dénominations grecques et latines; les Cimbres devinrent les Cimmériens; les Danois, les Daces et quelques parages de la Baltique, l'Hellespont. Lorsque les lettres eurent fait des progrès dans l'Allemagne septentrionale, en Danemarck, en Suède, et qu'il se fut formé dans chacun de ces pays des prétentions nationales, une foule d'érudits disputèrent à qui trouverait à sa nation l'arbre généalogique le plus flatteur. Ils puisèrent indistinctement dans les chroniques des moines et dans les écrivains de la Grèce et de Rome, dans les romans islandais et dans les livres de Moïse. Les moindres rapports de nom, de langage, de mœurs furent saisis pour établir des systèmes. Les uns représentè-

rent les peuples de la Baltique, de la Vistule, de l'Oder comme la souche de tous les peuples de la terre; d'autres, plus modestes, ne les firent remonter qu'à l'époque de la dispersion des tribus judaïques; d'autres enfin les affilièrent aux Goths, aux Scythes, aux Huns, pour leur faire partager la gloire peu flatteuse d'avoir détruit des villes et renversé les monumens des arts en Italie, en Espagne et en Afrique. Il est né, de toutes ces savantes généalogies, un chaos dont les ténèbres obscurcissent encore l'esprit de plus d'un savant, un labyrinthe où s'égarent des hommes avides de s'instruire, sans avoir une idée juste de la véritable science.

En adoptant les principes de la raison et d'une saine critique, on commencera par avouer son ignorance sur l'histoire primitive des peuples du nord de l'Europe, et l'on trouvera cette ignorance très-naturelle, puisque le moyen de la dissiper, les monumens authentiques,



manque entièrement. On conviendra de plusieurs rapports qui peuvent avoir existé, et qu'indiquent des analogies intéressantes à saisir, sur-tout celles du langage ; mais on n'en tirera pas des conséquences pour bâtir des systèmes, et l'on ne confondra pas le domaine de l'histoire avec la région des conjectures. On avouera même qu'à moins d'admettre une révolution dans l'existence physique du globe, les contrées septentrionales de l'Europe doivent avoir été long-temps arriérées dans le mouvement général des peuples, et que des causes physiques et morales les ont empêchées de jouer un rôle important aux époques primitives.

Les armées de Charlemagne, en se dirigeant de l'Elbe vers la Baltique, trouvèrent des peuplades de la grande nation des Slaves ou Esclavons. D'où était partie cette nation pour s'établir dans ces lieux et dans plusieurs autres pays de l'Europe en Bohême, en Mo-

ravie, en Pologne, en Russie? Il faut dire qu'on l'ignore, qu'on l'ignorera toujours, et qu'il n'importe pas infiniment de le savoir. On pourrait cependant conjecturer que le nord de l'Asie, berceau de tant de peuples, fut aussi celui des peuplades esclavonnes. Celles qui habitaient entre l'Elbe et la Baltique, et qu'on appelait *Vendes* (1), entrèrent en négociation avec Charlemagne, et firent une espèce de traité. Le point de contact était établi, et le temps en développa bientôt les effets. Les Slaves s'avancèrent vers l'Allemagne, et les Allemands voulurent dominer sur les Slaves. Des combats meurtriers, des destructions sanglantes signalèrent pendant plus d'un siècle l'animosité de ces rivaux. L'empereur Henri, surnommé l'*Oiseleur*, et Othon Ier, soumirent la plupart des tribus; et la prédication du christianisme, quoique difficile et dan-

(1) D'où l'on a fait *Vandali*, *Vandales*.

gereuse, acheva de faire triompher les Allemands. La langue et les usages des vainqueurs furent introduits peu à peu, et sur les bords de la Baltique il ne reste de traces des Slaves que dans quelques cantons de la Poméranie. C'est en Silésie, en Moravie, en Bohême, en Pologne, en Russie, et dans les pays illyriens, que ce peuple s'est maintenu, et qu'il a développé sa puissance, ses mœurs, ses usages.

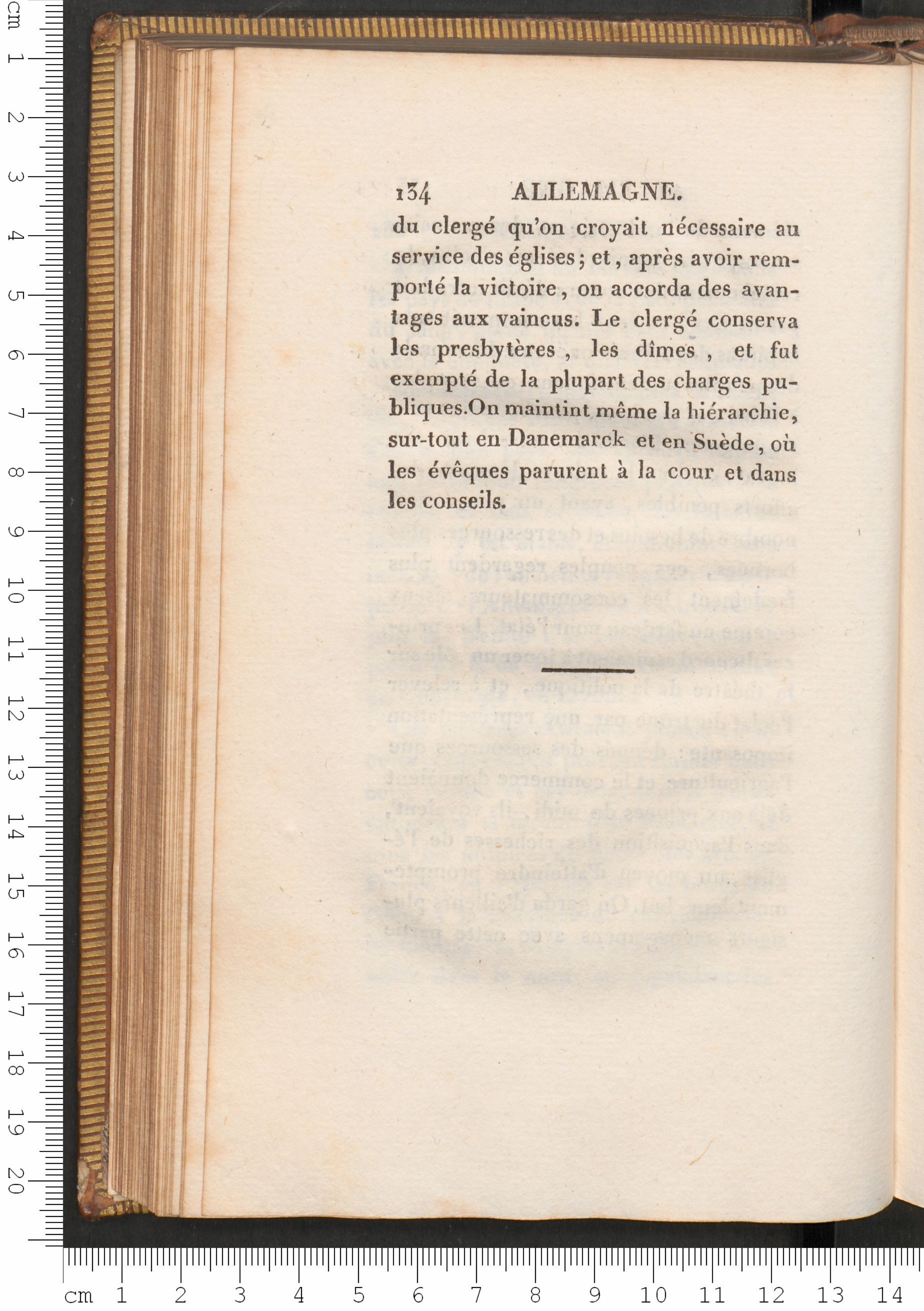
On a prétendu que ces Slaves, qui s'étaient portés vers l'Oder, l'Elbe et la Baltique, connaissaient les arts industriels, qu'ils cultivaient avec soin la terre, qu'ils avaient des villes florissantes, et qu'ils faisaient un grand commerce. Mais plusieurs auteurs contemporains ont consigné dans leurs ouvrages des traits qui ne s'accordent point avec cette opinion. Des bois impénétrables arrêtaient les armées et les missionnaires; de grands marais dominaient au loin, et nourrissaient une

multitude de reptiles impurs ; les ours et les bœufs sauvages se promenaient en troupes. Les tribus étaient la plupart errantes, et la piraterie faisait l'occupation principale de celles qui touchaient à la mer. Les idoles étaient de bois, et les autels consistaient en masses de pierres nivelées par la nature. On permettait la polygamie ; Wratislas, un des chefs, fut dans le cas de se défaire de vingt femmes quand il adopta le christianisme. Les mères tuaient souvent les filles qu'elles mettaient au monde, et ne conservaient avec soin que les garçons. Hospitaliers francs et honnêtes, les Slaves étaient cruels à la guerre, sur-tout envers les Allemands et les chrétiens. Ils traitaient les prisonniers avec une cruauté révoltante ; et les missionnaires, dans leurs rapports, se plaignent que dans le pays des Slaves il y avait tant de martyrs, qu'un livre tout entier ne suffirait pas pour en faire l'énumération.

L'introduction du christianisme dans les pays de l'Elbe et de la Baltique coûta du sang, parce qu'elle était combinée avec la conquête, et que les peuplades accoutumées à l'indépendance faisaient les plus grands efforts pour la maintenir. Les mêmes pays ont éprouvé depuis une révolution religieuse presque sans trouble et sans secousse. Le luthéranisme s'y est établi, et y domine sans mélange de l'ancienne religion; c'est la partie de l'Allemagne où il a trouvé le plus de facilité à se répandre, et il a passé de là en Danemarck, en Suède, en Courlande, en Livonie.

Ces contrées n'avaient jamais vu le culte contre lequel prêchait Luther dans cette pompe et cet éclat dont il s'était entouré à la faveur d'un beau ciel, et sous les auspices du génie des arts en France, en Italie, ou sur les bords du Rhin. A la naissance du christianisme, les moines, les évêques avaient été très-utiles dans le nord, en répandant les

élémens de l'industrie et des connaissances; mais, depuis plusieurs siècles, le relâchement des mœurs s'était introduit parmi eux, et leur luxe imposait aux habitans des tributs onéreux. La morale des peuples septentrionaux, qui sont plus à l'abri des passions, penche moins vers l'indulgence. Placés sur un sol souvent ingrat, et dont la culture demande des efforts pénibles, ayant un plus grand nombre de besoins et des ressources plus bornées, ces peuples regardent plus facilement les consommateurs oiseux comme un fardeau pour l'état. Les princes du nord aspiraient à jouer un rôle sur le théâtre de la politique, et à relever l'éclat du trône par une représentation imposante : dénués des ressources que l'agriculture et le commerce donnaient déjà aux princes du midi, ils voyaient, dans l'acquisition des richesses de l'église, un moyen d'atteindre promptement leur but. On garda d'ailleurs plusieurs ménagemens avec cette partie

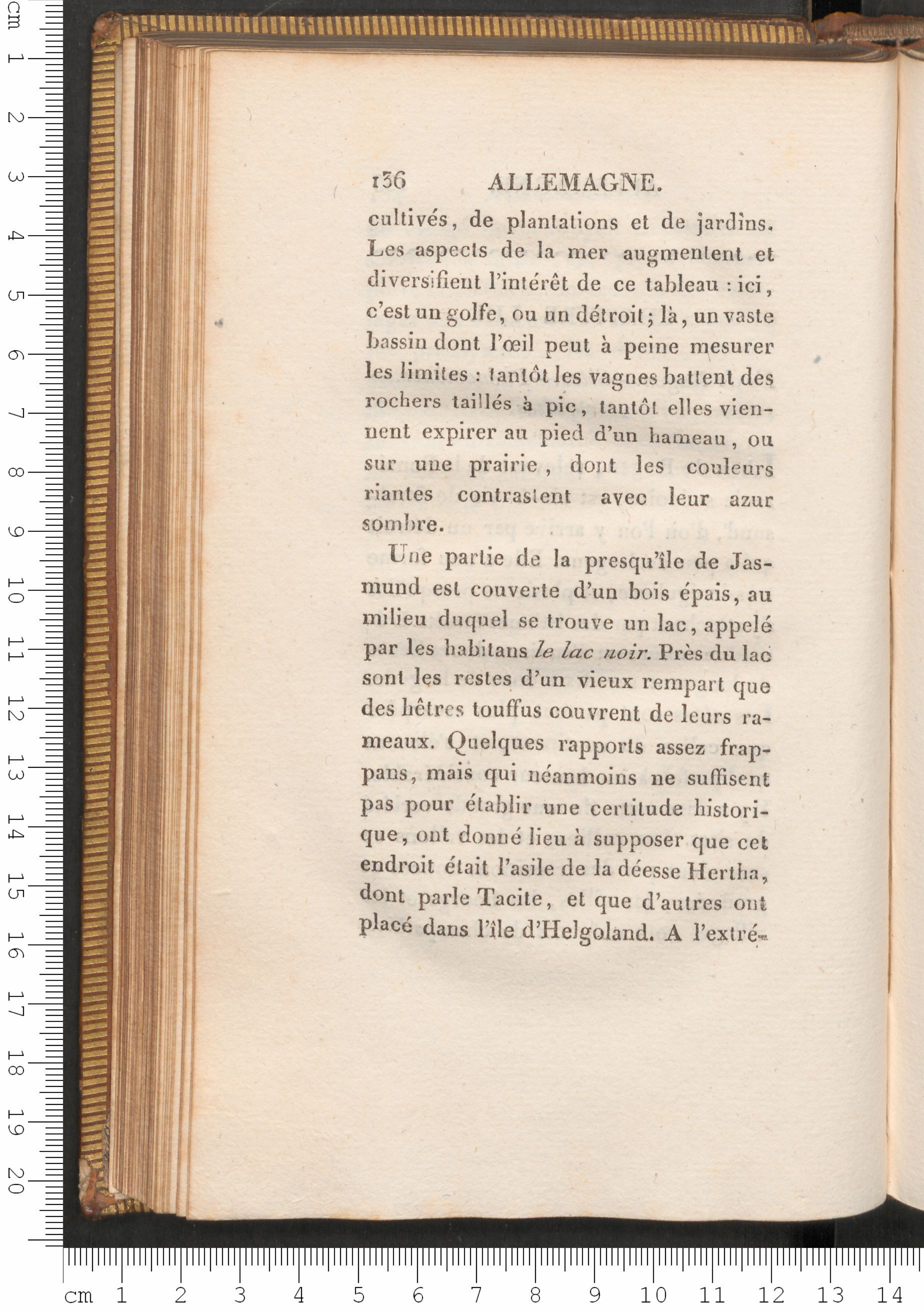


du clergé qu'on croyait nécessaire au service des églises; et, après avoir remporté la victoire, on accorda des avantages aux vaincus. Le clergé conserva les presbytères, les dîmes, et fut exempté de la plupart des charges publiques. On maintint même la hiérarchie, sur-tout en Danemarck et en Suède, où les évêques parurent à la cour et dans les conseils.

CHAPITRE LIII.

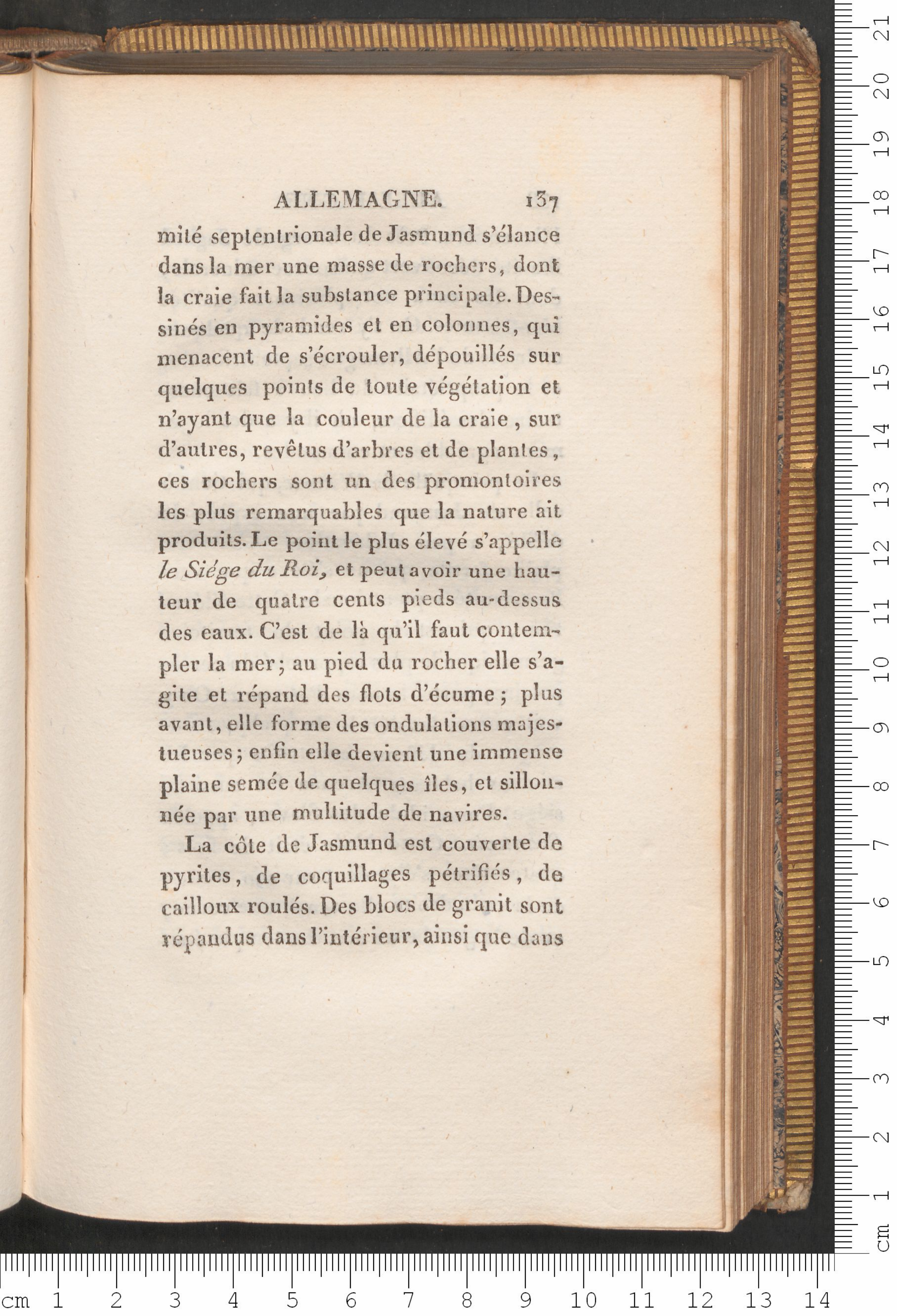
Ile de Rugen.— Sites.— Phénomènes.— Antiquités.

L'ILE de Rugen, relevant de la Poméranie suédoise, est vis-à-vis de Stralsund, d'où l'on y arrive par un détroit qui a peu de largeur. Elle a une forme très-irrégulière, et plusieurs presqu'îles s'y attachent par des isthmes étroits. L'étendue entière est d'environ douze lieues de longueur sur dix à onze de largeur. Les côtes sont partout plus escarpées que celles du continent, et s'élèvent quelquefois à une hauteur considérable. Il y a dans cette île une grande variété de sites. Les collines et les vallons se succèdent par des transitions douces et graduées; les villes, les bourgs et les villages sont entourés de champs bien



cultivés, de plantations et de jardins. Les aspects de la mer augmentent et diversifient l'intérêt de ce tableau : ici, c'est un golfe, ou un détroit; là, un vaste bassin dont l'œil peut à peine mesurer les limites : tantôt les vagues battent des rochers taillés à pic, tantôt elles viennent expirer au pied d'un hameau, ou sur une prairie, dont les couleurs riantes contrastent avec leur azur sombre.

Une partie de la presqu'île de Jasmund est couverte d'un bois épais, au milieu duquel se trouve un lac, appelé par les habitans *le lac noir*. Près du lac sont les restes d'un vieux rempart que des hêtres touffus couvrent de leurs rameaux. Quelques rapports assez frappans, mais qui néanmoins ne suffisent pas pour établir une certitude historique, ont donné lieu à supposer que cet endroit était l'asile de la déesse Hertha, dont parle Tacite, et que d'autres ont placé dans l'île d'Helgoland. A l'extré-

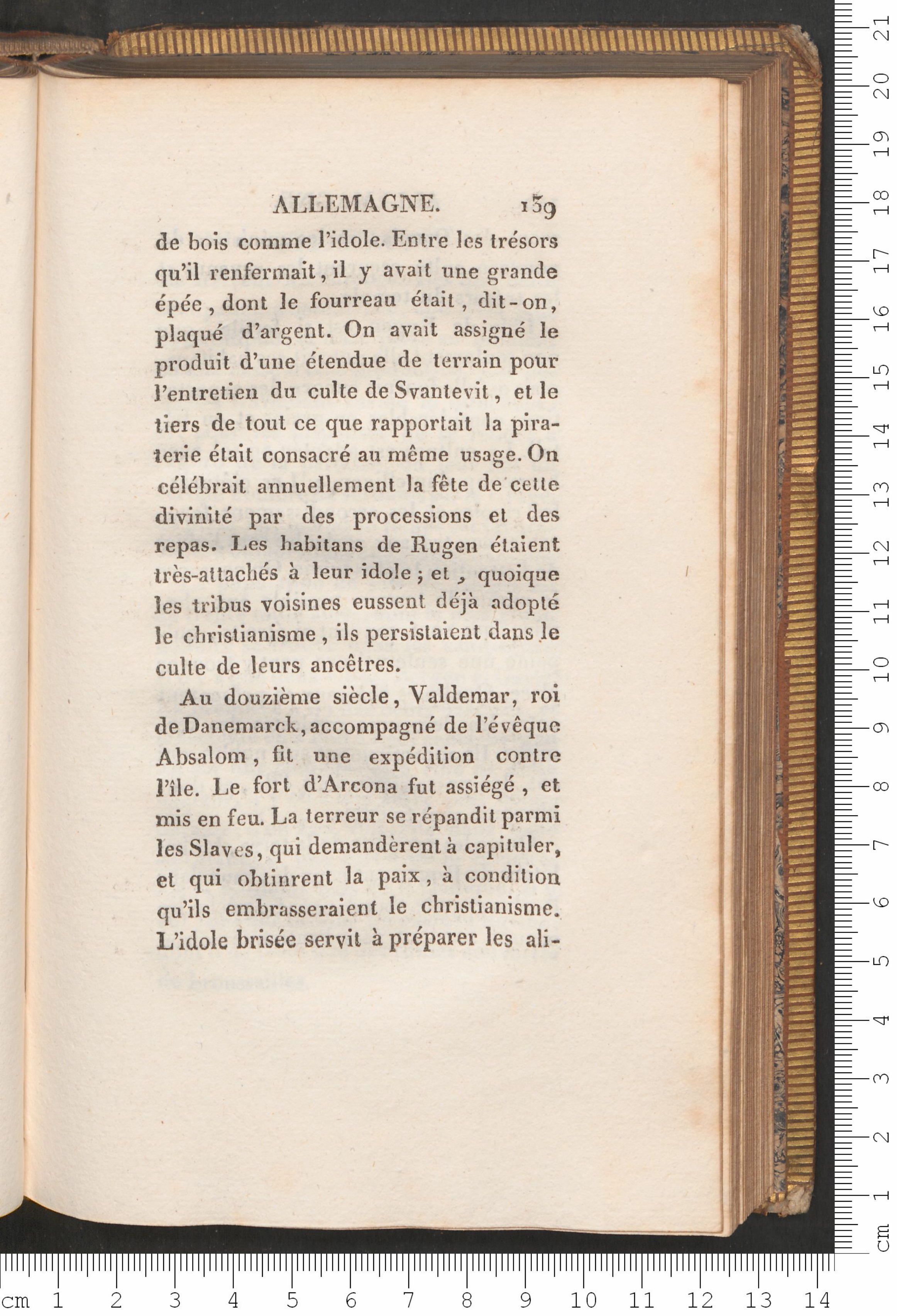


mité septentrionale de Jasmund s'élance dans la mer une masse de rochers, dont la craie fait la substance principale. Dessinés en pyramides et en colonnes, qui menacent de s'écrouler, dépouillés sur quelques points de toute végétation et n'ayant que la couleur de la craie, sur d'autres, revêtus d'arbres et de plantes, ces rochers sont un des promontoires les plus remarquables que la nature ait produits. Le point le plus élevé s'appelle *le Siége du Roi*, et peut avoir une hauteur de quatre cents pieds au-dessus des eaux. C'est de là qu'il faut contempler la mer; au pied du rocher elle s'agite et répand des flots d'écume; plus avant, elle forme des ondulations majestueuses; enfin elle devient une immense plaine semée de quelques îles, et sillonnée par une multitude de navires.

La côte de Jasmund est couverte de pyrites, de coquillages pétrifiés, de cailloux roulés. Des blocs de granit sont répandus dans l'intérieur, ainsi que dans

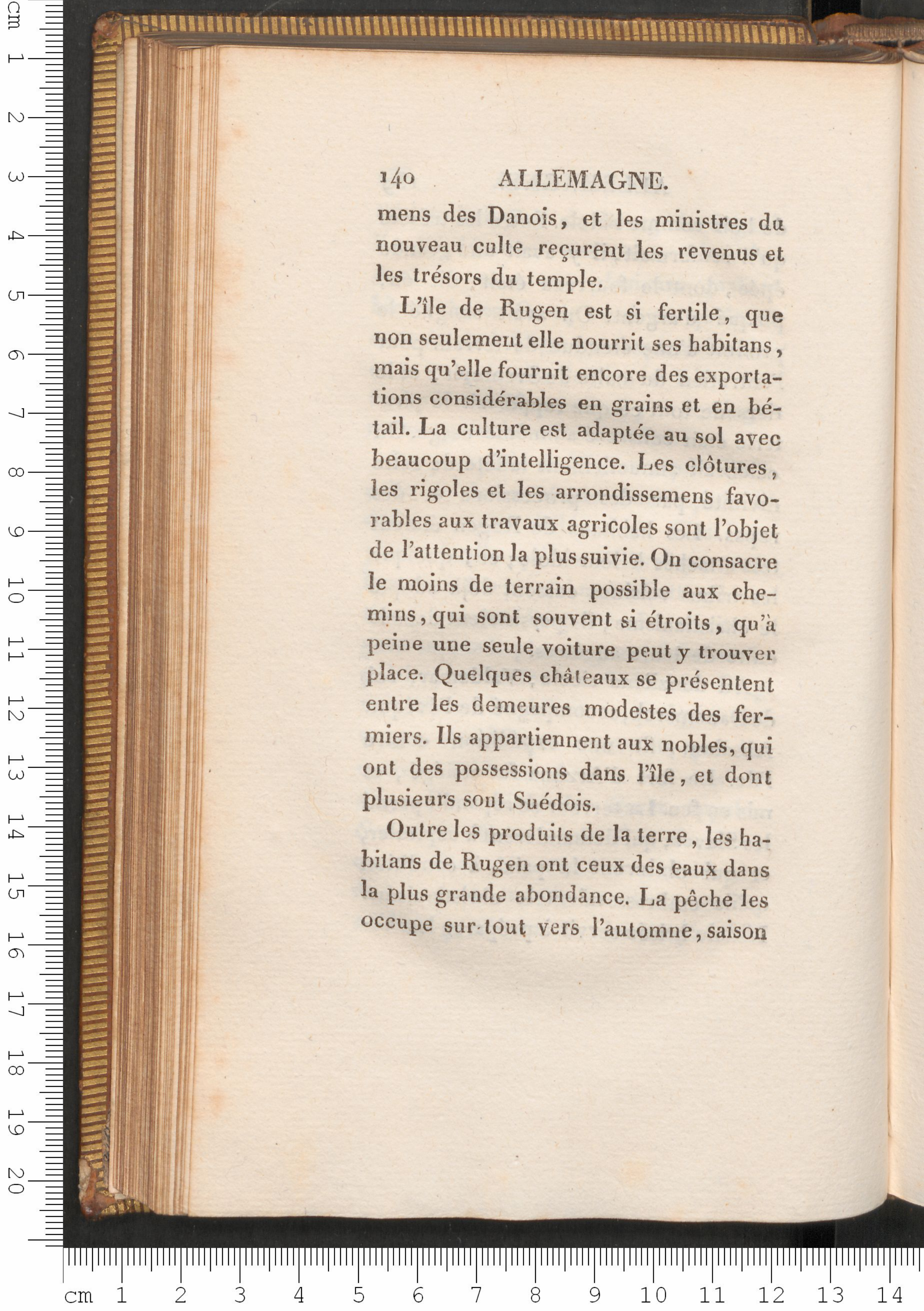
l'île entière. Près du bourg de Sagard il a été découvert une source minérale, dont les eaux ont plusieurs qualités bienfaisantes. On s'y rend de quelques endroits de l'Allemagne septentrionale, et le propriétaire du lieu a fait construire des édifices, où il y a des logemens agréables et commodes.

La presqu'île de Wittow, qui tient à celle de Jasmund par une espèce de défilé, a peu d'élévation. C'est une plaine fertile qui ne s'élève que vers l'extrémité septentrionale. Cette élévation, qui est le point du territoire germanique le plus rapproché du cercle polaire, porte le nom d'*Arcona*. On y voit encore les débris de quelques ouvrages de défense construits par les anciens habitans Arcona fut aussi le siége d'une idole des Slaves, appelée *Svantevit*. Cette idole était de bois ; quatre têtes s'élevaient sur son tronc ; de la main droite elle tenait une corne, et de la gauche un arc. Le temple était



de bois comme l'idole. Entre les trésors qu'il renfermait, il y avait une grande épée, dont le fourreau était, dit-on, plaqué d'argent. On avait assigné le produit d'une étendue de terrain pour l'entretien du culte de Svantevit, et le tiers de tout ce que rapportait la piraterie était consacré au même usage. On célébrait annuellement la fête de cette divinité par des processions et des repas. Les habitans de Rugen étaient très-attachés à leur idole; et, quoique les tribus voisines eussent déjà adopté le christianisme, ils persistaient dans le culte de leurs ancêtres.

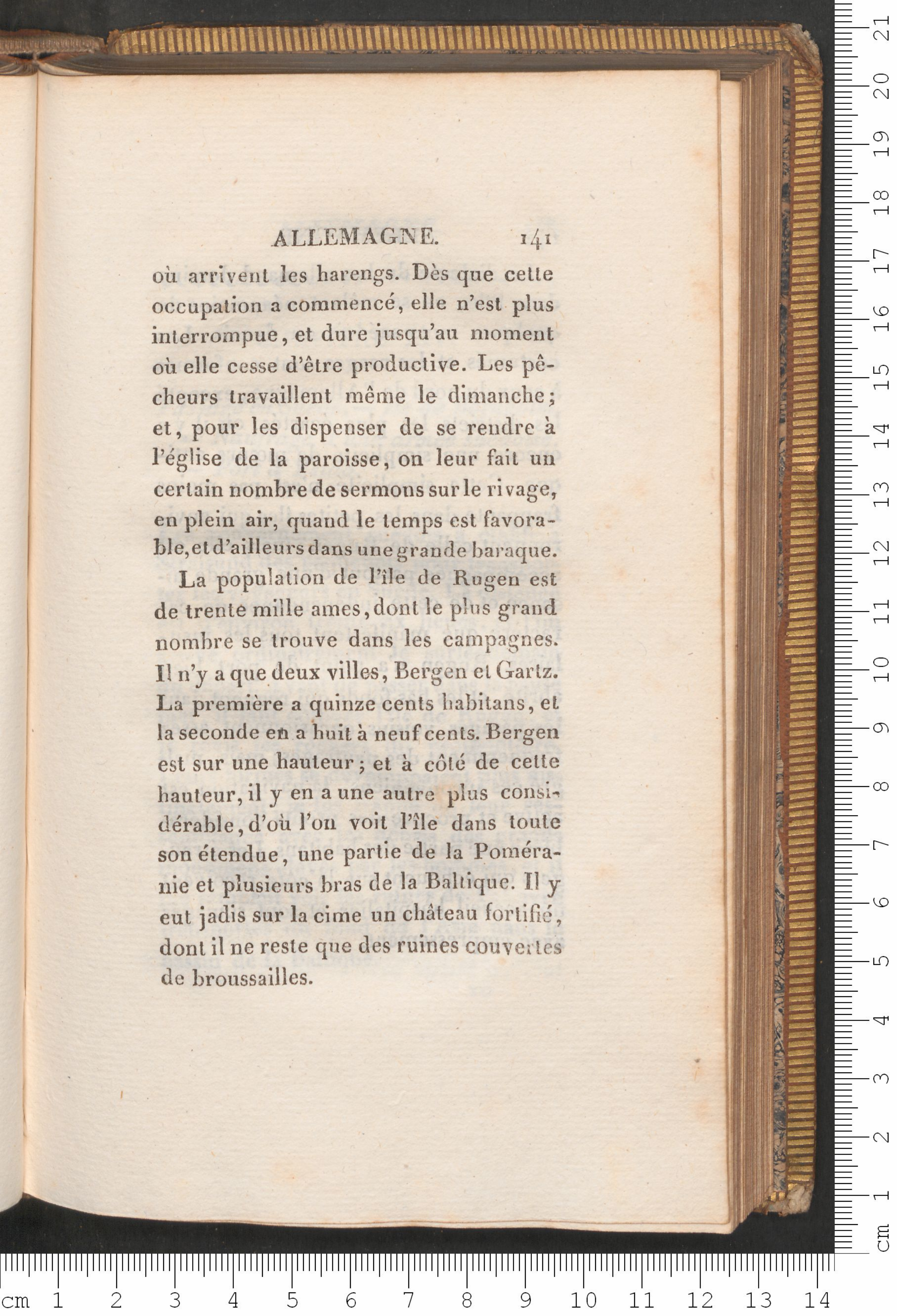
Au douzième siècle, Valdemar, roi de Danemarck, accompagné de l'évêque Absalom, fit une expédition contre l'île. Le fort d'Arcona fut assiégé, et mis en feu. La terreur se répandit parmi les Slaves, qui demandèrent à capituler, et qui obtinrent la paix, à condition qu'ils embrasseraient le christianisme. L'idole brisée servit à préparer les ali-



mens des Danois, et les ministres du nouveau culte reçurent les revenus et les trésors du temple.

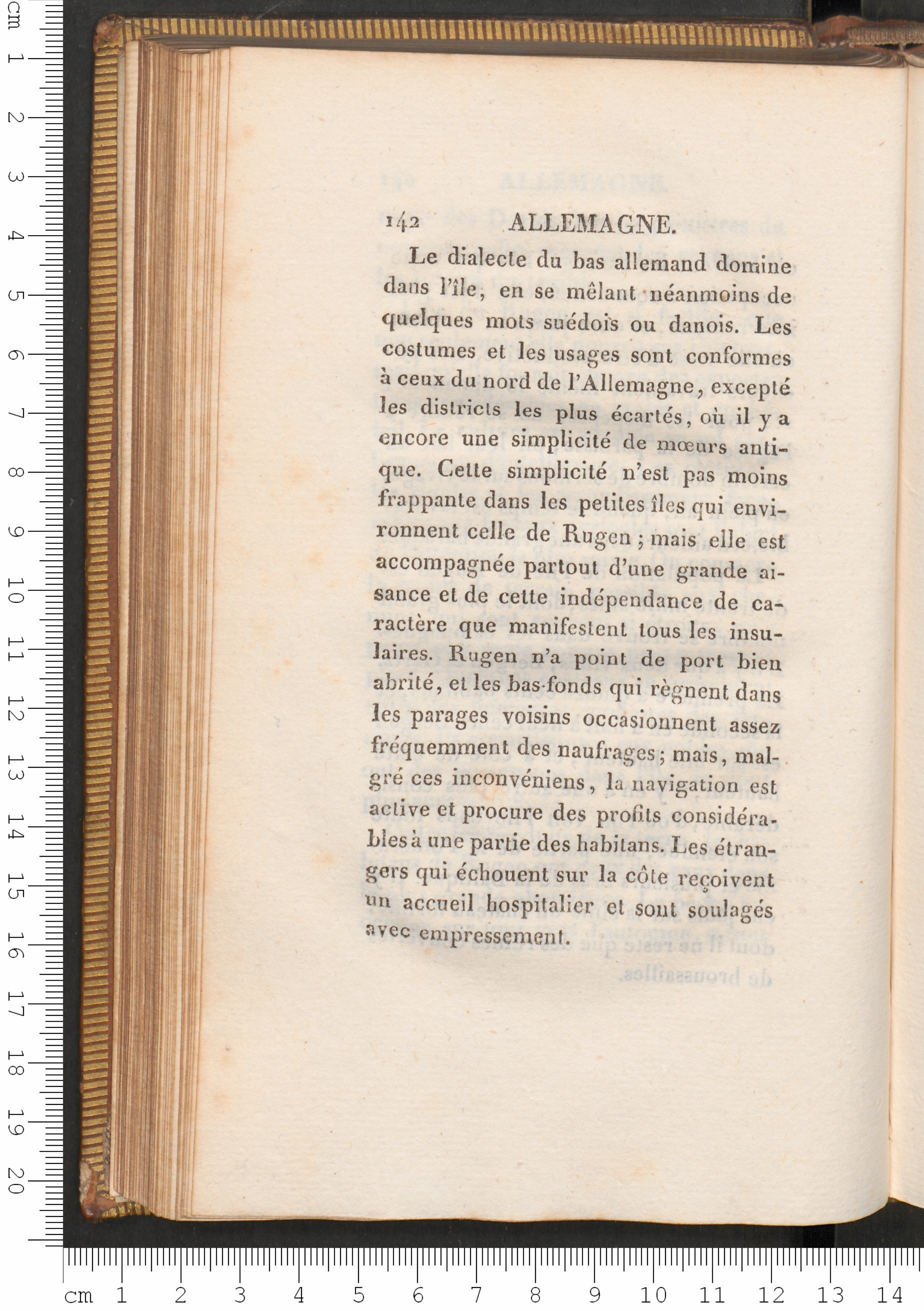
L'île de Rugen est si fertile, que non seulement elle nourrit ses habitans, mais qu'elle fournit encore des exportations considérables en grains et en bétail. La culture est adaptée au sol avec beaucoup d'intelligence. Les clôtures, les rigoles et les arrondissemens favorables aux travaux agricoles sont l'objet de l'attention la plus suivie. On consacre le moins de terrain possible aux chemins, qui sont souvent si étroits, qu'à peine une seule voiture peut y trouver place. Quelques châteaux se présentent entre les demeures modestes des fermiers. Ils appartiennent aux nobles, qui ont des possessions dans l'île, et dont plusieurs sont Suédois.

Outre les produits de la terre, les habitans de Rugen ont ceux des eaux dans la plus grande abondance. La pêche les occupe sur-tout vers l'automne, saison



où arrivent les harengs. Dès que cette occupation a commencé, elle n'est plus interrompue, et dure jusqu'au moment où elle cesse d'être productive. Les pêcheurs travaillent même le dimanche; et, pour les dispenser de se rendre à l'église de la paroisse, on leur fait un certain nombre de sermons sur le rivage, en plein air, quand le temps est favorable, et d'ailleurs dans une grande baraque.

La population de l'île de Rugen est de trente mille ames, dont le plus grand nombre se trouve dans les campagnes. Il n'y a que deux villes, Bergen et Gartz. La première a quinze cents habitans, et la seconde en a huit à neuf cents. Bergen est sur une hauteur; et à côté de cette hauteur, il y en a une autre plus considérable, d'où l'on voit l'île dans toute son étendue, une partie de la Poméranie et plusieurs bras de la Baltique. Il y eut jadis sur la cime un château fortifié, dont il ne reste que des ruines couvertes de broussailles.



Le dialecte du bas allemand domine dans l'île, en se mêlant néanmoins de quelques mots suédois ou danois. Les costumes et les usages sont conformes à ceux du nord de l'Allemagne, excepté les districts les plus écartés, où il y a encore une simplicité de mœurs antique. Cette simplicité n'est pas moins frappante dans les petites îles qui environnent celle de Rugen ; mais elle est accompagnée partout d'une grande aisance et de cette indépendance de caractère que manifestent tous les insulaires. Rugen n'a point de port bien abrité, et les bas-fonds qui règnent dans les parages voisins occasionnent assez fréquemment des naufrages ; mais, malgré ces inconvéniens, la navigation est active et procure des profits considérables à une partie des habitans. Les étrangers qui échouent sur la côte reçoivent un accueil hospitalier et sont soulagés avec empressement.

CHAPITRE LIV.

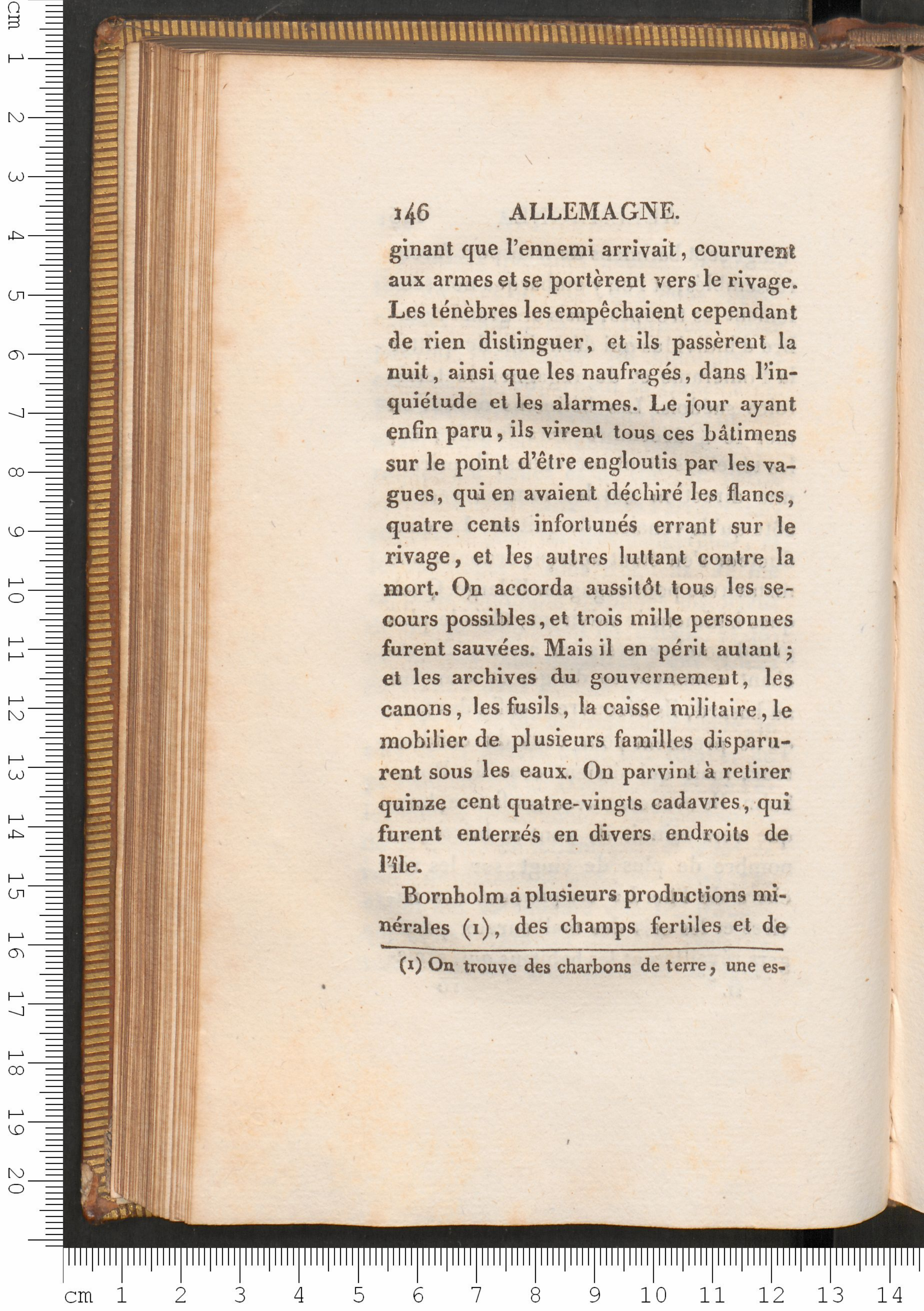
Passage en Suède. — Ile de Bornholm. — Naufrage d'une armée suédoise. — Port d'Ystad.

Le gouvernement suédois a établi à Stralsund des paquebots pour transporter les voyageurs en Suède. La distance est d'environ trente-six lieues, et l'on arrive ordinairement le surlendemain du départ. Avant de passer dans la haute mer, il faut côtoyer l'île de Rugen, et je revis les rochers du promontoire. Leurs formes se développaient plus distinctement ; je fus frappé de leur ressemblance avec les débris des grands monumens élevés par les hommes, et il me semblait voir les ruines de Palmyre transportés du fond de l'Asie dans le bassin de la Baltique.

Pendant quelques heures, la direction du vent fut telle, que nous approchâmes assez près de Bornholm pour pouvoir reconnaître les contours de cette île, qui appartient au Danemarck. Elle a une circonférence de trente lieues, et sur toute cette étendue elle est environnée de bancs et de rocs en partie cachés sous les eaux. Dans l'arrière-saison, cette côte est très-dangereuse, et les naufrages y sont fréquens. Je me rappelai celui dont quelques historiens de Suède rapportent les détails, et qui est un des plus désastreux qui jamais ait eu lieu dans aucune mer.

Vers la fin du dix-septième siècle, le sort de la guerre avait fait tomber au pouvoir du roi de Danemarck et de l'électeur de Brandebourg les possessions de la Suède en Allemagne, et la forteresse de Stralsund avait été prise. On obtint des vainqueurs que les troupes qui avaient capitulé seraient transportées en Suède avec armes et bagages.

Vingt-sept bâtimens de transport furent rassemblés, et l'on y embarqua non seulement les troupes, mais un grand nombre d'individus qui désiraient de quitter la Poméranie et de regagner le territoire suédois. Les bâtimens mirent en mer le 4 décembre vers le soir; et, les ténèbres étant survenues, ils prirent une direction qui les ramena vers la côte qu'ils venaient de quitter. Le conducteur s'en étant aperçu, ordonna une manœuvre pour regagner le large. Quelques bâtimens le suivirent; mais le plus grand nombre resta en arrière. Ne sachant comment se diriger et avançant au hasard, ils découvrent enfin des feux qu'ils prennent pour ceux du conducteur, mais qui étaient ceux de Bornholm. Ils avancent avec confiance, lorsque vers minuit ils vont se briser, au nombre de plus de vingt, sur les rochers de l'île. Le craquement des navires et les cris des malheureux passagers réveillèrent les habitans qui, s'ima-



ginant que l'ennemi arrivait, coururent aux armes et se portèrent vers le rivage. Les ténèbres les empêchaient cependant de rien distinguer, et ils passèrent la nuit, ainsi que les naufragés, dans l'inquiétude et les alarmes. Le jour ayant enfin paru, ils virent tous ces bâtimens sur le point d'être engloutis par les vagues, qui en avaient déchiré les flancs, quatre cents infortunés errant sur le rivage, et les autres luttant contre la mort. On accorda aussitôt tous les secours possibles, et trois mille personnes furent sauvées. Mais il en périt autant; et les archives du gouvernement, les canons, les fusils, la caisse militaire, le mobilier de plusieurs familles disparurent sous les eaux. On parvint à retirer quinze cent quatre-vingts cadavres, qui furent enterrés en divers endroits de l'île.

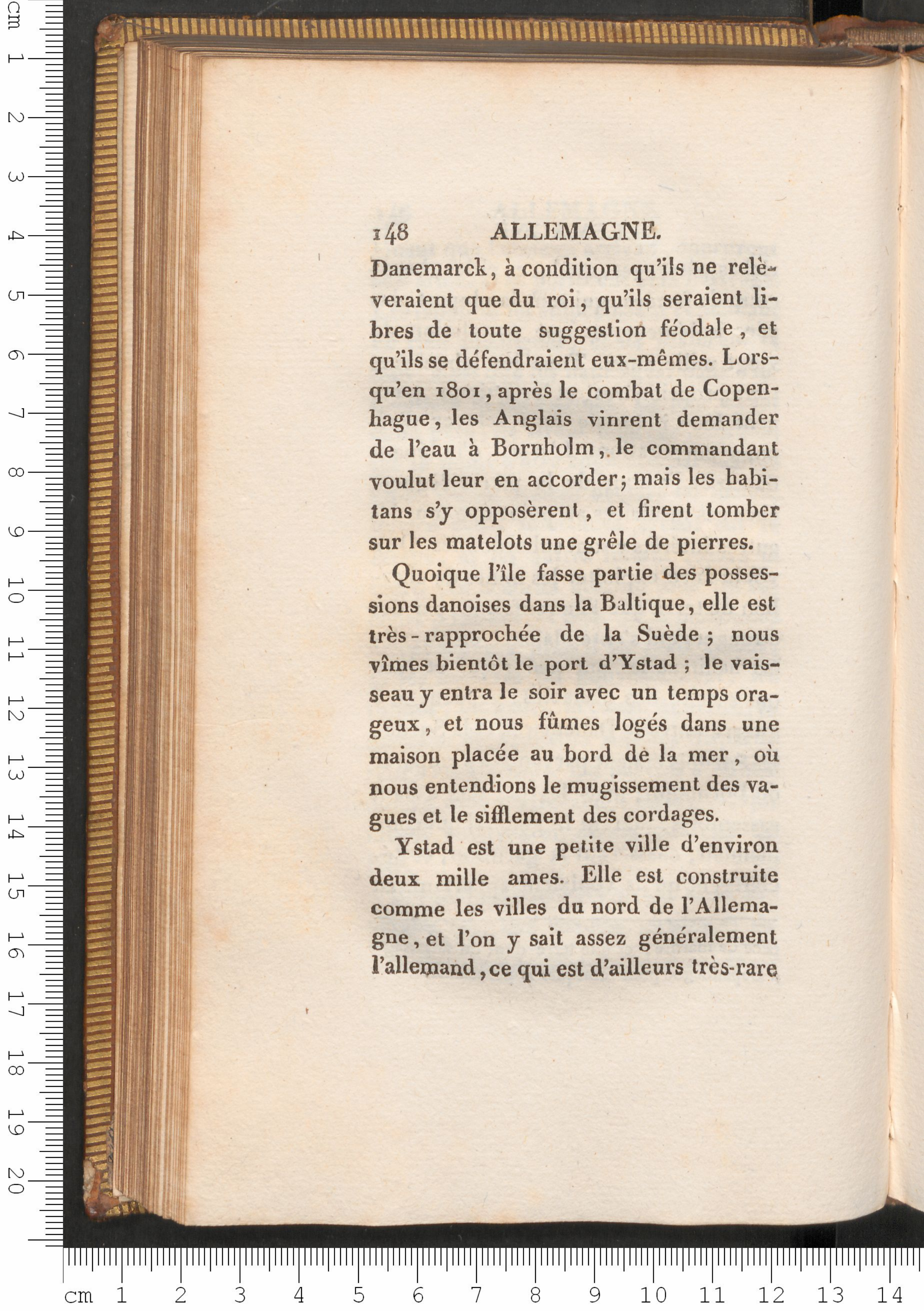
Bornholm a plusieurs productions minérales (1), des champs fertiles et de

(1) On trouve des charbons de terre, une es-

riches pâturages, quelques villes, beaucoup de fermes, qui sont la plupart placées isolément, et une population de vingt mille ames. Tous les laboureurs sont propriétaires, et les artisans exercent leur industrie sans relever d'aucune corporation. L'esprit d'indépendance et l'amour de la patrie règnent chez ces insulaires au point que tous les autres intérêts y sont subordonnés. On a voulu faire exploiter les mines de charbon de terre que l'île renferme, par des étrangers qui s'entendaient à ce travail; les habitans les ont mal reçus et leur ont suscité des obstacles : pendant une guerre entre le Danemarck et la Suède, les Suédois étaient parvenus à s'emparer de Bornholm; mais les paysans s'étant rassemblés, tuèrent le général qui commandait, chassèrent la garnison, et déclarèrent qu'ils voulaient appartenir au

---

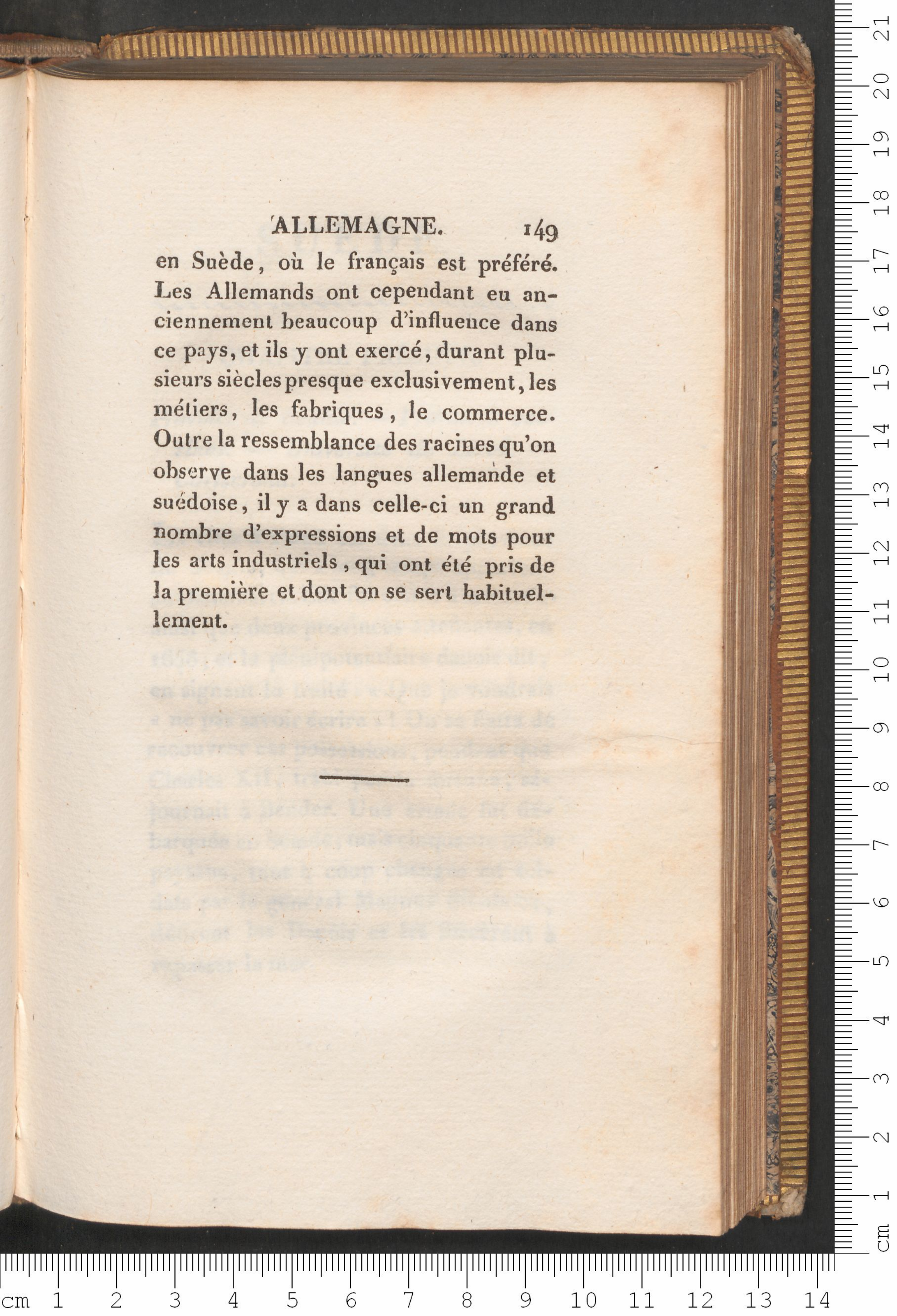
pèce de marbre, et une terre dont on fait usage à Copenhague pour fabriquer la porcelaine.



Danemarck, à condition qu'ils ne relèveraient que du roi, qu'ils seraient libres de toute suggestion féodale, et qu'ils se défendraient eux-mêmes. Lorsqu'en 1801, après le combat de Copenhague, les Anglais vinrent demander de l'eau à Bornholm, le commandant voulut leur en accorder; mais les habitans s'y opposèrent, et firent tomber sur les matelots une grêle de pierres.

Quoique l'île fasse partie des possessions danoises dans la Baltique, elle est très-rapprochée de la Suède; nous vîmes bientôt le port d'Ystad; le vaisseau y entra le soir avec un temps orageux, et nous fûmes logés dans une maison placée au bord de la mer, où nous entendions le mugissement des vagues et le sifflement des cordages.

Ystad est une petite ville d'environ deux mille ames. Elle est construite comme les villes du nord de l'Allemagne, et l'on y sait assez généralement l'allemand, ce qui est d'ailleurs très-rare



en Suède, où le français est préféré. Les Allemands ont cependant eu anciennement beaucoup d'influence dans ce pays, et ils y ont exercé, durant plusieurs siècles presque exclusivement, les métiers, les fabriques, le commerce. Outre la ressemblance des racines qu'on observe dans les langues allemande et suédoise, il y a dans celle-ci un grand nombre d'expressions et de mots pour les arts industriels, qui ont été pris de la première et dont on se sert habituellement.

SUÈDE.

CHAPITRE PREMIER.

Province de Scanie. — Provinces voisines. — Université de Lund. — Carlscrona.

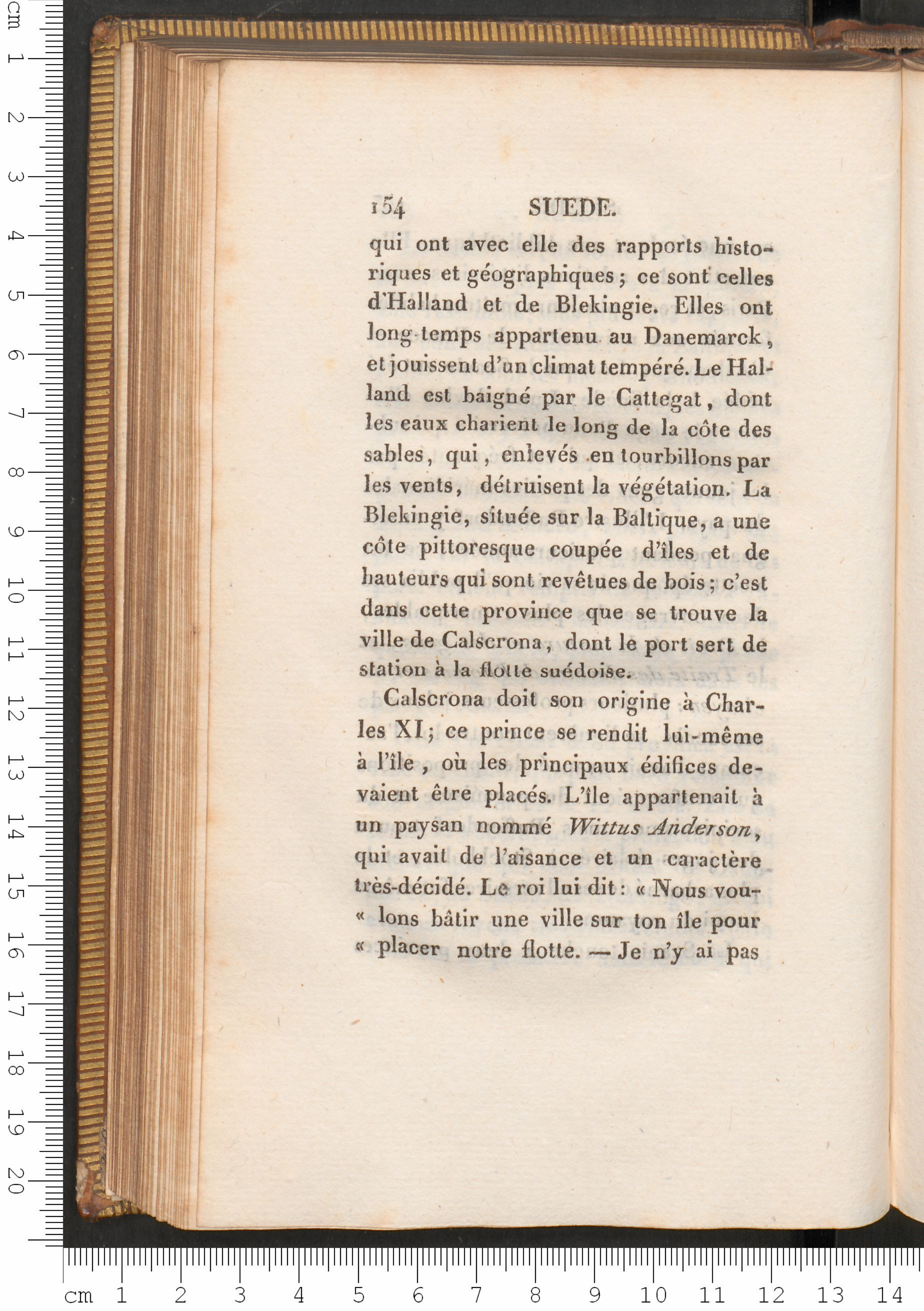
La ville d'Ystad est dans la province de Scanie, qui a long-temps appartenu au Danemarck. Elle fut cédée à la Suède, ainsi que deux provinces attenantes, en 1658; et le plénipotentiaire danois dit, en signant le traité : « Que je voudrais « ne pas savoir écrire » ! On se flatta de recouvrer ces possessions, pendant que Charles XII, trahi par la fortune, séjournait à Bender. Une armée fut débarquée en Scanie; mais cinquante mille paysans, tout à coup changés en soldats par le général Magnus Stenbock, défirent les Danois et les forcèrent à repasser la mer.

La Scanie est, de toutes les parties de la Suède, la plus propre à la culture. Elle ressemble, sous plusieurs rapports, aux contrées situées entre la Baltique et l'Elbe; ce sont les mêmes phénomènes, les mêmes formes de terrain, les mêmes produits. Il y a également de l'analogie entre le caractère, les mœurs et les usages des habitans. Les villes, qui sont en assez grand nombre, ont la plupart des ports sur la Baltique. Plusieurs de ces ports étaient remplis de vaisseaux lubukois, brémois, hollandais, dans le quinzième siècle, pour faire la pêche du hareng qui abondait alors dans les parages voisins.

Dans l'intérieur de la province est la ville de Lund, qui peut faire remonter son origine vers le 12e siècle. Elle se forma et s'accrut sous la protection d'un archevêque qui était primat de Danemarck, de Suède, de Norwège, et qui avait un revenu très-considérable. Cette ville fut la première dans le nord qui

eut une école et une bibliothèque. Elle entretint des relations littéraires avec Paris, et reçut plusieurs maîtres habiles formés aux universités de France et d'Allemagne. Lorsque la Scanie eut été cédée à la Suède, Lund devint elle-même le siége d'une université qui subsiste encore, et qui est fréquentée par les jeunes gens des parties méridionales du pays. L'illustre Puffendorf y enseigna pendant plusieurs années; ce fut à cette époque de sa vie qu'il publia ses deux ouvrages les plus remarquables, le *Droit de la nature et des gens*, et le *Traité des devoirs de l'homme et du citoyen :* plusieurs professeurs, jaloux de ses succès, se liguèrent contre lui, l'accusant d'avoir avancé des propositions qui renfermaient du paganisme et du socinianisme ; mais Puffendorf trouva des juges éclairés à Stockholm, et le plus acharné de ses adversaires fut même banni du royaume.

La Scanie touche à deux provinces

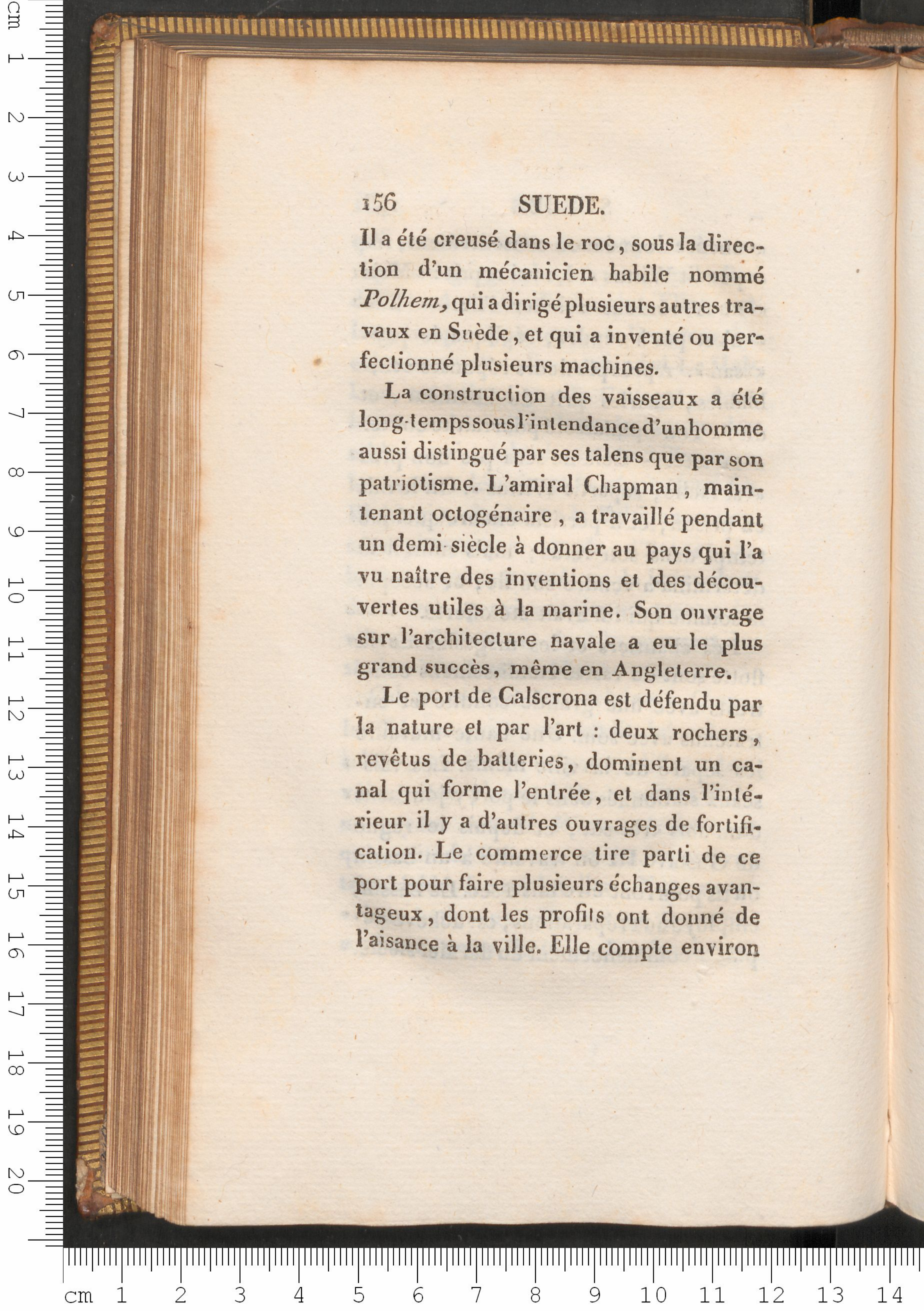


qui ont avec elle des rapports historiques et géographiques; ce sont celles d'Halland et de Blekingie. Elles ont long-temps appartenu au Danemarck, et jouissent d'un climat tempéré. Le Halland est baigné par le Cattegat, dont les eaux charient le long de la côte des sables, qui, enlevés en tourbillons par les vents, détruisent la végétation. La Blekingie, située sur la Baltique, a une côte pittoresque coupée d'îles et de hauteurs qui sont revêtues de bois; c'est dans cette province que se trouve la ville de Calscrona, dont le port sert de station à la flotte suédoise.

Calscrona doit son origine à Charles XI; ce prince se rendit lui-même à l'île, où les principaux édifices devaient être placés. L'île appartenait à un paysan nommé *Wittus Anderson*, qui avait de l'aisance et un caractère très-décidé. Le roi lui dit: « Nous vou« lons bâtir une ville sur ton île pour « placer notre flotte. — Je n'y ai pas

« encore donné mon consentement, ré-
« pondit Wittus ». Le roi reprit : « Mais
« nous voulons acheter l'île. — Elle
« n'est pas à vendre, répliqua le pay-
« san ». Après plusieurs réponses semblables, Charles prit de l'humeur, et dit : « Ton opiniâtreté pourrait te coûter
« la tête. — Cela ne sera pas non plus
« si facile, repartit Wittus ». On le mit en prison, et il persista encore quelque temps dans son refus ; mais enfin il se détermina à vendre son île, et accepta la somme qui lui avait été offerte.

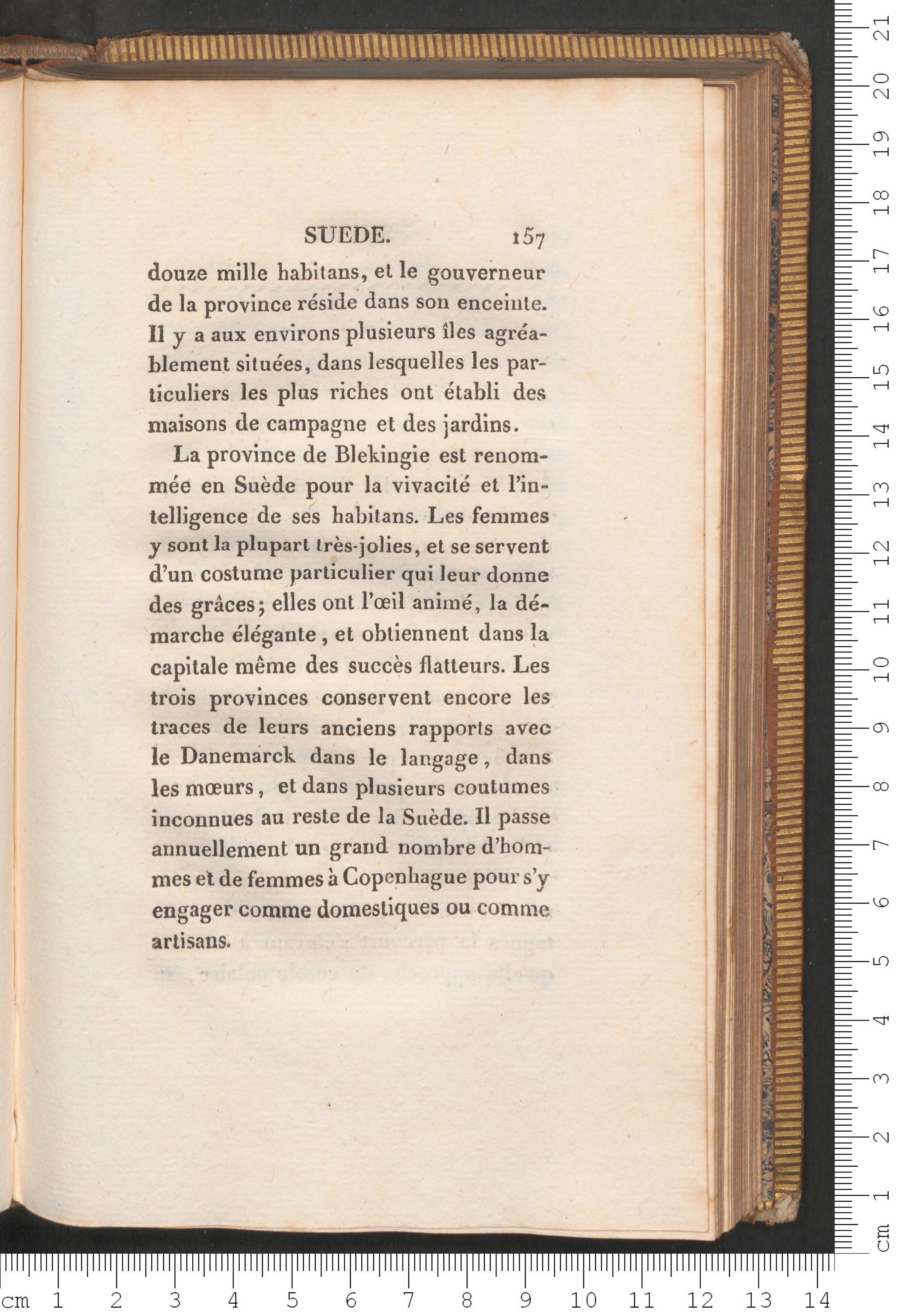
Les chantiers et les magasins de la flotte sont de vastes établissemens construits avec une grande solidité et entretenus avec soin. Une haute muraille les sépare de la ville même. Les vaisseaux stationnés dans le port y jouissent d'un abri très-sûr, et depuis le règne de Gustave III on travaille à un bassin où ils pourront être mis à sec. Le bassin, employé aux réparations, est achevé depuis le commencement du dernier siècle.



Il a été creusé dans le roc, sous la direction d'un mécanicien habile nommé *Polhem*, qui a dirigé plusieurs autres travaux en Suède, et qui a inventé ou perfectionné plusieurs machines.

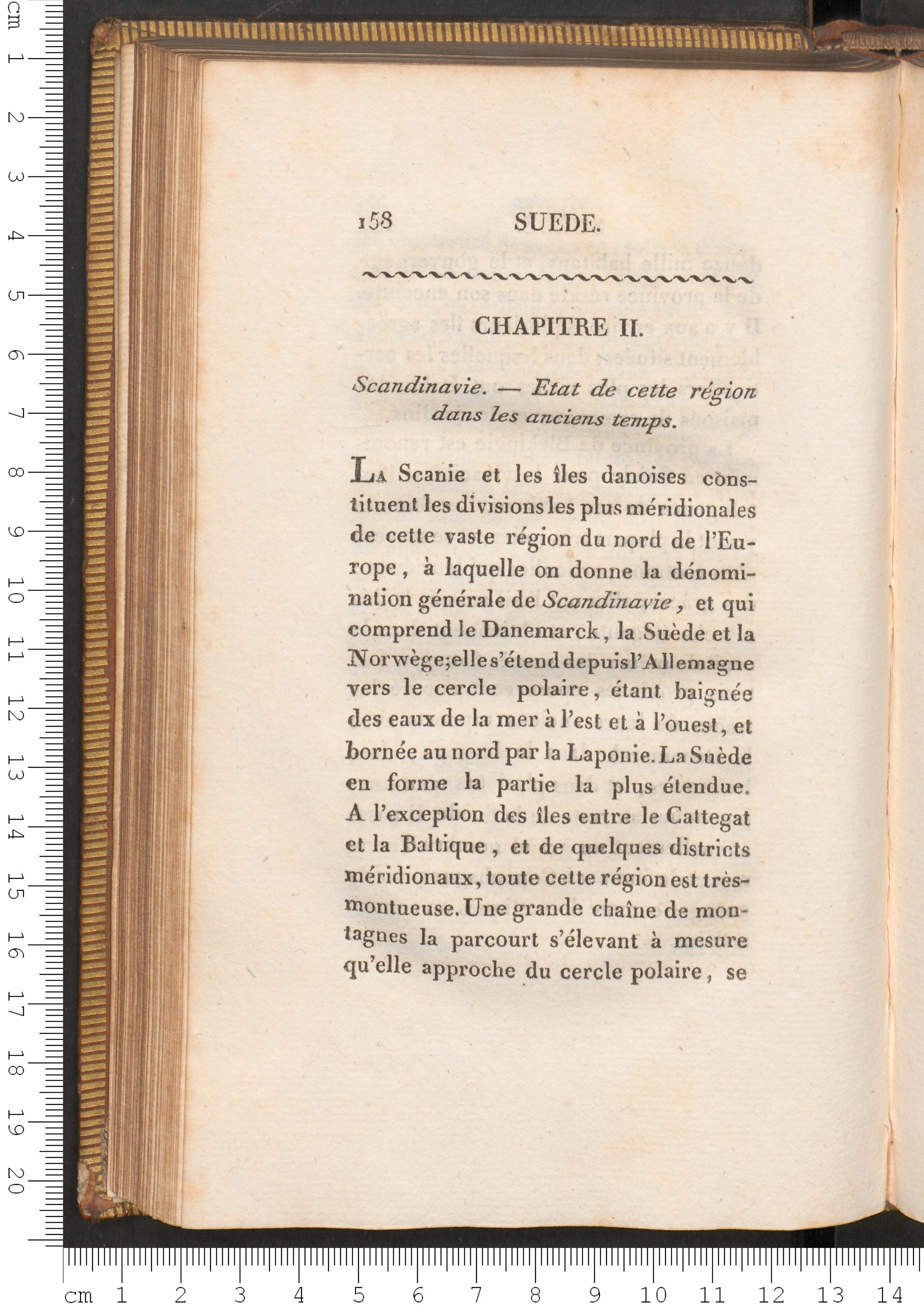
La construction des vaisseaux a été long-temps sous l'intendance d'un homme aussi distingué par ses talens que par son patriotisme. L'amiral Chapman, maintenant octogénaire, a travaillé pendant un demi-siècle à donner au pays qui l'a vu naître des inventions et des découvertes utiles à la marine. Son ouvrage sur l'architecture navale a eu le plus grand succès, même en Angleterre.

Le port de Calscrona est défendu par la nature et par l'art : deux rochers, revêtus de batteries, dominent un canal qui forme l'entrée, et dans l'intérieur il y a d'autres ouvrages de fortification. Le commerce tire parti de ce port pour faire plusieurs échanges avantageux, dont les profits ont donné de l'aisance à la ville. Elle compte environ



douze mille habitans, et le gouverneur de la province réside dans son enceinte. Il y a aux environs plusieurs îles agréablement situées, dans lesquelles les particuliers les plus riches ont établi des maisons de campagne et des jardins.

La province de Blekingie est renommée en Suède pour la vivacité et l'intelligence de ses habitans. Les femmes y sont la plupart très-jolies, et se servent d'un costume particulier qui leur donne des grâces; elles ont l'œil animé, la démarche élégante, et obtiennent dans la capitale même des succès flatteurs. Les trois provinces conservent encore les traces de leurs anciens rapports avec le Danemarck dans le langage, dans les mœurs, et dans plusieurs coutumes inconnues au reste de la Suède. Il passe annuellement un grand nombre d'hommes et de femmes à Copenhague pour s'y engager comme domestiques ou comme artisans.



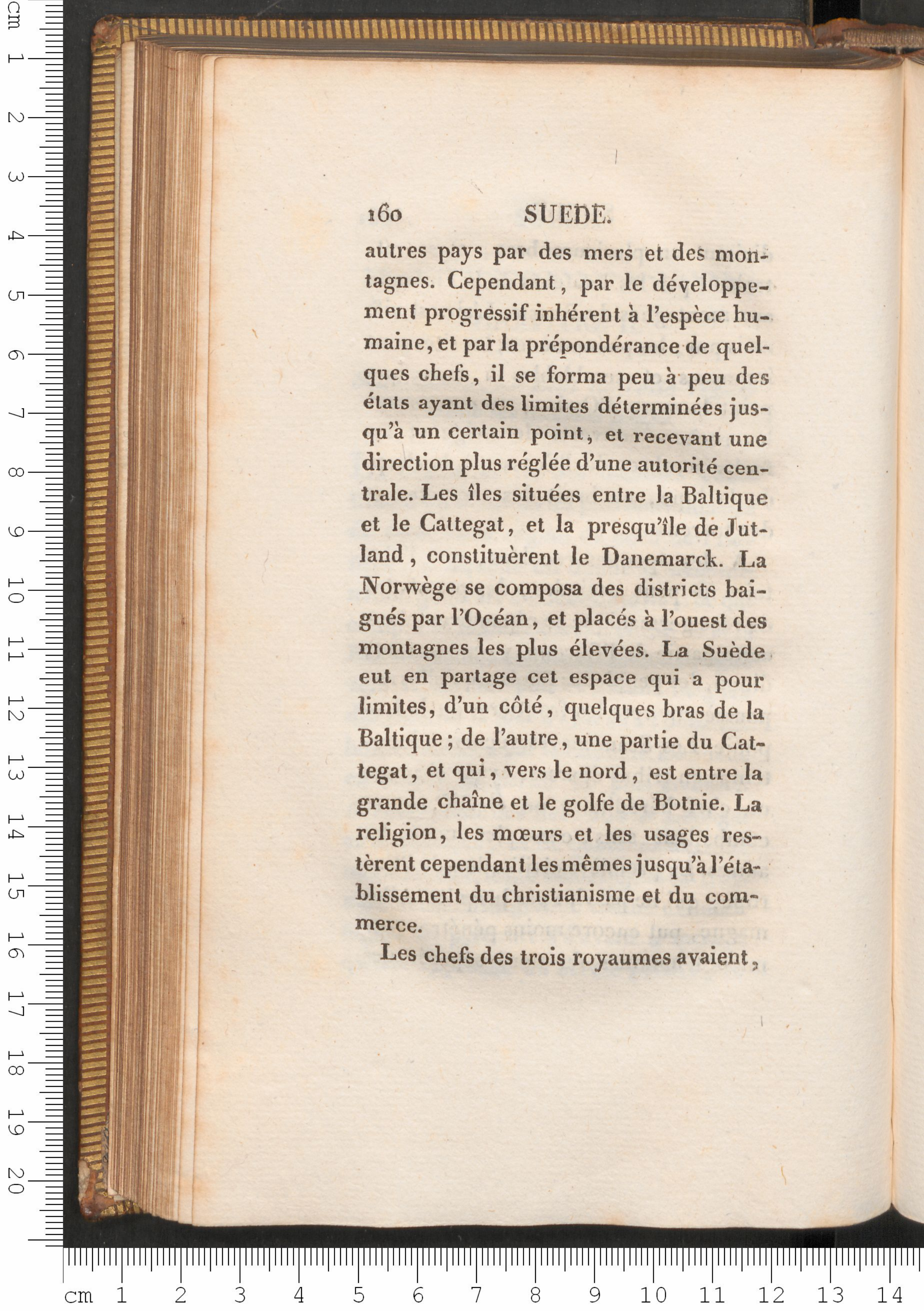
CHAPITRE II.

Scandinavie. — Etat de cette région dans les anciens temps.

La Scanie et les îles danoises constituent les divisions les plus méridionales de cette vaste région du nord de l'Europe, à laquelle on donne la dénomination générale de *Scandinavie*, et qui comprend le Danemarck, la Suède et la Norwège; elle s'étend depuis l'Allemagne vers le cercle polaire, étant baignée des eaux de la mer à l'est et à l'ouest, et bornée au nord par la Laponie. La Suède en forme la partie la plus étendue. A l'exception des îles entre le Cattegat et la Baltique, et de quelques districts méridionaux, toute cette région est très-montueuse. Une grande chaîne de montagnes la parcourt s'élevant à mesure qu'elle approche du cercle polaire, se

divisant en plusieurs bras, et se rattachant par les hauteurs de la Finlande aux montagnes de Russie. L'air est vif, mais pur; les phénomènes, les sites sont imposans et semblables à ceux que peint la muse d'Ossian, en parcourant les rochers couverts de neige et les forêts sombres de l'Ecosse, à la clarté de la lune, au bruit des tempêtes et des torrens.

A des époques reculées, que l'histoire ne peut atteindre, des peuplades de race germanique se répandirent dans cette partie de l'Europe, y rencontrant, dit-on, des peuplades finoises qu'elles repoussèrent vers les frontières de la Laponie. Les Scandinaves vécurent longtemps en tribus éparses, ayant chacune un chef héréditaire ou électif, et se combattant sans cesse les unes les autres. La première civilisation de l'Europe, qui ne parvint pas jusqu'en Allemagne, put encore moins pénétrer parmi ces hommes du nord séparés des

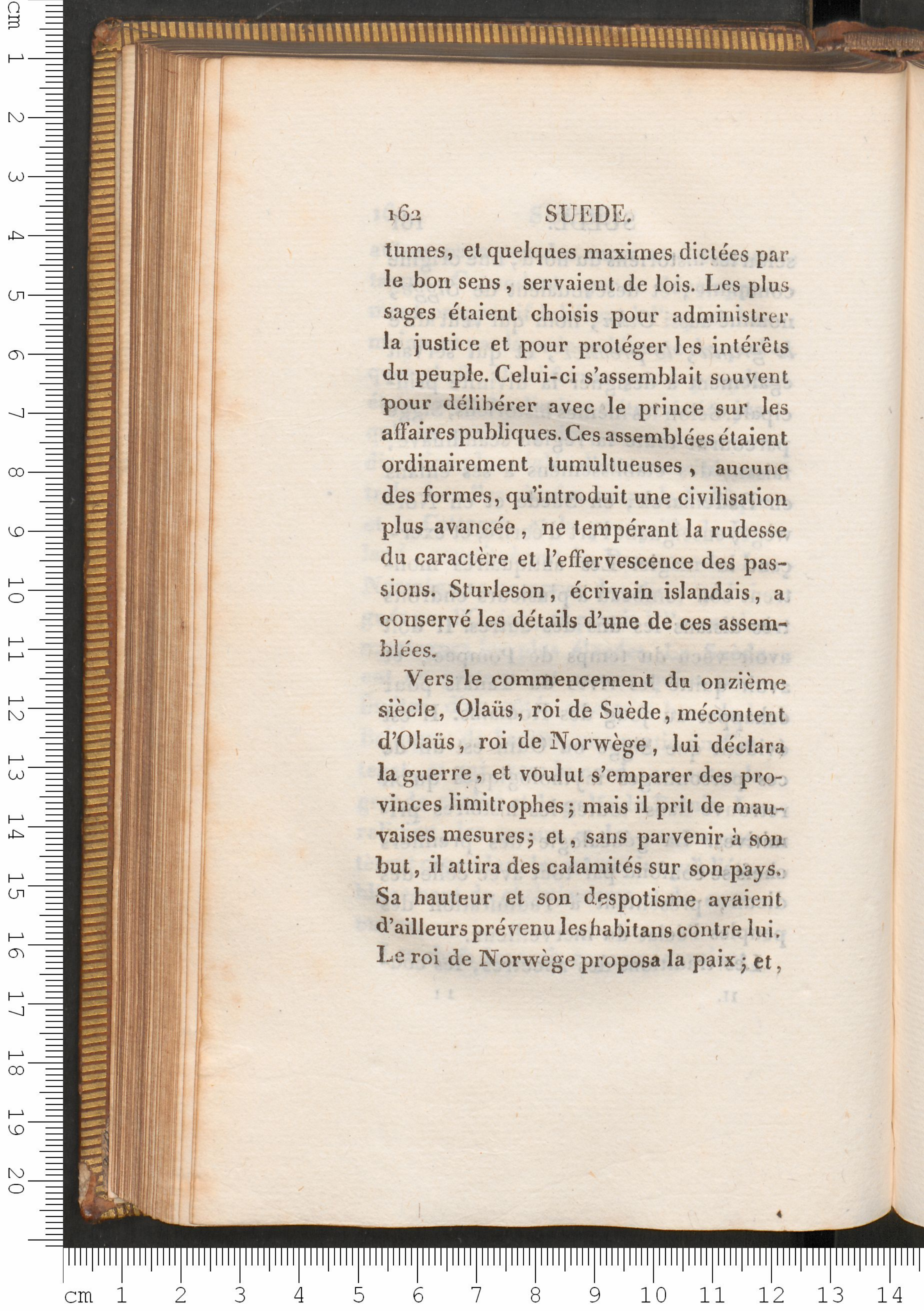


autres pays par des mers et des montagnes. Cependant, par le développement progressif inhérent à l'espèce humaine, et par la prépondérance de quelques chefs, il se forma peu à peu des états ayant des limites déterminées jusqu'à un certain point, et recevant une direction plus réglée d'une autorité centrale. Les îles situées entre la Baltique et le Cattegat, et la presqu'île de Jutland, constituèrent le Danemarck. La Norwège se composa des districts baignés par l'Océan, et placés à l'ouest des montagnes les plus élevées. La Suède eut en partage cet espace qui a pour limites, d'un côté, quelques bras de la Baltique; de l'autre, une partie du Cattegat, et qui, vers le nord, est entre la grande chaîne et le golfe de Botnie. La religion, les mœurs et les usages restèrent cependant les mêmes jusqu'à l'établissement du christianisme et du commerce.

Les chefs des trois royaumes avaient,

selon les historiens du nord, une origine commune, et descendaient de *Sigge*, nommé aussi *Odin*, nom qui veut dire *le grand*, *le premier*, et qui servait également à désigner la divinité principale. Selon les mêmes historiens, Sigge parcourut toute la région scandinave, faisant des établissemens à ses enfans en Danemarck, en Suède et en Norwège, enseignant l'art d'écrire, et exerçant la magie. Les antiquaires montrent son tombeau à plusieurs endroits très-distans les uns des autres. Il doit avoir vécu du temps de Pompée, et avoir quitté les rives du Tanaïs pour échapper au joug des Romains. Il est évident que Sigge ou Odin est un de ces personnages mythologiques qu'on retrouve dans toutes les histoires primitives. La généalogie des premiers chefs se confond par-tout avec celle des dieux, présentant à l'admiration des peuples l'éclat du merveilleux.

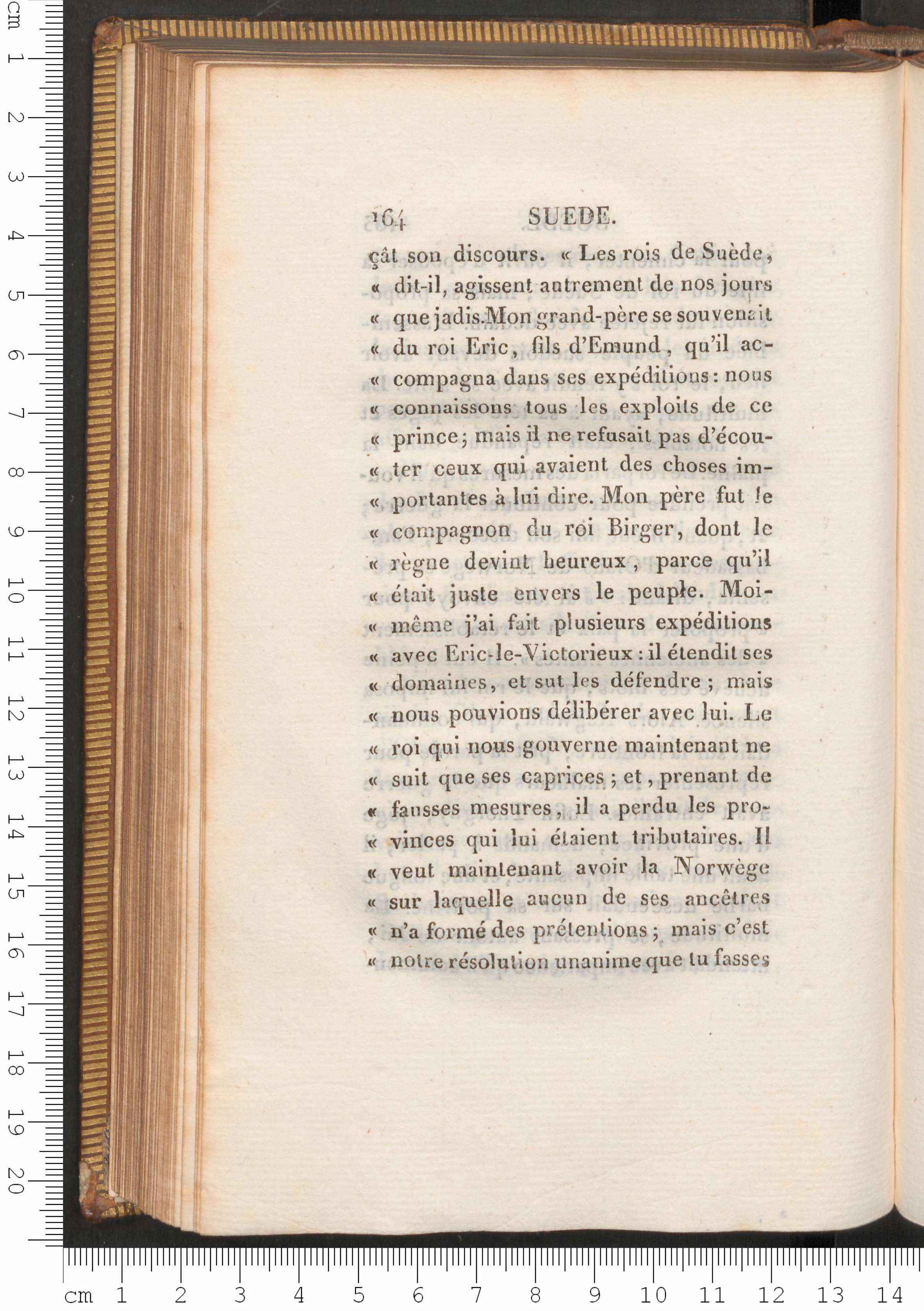
Les traditions des ancêtres, les cou-



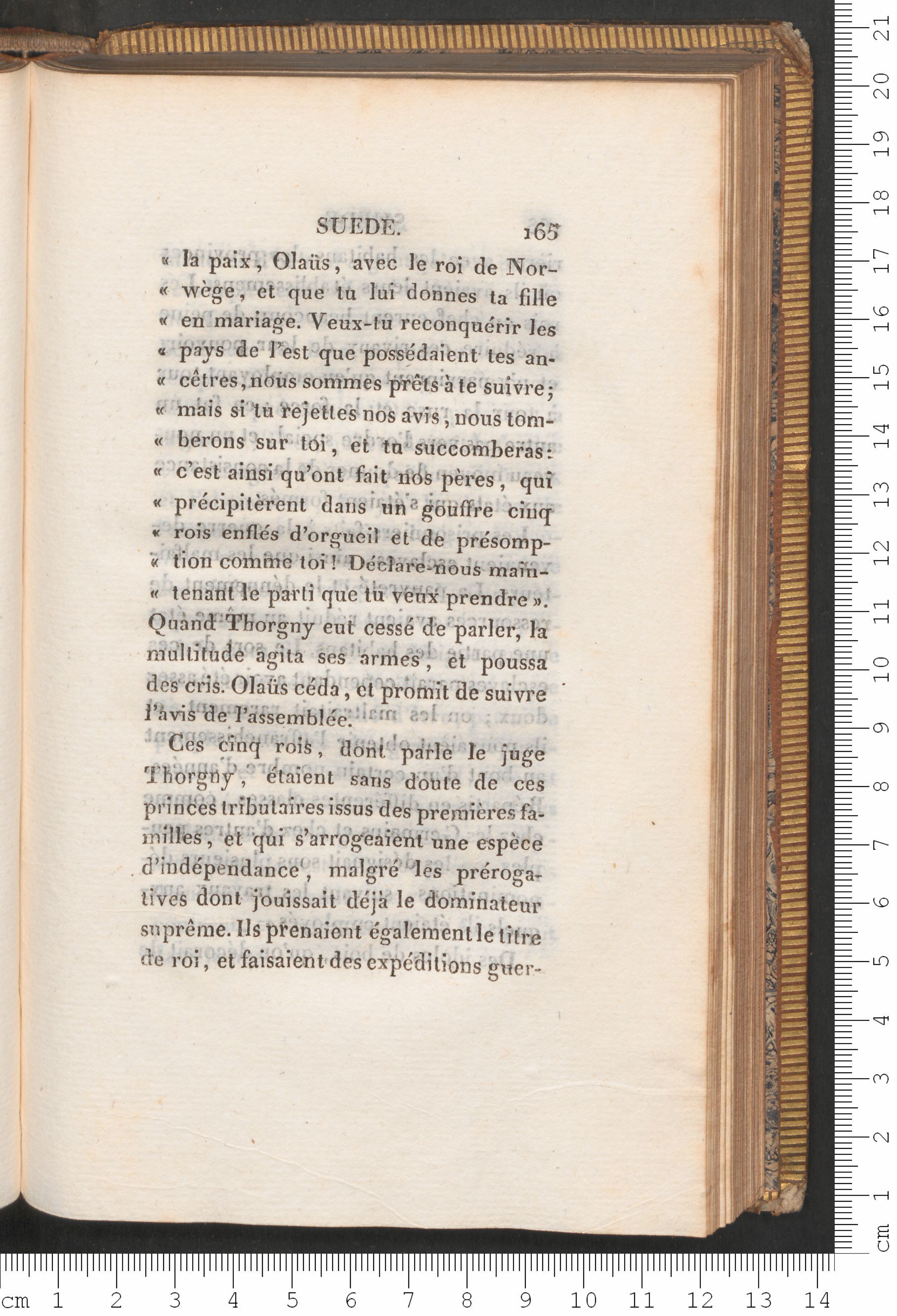
tumes, et quelques maximes dictées par le bon sens, servaient de lois. Les plus sages étaient choisis pour administrer la justice et pour protéger les intérêts du peuple. Celui-ci s'assemblait souvent pour délibérer avec le prince sur les affaires publiques. Ces assemblées étaient ordinairement tumultueuses, aucune des formes, qu'introduit une civilisation plus avancée, ne tempérant la rudesse du caractère et l'effervescence des passions. Sturleson, écrivain islandais, a conservé les détails d'une de ces assemblées.

Vers le commencement du onzième siècle, Olaüs, roi de Suède, mécontent d'Olaüs, roi de Norwège, lui déclara la guerre, et voulut s'emparer des provinces limitrophes; mais il prit de mauvaises mesures; et, sans parvenir à son but, il attira des calamités sur son pays. Sa hauteur et son despotisme avaient d'ailleurs prévenu les habitans contre lui. Le roi de Norwège proposa la paix; et,

pour la cimenter, il offrit d'épouser la fille du roi de Suède, mais sa proposition fut rejetée avec dédain. L'assemblée du peuple suédois devant avoir lieu, le roi s'y rendit avec sa suite. La multitude, ayant à sa tête les juges et les notables, était répandue dans la plaine. Le roi parla des mesures qu'il voulait prendre pour continuer la guerre; et, quand il eut fini son discours, l'ambassadeur d'Olaüs de Norwège se présenta, disant : « J'ai été envoyé pour « proposer la paix et le rétablissement « des anciennes limites ». Il eut à peine achevé ces mots, que le roi lui imposa silence. Alors Ragwald, qui commandait sur la frontière, prit la parole pour représenter les malheurs que la guerre avait entraînés. Enfin Thorgny, juge d'une province, demanda à parler; il avait une taille imposante, et une longue barbe descendait sur sa poitrine. La multitude, se pressant autour de lui, attendait avec impatience qu'il commen-

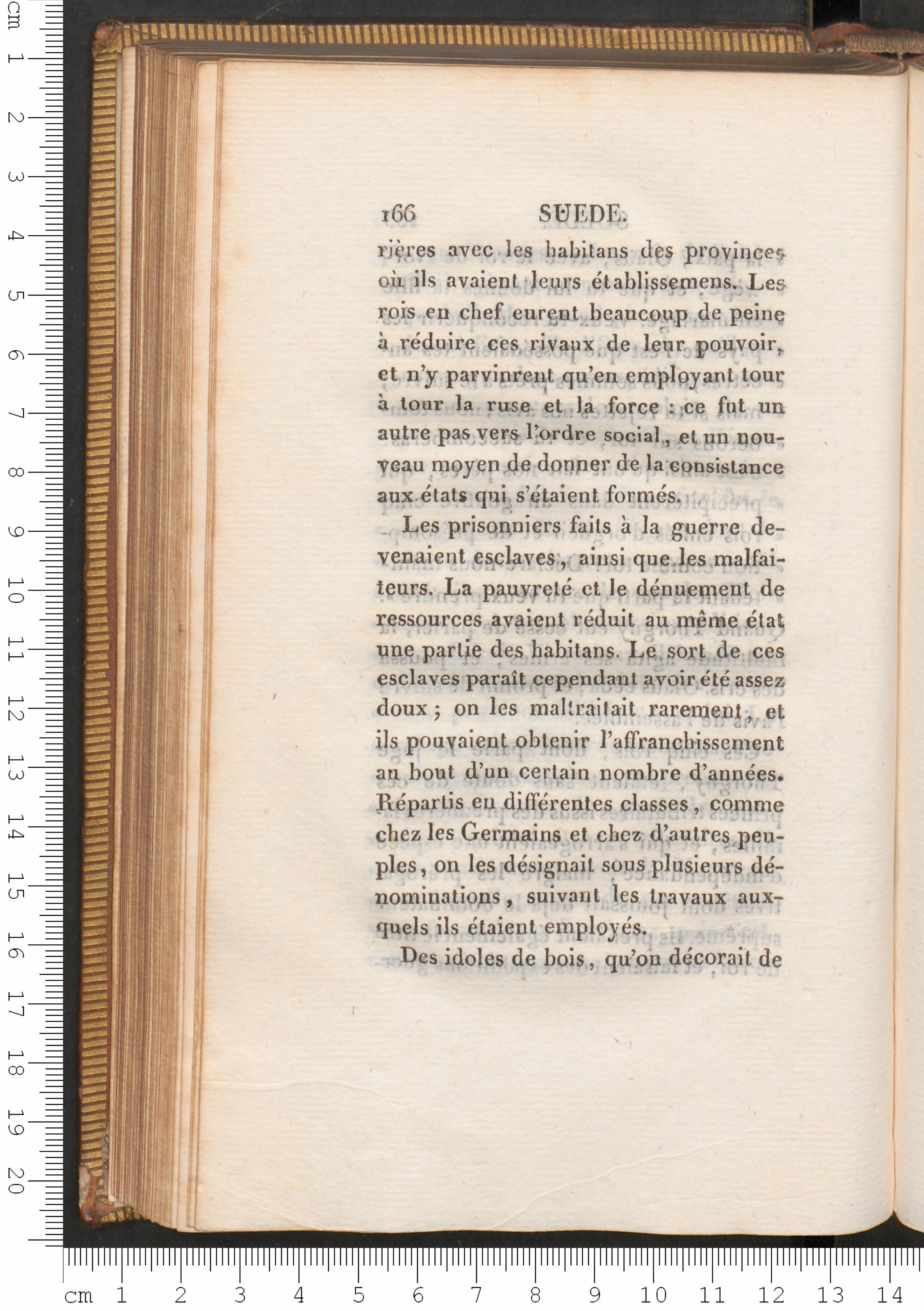


çât son discours. « Les rois de Suède,
« dit-il, agissent autrement de nos jours
« que jadis. Mon grand-père se souvenait
« du roi Eric, fils d'Emund, qu'il ac-
« compagna dans ses expéditions : nous
« connaissons tous les exploits de ce
« prince ; mais il ne refusait pas d'écou-
« ter ceux qui avaient des choses im-
« portantes à lui dire. Mon père fut le
« compagnon du roi Birger, dont le
« règne devint heureux, parce qu'il
« était juste envers le peuple. Moi-
« même j'ai fait plusieurs expéditions
« avec Eric-le-Victorieux : il étendit ses
« domaines, et sut les défendre ; mais
« nous pouvions délibérer avec lui. Le
« roi qui nous gouverne maintenant ne
« suit que ses caprices ; et, prenant de
« fausses mesures, il a perdu les pro-
« vinces qui lui étaient tributaires. Il
« veut maintenant avoir la Norwège
« sur laquelle aucun de ses ancêtres
« n'a formé des prétentions ; mais c'est
« notre résolution unanime que tu fasses



« la paix, Olaüs, avec le roi de Nor-
« wège, et que tu lui donnes ta fille
« en mariage. Veux-tu reconquérir les
« pays de l'est que possédaient tes an-
« cêtres, nous sommes prêts à te suivre;
« mais si tu rejettes nos avis, nous tom-
« berons sur toi, et tu succomberas:
« c'est ainsi qu'ont fait nos pères, qui
« précipitèrent dans un gouffre cinq
« rois enflés d'orgueil et de présomp-
« tion comme toi! Déclare-nous main-
« tenant le parti que tu veux prendre ».
Quand Thorgny eut cessé de parler, la multitude agita ses armes, et poussa des cris. Olaüs céda, et promit de suivre l'avis de l'assemblée.

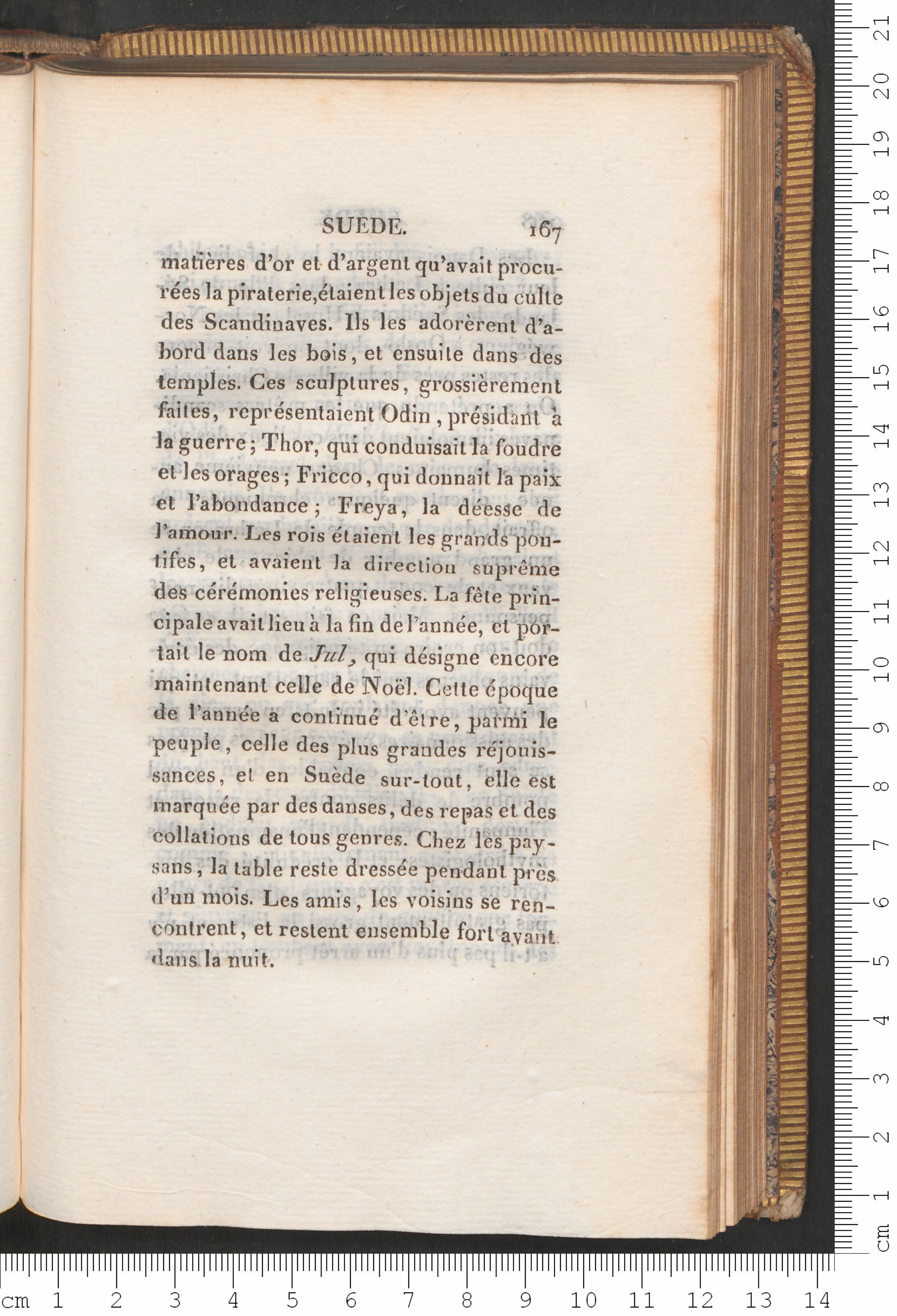
Ces cinq rois, dont parle le juge Thorgny, étaient sans doute de ces princes tributaires issus des premières familles, et qui s'arrogeaient une espèce d'indépendance, malgré les prérogatives dont jouissait déjà le dominateur suprême. Ils prenaient également le titre de roi, et faisaient des expéditions guer-



rières avec les habitans des provinces où ils avaient leurs établissemens. Les rois en chef eurent beaucoup de peine à réduire ces rivaux de leur pouvoir, et n'y parvinrent qu'en employant tour à tour la ruse et la force : ce fut un autre pas vers l'ordre social, et un nouveau moyen de donner de la consistance aux états qui s'étaient formés.

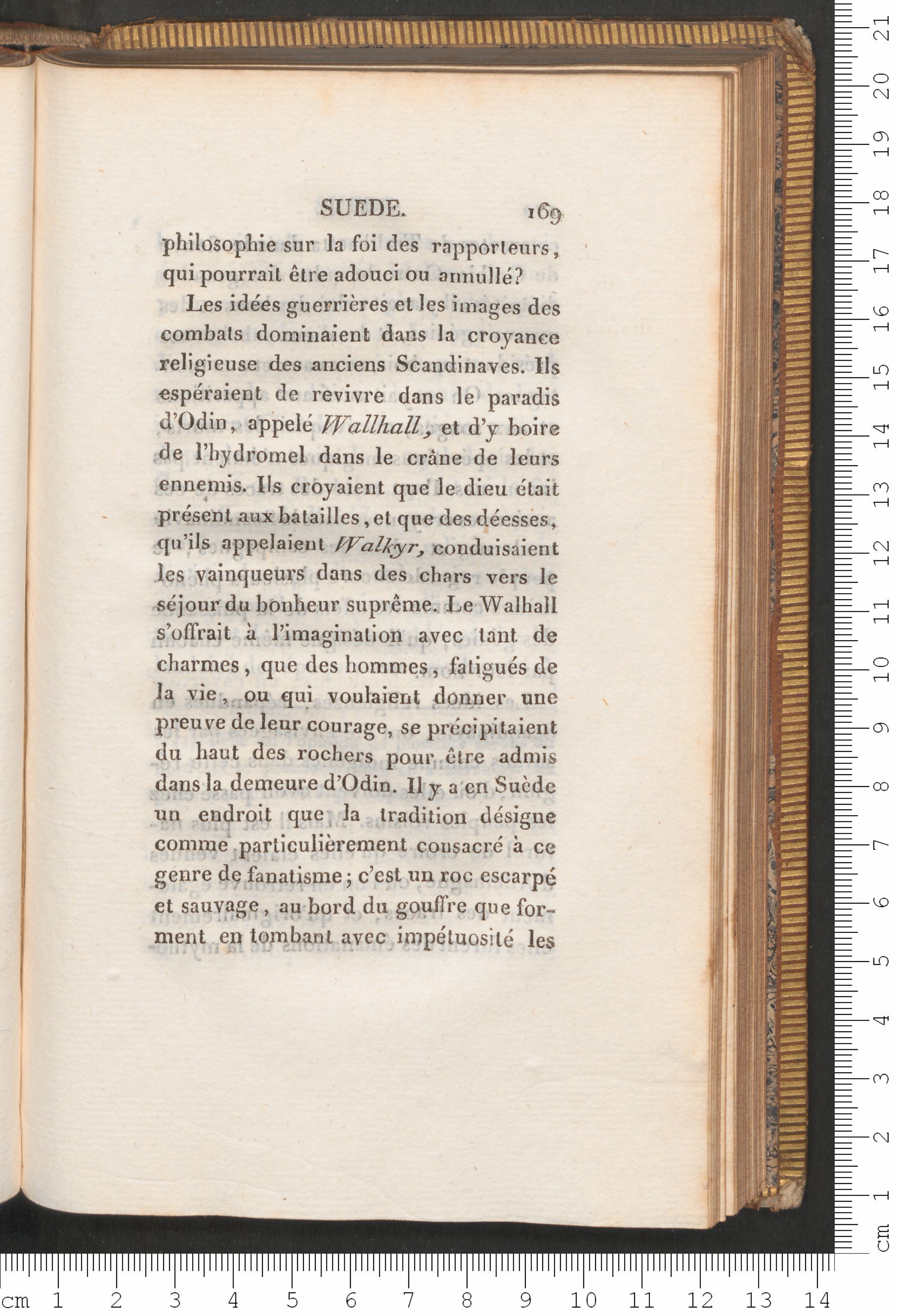
Les prisonniers faits à la guerre devenaient esclaves, ainsi que les malfaiteurs. La pauvreté et le dénuement de ressources avaient réduit au même état une partie des habitans. Le sort de ces esclaves paraît cependant avoir été assez doux ; on les maltraitait rarement, et ils pouvaient obtenir l'affranchissement au bout d'un certain nombre d'années. Répartis en différentes classes, comme chez les Germains et chez d'autres peuples, on les désignait sous plusieurs dénominations, suivant les travaux auxquels ils étaient employés.

Des idoles de bois, qu'on décorait de



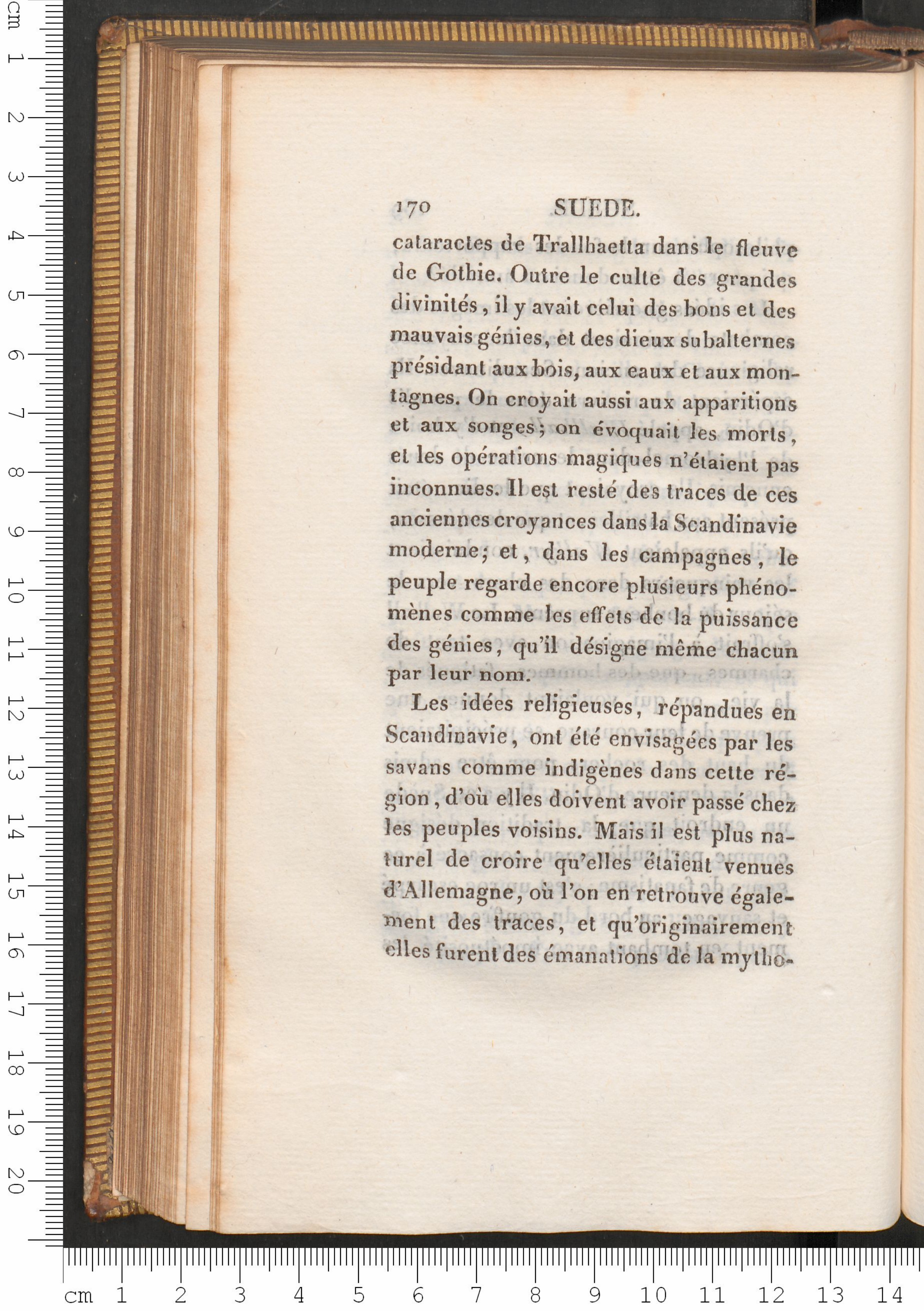
matières d'or et d'argent qu'avait procurées la piraterie, étaient les objets du culte des Scandinaves. Ils les adorèrent d'abord dans les bois, et ensuite dans des temples. Ces sculptures, grossièrement faites, représentaient Odin, présidant à la guerre; Thor, qui conduisait la foudre et les orages; Fricco, qui donnait la paix et l'abondance; Freya, la déesse de l'amour. Les rois étaient les grands pontifes, et avaient la direction suprême des cérémonies religieuses. La fête principale avait lieu à la fin de l'année, et portait le nom de *Jul*, qui désigne encore maintenant celle de Noël. Cette époque de l'année a continué d'être, parmi le peuple, celle des plus grandes réjouissances, et en Suède sur-tout, elle est marquée par des danses, des repas et des collations de tous genres. Chez les paysans, la table reste dressée pendant près d'un mois. Les amis, les voisins se rencontrent, et restent ensemble fort avant dans la nuit.

Les Danois avaient le chef-lieu de leur culte à Lethra, dans l'île de Sélande, les Suédois à Upsal, et les Norwégiens à Opslo, dont on voit encore des restes près de la ville de Christiania. On a prétendu que les prêtres scandinaves immolaient dans ces lieux des victimes humaines. Chaque neuvième année, disent quelques chroniques, on offrait, dans le temple de Lethra, outre un grand nombre de chiens, de chevaux et de coqs, quatre-vingt-dix-neuf personnes. Mais ce fait est-il avéré? doit-on croire au témoignage des écrivains obscurs qui le rapportent, et qui peuvent avoir été induits en erreur par des missionnaires prévenus? Les peuples se sont rendus coupables d'un grand nombre de délits contre la raison et l'humanité; cependant l'imagination des mythologistes, et la crédulité des historiens ou des voyageurs, n'en ont-elles pas gratuitement grossi la liste, et n'y a-t-il pas plus d'un arrêt prononcé par la



philosophie sur la foi des rapporteurs, qui pourrait être adouci ou annullé?

Les idées guerrières et les images des combats dominaient dans la croyance religieuse des anciens Scandinaves. Ils espéraient de revivre dans le paradis d'Odin, appelé *Wallhall*, et d'y boire de l'hydromel dans le crâne de leurs ennemis. Ils croyaient que le dieu était présent aux batailles, et que des déesses, qu'ils appelaient *Walkyr*, conduisaient les vainqueurs dans des chars vers le séjour du bonheur suprême. Le Walhall s'offrait à l'imagination avec tant de charmes, que des hommes, fatigués de la vie, ou qui voulaient donner une preuve de leur courage, se précipitaient du haut des rochers pour être admis dans la demeure d'Odin. Il y a en Suède un endroit que la tradition désigne comme particulièrement consacré à ce genre de fanatisme; c'est un roc escarpé et sauvage, au bord du gouffre que forment en tombant avec impétuosité les

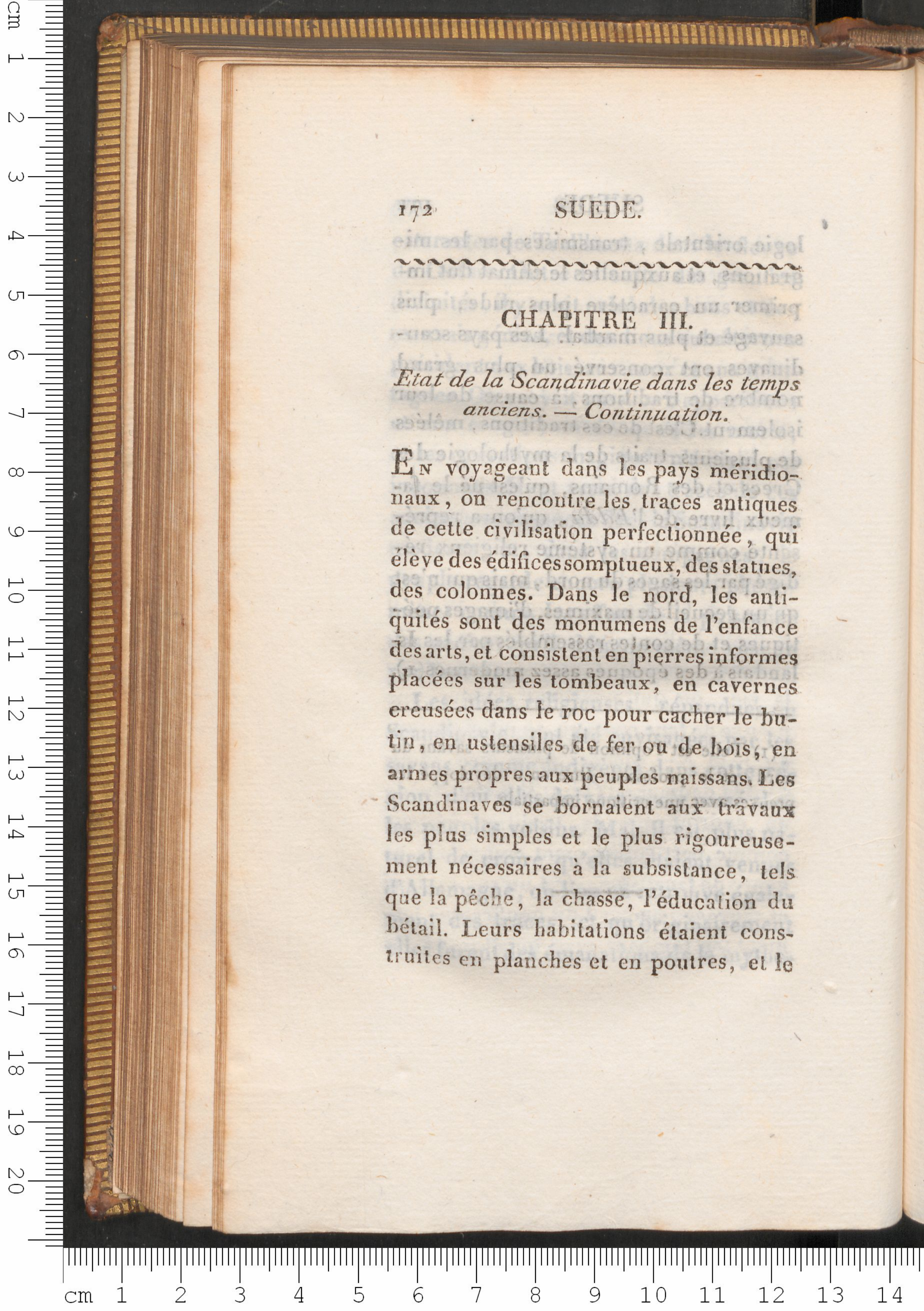


cataractes de Trallhaetta dans le fleuve de Gothie. Outre le culte des grandes divinités, il y avait celui des bons et des mauvais génies, et des dieux subalternes présidant aux bois, aux eaux et aux montagnes. On croyait aussi aux apparitions et aux songes; on évoquait les morts, et les opérations magiques n'étaient pas inconnues. Il est resté des traces de ces anciennes croyances dans la Scandinavie moderne; et, dans les campagnes, le peuple regarde encore plusieurs phénomènes comme les effets de la puissance des génies, qu'il désigne même chacun par leur nom.

Les idées religieuses, répandues en Scandinavie, ont été envisagées par les savans comme indigènes dans cette région, d'où elles doivent avoir passé chez les peuples voisins. Mais il est plus naturel de croire qu'elles étaient venues d'Allemagne, où l'on en retrouve également des traces, et qu'originairement elles furent des émanations de la mytho-

logie orientale, transmises par les migrations, et auxquelles le climat dut imprimer un caractère plus rude, plus sauvage et plus martial. Les pays scandinaves ont conservé un plus grand nombre de traditions, à cause de leur isolement. C'est de ces traditions, mêlées de plusieurs traits de la mythologie des Grecs et des Romains, qu'est né le fameux livre de l'*Edda*, qu'on a représenté comme un système religieux rédigé par les sages du nord, mais qui n'est qu'un recueil de maximes, d'images poétiques et de contes rassemblés par les Islandais à des époques assez modernes(1).

(1) Telle est l'opinion de plusieurs savans du nord, et le professeur Ihre en a développé les preuves avec une critique impartiale.



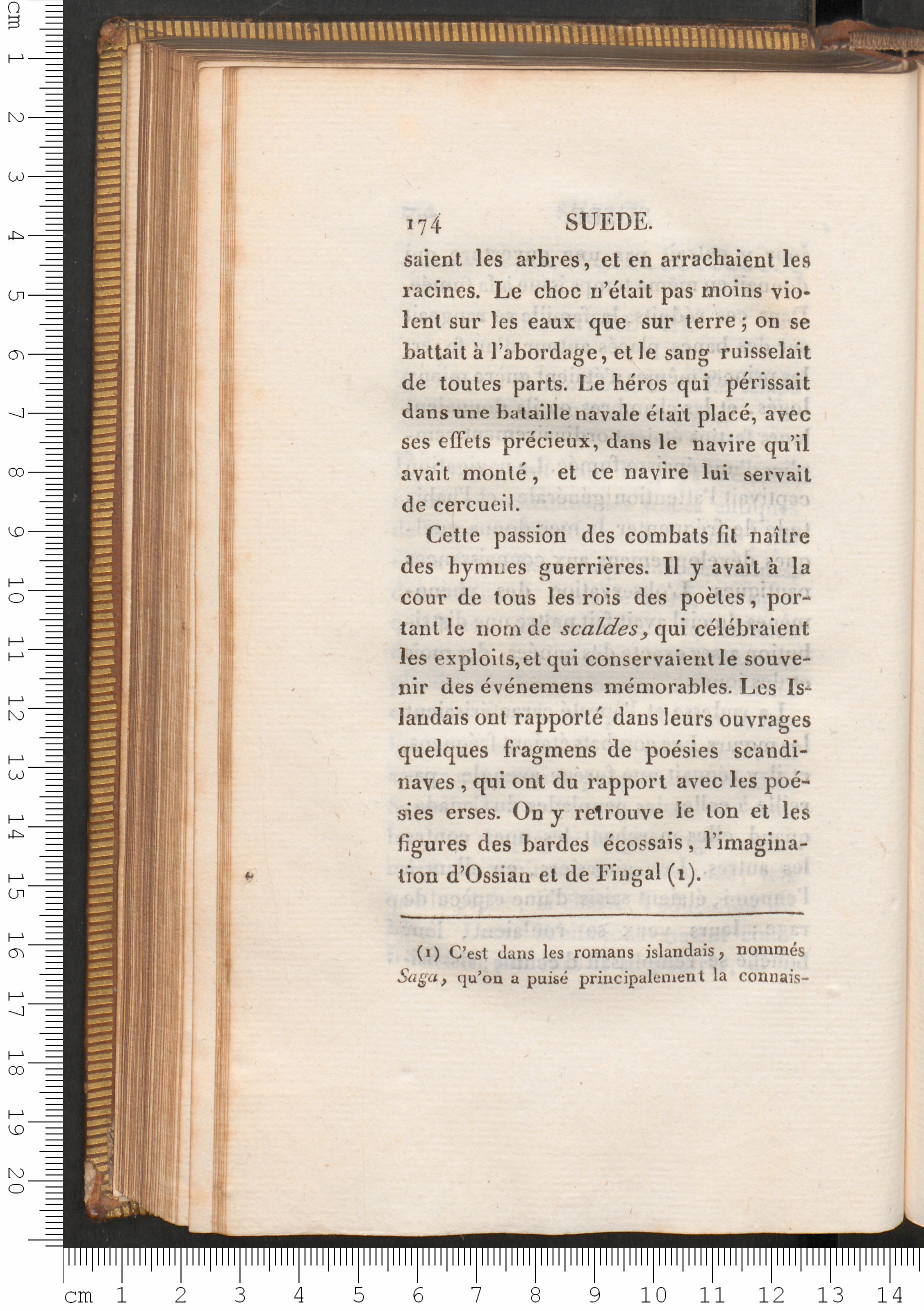
CHAPITRE III.

Etat de la Scandinavie dans les temps anciens. — Continuation.

En voyageant dans les pays méridionaux, on rencontre les traces antiques de cette civilisation perfectionnée, qui élève des édifices somptueux, des statues, des colonnes. Dans le nord, les antiquités sont des monumens de l'enfance des arts, et consistent en pierres informes placées sur les tombeaux, en cavernes creusées dans le roc pour cacher le butin, en ustensiles de fer ou de bois, en armes propres aux peuples naissans. Les Scandinaves se bornaient aux travaux les plus simples et le plus rigoureusement nécessaires à la subsistance, tels que la pêche, la chasse, l'éducation du bétail. Leurs habitations étaient construites en planches et en poutres, et le

jour y entrait par une ouverture qui donnait en même temps issue à la fumée. Dans ces réduits, la famille se rangeait sur des bancs placés autour d'un foyer; les princes mêmes n'étaient guère mieux logés, et les chambres où ils donnaient leurs festins étaient ordinairement remplies d'une épaisse fumée. La navigation captivait l'attention générale, et l'habitude de fréquenter la mer donna quelques développemens aux connaissances nautiques. L'observation des phénomènes du ciel avait fait naître une distribution assez exacte des années, des mois et des jours.

La rudesse et l'âpreté caractérisaient les mœurs. Les combats étaient fréquens, et il y régnait une fureur aveugle, pareille à celles des peuplades du Canada, quand elles marchent les unes contre les autres. Les guerriers, en allant à l'ennemi, étaient saisis d'une espèce de rage; leurs yeux se roulaient, leur bouche se remplissait d'écume; ils bri-



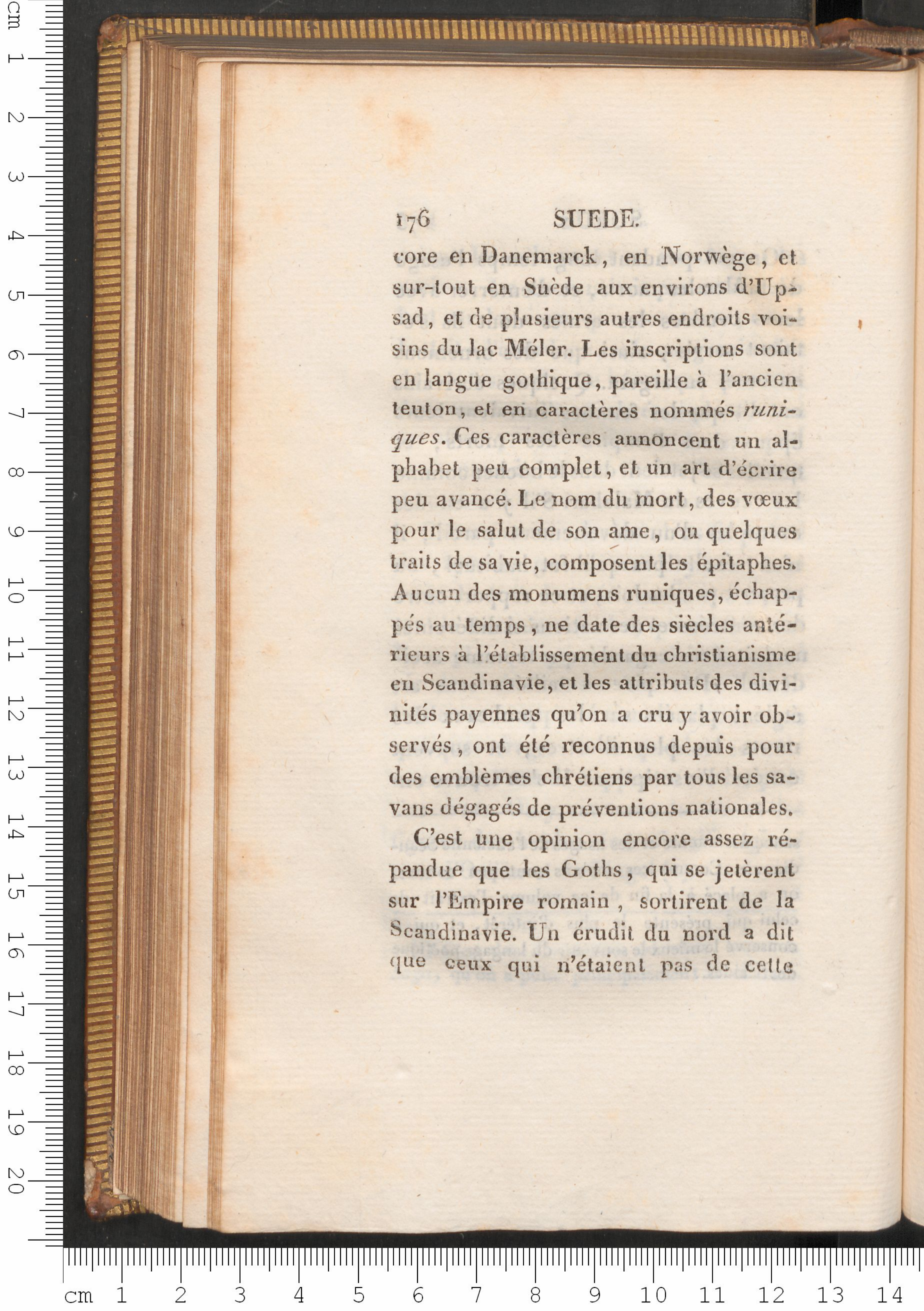
saient les arbres, et en arrachaient les racines. Le choc n'était pas moins violent sur les eaux que sur terre; on se battait à l'abordage, et le sang ruisselait de toutes parts. Le héros qui périssait dans une bataille navale était placé, avec ses effets précieux, dans le navire qu'il avait monté, et ce navire lui servait de cercueil.

Cette passion des combats fit naître des hymnes guerrières. Il y avait à la cour de tous les rois des poètes, portant le nom de *scaldes*, qui célébraient les exploits, et qui conservaient le souvenir des événemens mémorables. Les Islandais ont rapporté dans leurs ouvrages quelques fragmens de poésies scandinaves, qui ont du rapport avec les poésies erses. On y retrouve le ton et les figures des bardes écossais, l'imagination d'Ossian et de Fingal (1).

(1) C'est dans les romans islandais, nommés *Saga*, qu'on a puisé principalement la connais-

On eut pendant long-temps l'usage de brûler les morts, et d'enterrer avec leurs cendres les armes dont ils s'étaient servis, ainsi que des ornemens en or et en argent. Quelques écrivains ont dit que les femmes suivaient leurs époux dans l'empire des morts, et qu'elles se jetaient dans le bûcher comme les veuves du Malabar. S'il y a eu des exemples d'un dévouement pareil, il n'en résulte pas qu'il fut habituel, ou prescrit par les lois, et ce rapport entre des contrées et des nations si différentes ne doit être regardé que comme accidentel. Des pierres taillées sans art étaient placées sur les tombeaux des morts les plus illustres, et souvent ornées d'inscriptions. Il s'en trouve en-

sance des mœurs et des usages de l'ancienne Scandinavie. Comme ces romans sont peu connus, on a placé à la fin de ce volume l'extrait de celui qui présente le plus d'intérêt, et qui a conservé le mieux le souvenir du langage poétique des Scaldes.

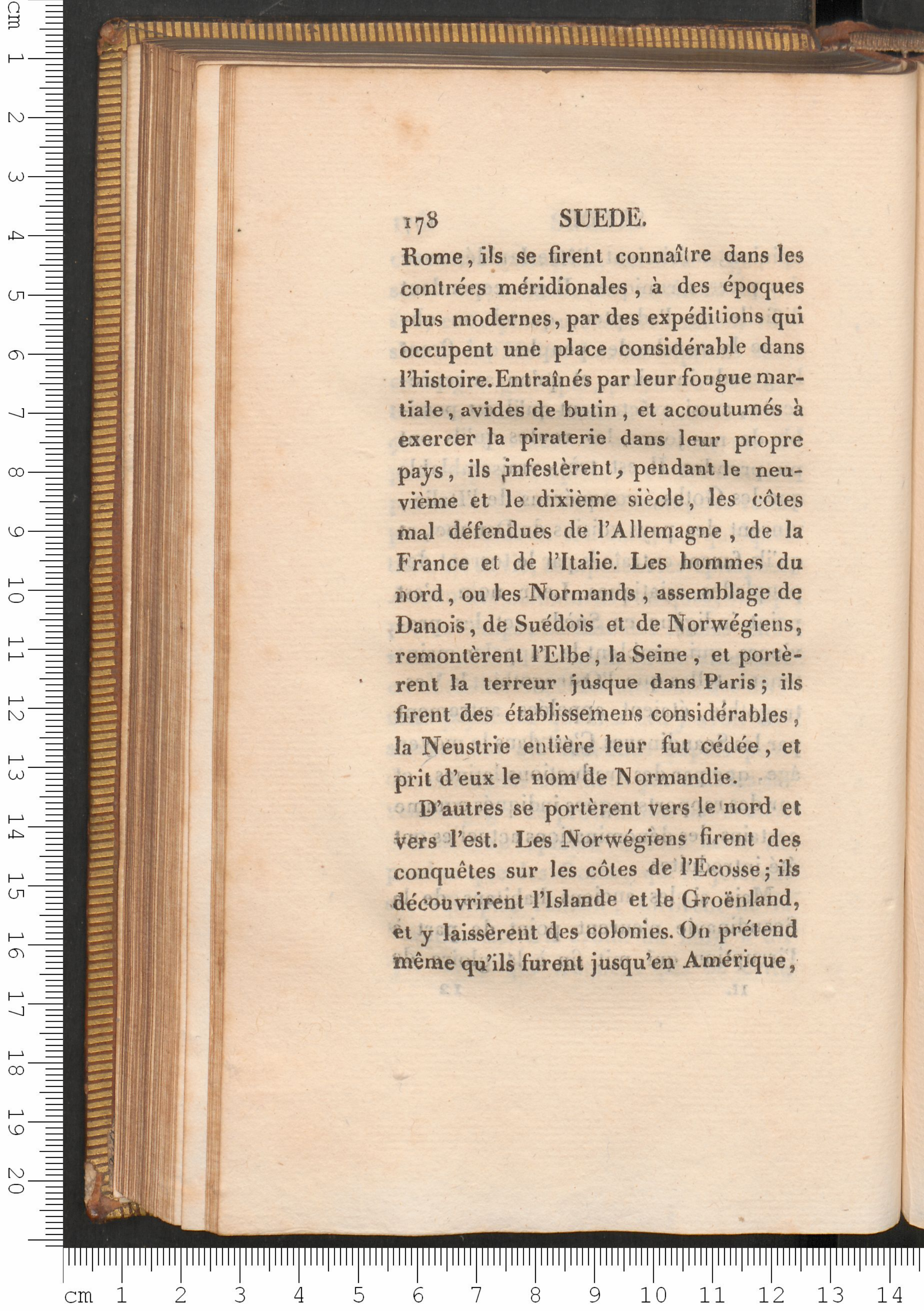


core en Danemarck, en Norwège, et sur-tout en Suède aux environs d'Upsad, et de plusieurs autres endroits voisins du lac Méler. Les inscriptions sont en langue gothique, pareille à l'ancien teuton, et en caractères nommés *runiques*. Ces caractères annoncent un alphabet peu complet, et un art d'écrire peu avancé. Le nom du mort, des vœux pour le salut de son ame, ou quelques traits de sa vie, composent les épitaphes. Aucun des monumens runiques, échappés au temps, ne date des siècles antérieurs à l'établissement du christianisme en Scandinavie, et les attributs des divinités payennes qu'on a cru y avoir observés, ont été reconnus depuis pour des emblèmes chrétiens par tous les savans dégagés de préventions nationales.

C'est une opinion encore assez répandue que les Goths, qui se jetèrent sur l'Empire romain, sortirent de la Scandinavie. Un érudit du nord a dit que ceux qui n'étaient pas de cette

opinion, méritaient d'être lapidés avec des pierres runiques. Il est cependant difficile de l'adopter, quand on observe la marche des peuples qui firent la grande invasion, et qu'on se représente, aussi exactement qu'il est possible de nos jours, les routes qu'ils ont pu prendre. Il est très-vraisemblable que les Goths, conquérans de l'Italie, vinrent des pays voisins du Danube, et qu'ils furent entraînés par le torrent des peuplades asiatiques. Leur nom n'est point indigène en Suède, et les provinces, qui semblent le rappeler maintenant, telles que l'Ostrogothie, la Vestrogothie, étaient appelées autrement par les Scandinaves. C'est dans le moyen âge, que par des traductions latines, et sur des rapports vagues indiqués comme certains, les dénominations actuelles ont été introduites.

Mais si les anciens habitans de la Scandinavie n'eurent point de part à l'irruption qui mit fin à la gloire de

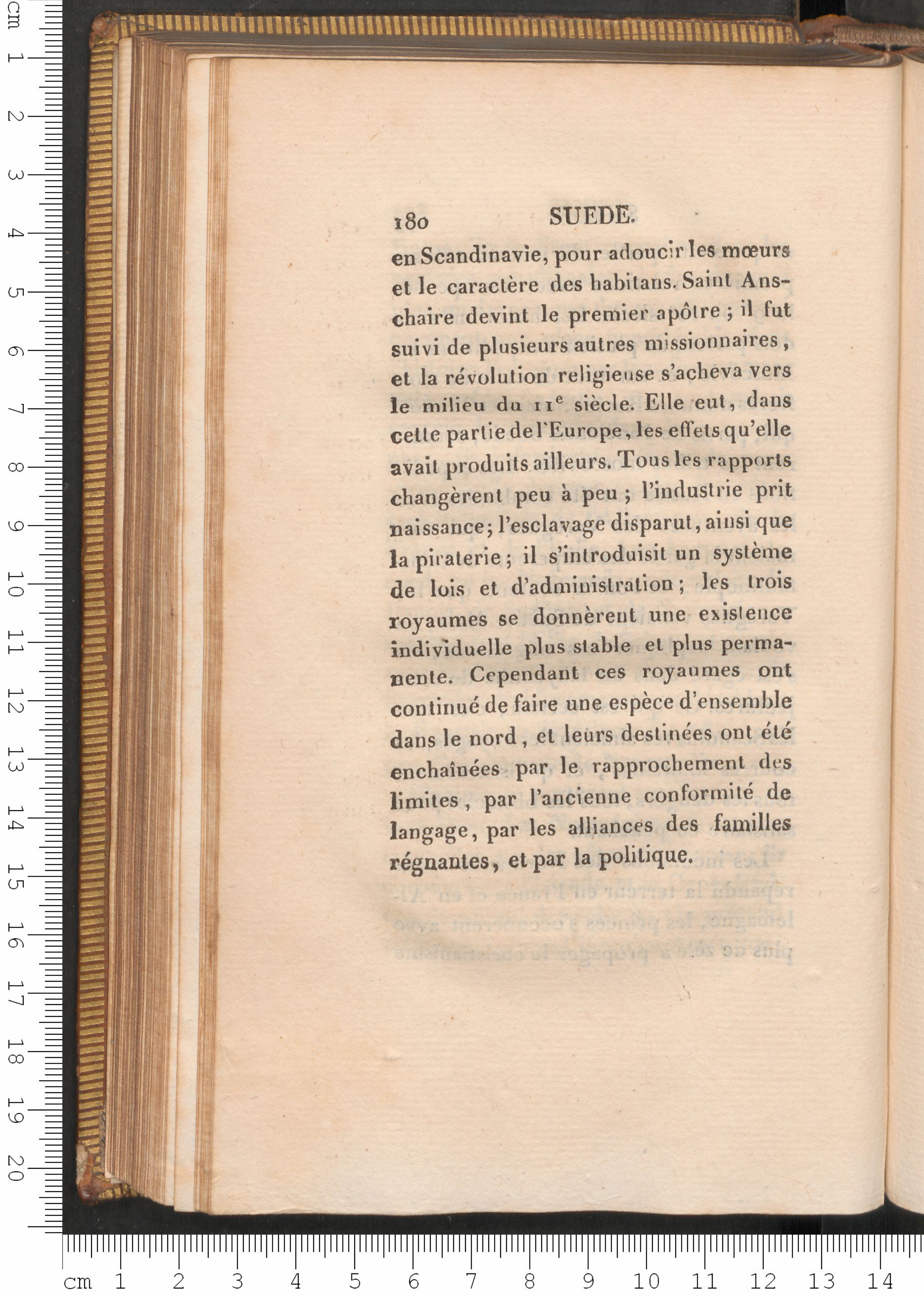


Rome, ils se firent connaître dans les contrées méridionales, à des époques plus modernes, par des expéditions qui occupent une place considérable dans l'histoire. Entraînés par leur fougue martiale, avides de butin, et accoutumés à exercer la piraterie dans leur propre pays, ils infestèrent, pendant le neuvième et le dixième siècle, les côtes mal défendues de l'Allemagne, de la France et de l'Italie. Les hommes du nord, ou les Normands, assemblage de Danois, de Suédois et de Norwégiens, remontèrent l'Elbe, la Seine, et portèrent la terreur jusque dans Paris; ils firent des établissemens considérables, la Neustrie entière leur fut cédée, et prit d'eux le nom de Normandie.

D'autres se portèrent vers le nord et vers l'est. Les Norwégiens firent des conquêtes sur les côtes de l'Écosse; ils découvrirent l'Islande et le Groënland, et y laissèrent des colonies. On prétend même qu'ils furent jusqu'en Amérique,

et que cette partie du monde eut ses premières relations avec l'Europe dès le 9e ou 10e siècle. Les historiens suédois parlent de plusieurs expéditions en Moscovie, et sur-tout de celle de trois frères nommés Ruric, Sineus et Truvor, qui, partis de l'ancienne Suède, soumirent les tribus moscovites. Les expéditions en Russie ont été combinées avec les aventures des Varègues, qui formaient la garde des empereurs de Constantinople, et l'on a soutenu que les Varègues venaient de Suède. Mais, en voulant expliquer ces migrations, on s'est égaré dans un labyrinthe de conjectures. Ce qui est certain, c'est que les Scandinaves aimaient les voyages, les courses lointaines, et qu'ils bravaient tous les dangers, tous les obstacles pour satisfaire ce penchant.

Les incursions des Normands ayant répandu la terreur en France et en Allemagne, les princes s'occupèrent avec plus de zèle à propager le christianisme



en Scandinavie, pour adoucir les mœurs et le caractère des habitans. Saint Anschaire devint le premier apôtre ; il fut suivi de plusieurs autres missionnaires, et la révolution religieuse s'acheva vers le milieu du 11e siècle. Elle eut, dans cette partie de l'Europe, les effets qu'elle avait produits ailleurs. Tous les rapports changèrent peu à peu ; l'industrie prit naissance ; l'esclavage disparut, ainsi que la piraterie ; il s'introduisit un système de lois et d'administration ; les trois royaumes se donnèrent une existence individuelle plus stable et plus permanente. Cependant ces royaumes ont continué de faire une espèce d'ensemble dans le nord, et leurs destinées ont été enchaînées par le rapprochement des limites, par l'ancienne conformité de langage, par les alliances des familles régnantes, et par la politique.

CHAPITRE IV.

Destinées de la Scandinavie dans les temps modernes.

Rapproché plus immédiatement de l'Allemagne, jouissant d'un climat plus tempéré et d'un sol plus fertile, le Danemarck joua le premier un rôle important. Il développa dès le onzième siècle une force imposante, quoiqu'elle ne fût encore dirigée que par ce courage téméraire qui avait caractérisé les entreprises des Normands. Les rois de ce pays conquirent l'Angleterre et la Norwège, qu'ils ne purent néanmoins conserver long-temps. Ils envahirent ensuite une grande partie des contrées de la Baltique, le Holstein, la Poméranie, le Meklenbourg, l'Estonie, la Livonie, la Prusse. Mais des troubles domestiques, occasionnés par les grands vassaux, arrê-

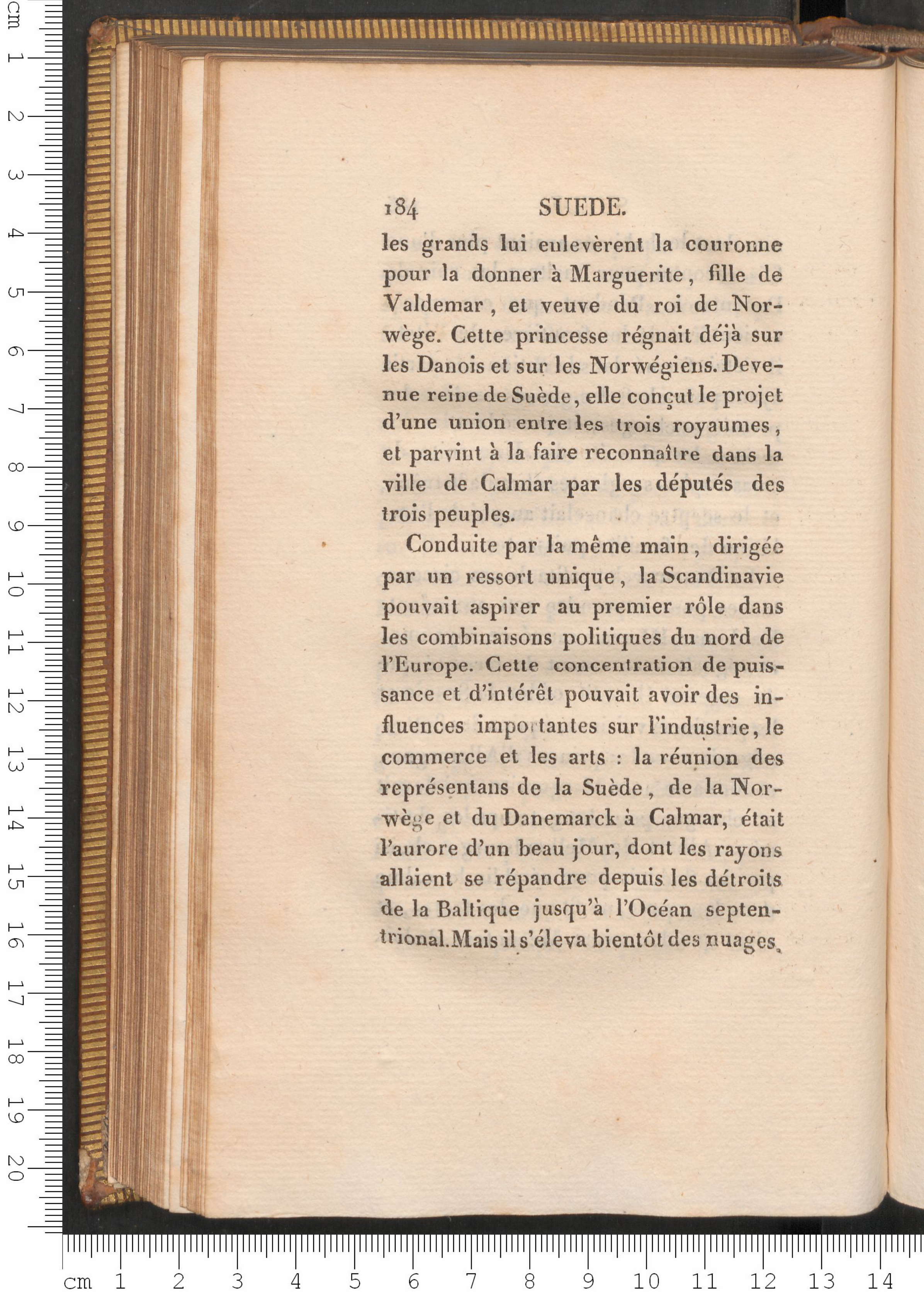
tèrent cet essor, et la plupart des conquêtes furent abandonnées. Il y eut une époque de désordre et d'anarchie, qui fut sur le point de devenir celle de la dissolution de l'état.

La Norwège se contentait de ses limites anciennes entre les montagnes et la mer, n'ayant pas assez de ressources naturelles pour faire de grandes entreprises. Son ambition se borna à dominer sur l'Islande, les îles Ferroe, et quelques-unes de celles qui bordent l'Ecosse. Les familles les plus puissantes excitèrent également des troubles dans ce pays, et provoquèrent plusieurs révolutions intérieures, dont les princes parvinrent cependant à étouffer les germes par la fermeté de leur conduite.

Les Suédois portèrent le christianisme et la guerre vers l'est, soumettant la Finlande, et poussant leurs limites jusqu'aux domaines de la Moscovie. Ils s'étendirent ensuite vers le midi, et régnèrent quelque temps sur la Sca-

nie, dont les habitans avaient plus d'une fois reconnu pour maîtres les rois de Danemarck. Pendant que ces succès avaient reculé les frontières de l'état, il s'était formé dans la nation des partis ayant pour chefs les grands revêtus des premières charges, et possédant les domaines les plus étendus. Une suite de catastrophes sanglantes ébranla le trône, et le sceptre chancelait au gré de l'ambition des familles puissantes.

Le Danemarck profita de ces circonstances pour reprendre son ascendant. Valdemar III avait sauvé ce royaume, et régnait avec autant de fermeté que de sagesse. Il se fit céder la Scanie et les provinces voisines, équipa des flottes, négocia avec les princes d'Allemagne, et donna au nord Marguerite, qui devait en changer pour long-temps les destinées. Albert de Melkenbourg, choisi par les Suédois pour rétablir le calme dans leur pays, ne fit que des fautes, et n'eut que des revers. Mécontens de lui,

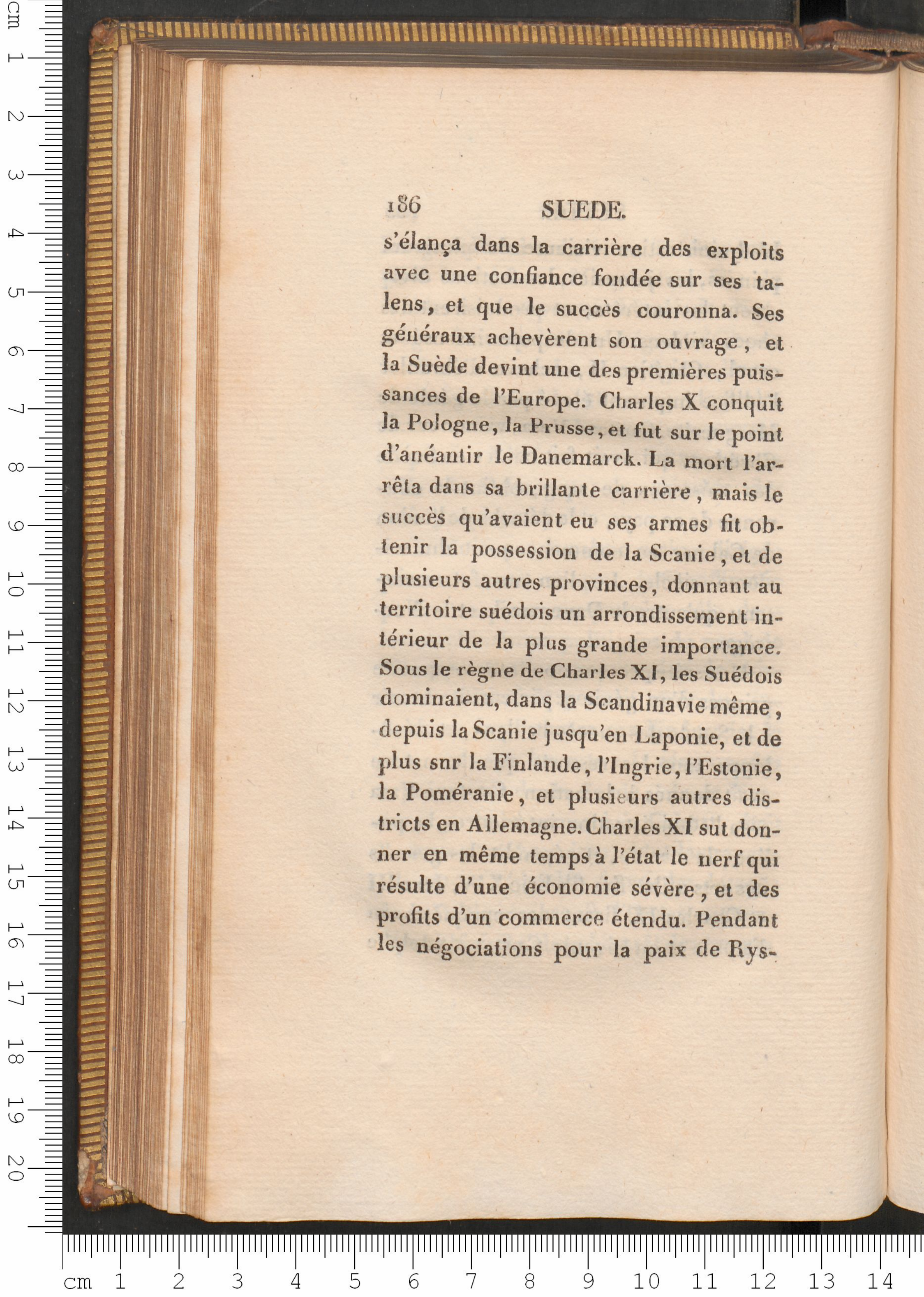


les grands lui enlevèrent la couronne pour la donner à Marguerite, fille de Valdemar, et veuve du roi de Norwège. Cette princesse régnait déjà sur les Danois et sur les Norwégiens. Devenue reine de Suède, elle conçut le projet d'une union entre les trois royaumes, et parvint à la faire reconnaître dans la ville de Calmar par les députés des trois peuples.

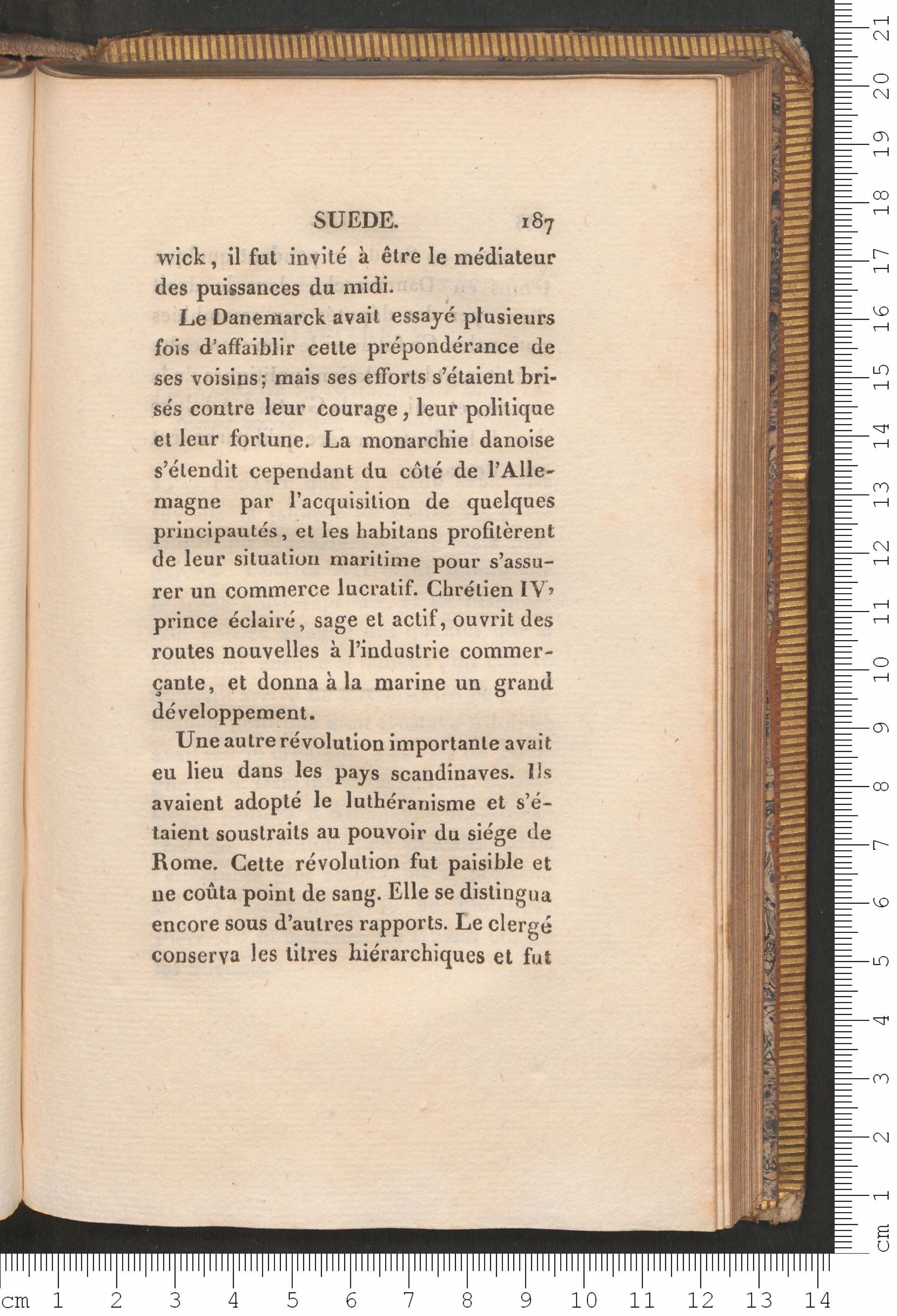
Conduite par la même main, dirigée par un ressort unique, la Scandinavie pouvait aspirer au premier rôle dans les combinaisons politiques du nord de l'Europe. Cette concentration de puissance et d'intérêt pouvait avoir des influences importantes sur l'industrie, le commerce et les arts : la réunion des représentans de la Suède, de la Norwège et du Danemarck à Calmar, était l'aurore d'un beau jour, dont les rayons allaient se répandre depuis les détroits de la Baltique jusqu'à l'Océan septentrional. Mais il s'éleva bientôt des nuages,

L'administration vicieuse de plusieurs princes, les jalousies, les factions divisèrent les intérêts, et produisirent des chocs violens. Un despote insensé et cruel, Chrétien II, acheva d'ébranler l'édifice imposant élevé par le génie de Marguerite. Gustave Vasa, vainqueur de Chrétien, qui avait fait couler en Suède des ruisseaux de sang, obtint la couronne de ce pays, et le détacha de l'union de Calmar au commencement du seizième siècle. Le lien ne fut maintenu qu'entre le Danemarck et la Norwège.

Une suite presque non interrompue de princes d'un génie supérieur fit obtenir à la Suède des succès brillans, et développa tous les ressorts que la nature avait donnés à la nation. Gustave Vasa créa l'administration intérieure, la police, la marine, et répandit les germes des arts utiles. Ses fils Eric XIV, Jean III et Charles IX firent des conquêtes en Estonie et en Livonie. Gustave-Adolphe



s'élança dans la carrière des exploits avec une confiance fondée sur ses talens, et que le succès couronna. Ses généraux achevèrent son ouvrage, et la Suède devint une des premières puissances de l'Europe. Charles X conquit la Pologne, la Prusse, et fut sur le point d'anéantir le Danemarck. La mort l'arrêta dans sa brillante carrière, mais le succès qu'avaient eu ses armes fit obtenir la possession de la Scanie, et de plusieurs autres provinces, donnant au territoire suédois un arrondissement intérieur de la plus grande importance. Sous le règne de Charles XI, les Suédois dominaient, dans la Scandinavie même, depuis la Scanie jusqu'en Laponie, et de plus snr la Finlande, l'Ingrie, l'Estonie, la Poméranie, et plusieurs autres districts en Allemagne. Charles XI sut donner en même temps à l'état le nerf qui résulte d'une économie sévère, et des profits d'un commerce étendu. Pendant les négociations pour la paix de Rys-

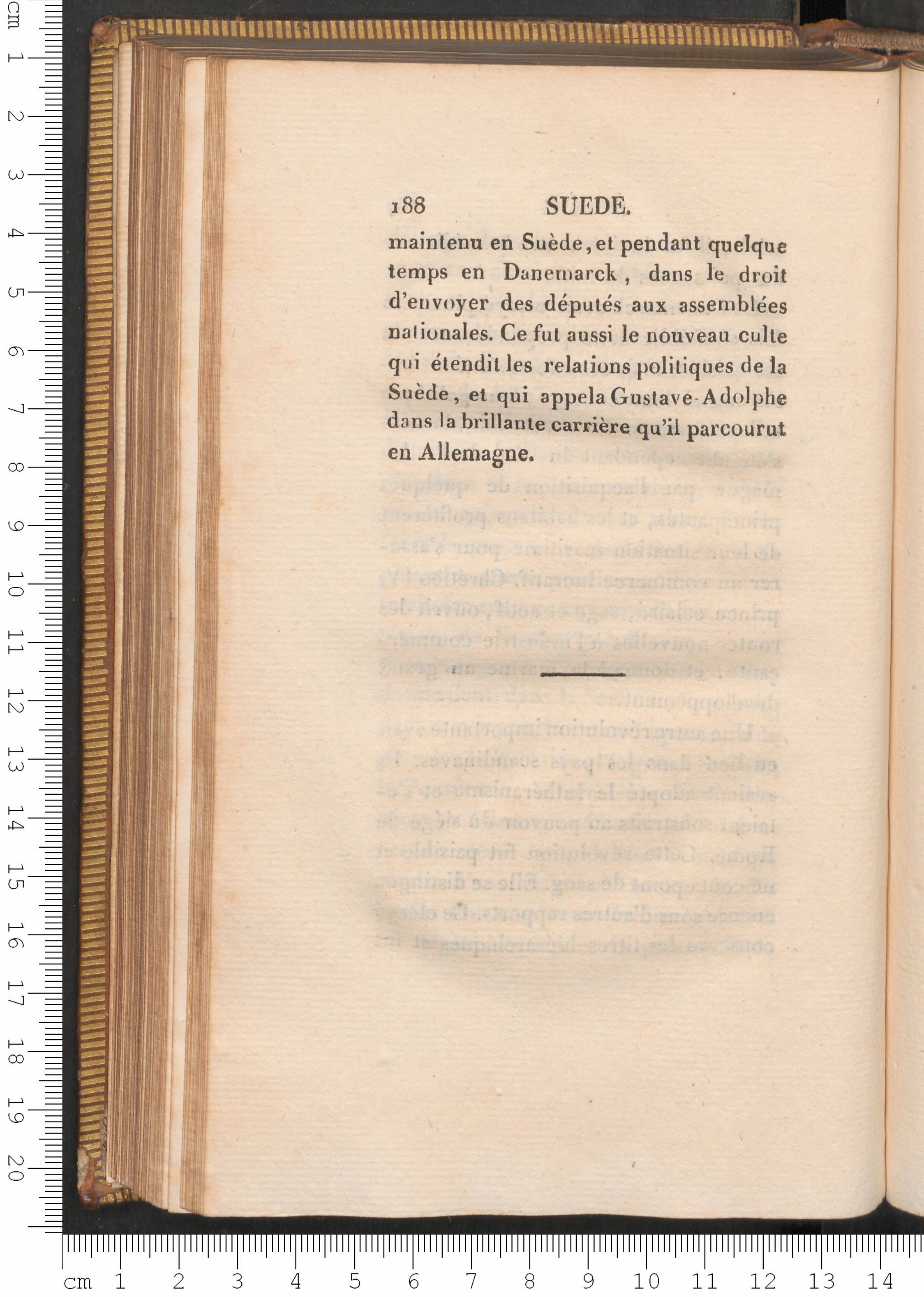


wick, il fut invité à être le médiateur des puissances du midi.

Le Danemarck avait essayé plusieurs fois d'affaiblir cette prépondérance de ses voisins; mais ses efforts s'étaient brisés contre leur courage, leur politique et leur fortune. La monarchie danoise s'étendit cependant du côté de l'Allemagne par l'acquisition de quelques principautés, et les habitans profitèrent de leur situation maritime pour s'assurer un commerce lucratif. Chrétien IV, prince éclairé, sage et actif, ouvrit des routes nouvelles à l'industrie commerçante, et donna à la marine un grand développement.

Une autre révolution importante avait eu lieu dans les pays scandinaves. Ils avaient adopté le luthéranisme et s'étaient soustraits au pouvoir du siége de Rome. Cette révolution fut paisible et ne coûta point de sang. Elle se distingua encore sous d'autres rapports. Le clergé conserva les titres hiérarchiques et fut

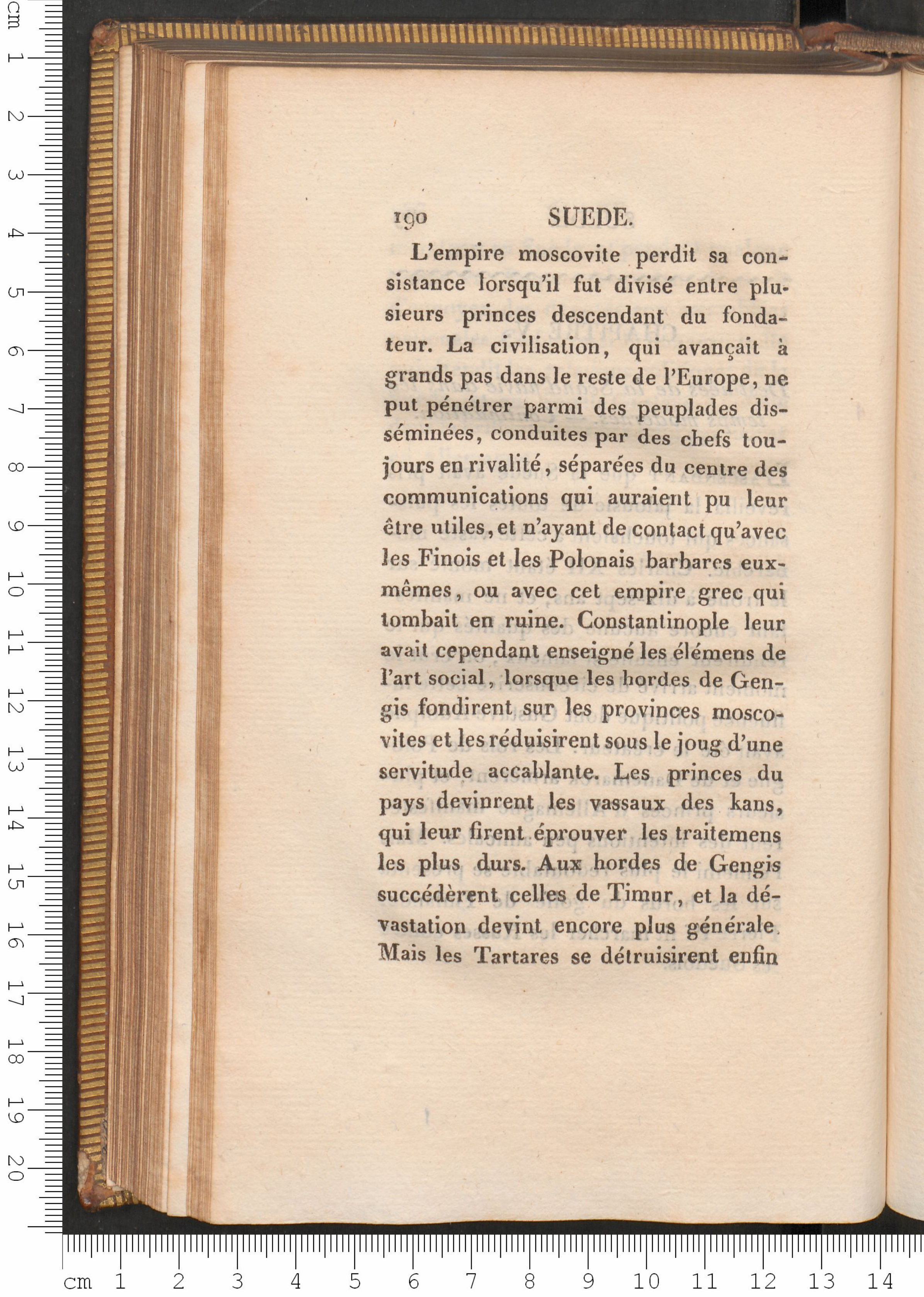
maintenu en Suède, et pendant quelque temps en Danemarck, dans le droit d'envoyer des députés aux assemblées nationales. Ce fut aussi le nouveau culte qui étendit les relations politiques de la Suède, et qui appela Gustave-Adolphe dans la brillante carrière qu'il parcourut en Allemagne.



CHAPITRE V.

Destinées de la Scandinavie dans les temps modernes. — Continuation.

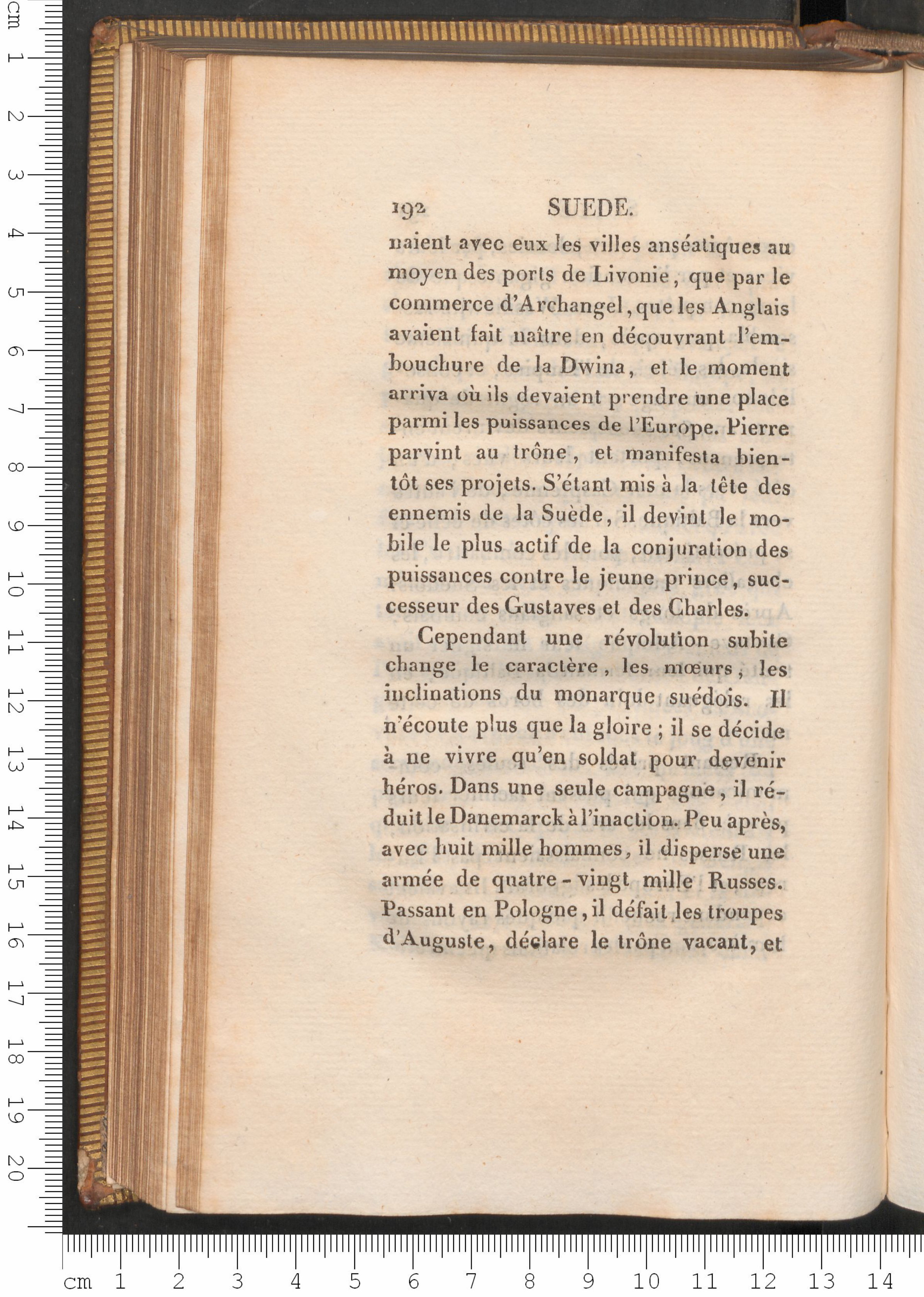
L'ASCENDANT que la Suède avait pris réveilla la jalousie de toutes les puissances qui touchaient à cette vaste monarchie. Charles XII étant monté sur le trône à dix-sept ans, et ne manifestant encore aucune des qualités qui le rendirent ensuite si fameux, on crut le moment arrivé de circonscrire cette influence politique dont Gustave-Adolphe avait été le créateur. Les rois de Pologne et de Danemarck armèrent, et plusieurs princes d'Allemagne manifestèrent des intentions peu amicales. Mais l'ennemi le plus redoutable se présenta sur les bords du golfe de Finlande. Pierre Ier fit marcher les Russes contre les Suédois.



L'empire moscovite perdit sa consistance lorsqu'il fut divisé entre plusieurs princes descendant du fondateur. La civilisation, qui avançait à grands pas dans le reste de l'Europe, ne put pénétrer parmi des peuplades disséminées, conduites par des chefs toujours en rivalité, séparées du centre des communications qui auraient pu leur être utiles, et n'ayant de contact qu'avec les Finois et les Polonais barbares eux-mêmes, ou avec cet empire grec qui tombait en ruine. Constantinople leur avait cependant enseigné les élémens de l'art social, lorsque les hordes de Gengis fondirent sur les provinces moscovites et les réduisirent sous le joug d'une servitude accablante. Les princes du pays devinrent les vassaux des kans, qui leur firent éprouver les traitemens les plus durs. Aux hordes de Gengis succédèrent celles de Timur, et la dévastation devint encore plus générale. Mais les Tartares se détruisirent enfin

eux-mêmes par leurs jalousies, par leurs vices et par l'extension gigantesque de leurs conquêtes. Jean Wasiliewitz rassembla peu après, dans le quinzième siècle, les débris de l'Empire, et consolida son ouvrage par un règne de quarante ans. Ses successenrs devinrent entreprenans, portant leurs vues, d'un côté, vers la mer Caspienne, de l'autre vers la Baltique. Sur les côtes de celle-ci se présentèrent, pour les combattre, les chevaliers teutoniques et les Suédois. Après de longs et sanglans combats, Gustave-Adolphe leur fit signer un traité qui leur fermait la Baltique, en les reléguant loin des bords de cette mer.

Restant privés des seules communicatious qui pussent faciliter leurs progrès dans les arts de la civilisation, les Russes ne connaissaient pas l'Europe, et l'Europe les ignorait. Ils avaient cependant recueilli quelques rayons de lumière, tant par les relations qu'entrete-



naient avec eux les villes anséatiques au moyen des ports de Livonie, que par le commerce d'Archangel, que les Anglais avaient fait naître en découvrant l'embouchure de la Dwina, et le moment arriva où ils devaient prendre une place parmi les puissances de l'Europe. Pierre parvint au trône, et manifesta bientôt ses projets. S'étant mis à la tête des ennemis de la Suède, il devint le mobile le plus actif de la conjuration des puissances contre le jeune prince, successeur des Gustaves et des Charles.

Cependant une révolution subite change le caractère, les mœurs, les inclinations du monarque suédois. Il n'écoute plus que la gloire; il se décide à ne vivre qu'en soldat pour devenir héros. Dans une seule campagne, il réduit le Danemarck à l'inaction. Peu après, avec huit mille hommes, il disperse une armée de quatre-vingt mille Russes. Passant en Pologne, il défait les troupes d'Auguste, déclare le trône vacant, et

y fait placer Stanislas. Mais tout d'un coup son génie l'abandonne; au lieu de retourner dans ses états et de combattre sur les frontières les Russes qui avaient fait des invasions, il s'enfonce dans les marais des Cosaques pour aller à Moscou, affaiblissant son armée et s'exposant à périr avec elle par la disette et la fatigue. Pierre le rencontre à Pultava; et le héros suédois blessé, abandonné de la fortune, ayant vu la victoire se déclarer pour son ennemi, est réduit à chercher un asile sur le territoire des Musulmans.

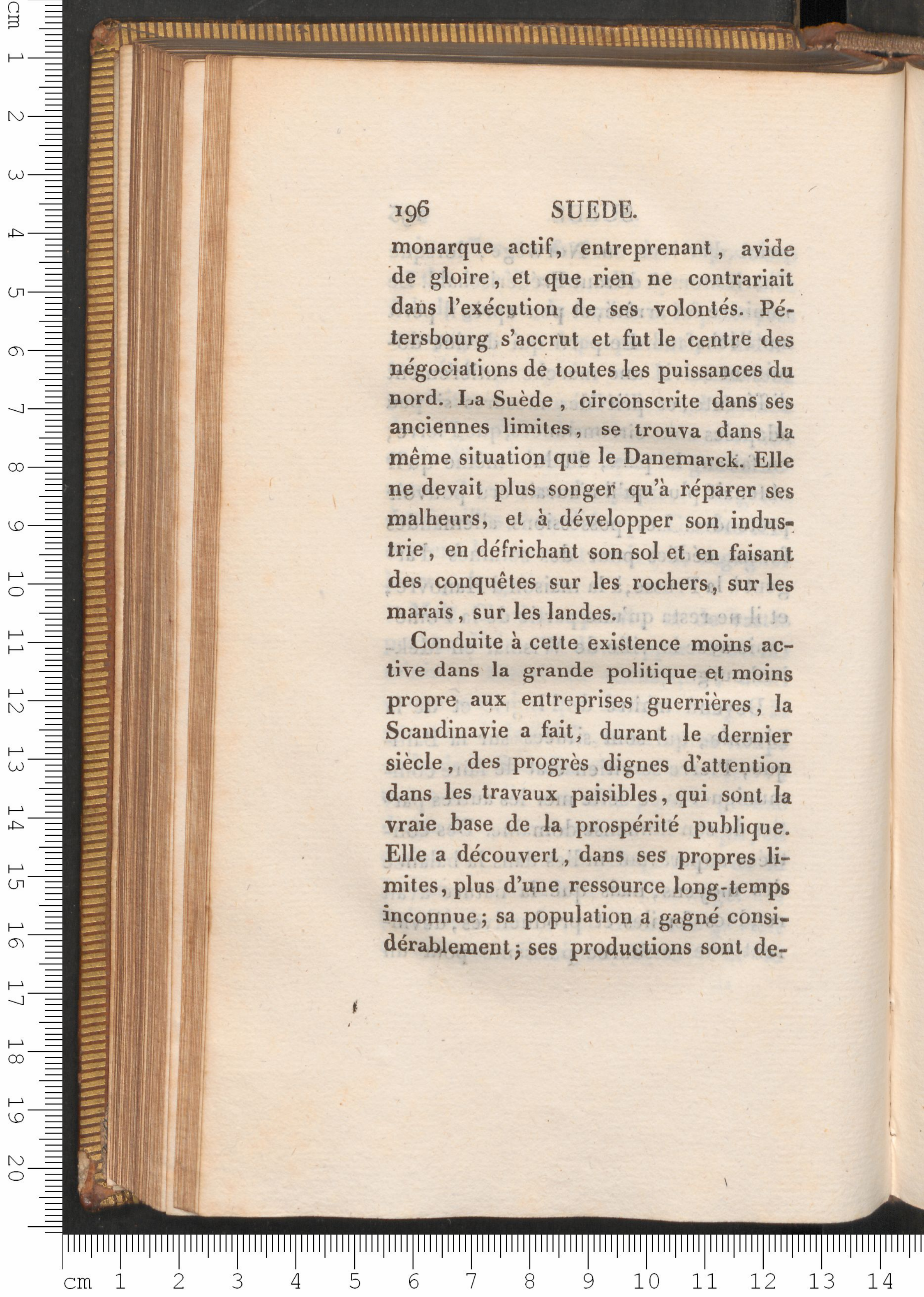
Pendant que Charles restait inactif à Bender, on signalait son intrépidité par des traits qu'on croirait appartenir à la fable plutôt qu'à l'histoire. Pierre conquérait l'Ingrie, la Livonie, et jetait les fondemens de Pétersbourg; le roi de Danemarck menaçait la Scanie, et les possessions allemandes étaient enlevées par les princes voisins. L'ancienne Suède, réduite à ses propres ressources, ne pou-

vait suffire au fardeau des impositions et des enrôlemens; elle éprouvait à la fois la guerre, la famine et la peste; les campagnes se dépeuplaient; l'industrie était paralysée, et le commerce perdait son activité. D'ailleurs, l'absence du roi produisit bientôt de l'incertitude et de l'incohérence dans le gouvernement; il se forma des partis, et les grandes familles, humiliées par Charles XI, crurent le moment arrivé de regagner leurs prérogatives.

Mais Charles reparut, et de vastes projets allaient se développer. Goertz, ministre favori du monarque, avait conçu un plan qui devait changer la situation de la Suède, et en même temps celle de la Scandinavie entière. Pierre, mécontent de ses alliés, avait promis d'agir de concert avec son rival qui, en dédommagement de l'Ingrie et de la Livonie, obtiendrait la Norwège. Le traité était conclu, et Goertz le portait au roi pour le signer. Il était sur le

point d'arriver en Norwège, lorsque Charles tomba devant Frédérischald. Le ministre fut arrêté, et peu après il périt sur l'échafaud. Le parti qui devint dominant suivit une marche entièrement différente, et prit des mesures si peu adaptées aux circonstances, que Pierre, en faisant la paix, dit lui-même qu'il obtenait plus qu'il n'aurait cru pouvoir prétendre. Les possessions allemandes furent cédées pour des sommes d'argent à la Prusse, à la maison d'Hanovre, et il ne resta qu'une partie de la Poméranie avec la ville de Wismar en Meklenbourg.

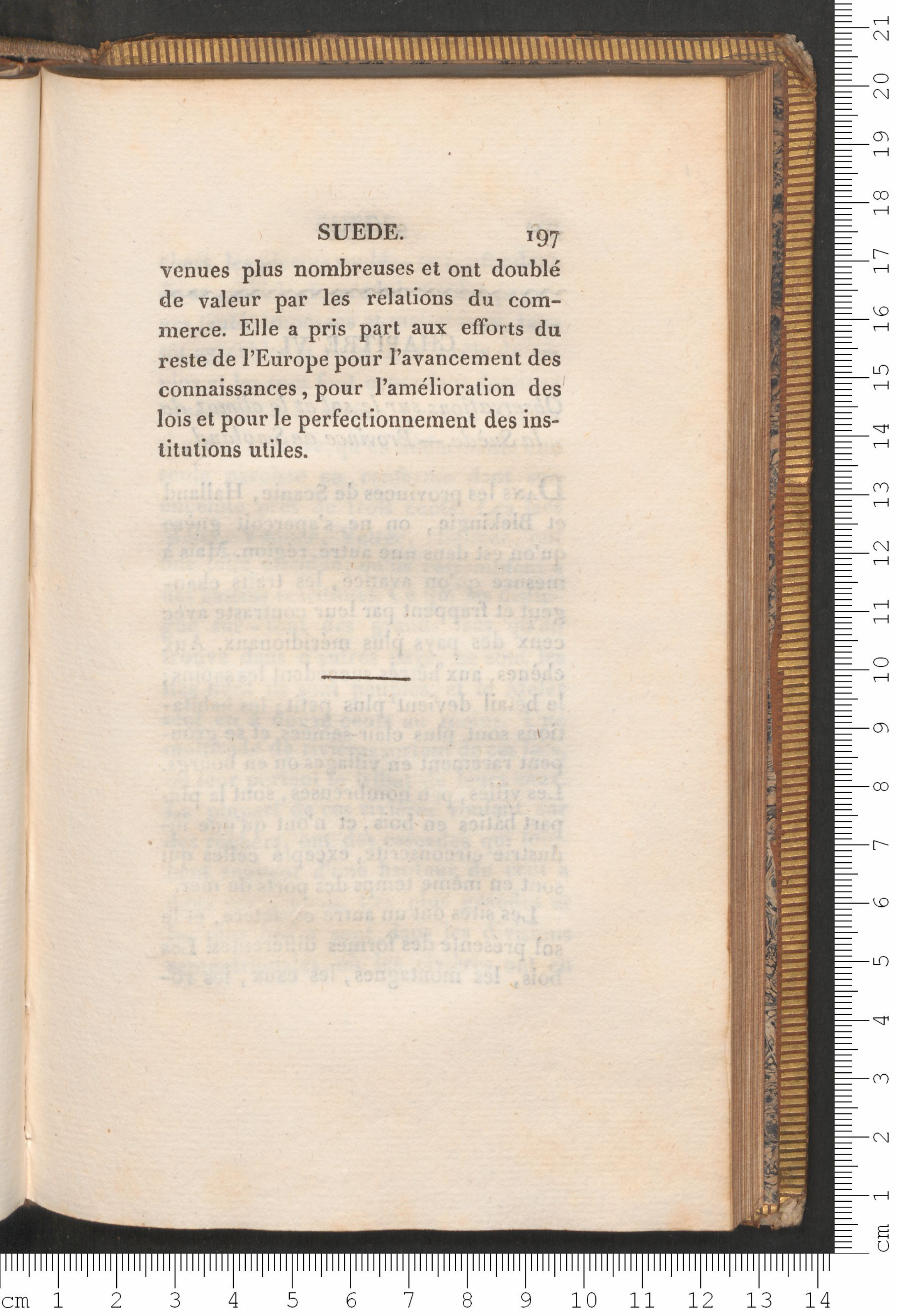
Devenu maître de l'Ingrie et de la Livonie, qui sont situées sur la Baltique, Pierre se vit en état de faire communiquer avec cette mer les autres parties de son immense domaine. Des contrées auparavant nulles dans la balance des moyens, mais que la nature avait rendues fertiles et productives, devinrent une ressource puissante pour un

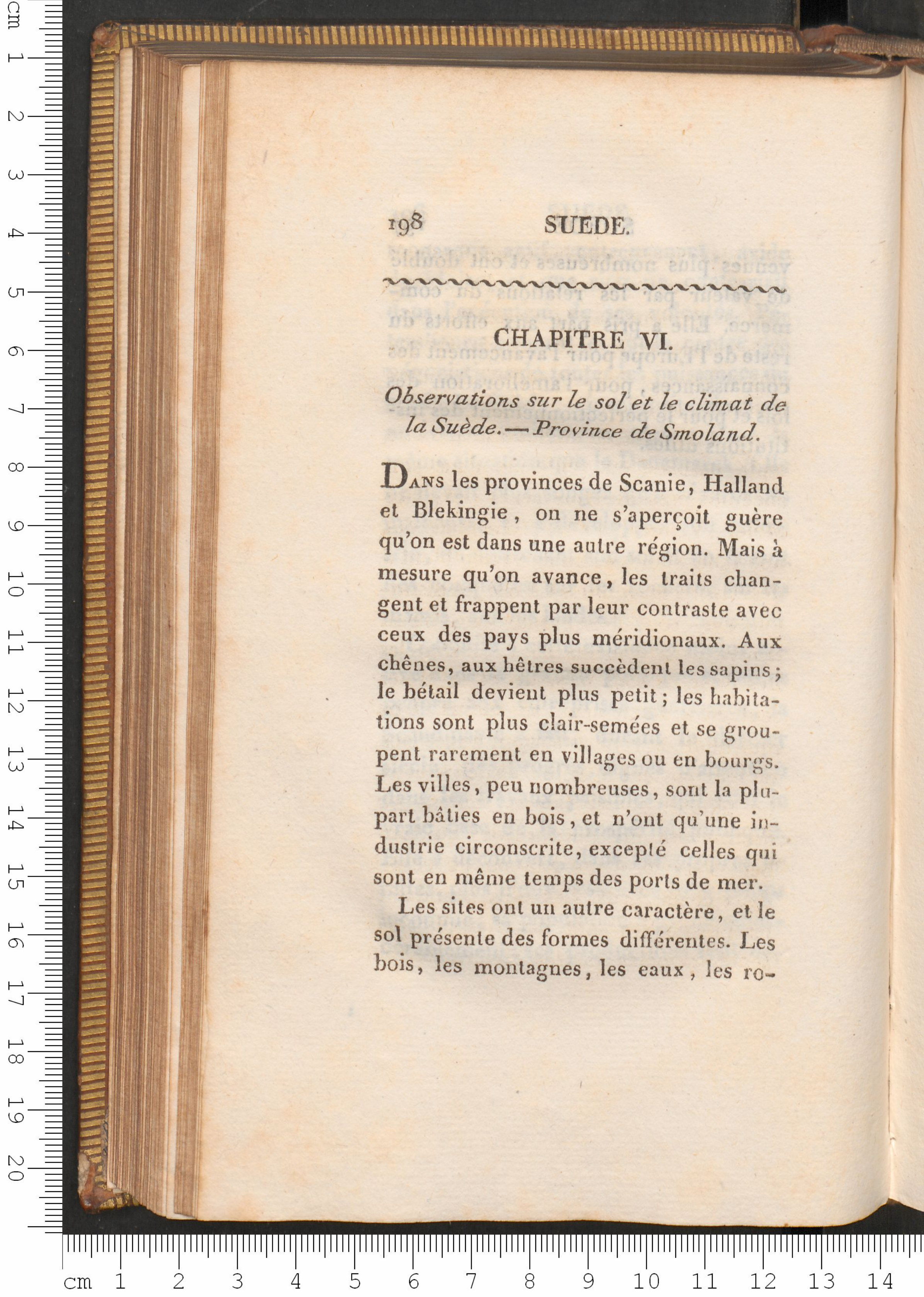


monarque actif, entreprenant, avide de gloire, et que rien ne contrariait dans l'exécution de ses volontés. Pétersbourg s'accrut et fut le centre des négociations de toutes les puissances du nord. La Suède, circonscrite dans ses anciennes limites, se trouva dans la même situation que le Danemarck. Elle ne devait plus songer qu'à réparer ses malheurs, et à développer son industrie, en défrichant son sol et en faisant des conquêtes sur les rochers, sur les marais, sur les landes.

Conduite à cette existence moins active dans la grande politique et moins propre aux entreprises guerrières, la Scandinavie a fait, durant le dernier siècle, des progrès dignes d'attention dans les travaux paisibles, qui sont la vraie base de la prospérité publique. Elle a découvert, dans ses propres limites, plus d'une ressource long-temps inconnue; sa population a gagné considérablement; ses productions sont de-

venues plus nombreuses et ont doublé de valeur par les relations du commerce. Elle a pris part aux efforts du reste de l'Europe pour l'avancement des connaissances, pour l'amélioration des lois et pour le perfectionnement des institutions utiles.





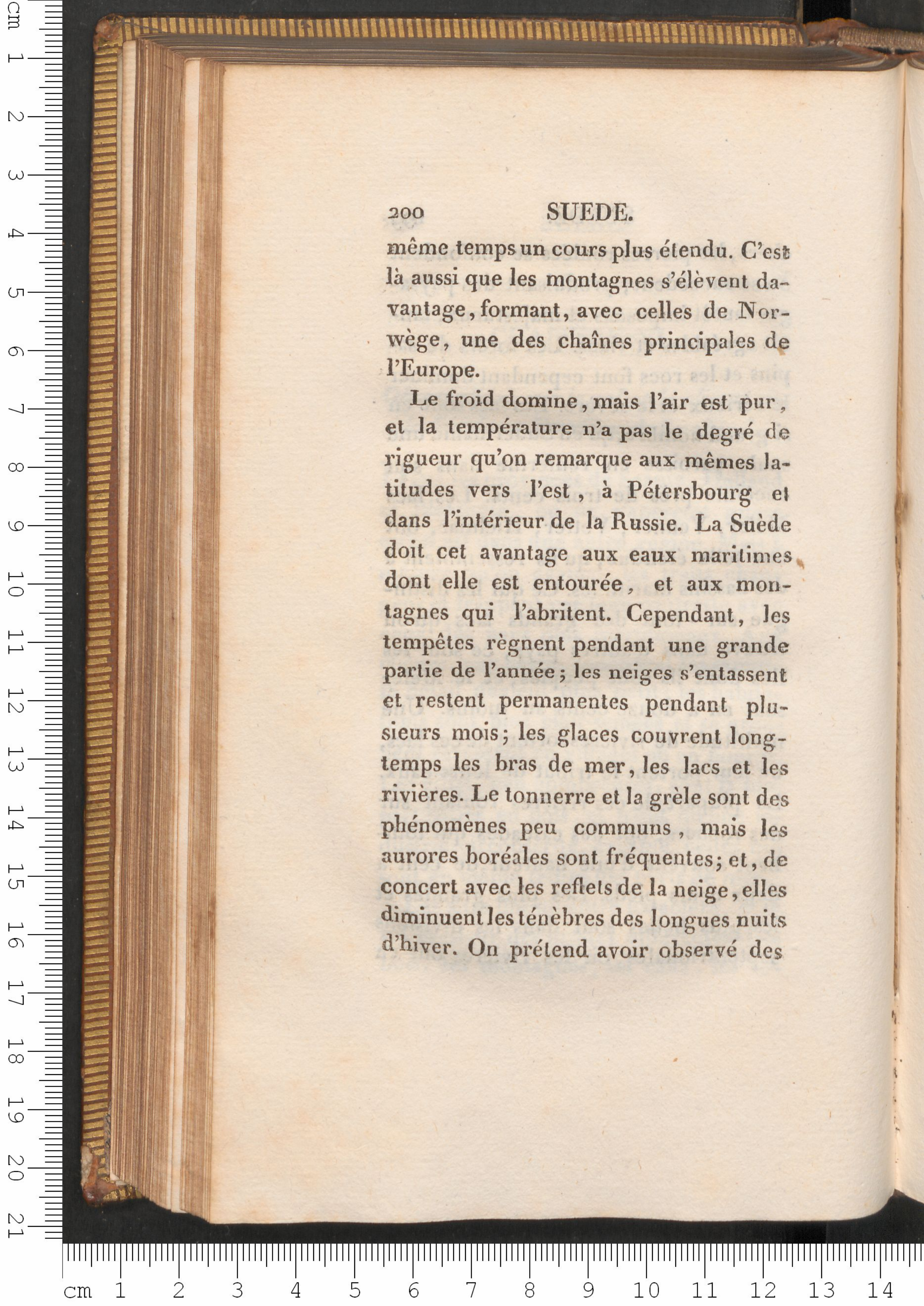
CHAPITRE VI.

Observations sur le sol et le climat de la Suède. — Province de Smoland.

Dans les provinces de Scanie, Halland et Blekingie, on ne s'aperçoit guère qu'on est dans une autre région. Mais à mesure qu'on avance, les traits changent et frappent par leur contraste avec ceux des pays plus méridionaux. Aux chênes, aux hêtres succèdent les sapins; le bétail devient plus petit; les habitations sont plus clair-semées et se groupent rarement en villages ou en bourgs. Les villes, peu nombreuses, sont la plupart bâties en bois, et n'ont qu'une industrie circonscrite, excepté celles qui sont en même temps des ports de mer.

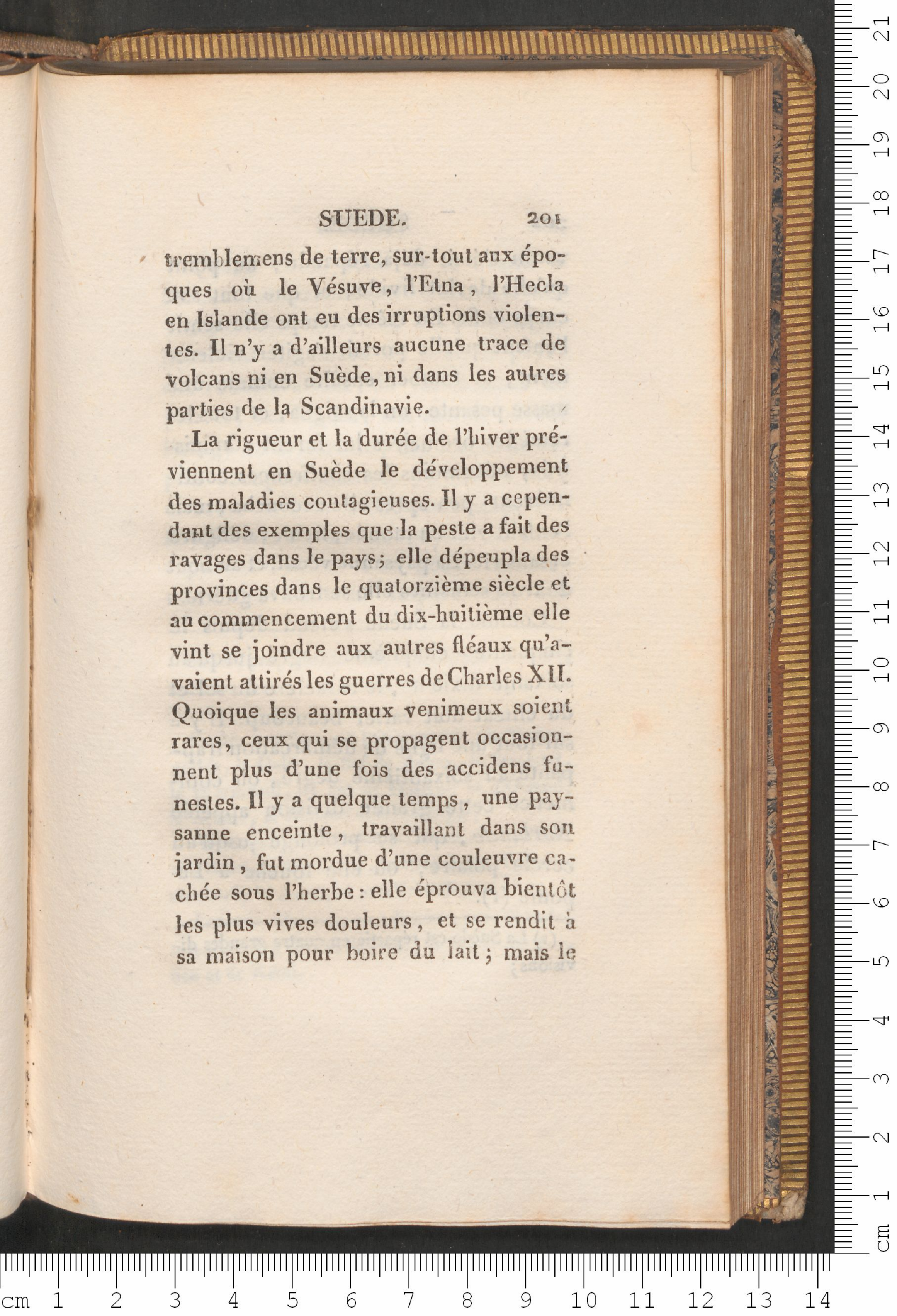
Les sites ont un autre caractère, et le sol présente des formes différentes. Les bois, les montagnes, les eaux, les ro-

chers, les pierres roulées se confondent ou se succèdent, produisant des paysages tantôt imposans et majestueux, tantôt agréables et rians. Les forêts de sapins et les rocs font cependant dominer le sérieux et le sévère. Les lacs sont en si grand nombre, qu'en Sudermanie une seule paroisse en renferme dans son enceinte près de trois cents. Les lacs Méler, Venner, Vetter, Hielmar, ont une telle étendue, qu'ils ressemblent à des bassins maritimes. Ce qui les distingue sur-tout des grands lacs qu'on trouve dans d'autres pays, ce sont les îles dont ils sont peuplés, et le Méler seul en a douze cents au moins. Une multitude de rivières sortent de ces lacs, ou leur portent le tribut de leurs eaux. La plupart de ces rivières roulant sur des rochers, ont des cascades qui tombent souvent d'une hauteur de cent à deux cents pieds. Les plus grandes et les plus belles sont dans les divisions septentrionales, où les rivières ont en



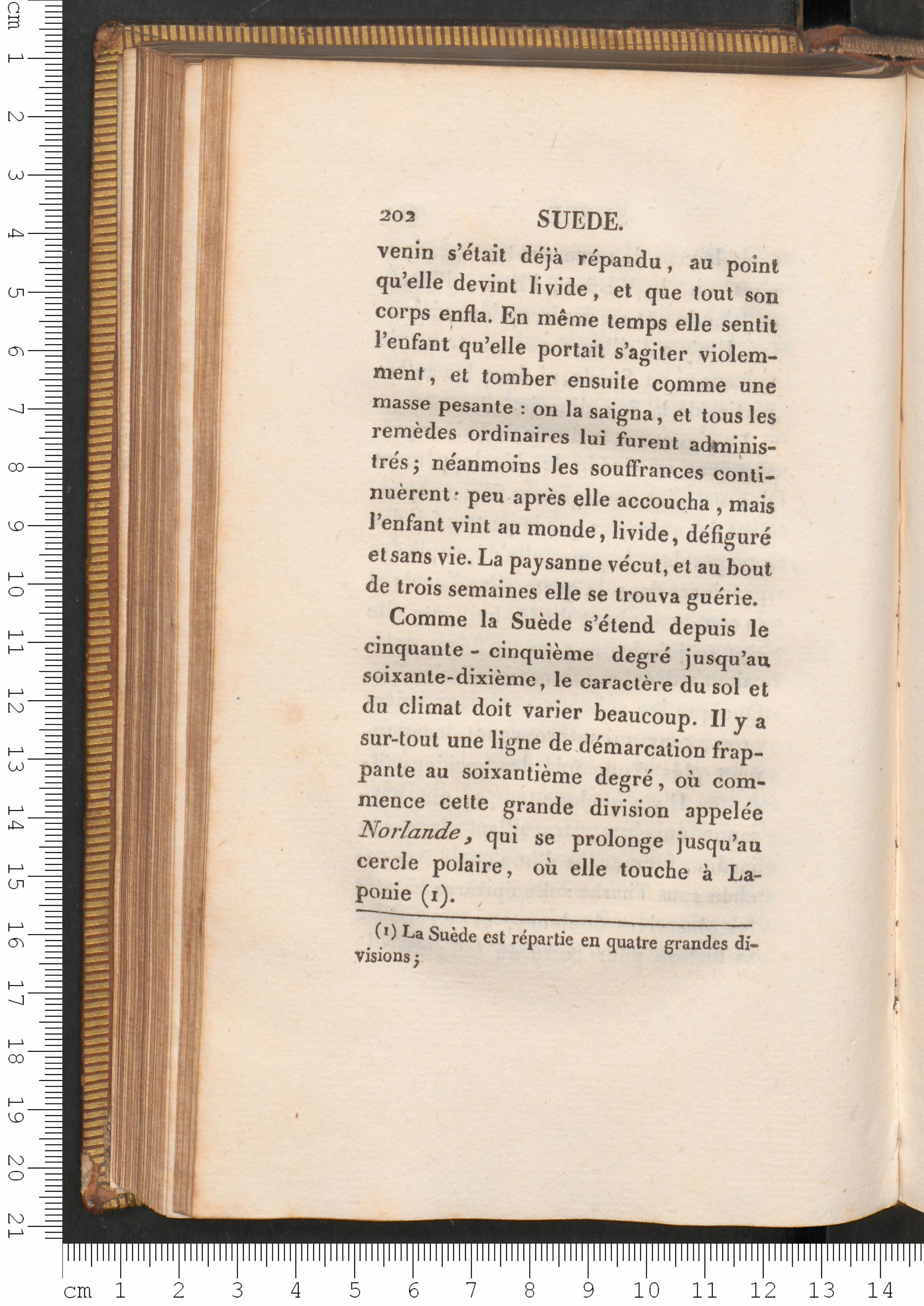
même temps un cours plus étendu. C'est là aussi que les montagnes s'élèvent davantage, formant, avec celles de Norwège, une des chaînes principales de l'Europe.

Le froid domine, mais l'air est pur, et la température n'a pas le degré de rigueur qu'on remarque aux mêmes latitudes vers l'est, à Pétersbourg et dans l'intérieur de la Russie. La Suède doit cet avantage aux eaux maritimes dont elle est entourée, et aux montagnes qui l'abritent. Cependant, les tempêtes règnent pendant une grande partie de l'année; les neiges s'entassent et restent permanentes pendant plusieurs mois; les glaces couvrent longtemps les bras de mer, les lacs et les rivières. Le tonnerre et la grèle sont des phénomènes peu communs, mais les aurores boréales sont fréquentes; et, de concert avec les reflets de la neige, elles diminuent les ténèbres des longues nuits d'hiver. On prétend avoir observé des



tremblemens de terre, sur-tout aux époques où le Vésuve, l'Etna, l'Hecla en Islande ont eu des irruptions violentes. Il n'y a d'ailleurs aucune trace de volcans ni en Suède, ni dans les autres parties de la Scandinavie.

La rigueur et la durée de l'hiver préviennent en Suède le développement des maladies contagieuses. Il y a cependant des exemples que la peste a fait des ravages dans le pays; elle dépeupla des provinces dans le quatorzième siècle et au commencement du dix-huitième elle vint se joindre aux autres fléaux qu'avaient attirés les guerres de Charles XII. Quoique les animaux venimeux soient rares, ceux qui se propagent occasionnent plus d'une fois des accidens funestes. Il y a quelque temps, une paysanne enceinte, travaillant dans son jardin, fut mordue d'une couleuvre cachée sous l'herbe : elle éprouva bientôt les plus vives douleurs, et se rendit à sa maison pour boire du lait; mais le



venin s'était déjà répandu, au point qu'elle devint livide, et que tout son corps enfla. En même temps elle sentit l'enfant qu'elle portait s'agiter violemment, et tomber ensuite comme une masse pesante : on la saigna, et tous les remèdes ordinaires lui furent administrés; néanmoins les souffrances continuèrent : peu après elle accoucha, mais l'enfant vint au monde, livide, défiguré et sans vie. La paysanne vécut, et au bout de trois semaines elle se trouva guérie.

Comme la Suède s'étend depuis le cinquante - cinquième degré jusqu'au soixante-dixième, le caractère du sol et du climat doit varier beaucoup. Il y a sur-tout une ligne de démarcation frappante au soixantième degré, où commence cette grande division appelée *Norlande*, qui se prolonge jusqu'au cercle polaire, où elle touche à Laponie (1).

(1) La Suède est répartie en quatre grandes divisions;

Quand on se rend de la Scanie à Stockholm, on rencontre d'abord la province de Smoland, une des plus singulièrement dessinées de tout le pays : des rochers arides, de vastes amas de pierres, des landes, des marais offrent l'image de la stérilité ; des forêts de sapins occupent d'autres parties du sol, et leurs ombres silencieuses inspirent la tristesse. Parmi ces objets en sont répandus d'autres d'un genre contrastant : des hauteurs imposantes, des

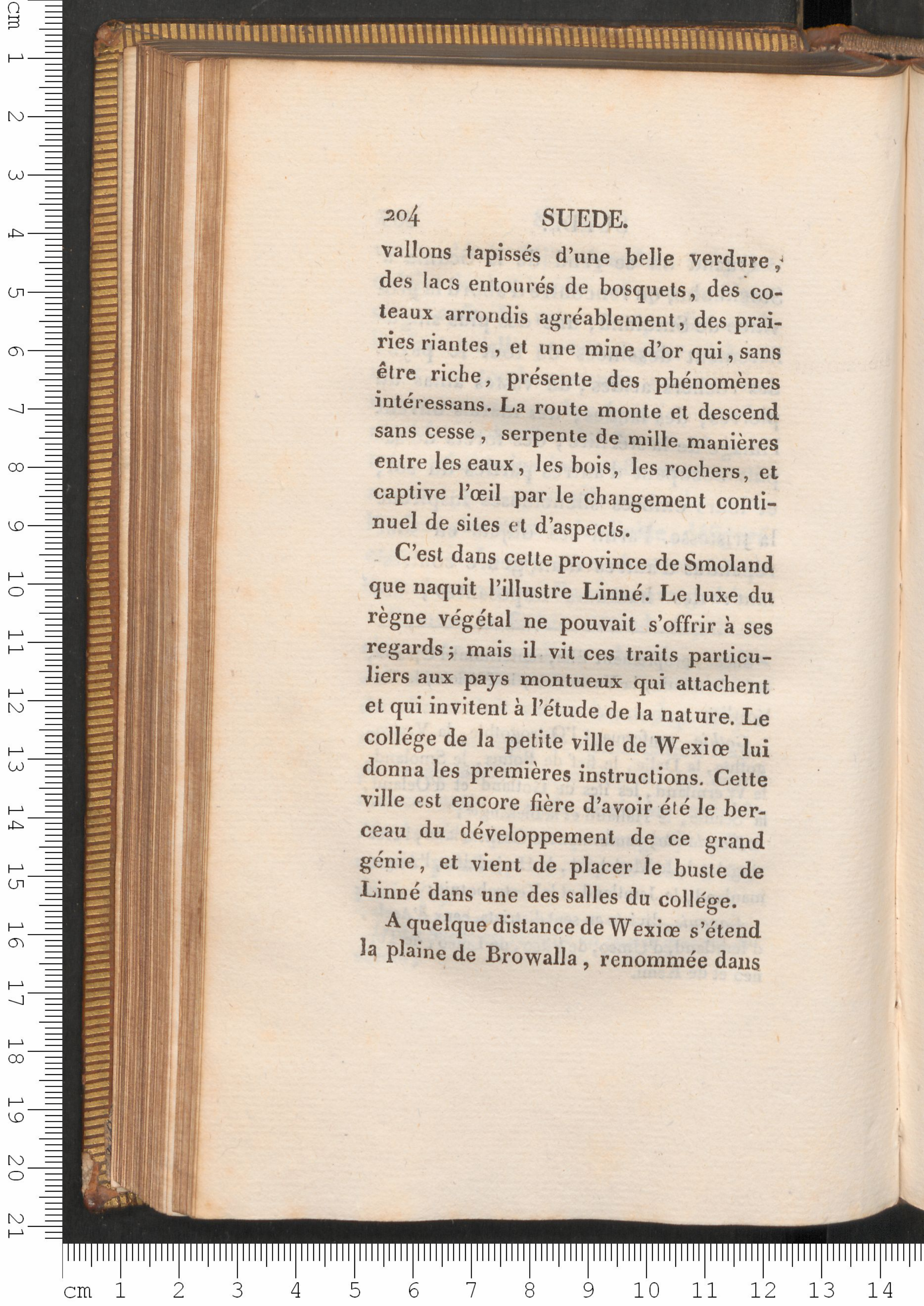
---

Suède, proprement dite, renfermant l'Upland, la Sudermanie, la Vestmanie, la Néricie, la Dalécarlie ;

Gothie, renfermant l'Ostrogothie, la Vestrogothie, la Dalie, le fief de Bohus, le Smoland, le Wermland, les îles de Gotland et d'Oeland, la Scanie, le Halland et la Blekingie ;

Norrlande, renfermant le Gestrikeland, l'Helsingeland, le Medelpad, le Herjedalen, l'Angermanland, le Jemtland et la Vestrobotnie ;

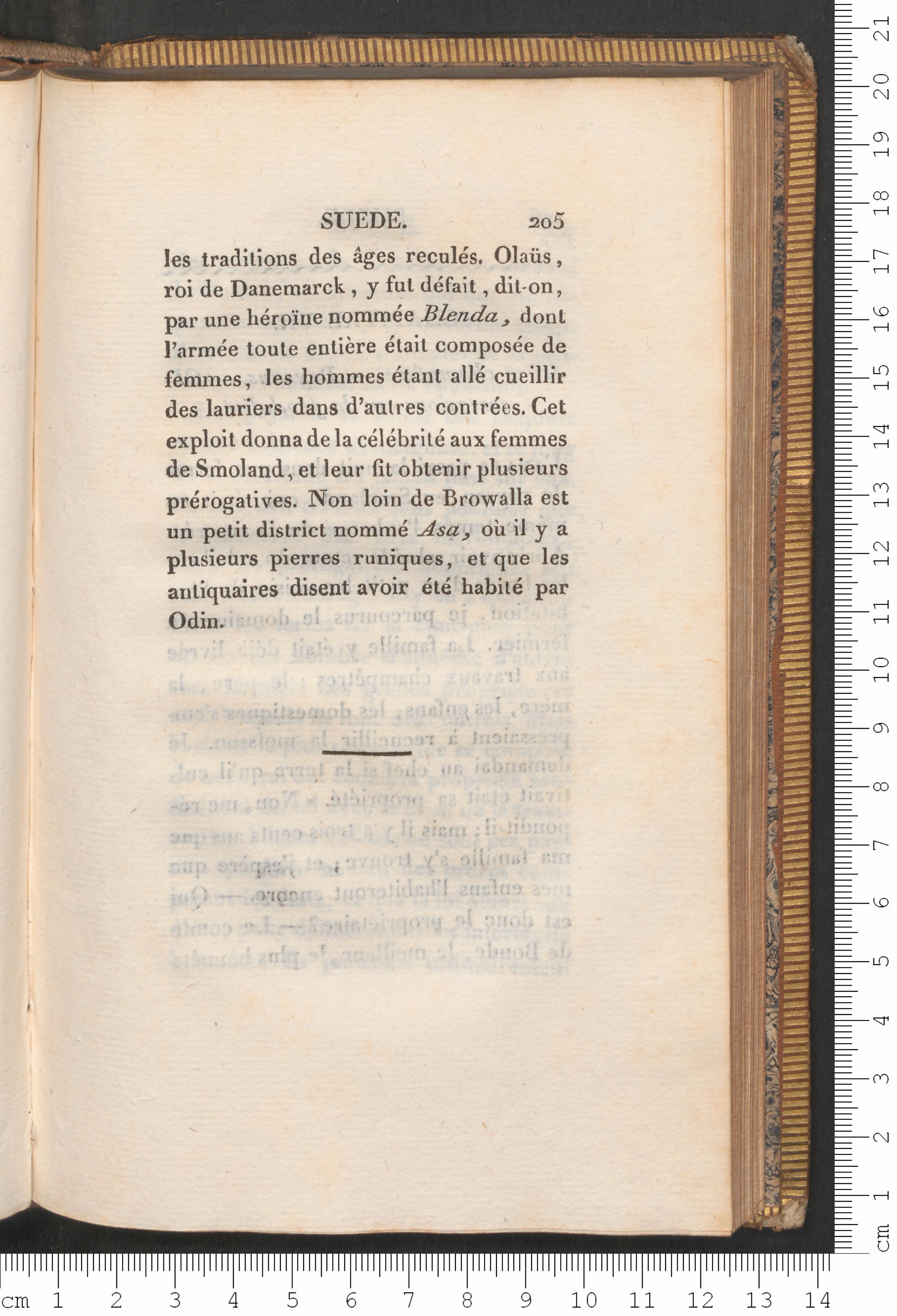
Laponie, divisée en sept districts, ceux d'Ascle, d'Iemtland, d'Umeo, de Piteo, de Luleo, de Torneo et de Kemi.



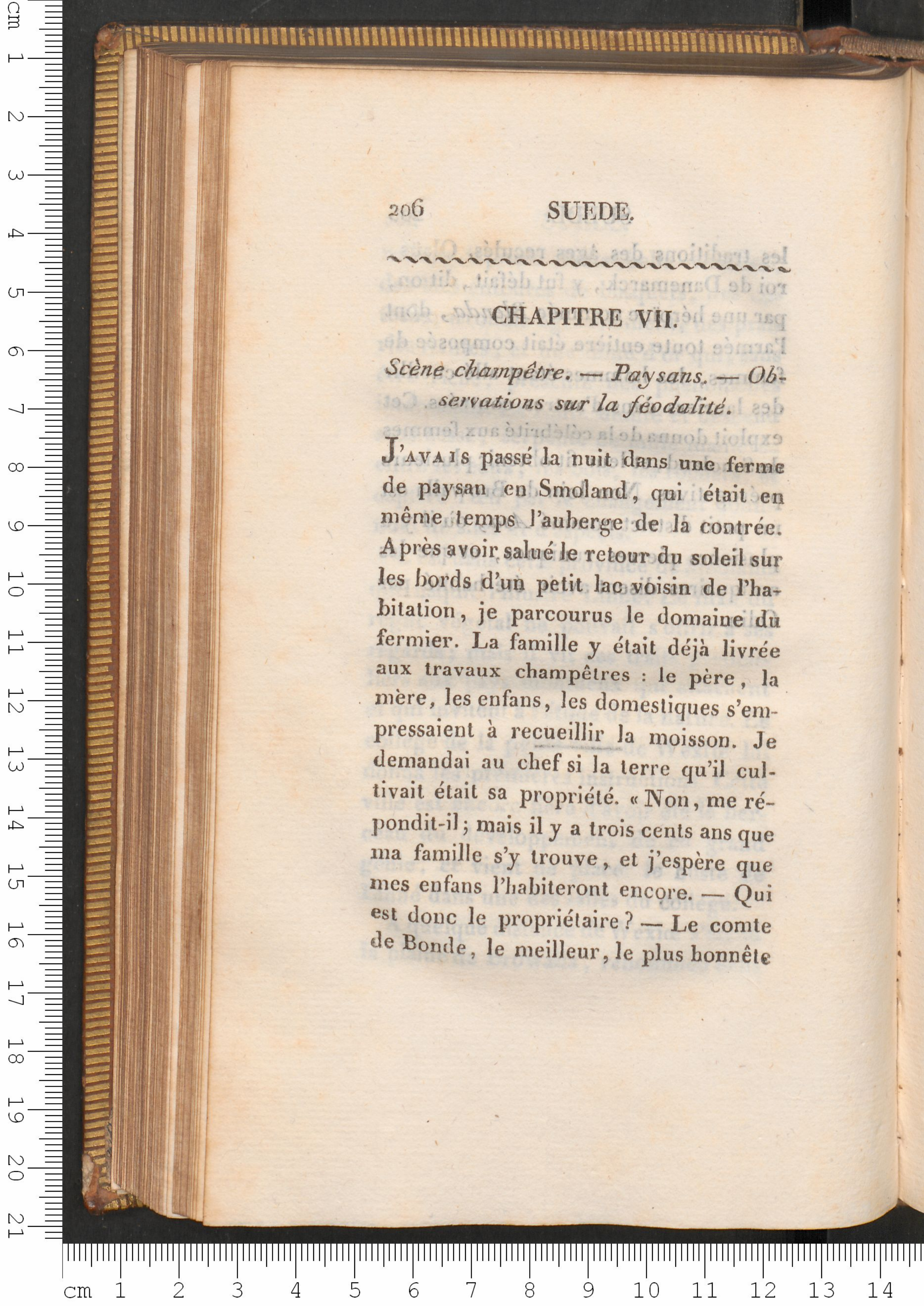
vallons tapissés d'une belle verdure, des lacs entourés de bosquets, des coteaux arrondis agréablement, des prairies riantes, et une mine d'or qui, sans être riche, présente des phénomènes intéressans. La route monte et descend sans cesse, serpente de mille manières entre les eaux, les bois, les rochers, et captive l'œil par le changement continuel de sites et d'aspects.

C'est dans cette province de Smoland que naquit l'illustre Linné. Le luxe du règne végétal ne pouvait s'offrir à ses regards; mais il vit ces traits particuliers aux pays montueux qui attachent et qui invitent à l'étude de la nature. Le collége de la petite ville de Wexiœ lui donna les premières instructions. Cette ville est encore fière d'avoir été le berceau du développement de ce grand génie, et vient de placer le buste de Linné dans une des salles du collége.

A quelque distance de Wexiœ s'étend la plaine de Browalla, renommée dans



les traditions des âges reculés. Olaüs, roi de Danemarck, y fut défait, dit-on, par une héroïne nommée *Blenda*, dont l'armée toute entière était composée de femmes, les hommes étant allé cueillir des lauriers dans d'autres contrées. Cet exploit donna de la célébrité aux femmes de Smoland, et leur fit obtenir plusieurs prérogatives. Non loin de Browalla est un petit district nommé *Asa*, où il y a plusieurs pierres runiques, et que les antiquaires disent avoir été habité par Odin.



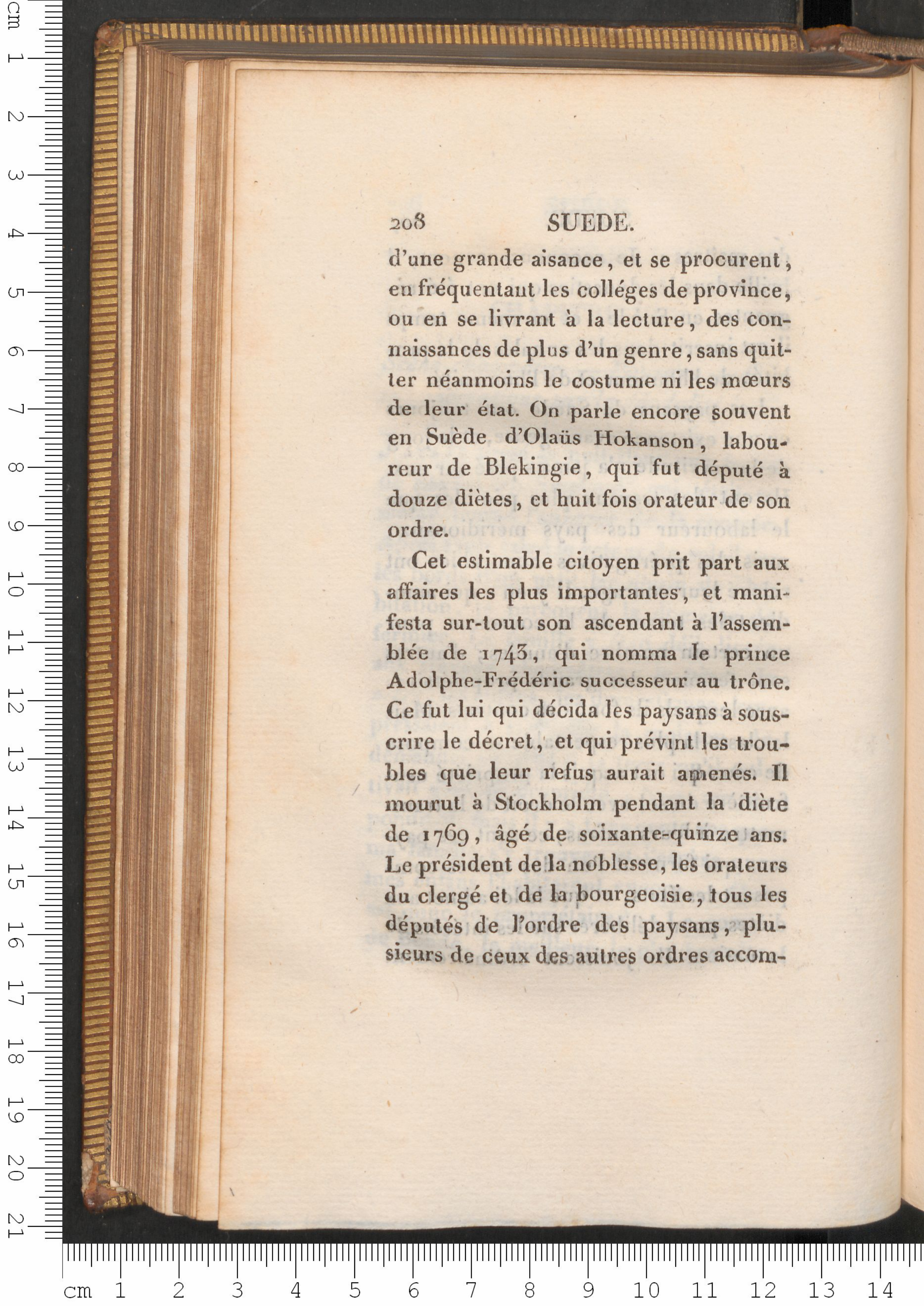
CHAPITRE VII.

Scène champêtre. — Paysans. — Observations sur la féodalité.

J'AVAIS passé la nuit dans une ferme de paysan en Smoland, qui était en même temps l'auberge de la contrée. Après avoir salué le retour du soleil sur les bords d'un petit lac voisin de l'habitation, je parcourus le domaine du fermier. La famille y était déjà livrée aux travaux champêtres : le père, la mère, les enfans, les domestiques s'empressaient à recueillir la moisson. Je demandai au chef si la terre qu'il cultivait était sa propriété. « Non, me répondit-il; mais il y a trois cents ans que ma famille s'y trouve, et j'espère que mes enfans l'habiteront encore. — Qui est donc le propriétaire ? — Le comte de Bonde, le meilleur, le plus honnête

des maîtres». Je reconnus ce nom; il brille dans les dynasties qui ont été régnantes en Suède, et en même temps il est inscrit dans les annales de la probité, de l'honneur et de l'humanité.

Les paysans de Suède ont toujours eu une existence avantageuse, et le joug de la servitude n'a jamais pesé sur eux. Ils ont des travaux plus pénibles que le laboureur des pays méridionaux, mais des prérogatives honorables ont relevé leur courage. Il y en a qui amodient les terres de la couronne pour un certain nombre d'années; d'autres sont fermiers des grands propriétaires avec lesquels ils font des contrats. Mais la classe la plus respectable se compose de ceux qui ont acquis la propriété usufruitière du sol avec le droit de la transmettre à leurs enfans; ce sont ces paysans qui forment l'un des ordres composant les états, et que la loi admet aux diètes pour délibérer sur les intérêts de la nation. Ils jouissent ordinairement



d'une grande aisance, et se procurent, en fréquentant les colléges de province, ou en se livrant à la lecture, des connaissances de plus d'un genre, sans quitter néanmoins le costume ni les mœurs de leur état. On parle encore souvent en Suède d'Olaüs Hokanson, laboureur de Blekingie, qui fut député à douze diètes, et huit fois orateur de son ordre.

Cet estimable citoyen prit part aux affaires les plus importantes, et manifesta sur-tout son ascendant à l'assemblée de 1743, qui nomma le prince Adolphe-Frédéric successeur au trône. Ce fut lui qui décida les paysans à souscrire le décret, et qui prévint les troubles que leur refus aurait amenés. Il mourut à Stockholm pendant la diète de 1769, âgé de soixante-quinze ans. Le président de la noblesse, les orateurs du clergé et de la bourgeoisie, tous les députés de l'ordre des paysans, plusieurs de ceux des autres ordres accom-

pagnèrent son convoi funèbre; il fut déposé dans le tombeau de la famille des comtes de Fersen. Hokanson était doué d'une grande justesse d'esprit et du talent de la parole. Les distinctions qu'il obtenait dans la capitale, les plaisirs auxquels il y participait, ne lui ôtaient rien de sa simplicité : assis à Stockholm aux tables somptueuses des grands du royaume, il n'en retournait pas moins content aux repas champêtres dans le sein de sa famille. De cette main dont il signait les décrets, il allait ensuite tracer des sillons dans les champs. Le roi Frédéric, faisant un voyage au midi du royaume, s'arrêta avec sa suite chez Hokanson, et dîna sous le toit modeste du laboureur.

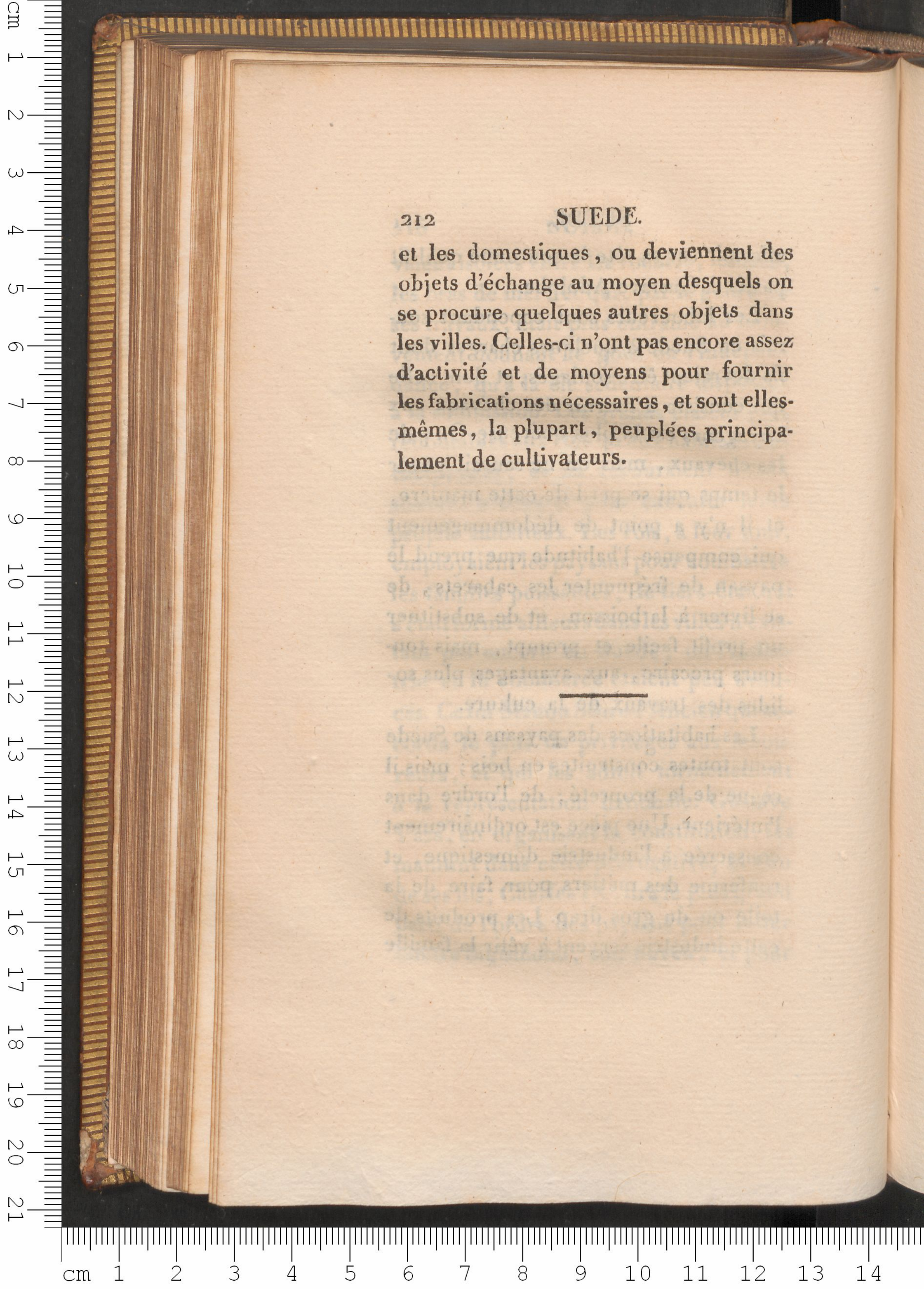
Le système féodal ne s'est pas développé en Suède au même point que dans les autres pays de l'Europe. Il était difficile de réduire à la servitude de la glèbe un peuple disséminé sur une immense étendue, dont les habitations se trou-

vaient isolées entre les rochers, les lacs, les bras de mer, et qui, par le genre de ses travaux, était plus entraîné au mouvement donnant le goût de l'indépendance, qu'à la vie sédentaire disposant à la soumission. Les grands étaient plus redoutables aux rois qu'aux habitans des campagnes, et ils recouraient même souvent à ceux-ci pour exécuter leurs projets ambitieux. Les rois, à leur tour, employaient les paysans pour combattre les familles puissantes, le tiers-état qui s'était formé ailleurs dans les villes n'existant pas encore en Suède, où l'industrie et le commerce étaient peu avancés. Ce fut Stenon Sture-l'Ancien qui accorda le plus de priviléges aux laboureurs, et qui les admit formellement à la représentation nationale. Gustave Vasa, en organisant la constitution, les maintint dans cette prérogative; et l'un de ses fils, Charles IX, tira le plus grand parti de l'ordre des paysans pour lutter contre Sigismond, son neveu, et pour

affermir sur sa tête la couronne qu'il fit passer à Gustave-Adolphe.

Les laboureurs sont cependant soumis en Suède à quelques charges dont ils devraient être soulagés, et dont celle qui consiste à fournir des chevaux aux voyageurs est la plus onéreuse. On paie les chevaux, mais on ne saurait payer le temps qui se perd de cette manière, et il n'y a point de dédommagement qui compense l'habitude que prend le paysan de fréquenter les cabarets, de se livrer à la boisson, et de substituer un profit facile et prompt, mais toujours précaire, aux avantages plus solides des travaux de la culture.

Les habitations des paysans de Suède sont toutes construites en bois; mais il règne de la propreté, de l'ordre dans l'intérieur. Une pièce est ordinairement consacrée à l'industrie domestique, et renferme des métiers pour faire de la toile ou du gros drap. Les produits de cette industrie servent à vêtir la famille

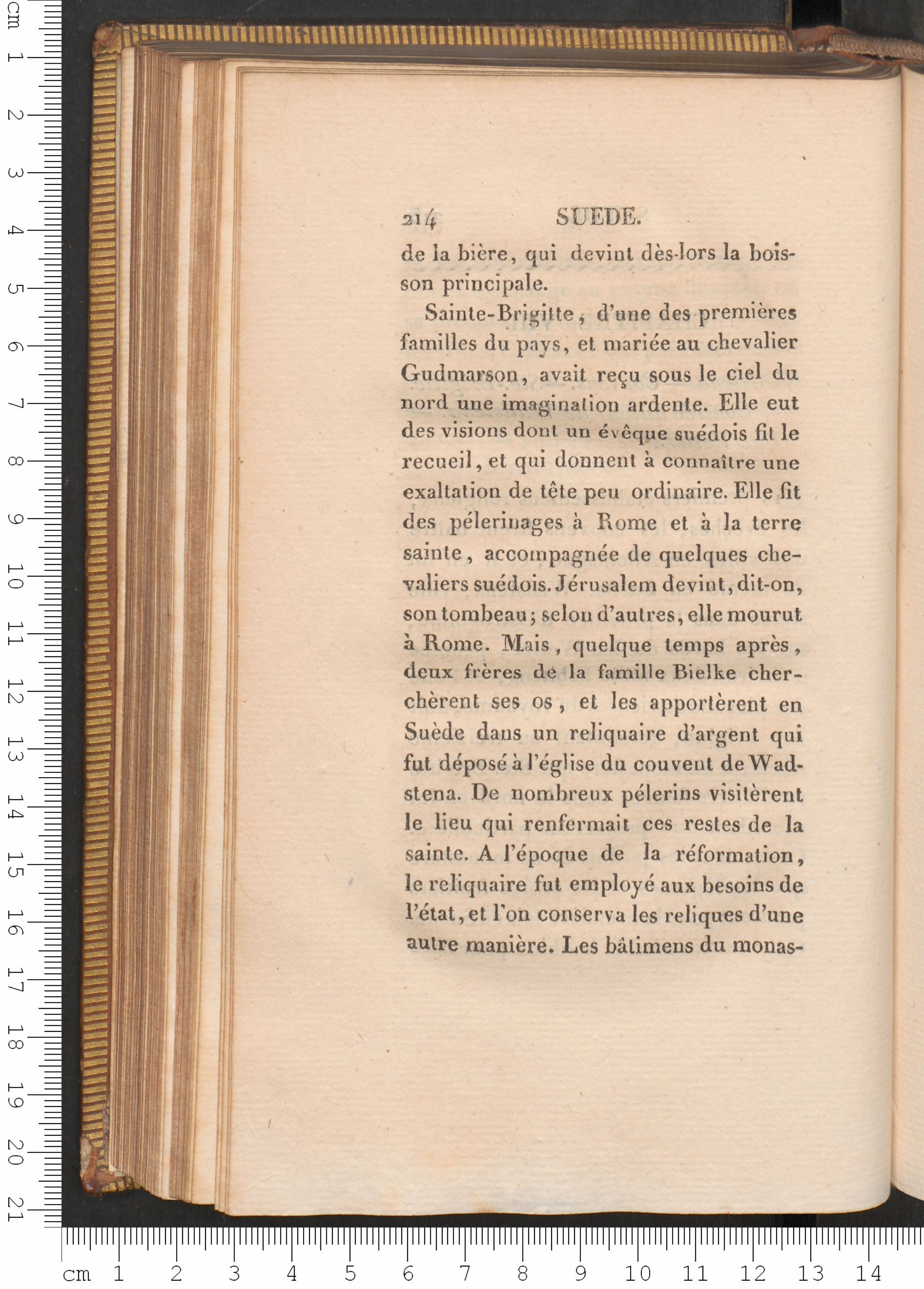


et les domestiques, ou deviennent des objets d'échange au moyen desquels on se procure quelques autres objets dans les villes. Celles-ci n'ont pas encore assez d'activité et de moyens pour fournir les fabrications nécessaires, et sont elles-mêmes, la plupart, peuplées principalement de cultivateurs.

CHAPITRE VIII.

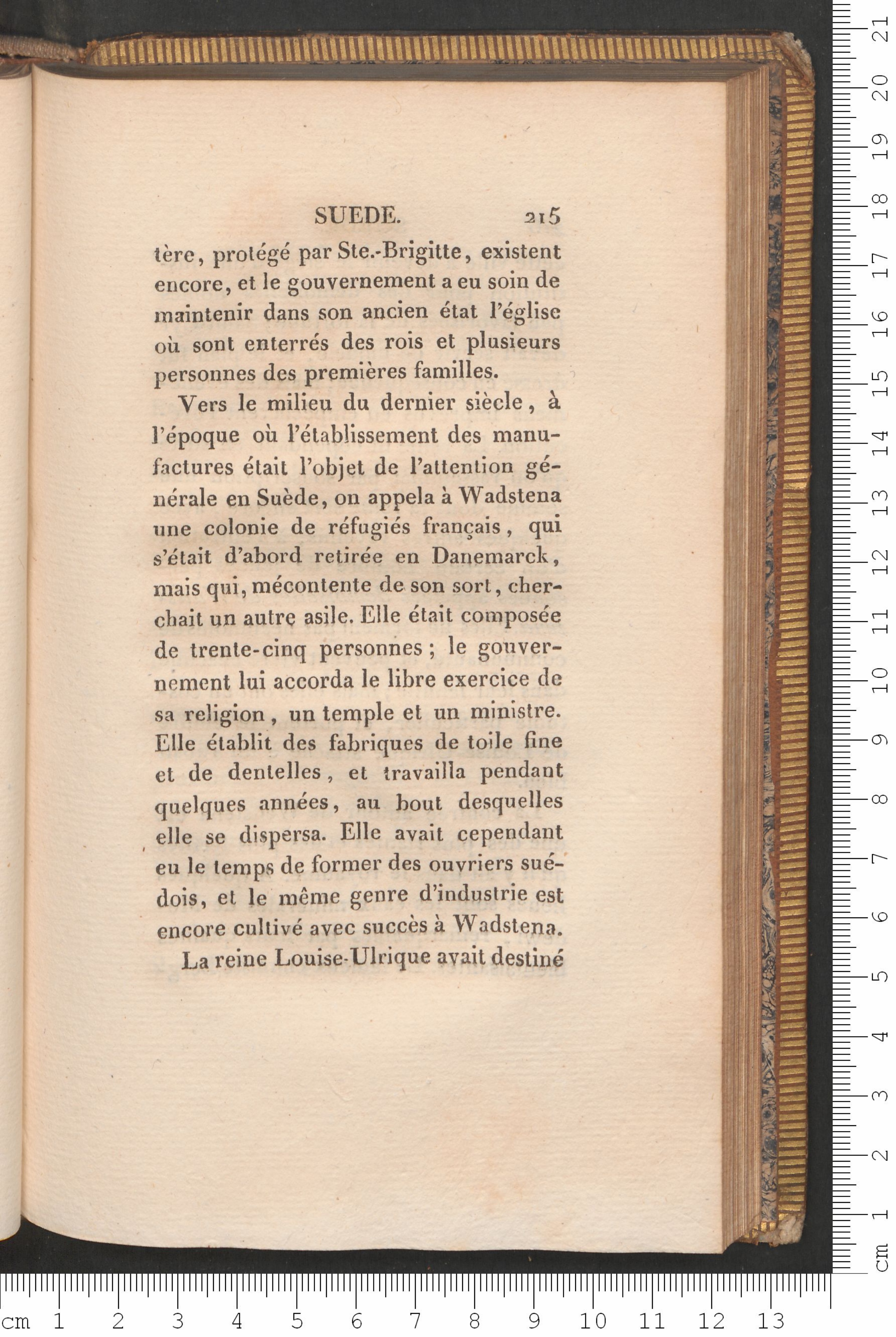
Wadstena. — Couvens. — Ste.-Brigitte. — Contrée autour de Wadstena. — Lac Vetter.

Les premiers établissemens religieux, les évêchés, les couvens firent naître des villes en Allemagne, et il en fut de même en Suède. Wadstena, ville située dans la province d'Ostrogothie, sur les bords du lac Wetter, peuplée d'environ deux mille habitans, et l'une des plus industrieuses du royaume, doit son origine, remontant au treizième siècle, à un monastère que Ste.-Brigitte rendit très-fameux dans le nord en lui accordant une protection particulière. Ce fut dans les jardins de ce monastère que les légumes et les arbres fruitiers parurent pour la première fois en Suède. On y cultiva aussi le houblon pour faire



de la bière, qui devint dès-lors la boisson principale.

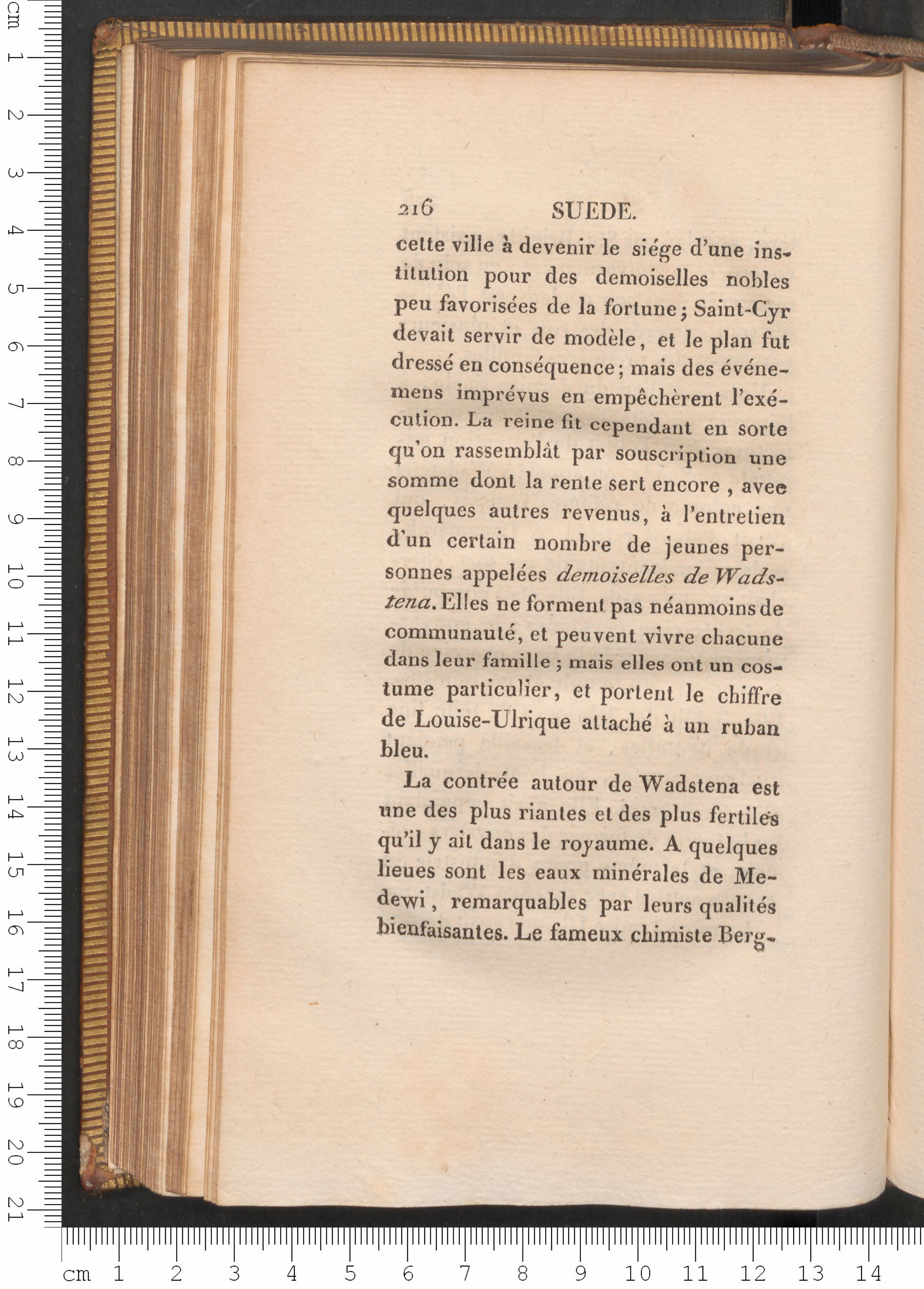
Sainte-Brigitte, d'une des premières familles du pays, et mariée au chevalier Gudmarson, avait reçu sous le ciel du nord une imagination ardente. Elle eut des visions dont un évêque suédois fit le recueil, et qui donnent à connaître une exaltation de tête peu ordinaire. Elle fit des pélerinages à Rome et à la terre sainte, accompagnée de quelques chevaliers suédois. Jérusalem devint, dit-on, son tombeau; selon d'autres, elle mourut à Rome. Mais, quelque temps après, deux frères de la famille Bielke cherchèrent ses os, et les apportèrent en Suède dans un reliquaire d'argent qui fut déposé à l'église du couvent de Wadstena. De nombreux pélerins visitèrent le lieu qui renfermait ces restes de la sainte. A l'époque de la réformation, le reliquaire fut employé aux besoins de l'état, et l'on conserva les reliques d'une autre manière. Les bâtimens du monas-



tère, protégé par Ste.-Brigitte, existent encore, et le gouvernement a eu soin de maintenir dans son ancien état l'église où sont enterrés des rois et plusieurs personnes des premières familles.

Vers le milieu du dernier siècle, à l'époque où l'établissement des manufactures était l'objet de l'attention générale en Suède, on appela à Wadstena une colonie de réfugiés français, qui s'était d'abord retirée en Danemarck, mais qui, mécontente de son sort, cherchait un autre asile. Elle était composée de trente-cinq personnes; le gouvernement lui accorda le libre exercice de sa religion, un temple et un ministre. Elle établit des fabriques de toile fine et de dentelles, et travailla pendant quelques années, au bout desquelles elle se dispersa. Elle avait cependant eu le temps de former des ouvriers suédois, et le même genre d'industrie est encore cultivé avec succès à Wadstena.

La reine Louise-Ulrique avait destiné

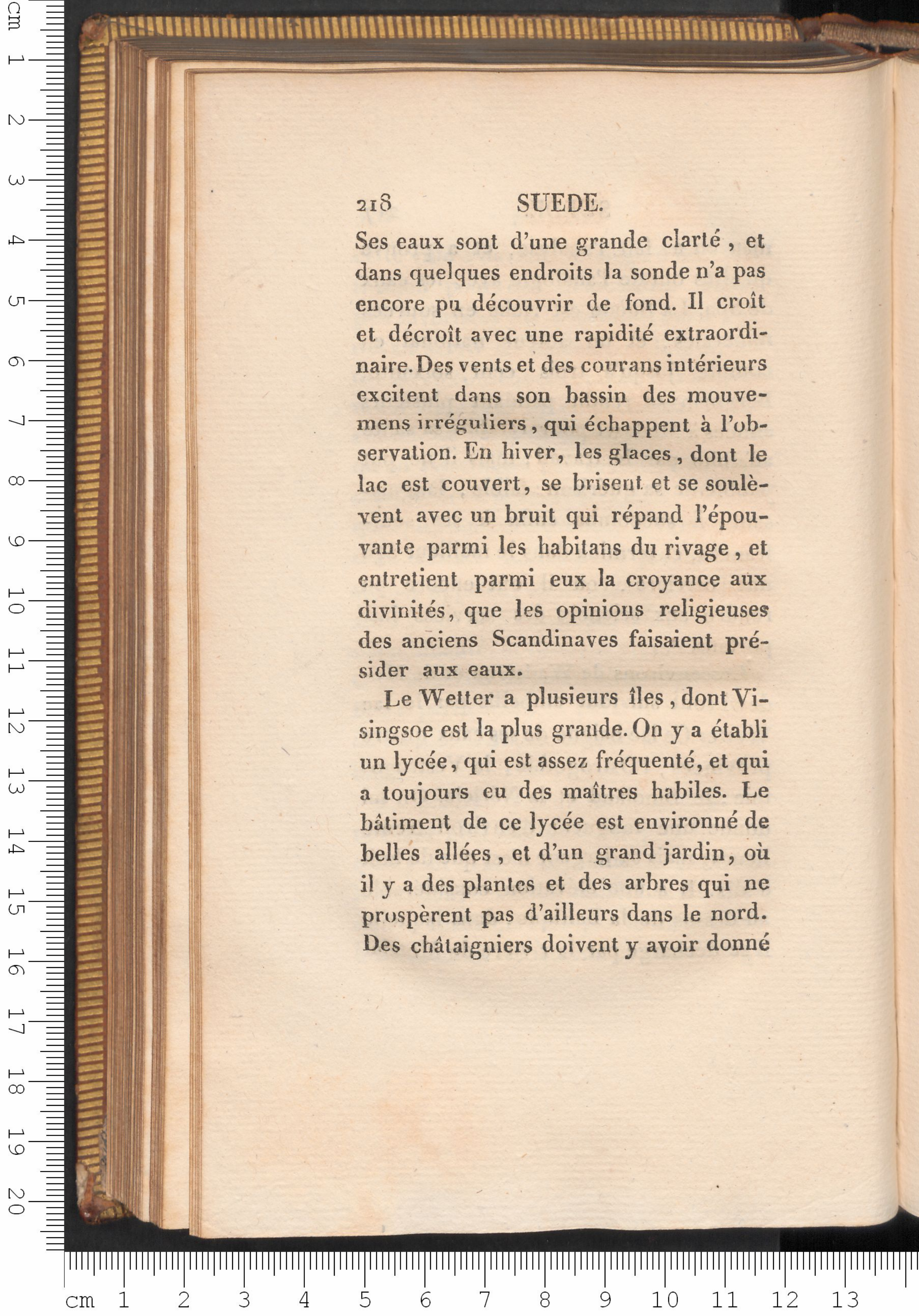


cette ville à devenir le siége d'une institution pour des demoiselles nobles peu favorisées de la fortune; Saint-Cyr devait servir de modèle, et le plan fut dressé en conséquence; mais des événemens imprévus en empêchèrent l'exécution. La reine fit cependant en sorte qu'on rassemblât par souscription une somme dont la rente sert encore, avec quelques autres revenus, à l'entretien d'un certain nombre de jeunes personnes appelées *demoiselles de Wadstena*. Elles ne forment pas néanmoins de communauté, et peuvent vivre chacune dans leur famille; mais elles ont un costume particulier, et portent le chiffre de Louise-Ulrique attaché à un ruban bleu.

La contrée autour de Wadstena est une des plus riantes et des plus fertiles qu'il y ait dans le royaume. A quelques lieues sont les eaux minérales de Medewi, remarquables par leurs qualités bienfaisantes. Le fameux chimiste Berg-

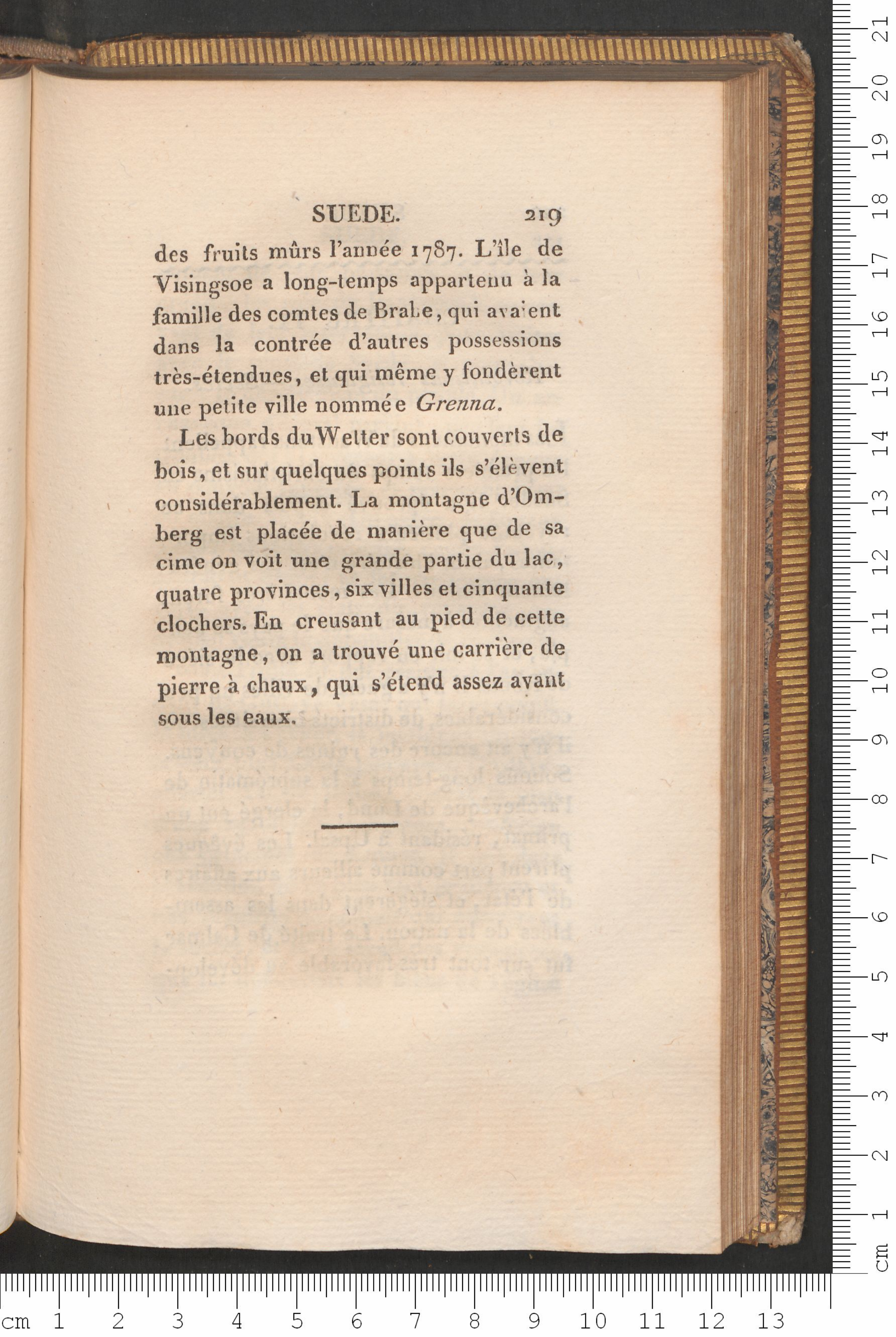
man en a fait l'analyse, et a prouvé qu'elles ont de l'analogie avec les eaux de Spa. La Suède est riche en sources minérales, et un auteur national en compte jusqu'à trois cent soixante. Bergman se rendit pendant plusieurs années à Medewi pour rétablir sa santé affaiblie par le travail; mais il ne put y obtenir sa guérison : faible, languissant, il succomba enfin à ses souffrances, et termina dans le meilleur âge une carrière, où il eût encore pu rendre aux sciences des services importans.

Les environs de Wadstena et de Medewi sont sur-tout embellis par le lac Wetter. Ce lac baigne de ses eaux quatre provinces, l'Ostrogothie, la Vestrogothie, le Smoland et la Néricie. On lui donne une longueur d'environ trente lieues; mais sa largeur n'est que de huit à dix. Il a une élévation considérable au-dessus de la Baltique, dans laquelle il se décharge par la rivière de Motala.



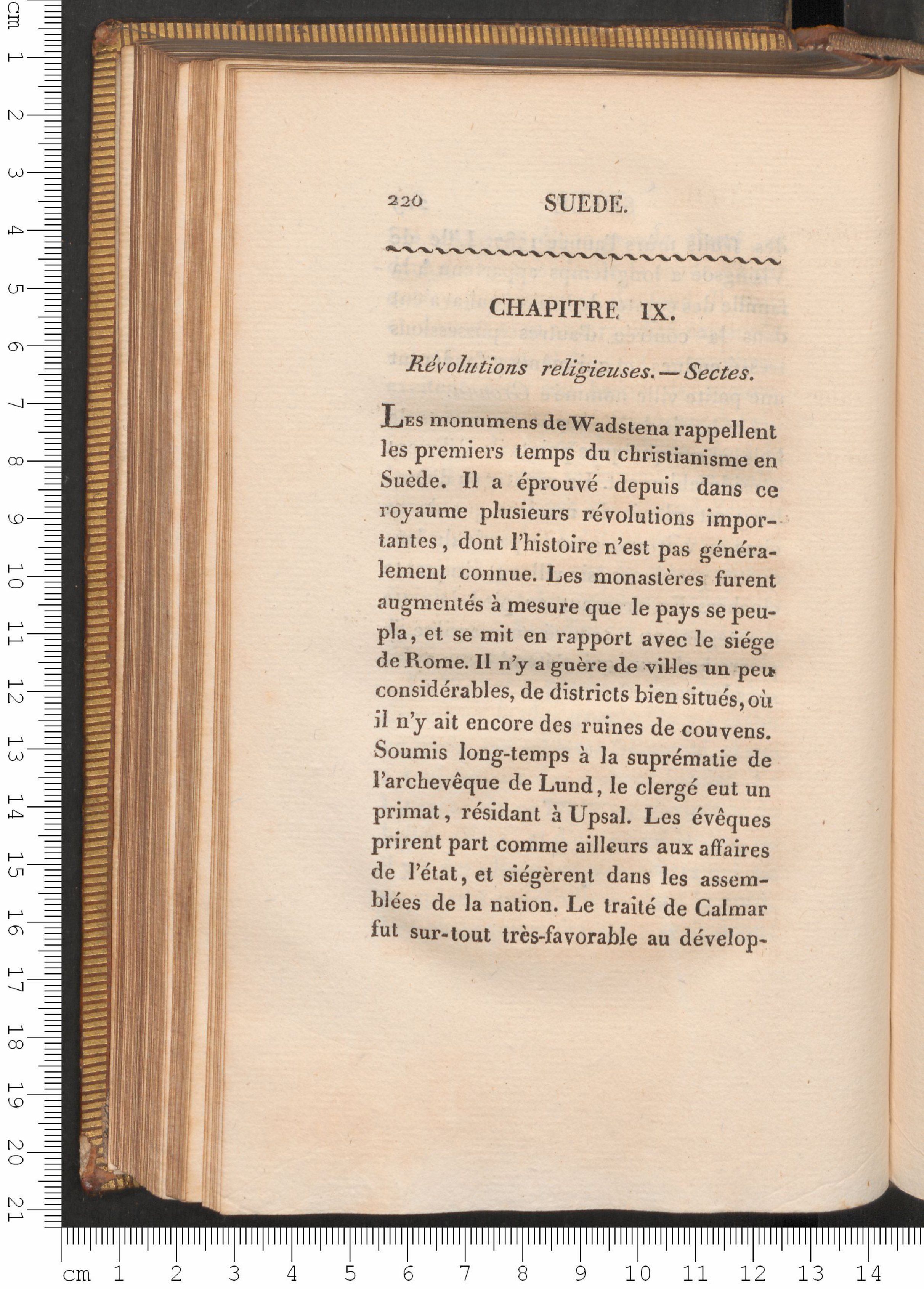
Ses eaux sont d'une grande clarté, et dans quelques endroits la sonde n'a pas encore pu découvrir de fond. Il croît et décroît avec une rapidité extraordinaire. Des vents et des courans intérieurs excitent dans son bassin des mouvemens irréguliers, qui échappent à l'observation. En hiver, les glaces, dont le lac est couvert, se brisent et se soulèvent avec un bruit qui répand l'épouvante parmi les habitans du rivage, et entretient parmi eux la croyance aux divinités, que les opinions religieuses des anciens Scandinaves faisaient présider aux eaux.

Le Wetter a plusieurs îles, dont Visingsoe est la plus grande. On y a établi un lycée, qui est assez fréquenté, et qui a toujours eu des maîtres habiles. Le bâtiment de ce lycée est environné de belles allées, et d'un grand jardin, où il y a des plantes et des arbres qui ne prospèrent pas d'ailleurs dans le nord. Des châtaigniers doivent y avoir donné



des fruits mûrs l'année 1787. L'île de Visingsoe a long-temps appartenu à la famille des comtes de Brahe, qui avaient dans la contrée d'autres possessions très-étendues, et qui même y fondèrent une petite ville nommée *Grenna*.

Les bords du Welter sont couverts de bois, et sur quelques points ils s'élèvent considérablement. La montagne d'Omberg est placée de manière que de sa cime on voit une grande partie du lac, quatre provinces, six villes et cinquante clochers. En creusant au pied de cette montagne, on a trouvé une carrière de pierre à chaux, qui s'étend assez avant sous les eaux.



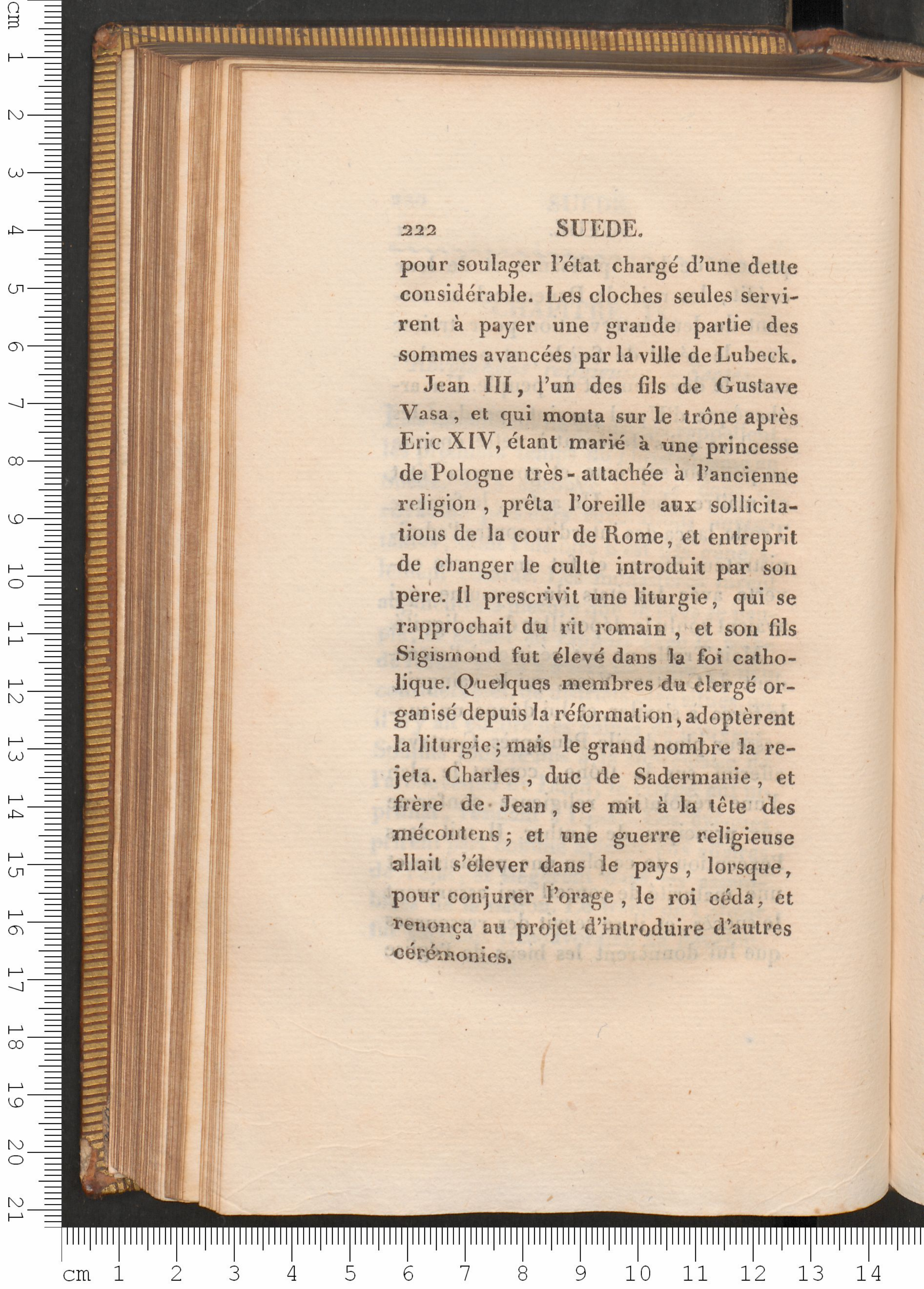
CHAPITRE IX.

Révolutions religieuses. — Sectes.

Les monumens de Wadstena rappellent les premiers temps du christianisme en Suède. Il a éprouvé depuis dans ce royaume plusieurs révolutions importantes, dont l'histoire n'est pas généralement connue. Les monastères furent augmentés à mesure que le pays se peupla, et se mit en rapport avec le siége de Rome. Il n'y a guère de villes un peu considérables, de districts bien situés, où il n'y ait encore des ruines de couvens. Soumis long-temps à la suprématie de l'archevêque de Lund, le clergé eut un primat, résidant à Upsal. Les évêques prirent part comme ailleurs aux affaires de l'état, et siégèrent dans les assemblées de la nation. Le traité de Calmar fut sur-tout très-favorable au dévelop-

pement de leur puissance et de leur crédit, les rois de Danemarck se servant de leur intervention pour traiter avec le sénat de Suède, et pour s'assurer le dévouement du peuple. Un archevêque d'Upsal parvint, pendant les troubles qui s'élevèrent à cette époque au pouvoir suprême, et gouverna l'état en maître absolu. Un autre, le fameux Trolle, lança des interdits contre l'administrateur Sture, et fut en guerre ouverte avec les états du royaume qui avaient voulu le dépouiller de sa dignité.

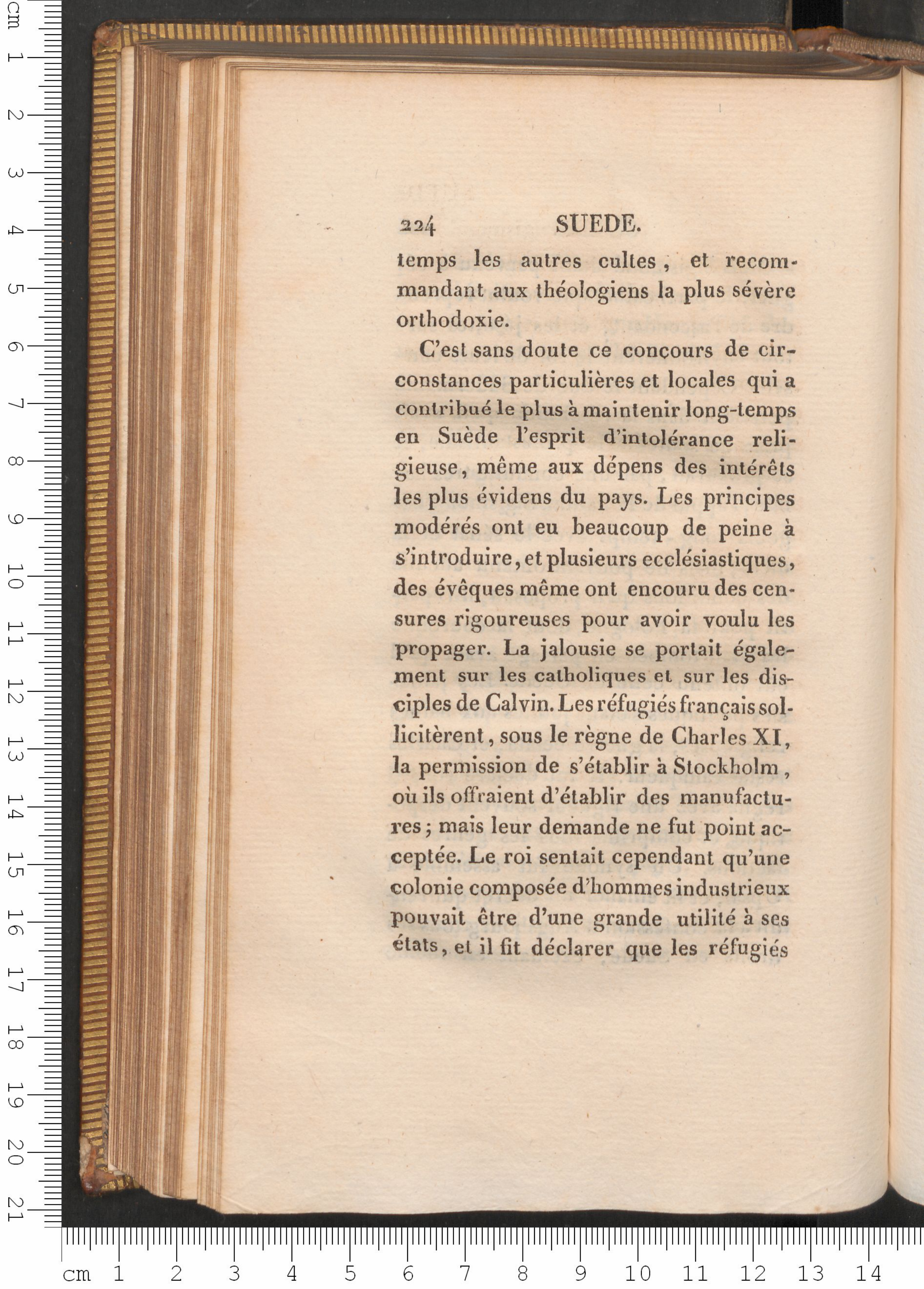
Mais Trolle ne put résister à l'ascendant de Gustave Vasa, qui le vainquit, le força à s'exiler, et lui donna un successeur plus docile. Peu après, Gustave, affermi sur le trône, conçut le plan d'une révolution religieuse conforme aux principes de Luther. Il mit dans l'exécutiou de ce plan une prudence et une maturité de conseil qui assurèrent le succès, et il se servit des ressources que lui donnèrent les biens de l'église



pour soulager l'état chargé d'une dette considérable. Les cloches seules servirent à payer une grande partie des sommes avancées par la ville de Lubeck.

Jean III, l'un des fils de Gustave Vasa, et qui monta sur le trône après Eric XIV, étant marié à une princesse de Pologne très-attachée à l'ancienne religion, prêta l'oreille aux sollicitations de la cour de Rome, et entreprit de changer le culte introduit par son père. Il prescrivit une liturgie, qui se rapprochait du rit romain, et son fils Sigismond fut élevé dans la foi catholique. Quelques membres du clergé organisé depuis la réformation, adoptèrent la liturgie; mais le grand nombre la rejeta. Charles, duc de Sadermanie, et frère de Jean, se mit à la tête des mécontens; et une guerre religieuse allait s'élever dans le pays, lorsque, pour conjurer l'orage, le roi céda, et renonça au projet d'introduire d'autres cérémonies.

Mais Sigismond étant parvenu à régner, le parti catholique voulut reprendre de l'ascendant, et les jésuites surtout environnèrent le roi de leurs conseils. Cependant le duc de Sudermanie persistait dans la résolution qu'il avait prise de soutenir le protestantisme, et se procurait, par une conduite très-habile, l'appui de la nation. Sigismond négocia long-temps avec le sénat et la diète; mais ne pouvant obtenir aucune des conditions qu'il proposait, il repartit pour la Pologne, dont la couronne lui était tombée en partage avant qu'il eût obtenu celle de Suède. Les jalousies politiques s'étant jointes aux haines religieuses, la guerre éclata, et Charles resta vainqueur. Il fut déclaré roi; il régna avec une rigueur souvent despotique, et comprima tous les genres de factions. Un synode fut assemblé à Upsal, et fit émaner un décret qui rendit à la confession d'Augsbourg tous ses droits en Suède, excluant en même



temps les autres cultes, et recommandant aux théologiens la plus sévère orthodoxie.

C'est sans doute ce conçours de circonstances particulières et locales qui a contribué le plus à maintenir long-temps en Suède l'esprit d'intolérance religieuse, même aux dépens des intérêts les plus évidens du pays. Les principes modérés ont eu beaucoup de peine à s'introduire, et plusieurs ecclésiastiques, des évêques même ont encouru des censures rigoureuses pour avoir voulu les propager. La jalousie se portait également sur les catholiques et sur les disciples de Calvin. Les réfugiés français sollicitèrent, sous le règne de Charles XI, la permission de s'établir à Stockholm, où ils offraient d'établir des manufactures; mais leur demande ne fut point acceptée. Le roi sentait cependant qu'une colonie composée d'hommes industrieux pouvait être d'une grande utilité à ses états, et il fit déclarer que les réfugiés

seraient admis en passant au luthéranisme, qu'ils obtiendraient des secours pour leur travail, et que leur culte se ferait dans la langue de leur pays. Mais cette mesure n'eut aucun effet, les réfugiés n'arrivèrent point, et l'établissement projeté ne put avoir lieu.

Sous le règne de Charles XII, un théologien de l'université de Greifswald qui avait pris de l'influence, engagea le roi à publier un édit portant «que si quelqu'un des sujets suédois changeait de religion, il serait banni, et perdrait pour lui et ses descendans le droit d'hériter; que si quelqu'un introduisait dans le royaume des gens enseignant une autre religion, il serait mis à l'amende et banni; que les étrangers d'une autre religion n'auraient point l'exercice public de leur culte, et que leurs enfans seraient élevés dans la foi luthérienne, faute de quoi, ils ne jouiraient d'aucune des prérogatives de sujets suédois».

Ce zèle si peu évangélique s'était cependant ralenti par le progrès des lumières, et vers le milieu du dix-huitième siècle, l'intérêt politique vint au secours de la raison pour l'adoucir encore davantage. On avait le projet de donner une grande extension aux manufactures; et comme les mains habiles manquaient dans le pays, on sentit qu'il fallait recourir aux étrangers. On en appela de toutes les parties de l'Europe et de toutes les religions; la liberté religieuse fut accordée aux non conformistes, et ils élevèrent des temples pour professer publiquement leur culte. Les israélites furent admis dans la capitale et dans quelques autres villes avec le droit de bâtir des synagogues. Ce nouveau système obtint la sanction des états en 1779, cependant avec plusieurs réserves. Le décret défend d'admettre ceux d'une religion étrangère aux charges du royaume, et comme représentans à la diète; il renouvelle de plus les

lois portées contre les nationaux qui changeraient de religion.

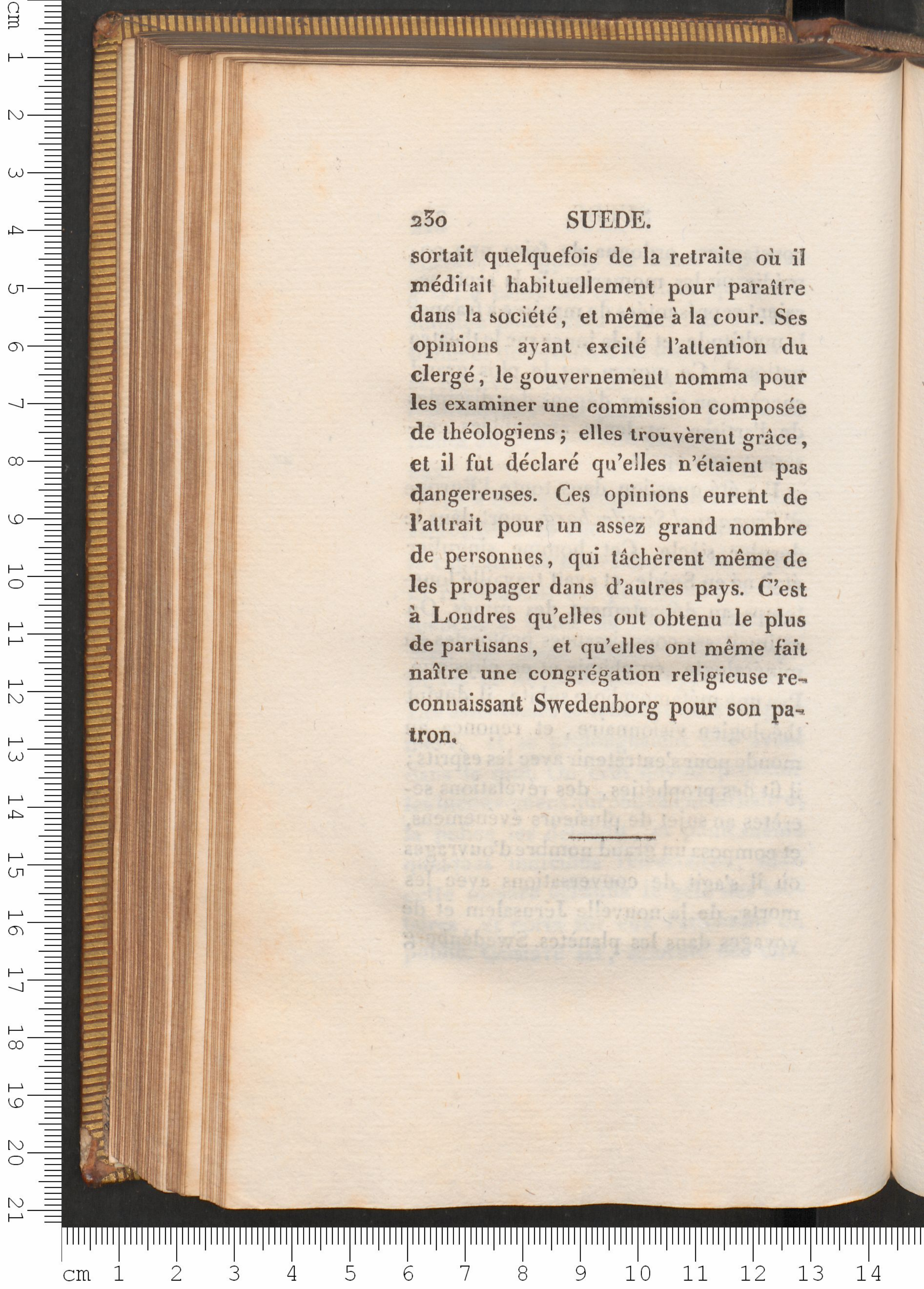
Le docteur en médecine Dippel, très-attaché aux idées des piétistes allemands, ayant été appelé à Stockholm en 1727, par le roi Frédéric, dont la santé était chancelante, répandit ses idées religieuses en Suède, et fut, à ce qu'on rapporte, le fondateur d'une secte qui, long-temps cachée, fit parler d'elle vers l'année 1740. Les sectaires ayant déclamé contre la corruption qui s'introduisait, et ne pouvant produire une réforme analogue à leur système, résolurent de chercher dans la mer du nord une île où ils fussent à l'abri de toute communication avec le reste des hommes; mais il n'y avait personne parmi eux en état de conduire un vaisseau, et, à peine embarqués, ils se virent sur le point de périr. La petite île de Wermdoe, près de Stockholm, était plus facile à atteindre, et la secte y forma un établissement, qui subsiste

encore; on appelle les membres *frères gris*, à cause de la couleur qu'ils ont adoptée pour leurs habits : ils s'entretiennent du revenu d'un fonds de terre, et reçoivent souvent des secours extraordinaires de plusieurs personnes riches du pays qui sont en relation avec eux.

Il y a quelque temps qu'il s'éleva une secte, dont le chef était un artisan de la capitale. Ce nouveau *Jean de Leyde* fit rapidement des prosélytes, et commençait à jouer un rôle. Sa doctrine était un amas bizarre d'idées mystiques et de pratiques superstitieuses. Les assemblées se tenaient dans les greniers, et se prolongeaient fort avant dans la nuit. On crut devoir prévenir les inconvéniens qui pouvaient en naître; la police les défendit, et punit même quelques individus réfractaires; mais cette mesure échauffa le zèle des sectaires, et porta sur eux l'attention du public. Gustave III, informé des cir-

constances, ordonna de faire une comédie où les momeries de la secte seraient représentées de maniere à frapper la multitude, et de la jouer sur le théâtre national. Ce moyen eut le plus grand succès; on rit aux dépens des disciples de l'artisan, et leurs assemblées cessèrent peu après.

Il a été question dans toute l'Europe d'*Emmanuel Swedenborg*, mort dans le dernier siècle. Cet homme singulier était né en Suède, et avait travaillé longtemps au département des mines. On estimait ses connaissances profondes en minéralogie, en chimie et en physique. Par une métamorphose subite, il devint théologien visionnaire, et renonça au monde pour s'entretenir avec les esprits; il fit des prophéties, des révélations secrètes au sujet de plusieurs événemens, et composa un grand nombre d'ouvrages où il s'agit de conversations avec les morts, de la nouvelle Jérusalem et de voyages dans les planètes. Swedenborg

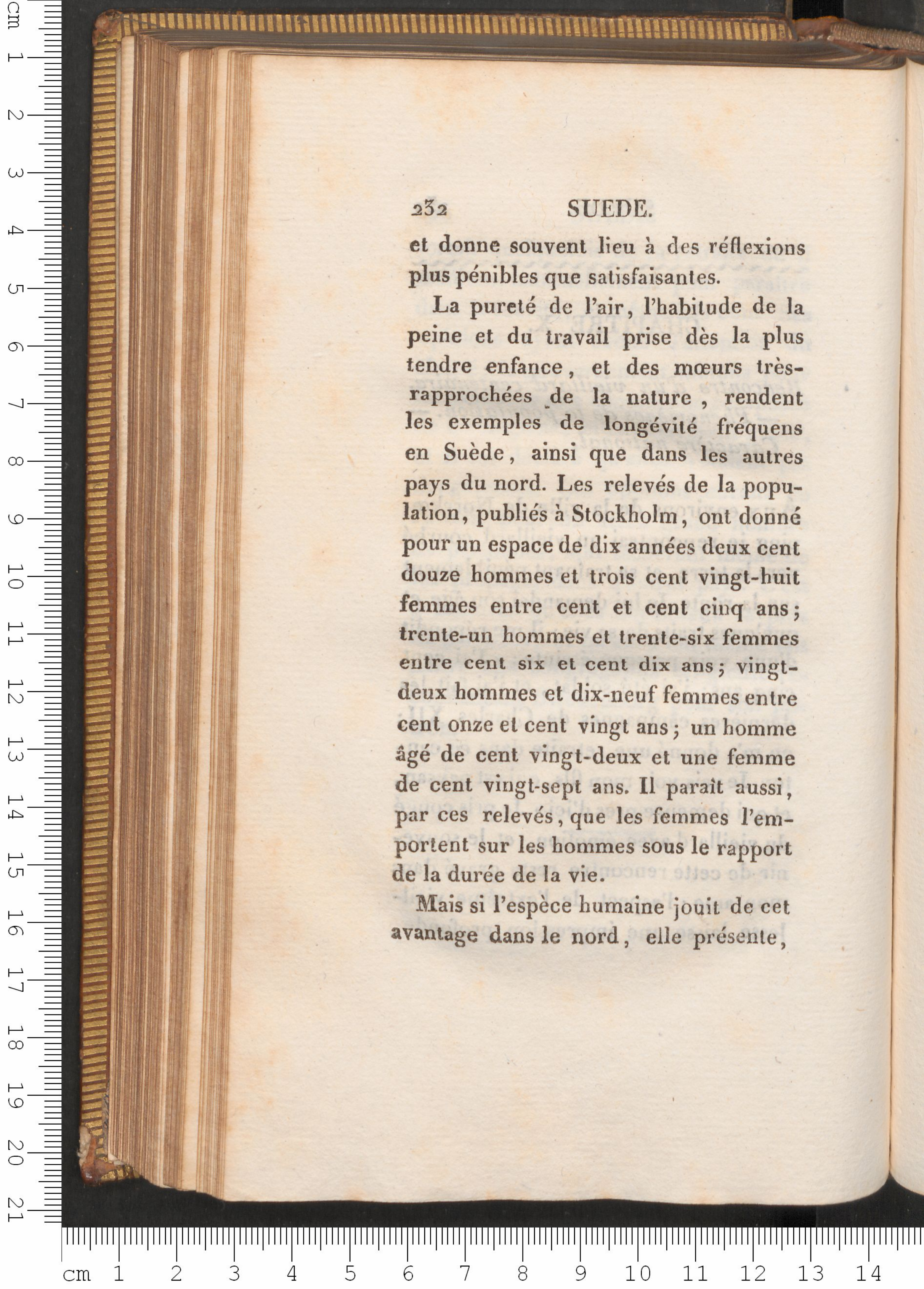


sortait quelquefois de la retraite où il méditait habituellement pour paraître dans la société, et même à la cour. Ses opinions ayant excité l'attention du clergé, le gouvernement nomma pour les examiner une commission composée de théologiens; elles trouvèrent grâce, et il fut déclaré qu'elles n'étaient pas dangereuses. Ces opinions eurent de l'attrait pour un assez grand nombre de personnes, qui tâchèrent même de les propager dans d'autres pays. C'est à Londres qu'elles ont obtenu le plus de partisans, et qu'elles ont même fait naître une congrégation religieuse reconnaissant Swedenborg pour son patron.

CHAPITRE X.

Rencontre d'un vieillard centenaire. — Phénomènes de la population. — Caractère national.

Aux environs de la ville de Norrkœping je rencontrai un vieillard courbé vers la terre, et se traînant péniblement sur la route. Je lui demandai son âge et quelques traits de sa vie; il me répondit d'une voix presque éteinte : « J'ai cent cinq ans; j'ai été soldat, et j'ai fait les dernières campagnes de Charles XII : on m'a donné une retraite dans ce canton. Je vais voir mon fils, qui est paysan, et qui demeure près d'ici ». Je pris congé du vieillard avec émotion, et le souvenir de cette rencontre resta gravé dans mon ame : l'aspect de l'extrême vieillesse laisse une impression profonde,

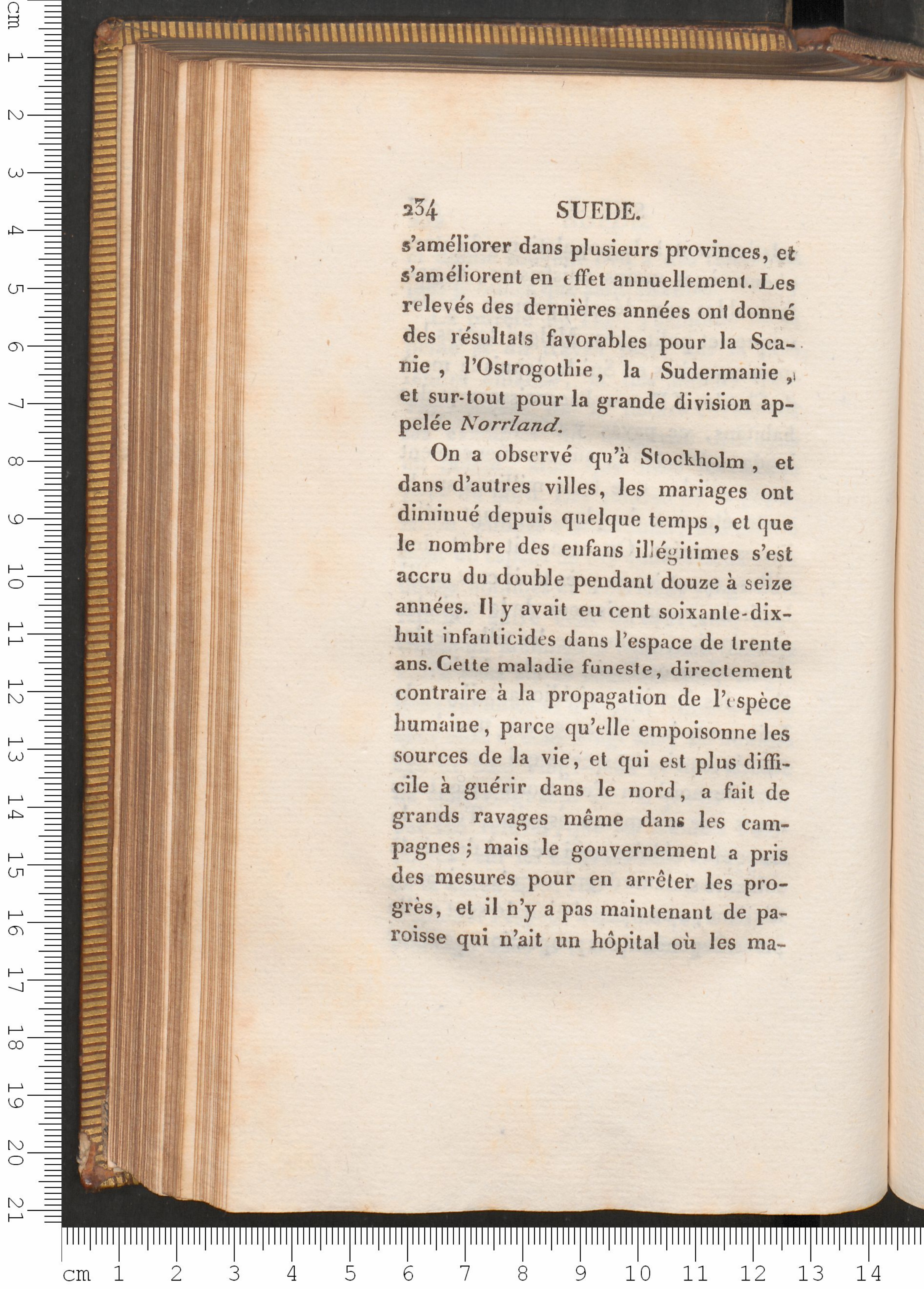


et donne souvent lieu à des réflexions plus pénibles que satisfaisantes.

La pureté de l'air, l'habitude de la peine et du travail prise dès la plus tendre enfance, et des mœurs très-rapprochées de la nature, rendent les exemples de longévité fréquens en Suède, ainsi que dans les autres pays du nord. Les relevés de la population, publiés à Stockholm, ont donné pour un espace de dix années deux cent douze hommes et trois cent vingt-huit femmes entre cent et cent cinq ans; trente-un hommes et trente-six femmes entre cent six et cent dix ans; vingt-deux hommes et dix-neuf femmes entre cent onze et cent vingt ans; un homme âgé de cent vingt-deux et une femme de cent vingt-sept ans. Il paraît aussi, par ces relevés, que les femmes l'emportent sur les hommes sous le rapport de la durée de la vie.

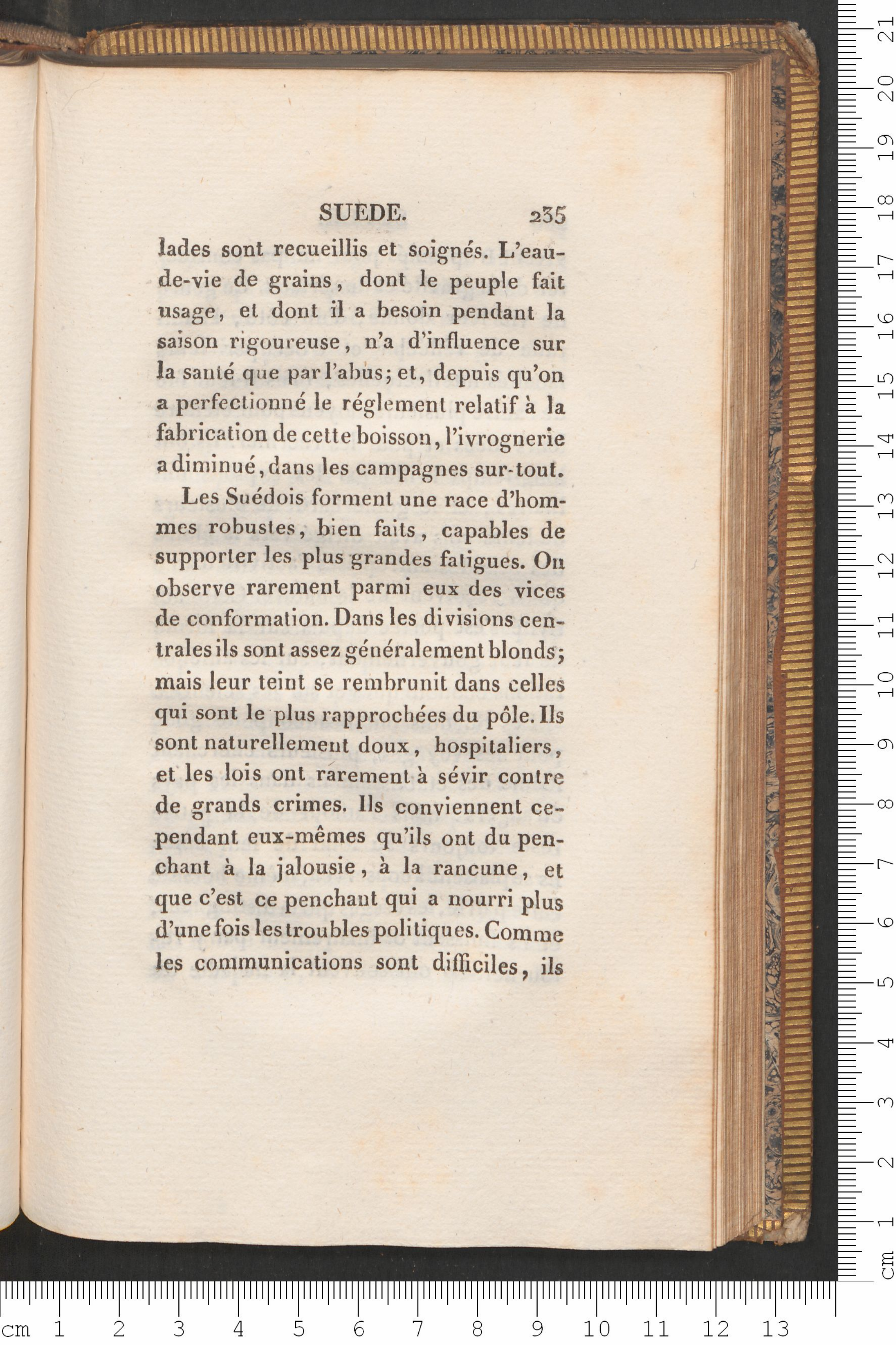
Mais si l'espèce humaine jouit de cet avantage dans le nord, elle présente,

relativement à la population, d'autres phénomènes moins satisfaisans, et peu favorables aux développemens économiques et politiques. Malgré toutes les mesures prises en Suède depuis la mort de Charles XII pour l'accroissement des habitans, ce pays, y compris la Finlande, n'en avait, au commencement de ce siècle, que trois millions sur la vaste étendue de plus de vingt mille lieues carrées. On comptait cent cinq villes, ayant à peu près trois cent mille habitans, y compris ceux de la capitale, c'est-à-dire, moins que les villes seules de Londres, ou Paris, Naples, Lisbonne. Dans les districts méridionaux il y a de huit cents à mille ames sur une lieue carrée; mais dans ceux qui sont situés vers le nord on n'en trouve pas trois cents sur ce même espace. Toute la Laponie suédoise, qui s'étend depuis le soixante-sixième degré jusqu'au soixante-dixième, a une population de sept mille ames. Cependant ces proportions peuvent



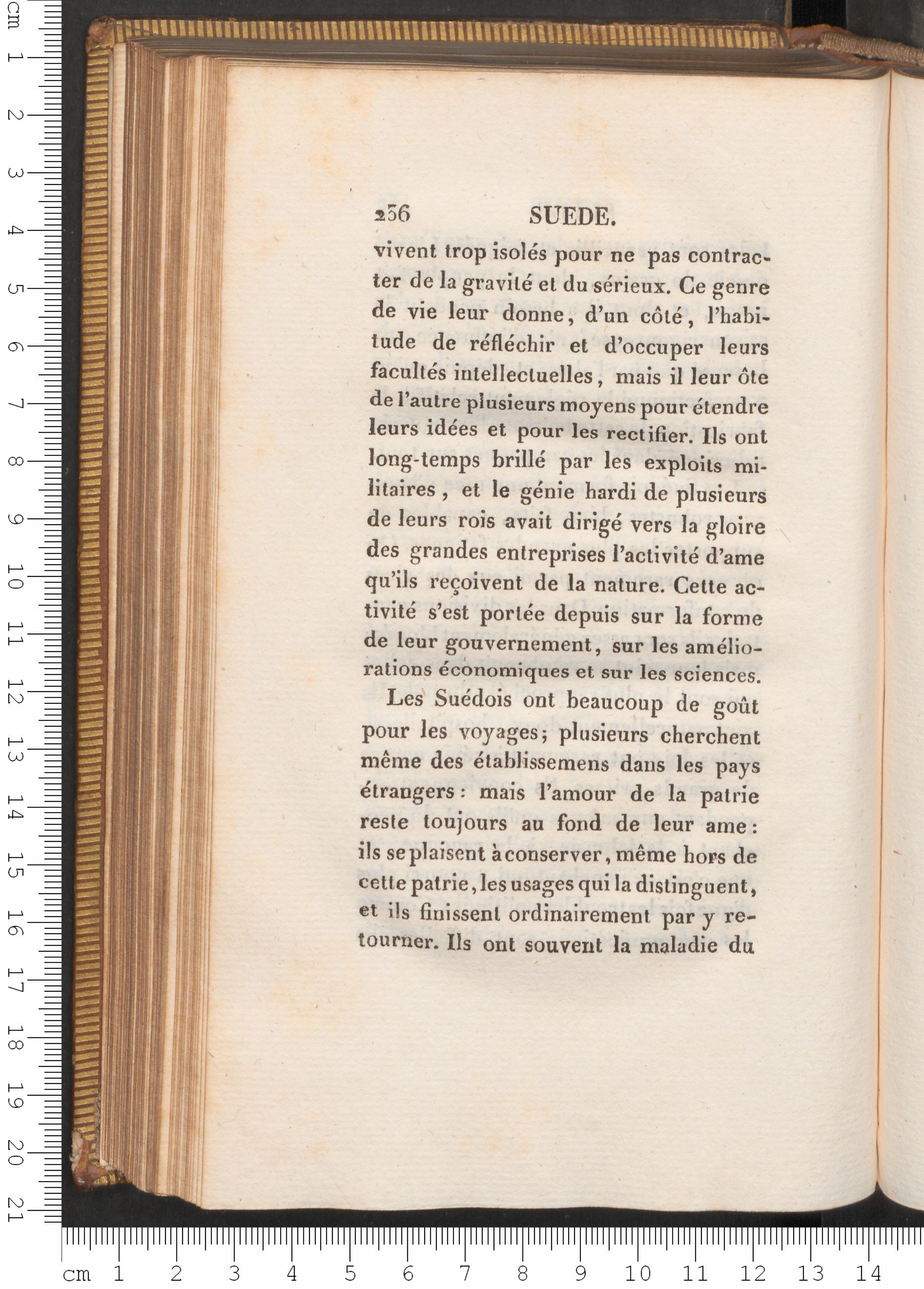
s'améliorer dans plusieurs provinces, et s'améliorent en effet annuellement. Les relevés des dernières années ont donné des résultats favorables pour la Scanie, l'Ostrogothie, la Sudermanie, et sur-tout pour la grande division appelée *Norrland*.

On a observé qu'à Stockholm, et dans d'autres villes, les mariages ont diminué depuis quelque temps, et que le nombre des enfans illégitimes s'est accru du double pendant douze à seize années. Il y avait eu cent soixante-dix-huit infanticides dans l'espace de trente ans. Cette maladie funeste, directement contraire à la propagation de l'espèce humaine, parce qu'elle empoisonne les sources de la vie, et qui est plus difficile à guérir dans le nord, a fait de grands ravages même dans les campagnes; mais le gouvernement a pris des mesures pour en arrêter les progrès, et il n'y a pas maintenant de paroisse qui n'ait un hôpital où les ma-



lades sont recueillis et soignés. L'eau-de-vie de grains, dont le peuple fait usage, et dont il a besoin pendant la saison rigoureuse, n'a d'influence sur la santé que par l'abus; et, depuis qu'on a perfectionné le réglement relatif à la fabrication de cette boisson, l'ivrognerie a diminué, dans les campagnes sur-tout.

Les Suédois forment une race d'hommes robustes, bien faits, capables de supporter les plus grandes fatigues. On observe rarement parmi eux des vices de conformation. Dans les divisions centrales ils sont assez généralement blonds; mais leur teint se rembrunit dans celles qui sont le plus rapprochées du pôle. Ils sont naturellement doux, hospitaliers, et les lois ont rarement à sévir contre de grands crimes. Ils conviennent cependant eux-mêmes qu'ils ont du penchant à la jalousie, à la rancune, et que c'est ce penchant qui a nourri plus d'une fois les troubles politiques. Comme les communications sont difficiles, ils

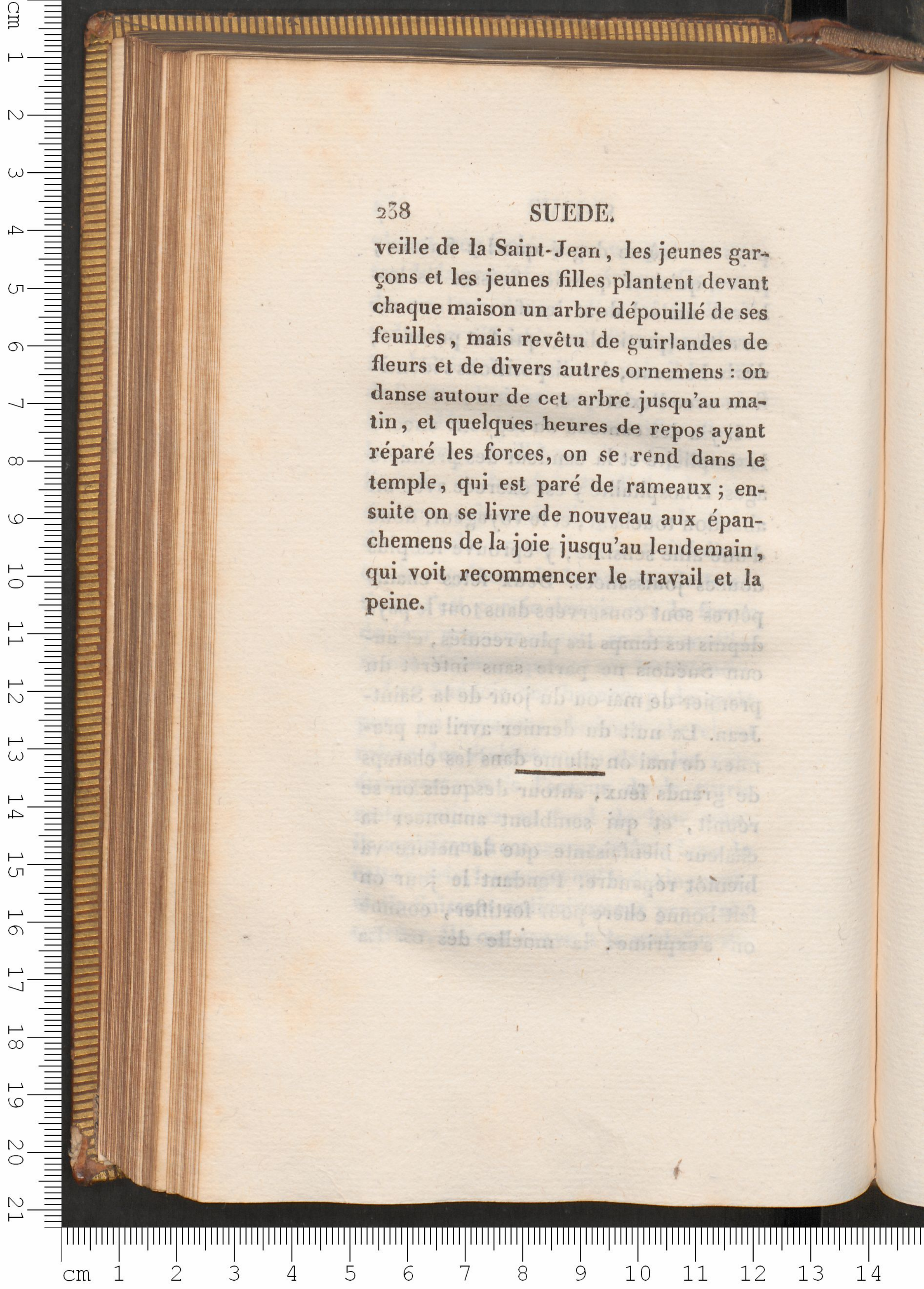


vivent trop isolés pour ne pas contracter de la gravité et du sérieux. Ce genre de vie leur donne, d'un côté, l'habitude de réfléchir et d'occuper leurs facultés intellectuelles, mais il leur ôte de l'autre plusieurs moyens pour étendre leurs idées et pour les rectifier. Ils ont long-temps brillé par les exploits militaires, et le génie hardi de plusieurs de leurs rois avait dirigé vers la gloire des grandes entreprises l'activité d'ame qu'ils reçoivent de la nature. Cette activité s'est portée depuis sur la forme de leur gouvernement, sur les améliorations économiques et sur les sciences.

Les Suédois ont beaucoup de goût pour les voyages; plusieurs cherchent même des établissemens dans les pays étrangers: mais l'amour de la patrie reste toujours au fond de leur ame: ils se plaisent à conserver, même hors de cette patrie, les usages qui la distinguent, et ils finissent ordinairement par y retourner. Ils ont souvent la maladie du

pays au même degré que les Suisses, parce qu'ainsi que les Suisses ils habitent un sol dont les formes ont un caractère particulier, qui fait prendre, dès le berceau, des dispositions s'identifiant avec l'existence.

Il y a des cantons où règnent encore la simplicité et la candeur des premiers âges. L'hospitalité y est exercée avec un abandon touchant, et le voyageur, doué d'une ame sensible, y éprouve les plus douces jouissances. Deux fêtes champêtres sont conservées dans tout le pays depuis les temps les plus reculés, et aucun Suédois ne parle sans intérêt du premier de mai ou du jour de la Saint-Jean. La nuit du dernier avril au premier de mai on allume dans les champs de grands feux, autour desquels on se réunit, et qui semblent annoncer la chaleur bienfaisante que la nature va bientôt répandre. Pendant le jour on fait bonne chère pour fortifier, comme on s'exprime, la moelle des os. La

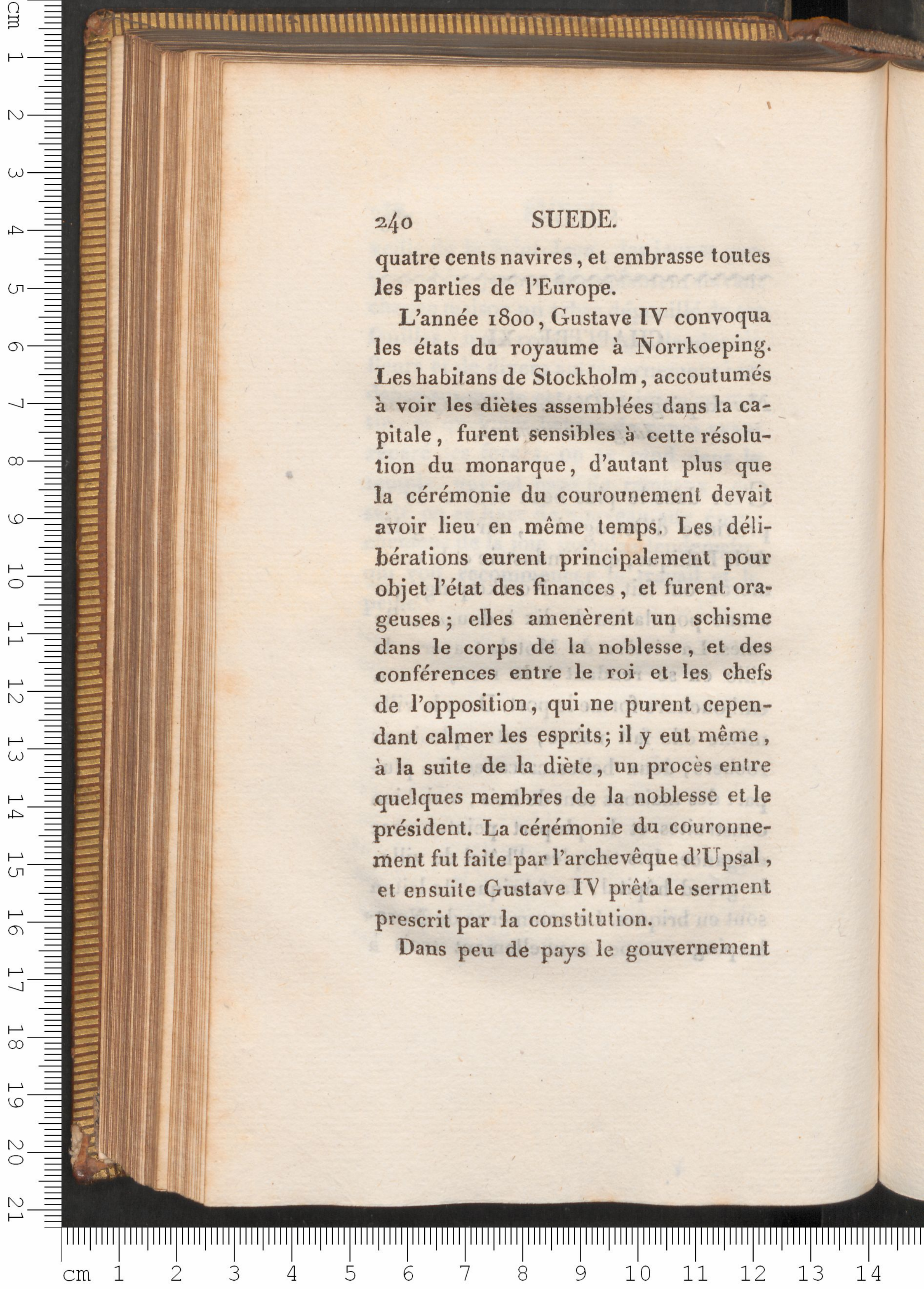


veille de la Saint-Jean, les jeunes garçons et les jeunes filles plantent devant chaque maison un arbre dépouillé de ses feuilles, mais revêtu de guirlandes de fleurs et de divers autres ornemens : on danse autour de cet arbre jusqu'au matin, et quelques heures de repos ayant réparé les forces, on se rend dans le temple, qui est paré de rameaux ; ensuite on se livre de nouveau aux épanchemens de la joie jusqu'au lendemain, qui voit recommencer le travail et la peine.

CHAPITRE XI.

Norrkœping. — Diète. — De la forme du gouvernement.

C'est dans le plus beau canton de la province d'Ostrogothie, sur un golfe de la Baltique, que l'industrie et le commerce ont fait naître Norrkœping, qui a une population de dix à douze mille ames. La rivière de Motala traverse la ville en se rendant à la mer, et son embouchure forme le port. Dans la ville même elle fait naître, entre plusieurs rochers, deux belles cascades. La plupart des maisons sont de bois, mais bien construites et la plupart peintes avec élégance. Les temples, l'hôtel de ville, le grand hôpital, la fabrique de laiton sont en briques. Le commerce de Norrkœping occupe annuellement trois à



quatre cents navires, et embrasse toutes les parties de l'Europe.

L'année 1800, Gustave IV convoqua les états du royaume à Norrkoeping. Les habitans de Stockholm, accoutumés à voir les diètes assemblées dans la capitale, furent sensibles à cette résolution du monarque, d'autant plus que la cérémonie du couronnement devait avoir lieu en même temps. Les délibérations eurent principalement pour objet l'état des finances, et furent orageuses; elles amenèrent un schisme dans le corps de la noblesse, et des conférences entre le roi et les chefs de l'opposition, qui ne purent cependant calmer les esprits; il y eut même, à la suite de la diète, un procès entre quelques membres de la noblesse et le président. La cérémonie du couronnement fut faite par l'archevêque d'Upsal, et ensuite Gustave IV prêta le serment prescrit par la constitution.

Dans peu de pays le gouvernement

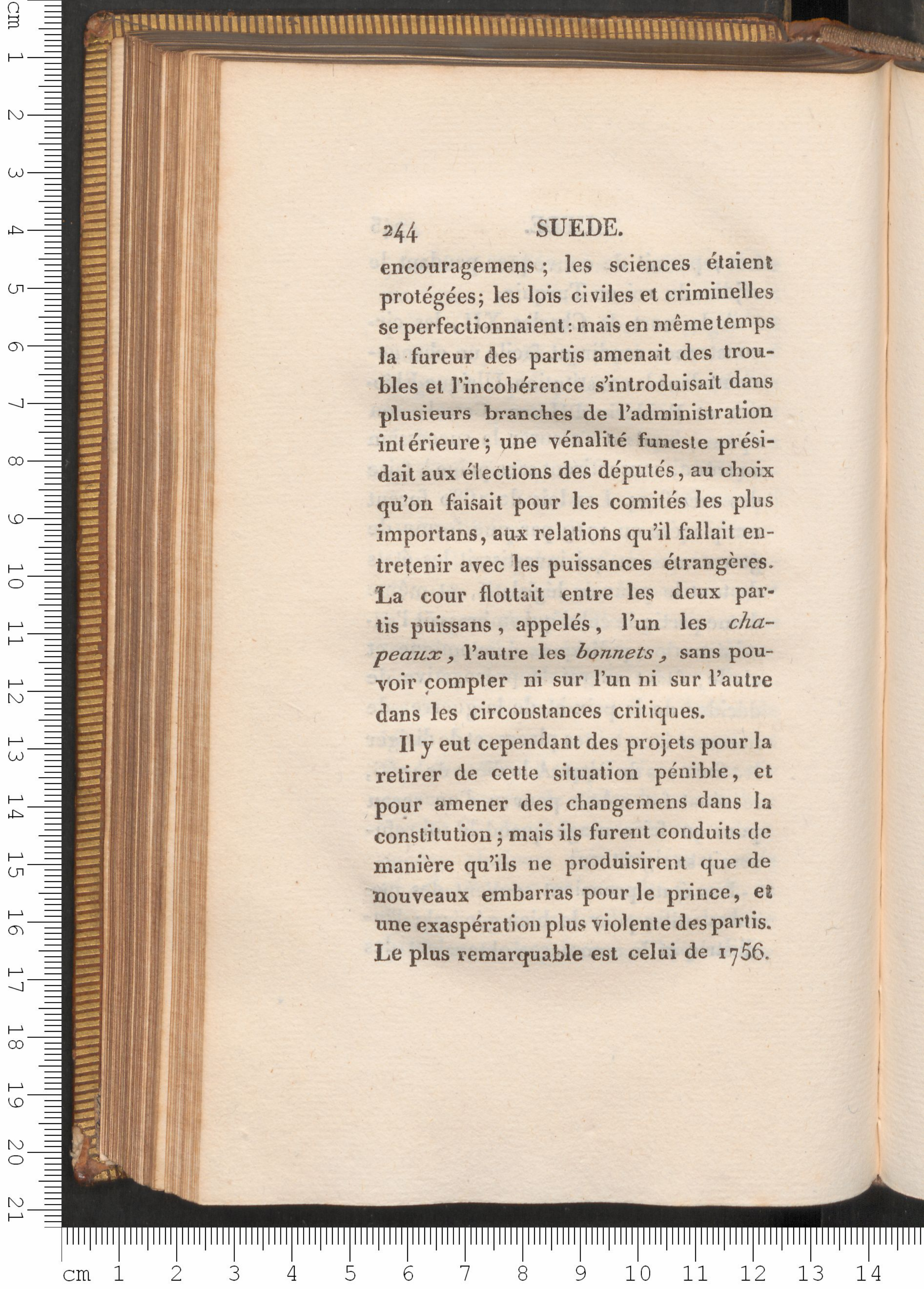
a éprouvé autant de vicissitudes qu'en Suède. Les luttes entre les divers pouvoirs commencèrent dès le moyen âge. Les grands et le sénat avaient pris un ascendant qu'un roi électif ne balançait qu'avec peine. Pendant le temps de l'union de Calmar, l'anarchie et le despotisme régnèrent tour à tour. Gustave Vasa établit l'hérédité du trône et appuya le gouvernement sur des bases solides. Le roi avait toute l'autorité exécutive, et gouvernait de concert avec le sénat, qui était son conseil. Les états, composés de la noblesse, du clergé, de la bourgeoisie et des paysans, s'assemblaient sous les auspices du monarque pour délibérer sur les impôts et pour réformer les lois. Pendant la minorité de Christine, le sénat augmenta son pouvoir, et les libéralités auxquelles se livra cette princesse, pendant tout son règne, firent acquérir de grandes richesses à plusieurs familles déjà très-puissantes. La

jalousie s'établit entre la noblesse riche ou titrée, et la noblesse nouvelle ou pauvre : les autres ordres se joignirent à celle-ci, et l'orage, qui avait menacé les grands depuis plusieurs années, éclata sous le règne de Charles XI. La diète de l'année 1680 revêtit ce prince d'une autorité absolue, et le rendit indépendant de toutes les capitulations qui avaient été prescrites à ses prédécesseurs. Peu après se fit l'enquête relative aux domaines de la couronne, et la plupart des familles perdirent les terres qu'elles avaient reçues en donation. Les grandes dignités du royaume, les comtés et les baronnies, dotées de biens domaniaux et de prérogatives féodales, furent supprimées, et les sénateurs eurent le titre de conseillers du roi. Charles XI assembla cependant encore plusieurs fois les états; mais Charles XII ne les consulta jamais, et désapprouva beaucoup l'espèce de diète que sa sœur, la princesse Ulrique-Eléo-

nor, permit de convoquer pendant le séjour du roi en Turquie.

A la mort de Charles XII, les circonstances rendirent facile un changement dans la constitution. Ulrique-Eléonor et Frédéric d'Hesse-Cassel, son époux, voulant s'assurer la succession au trône, consentirent sans peine à faire des sacrifices. Les lois de 1680 furent remplacées en 1719 par une forme de gouvernement qui investissait les états de tout le pouvoir législatif, et même d'une partie de celui qui embrassait l'administration politique, économique et civile, ôtant au roi la prérogative de décider de la paix et de la guerre, de nommer à certaines places, et de diriger les finances de l'état. A la diète de 1756, le sénat fut même pourvu d'un sceau pour en faire usage quand le roi refuserait sa signature.

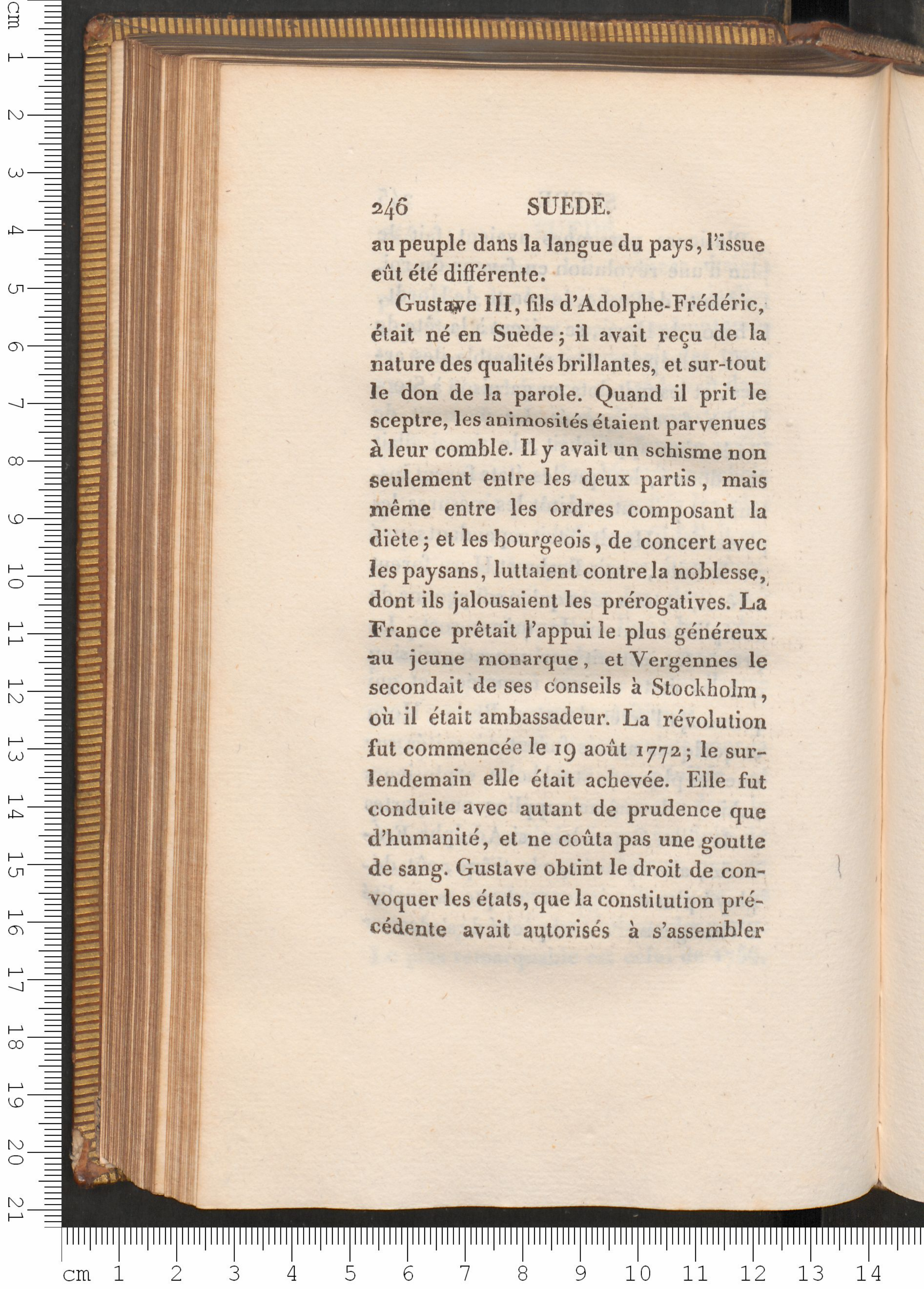
Les états prenaient souvent des mesures utiles pour le bien général; l'industrie et le commerce obtenaient des



encouragemens ; les sciences étaient protégées; les lois civiles et criminelles se perfectionnaient: mais en même temps la fureur des partis amenait des troubles et l'incohérence s'introduisait dans plusieurs branches de l'administration intérieure; une vénalité funeste présidait aux élections des députés, au choix qu'on faisait pour les comités les plus importans, aux relations qu'il fallait entretenir avec les puissances étrangères. La cour flottait entre les deux partis puissans, appelés, l'un les *chapeaux*, l'autre les *bonnets*, sans pouvoir compter ni sur l'un ni sur l'autre dans les circonstances critiques.

Il y eut cependant des projets pour la retirer de cette situation pénible, et pour amener des changemens dans la constitution ; mais ils furent conduits de manière qu'ils ne produisirent que de nouveaux embarras pour le prince, et une exaspération plus violente des partis. Le plus remarquable est celui de 1756.

Plusieurs personnes avaient fait le plan d'une révolution en faveur du roi. Le comte de Brahe, le comte de Hordt, le baron de Horn, se mirent à la tête de cette entreprise. On rassembla des armes, et les matelots en garnison à Stockholm furent gagnés. Le moment de l'exécution approchait, le signal allait être donné, lorsque les états furent instruits et prirent aussitôt les mesures les plus actives. Hordt s'était cependant sauvé par la fuite, mais Brahe et Horn furent arrêtés, et tous ceux qu'on soupçonna de complicité eurent le même sort. Le procès fut instruit par une commission que les états avaient nommée, et qui prononça l'arrêt de mort. Brahe, Horn et quelques autres furent décapités sur une des places de Stockholm, et plusieurs subirent le même supplice aux portes de la ville. Cependant, si Adolphe-Frédéric, alors placé sur le trône, eût déployé plus de vigueur, et que sa qualité d'étranger ne l'eût empêché de s'adresser



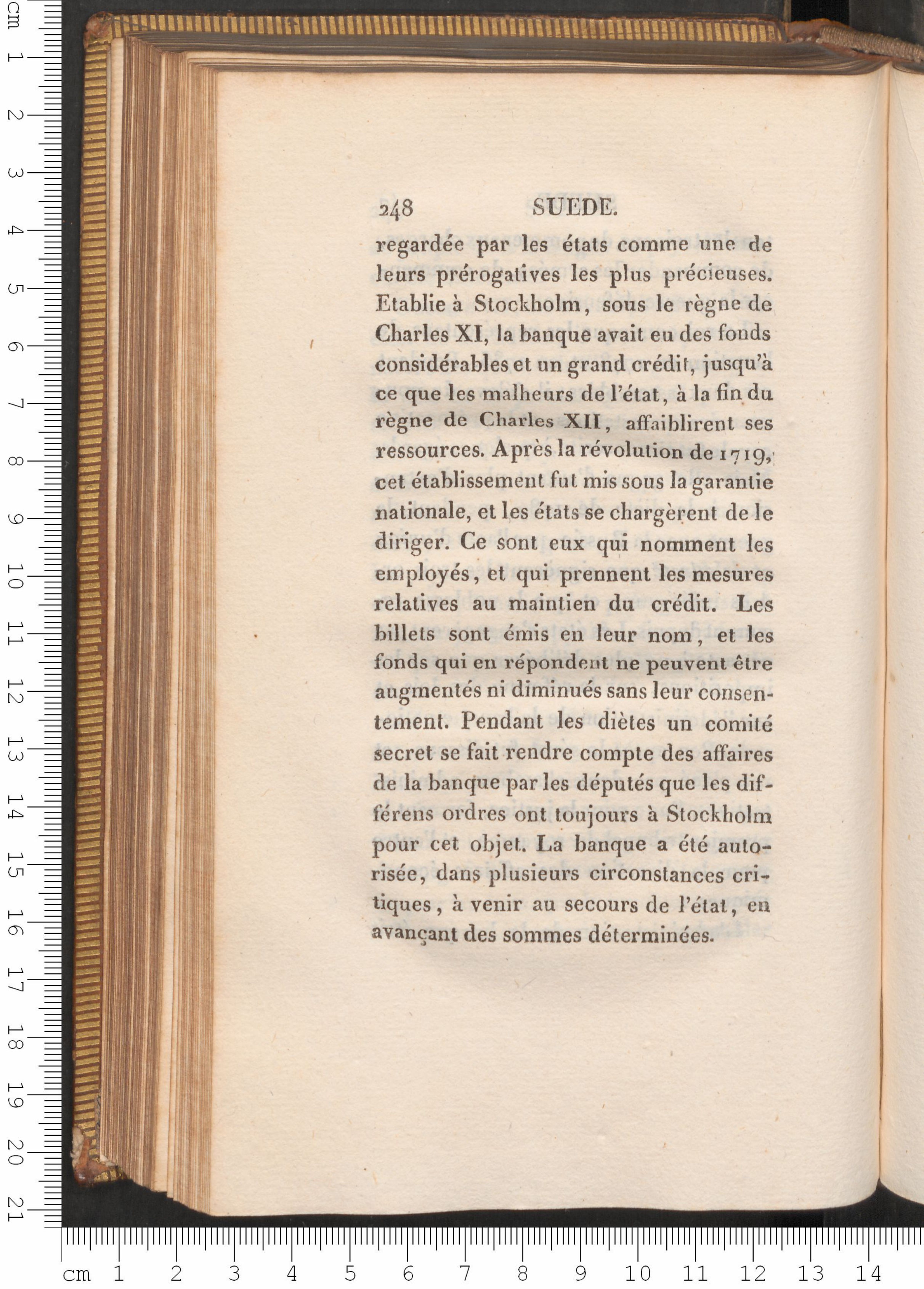
au peuple dans la langue du pays, l'issue eût été différente.

Gustave III, fils d'Adolphe-Frédéric, était né en Suède; il avait reçu de la nature des qualités brillantes, et sur-tout le don de la parole. Quand il prit le sceptre, les animosités étaient parvenues à leur comble. Il y avait un schisme non seulement entre les deux partis, mais même entre les ordres composant la diète; et les bourgeois, de concert avec les paysans, luttaient contre la noblesse, dont ils jalousaient les prérogatives. La France prêtait l'appui le plus généreux au jeune monarque, et Vergennes le secondait de ses conseils à Stockholm, où il était ambassadeur. La révolution fut commencée le 19 août 1772; le surlendemain elle était achevée. Elle fut conduite avec autant de prudence que d'humanité, et ne coûta pas une goutte de sang. Gustave obtint le droit de convoquer les états, que la constitution précédente avait autorisés à s'assembler

tous les trois ans, de nommer aux charges, de commander les armées, de commencer la guerre défensive.

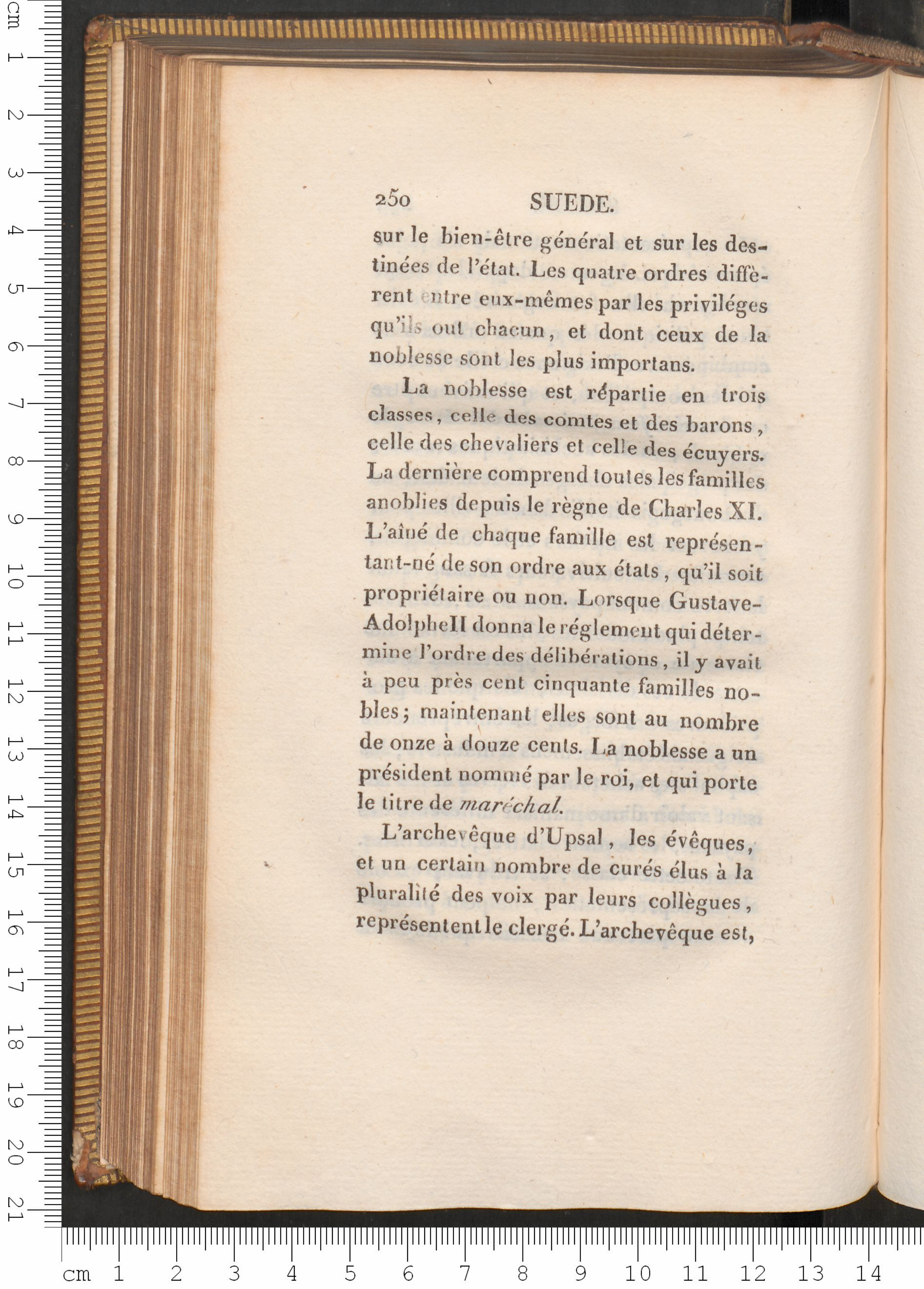
Le roi convoqua les représentans de la nation en 1778 et en 1786. Pendant ces deux assemblées, il s'éleva de nouveau des contestations, et la prérogative royale fut circonscrite, à quelques égards. Mais elle gagna d'autant plus d'extension à la diète de 1789, pendant la guerre avec la Russie, par l'acte d'*union et de sûreté* que signèrent les trois ordres inférieurs, et que la noblesse reconnut depuis. Les états s'engagèrent par cet acte à ne plus délibérer que sur les impositions, sur la réforme des lois et sur l'administration de la banque nationale. Peu après le sénat fut dissous, et remplacé par deux chambres administratives, l'une pour la justice, formant le premier tribunal du royaume, et l'autre pour la direction des affaires économiques.

L'administration de la banque était



regardée par les états comme une de leurs prérogatives les plus précieuses. Etablie à Stockholm, sous le règne de Charles XI, la banque avait eu des fonds considérables et un grand crédit, jusqu'à ce que les malheurs de l'état, à la fin du règne de Charles XII, affaiblirent ses ressources. Après la révolution de 1719, cet établissement fut mis sous la garantie nationale, et les états se chargèrent de le diriger. Ce sont eux qui nomment les employés, et qui prennent les mesures relatives au maintien du crédit. Les billets sont émis en leur nom, et les fonds qui en répondent ne peuvent être augmentés ni diminués sans leur consentement. Pendant les diètes un comité secret se fait rendre compte des affaires de la banque par les députés que les différens ordres ont toujours à Stockholm pour cet objet. La banque a été autorisée, dans plusieurs circonstances critiques, à venir au secours de l'état, en avançant des sommes déterminées.

La représentation nationale n'a point éprouvé de changement depuis les temps reculés où elle fut organisée. L'existence politique des quatre ordres s'est combinée avec l'existence civile de ceux qui les composent, et qui doivent être ou des citoyens jouissant des titres de noblesse, ou des ecclésiastiques revêtus des principales charges de leur état, ou des bourgeois établis dans les villes pour y exercer les métiers et le commerce, ou enfin des cultivateurs faisant valoir la terre comme paysans. Mais, dans les temps plus modernes, il s'est formé une classe de citoyens n'appartenant à aucune de ces divisions, tels que les propriétaires des forges, les entrepreneurs de grands établissemens d'industrie, les capitalistes achetant des terres et les faisant valoir d'une manière différente des paysans, les hommes lettrés, les artistes. Toute cette classe, se trouvant exclue de la représentation, ne peut prendre aucune part aux conseils qui influent

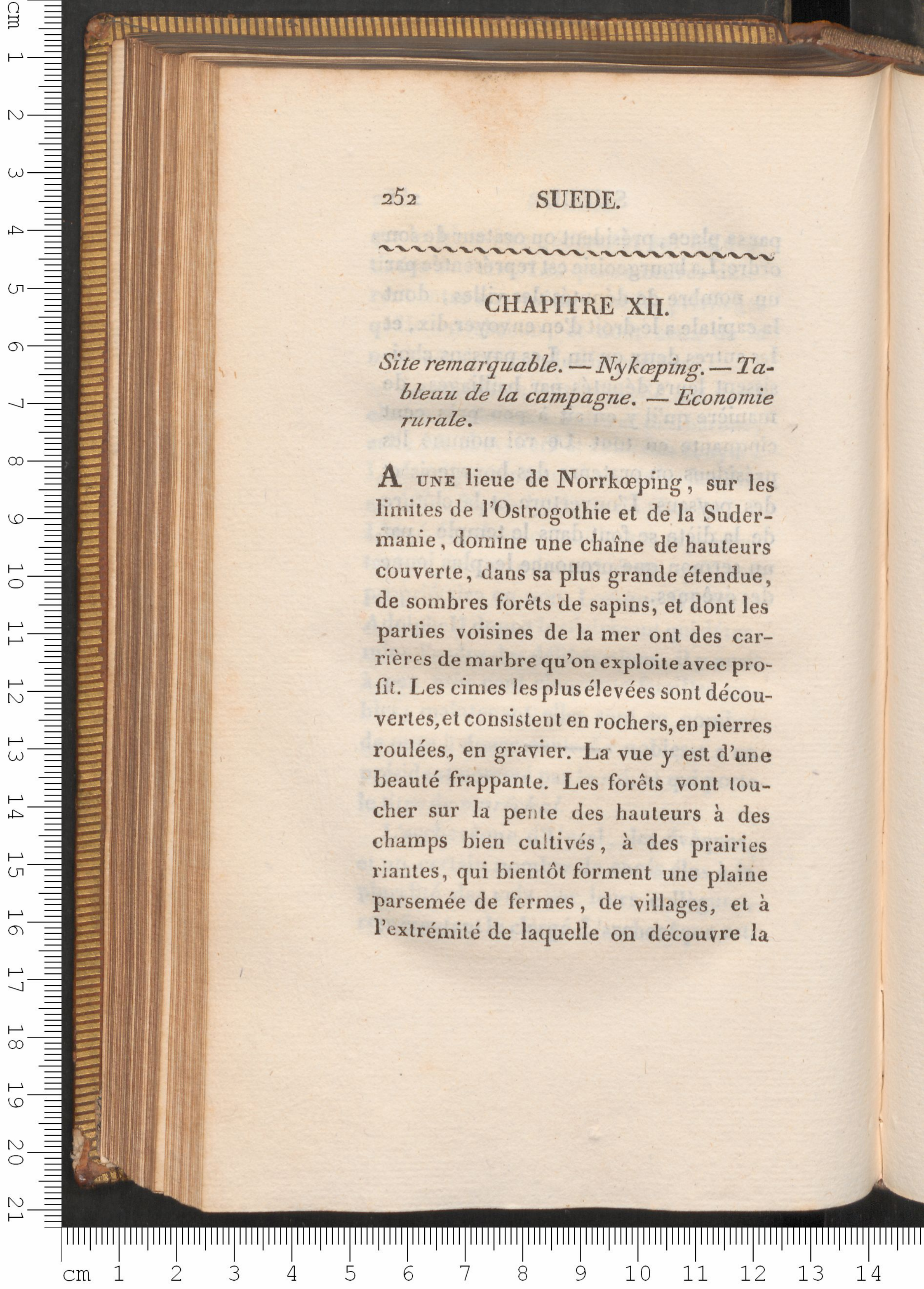


sur le bien-être général et sur les destinées de l'état. Les quatre ordres diffèrent entre eux-mêmes par les priviléges qu'ils out chacun, et dont ceux de la noblesse sont les plus importans.

La noblesse est répartie en trois classes, celle des comtes et des barons, celle des chevaliers et celle des écuyers. La dernière comprend toutes les familles anoblies depuis le règne de Charles XI. L'aîné de chaque famille est représentant-né de son ordre aux états, qu'il soit propriétaire ou non. Lorsque Gustave-AdolpheII donna le réglement qui détermine l'ordre des délibérations, il y avait à peu près cent cinquante familles nobles; maintenant elles sont au nombre de onze à douze cents. La noblesse a un président nommé par le roi, et qui porte le titre de *maréchal*.

L'archevêque d'Upsal, les évêques, et un certain nombre de curés élus à la pluralité des voix par leurs collègues, représentent le clergé. L'archevêque est,

par sa place, président ou orateur de son ordre. La bourgeoisie est représentée par un nombre de députés des villes, dont la capitale a le droit d'en envoyer dix, et les autres deux ou un. Les paysans choisissent leurs députés par bailliages, de manière qu'il y en ait à peu près cent cinquante en tout. Le roi nomme les présidens ou orateurs des bourgeois et des paysans. L'ouverture et la clôture de la diète se font dans le temple, par un sermon que prononce le plus jeune des évêques.



CHAPITRE XII.

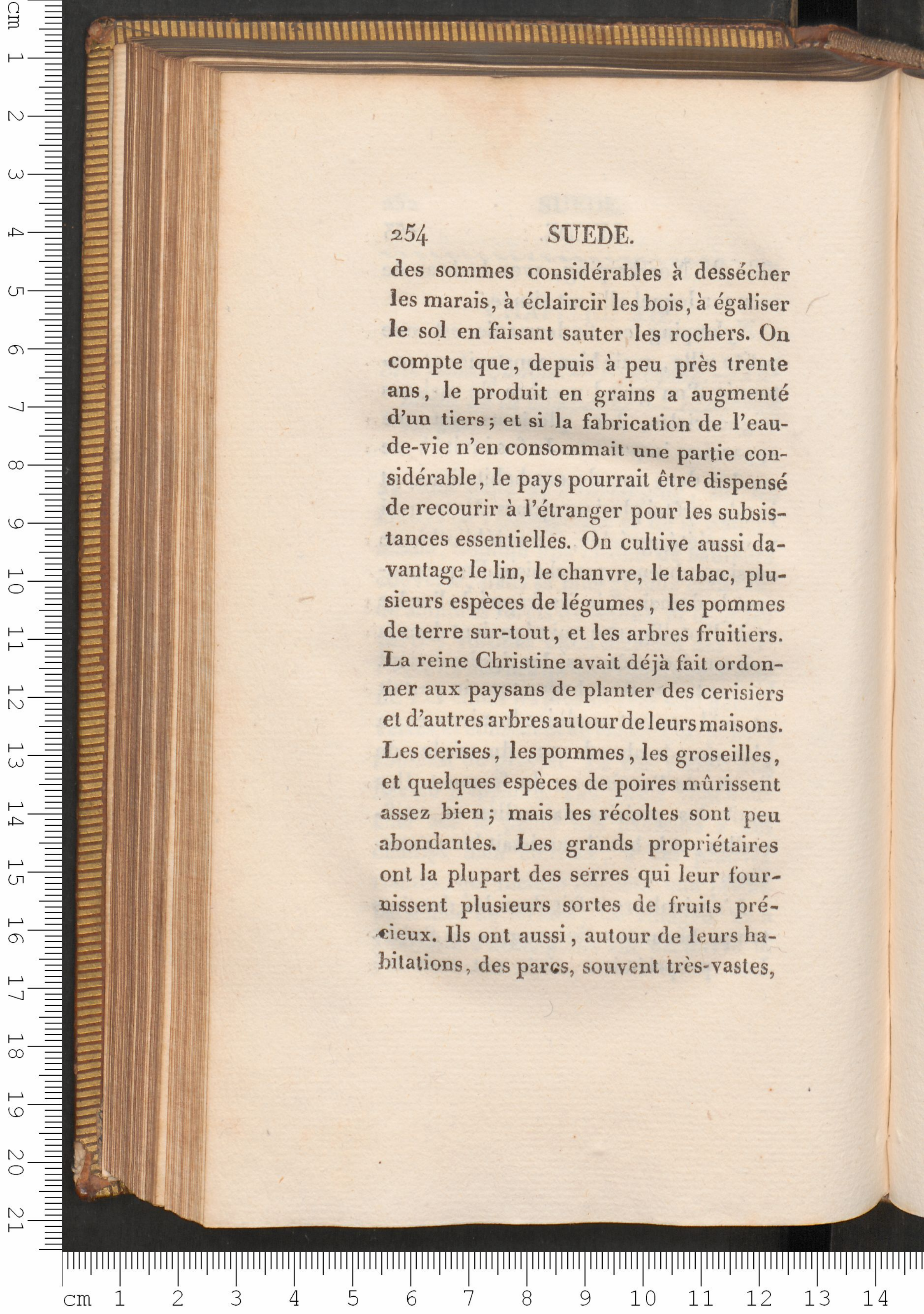
Site remarquable. — Nykœping. — Tableau de la campagne. — Economie rurale.

A UNE lieue de Norrkœping, sur les limites de l'Ostrogothie et de la Sudermanie, domine une chaîne de hauteurs couverte, dans sa plus grande étendue, de sombres forêts de sapins, et dont les parties voisines de la mer ont des carrières de marbre qu'on exploite avec profit. Les cimes les plus élevées sont découvertes, et consistent en rochers, en pierres roulées, en gravier. La vue y est d'une beauté frappante. Les forêts vont toucher sur la pente des hauteurs à des champs bien cultivés, à des prairies riantes, qui bientôt forment une plaine parsemée de fermes, de villages, et à l'extrémité de laquelle on découvre la

ville de Norrkœping, avec le bras de mer sur lequel elle est située.

Nykœping en Sudermanie est une petite ville, mais bien construite et entourée d'un grand nombre de maisons seigneuriales, dont plusieurs ont une apparence imposante. Je fus invité à me rendre dans une de ces habitations, et je m'y arrêtai plusieurs jours. J'y trouvai une société agréable, et une bibliothèque aussi nombreuse que choisie. En parcourant le domaine, je fus frappé de l'ordre et de l'intelligence qui régnaient dans la culture. Les clôtures, les rigoles étaient bien entretenues; chaque terrain portait ce qu'il pouvait produire le mieux et en plus grande abondance, du seigle, de l'orge, de l'avoine ou du froment. Il y avait des prairies naturelles et artificielles, et le bétail paraissait bien entretenu.

L'agriculture a fait dans les derniers temps beaucoup de progrès en Suède. Les propriétaires aisés ont consacré

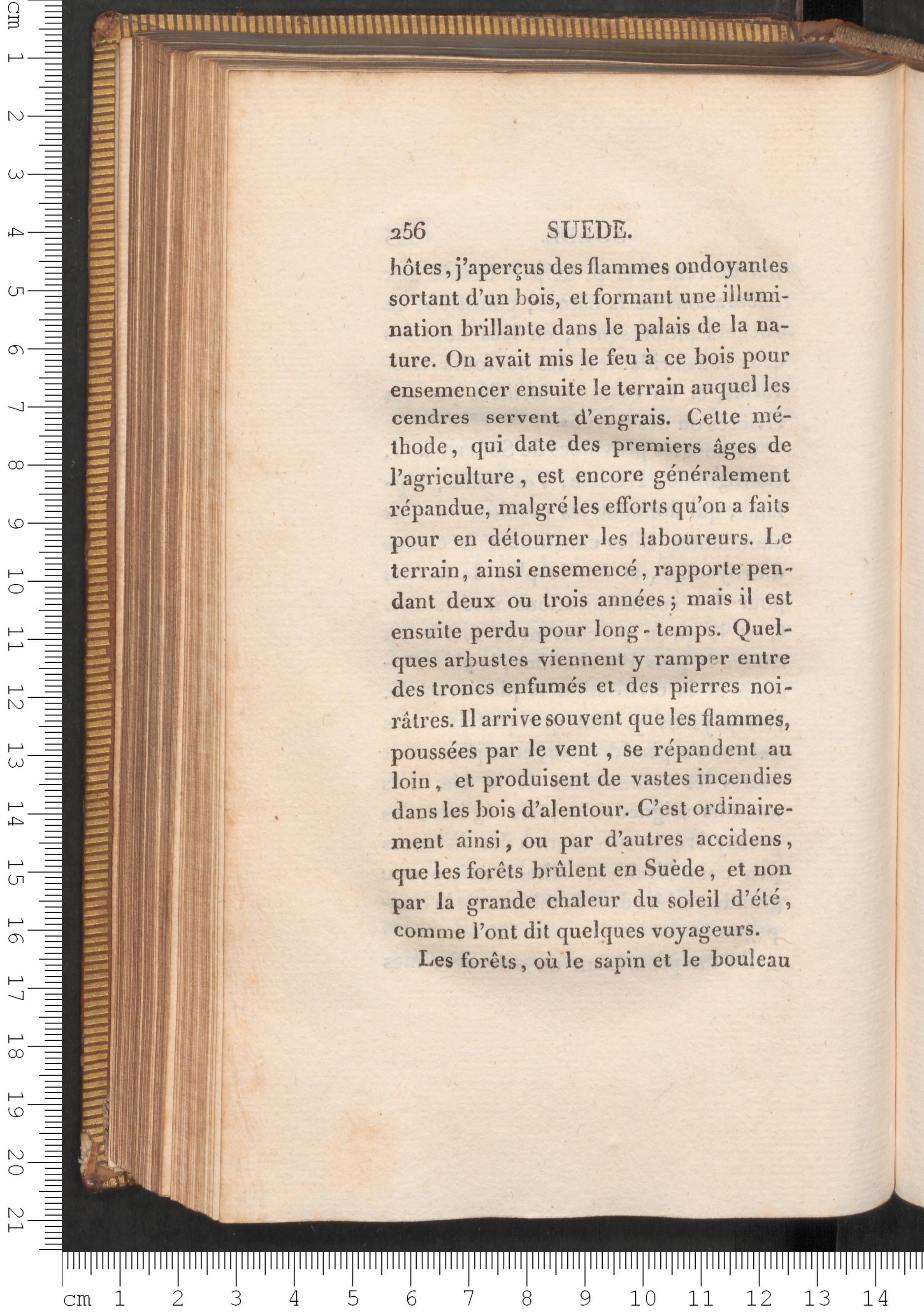


des sommes considérables à dessécher les marais, à éclaircir les bois, à égaliser le sol en faisant sauter les rochers. On compte que, depuis à peu près trente ans, le produit en grains a augmenté d'un tiers; et si la fabrication de l'eau-de-vie n'en consommait une partie considérable, le pays pourrait être dispensé de recourir à l'étranger pour les subsistances essentielles. On cultive aussi davantage le lin, le chanvre, le tabac, plusieurs espèces de légumes, les pommes de terre sur-tout, et les arbres fruitiers. La reine Christine avait déjà fait ordonner aux paysans de planter des cerisiers et d'autres arbres autour de leurs maisons. Les cerises, les pommes, les groseilles, et quelques espèces de poires mûrissent assez bien; mais les récoltes sont peu abondantes. Les grands propriétaires ont la plupart des serres qui leur fournissent plusieurs sortes de fruits précieux. Ils ont aussi, autour de leurs habitations, des parcs, souvent très-vastes,

qui doivent leur principale beauté aux décorations de la nature, consistant en rochers pittoresques, en lacs dont les eaux sont brillantes, les contours très-variés, et en cascades formées par des rivières ou des torrens.

Ce sont les provinces de Sudermanie, Ostrogothie, Néricie, Vestmanie, Upland, qui donnent les récoltes les plus abondantes. Elles constituent le centre du royaume, et ont le plus de facilité pour les communications intérieures. C'est là qu'en parcourant la Suède on trouve le plus d'habitations, le plus d'aisance et la civilisation la plus avancée. Les paysans y sont quelquefois logés avec une espèce de luxe, et se procurent toutes les commodités de la vie. Les maisons seigneuriales, les églises, les presbytères se succèdent à des distances peu considérables, faisant naître une grande variété dans le tableau de la campagne.

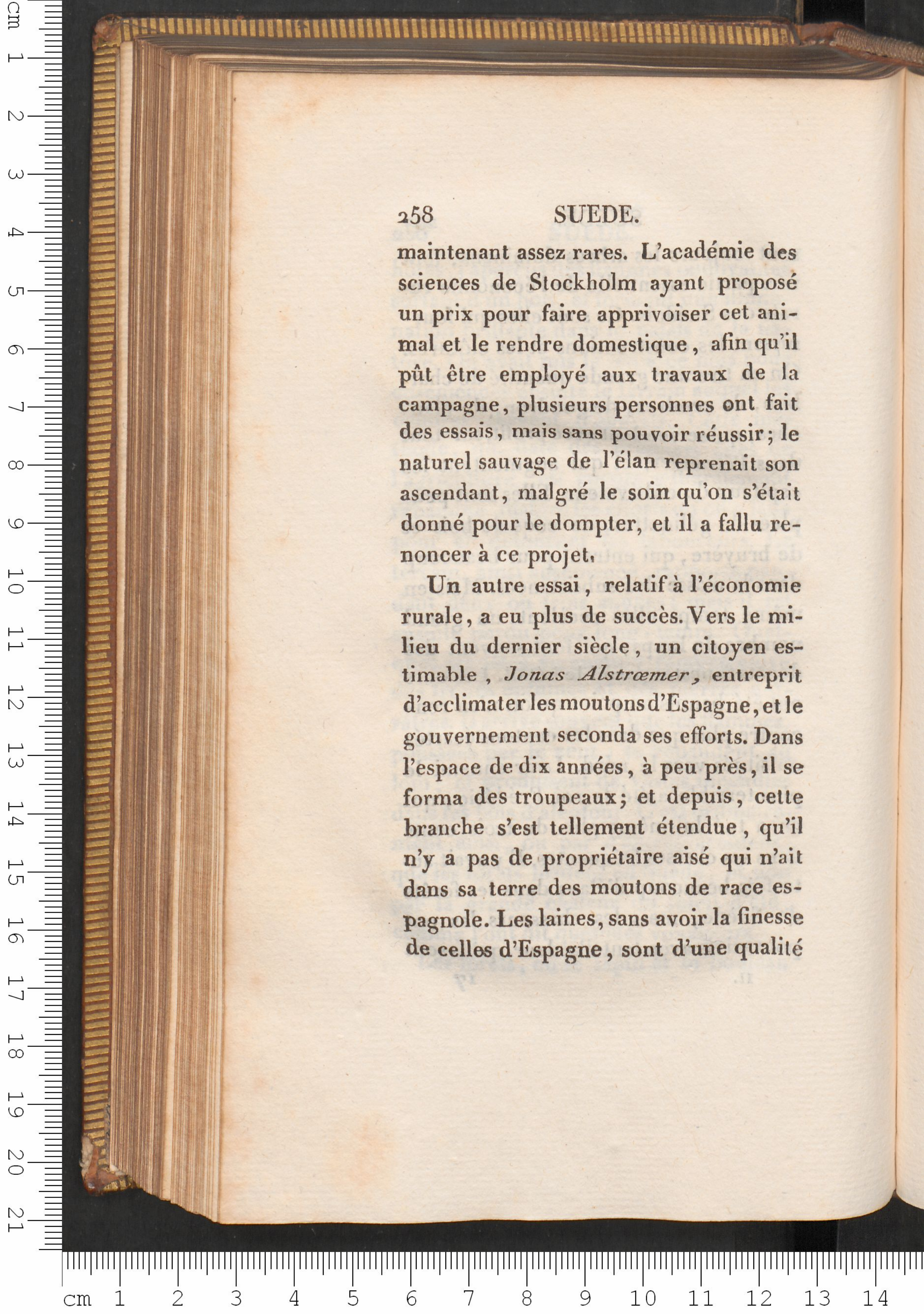
En me promenant un soir avec mes



hôtes, j'aperçus des flammes ondoyantes sortant d'un bois, et formant une illumination brillante dans le palais de la nature. On avait mis le feu à ce bois pour ensemencer ensuite le terrain auquel les cendres servent d'engrais. Cette méthode, qui date des premiers âges de l'agriculture, est encore généralement répandue, malgré les efforts qu'on a faits pour en détourner les laboureurs. Le terrain, ainsi ensemencé, rapporte pendant deux ou trois années; mais il est ensuite perdu pour long-temps. Quelques arbustes viennent y ramper entre des troncs enfumés et des pierres noirâtres. Il arrive souvent que les flammes, poussées par le vent, se répandent au loin, et produisent de vastes incendies dans les bois d'alentour. C'est ordinairement ainsi, ou par d'autres accidens, que les forêts brûlent en Suède, et non par la grande chaleur du soleil d'été, comme l'ont dit quelques voyageurs.

Les forêts, où le sapin et le bouleau

sont toujours les arbres dominans, font une partie essentielle de l'économie rurale des Suédois. Ce sont elles qui fournissent les constructions et les clôtures. On en tire une grande quantité de charbon, de cendres, de goudron, de planches, qui se vendent avec profit, sur-tout dans l'étranger, et qui augmentent les capitaux du cultivateur. Elles sont peuplées de gélinottes, de coqs de bois et de bruyère, qui entrent pour beaucoup dans la masse des subsistances. Mais en même temps elles recèlent un grand nombre de loups, qui font souvent des dégâts funestes parmi le bétail. Les ours ont été bannis au point qu'on n'en rencontre plus que dans les cantons écartés ou situés vers le nord. Leur ennemi le plus terrible a été le roi Frédéric, qui en a tué lui-même plus de trois cents dans ses chasses fréquentes. Il y avait autrefois beaucoup d'élans dans les forêts de Suède; mais les chasseurs les ont poursuivis avec tant d'ardeur, qu'ils sont



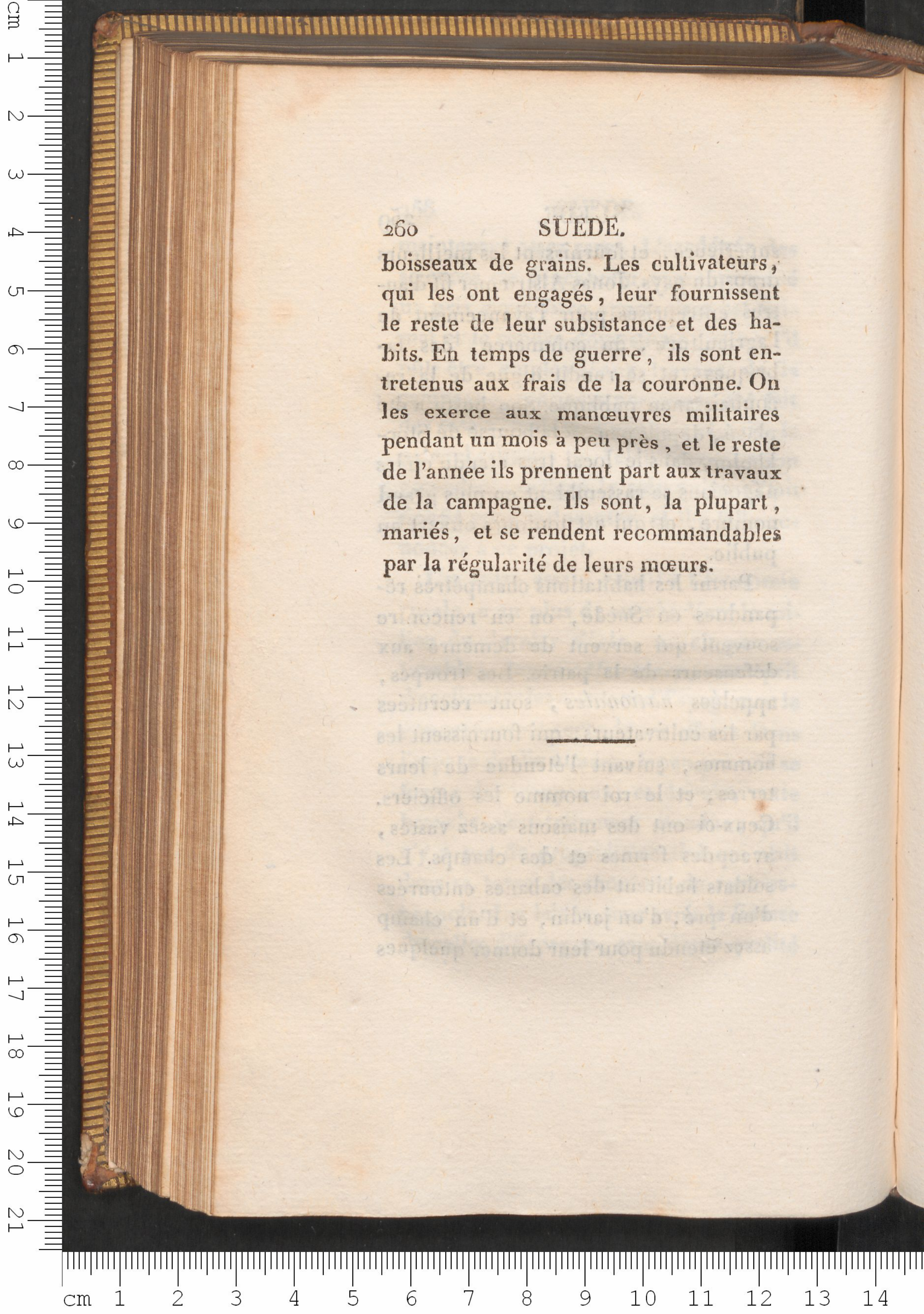
maintenant assez rares. L'académie des sciences de Stockholm ayant proposé un prix pour faire apprivoiser cet animal et le rendre domestique, afin qu'il pût être employé aux travaux de la campagne, plusieurs personnes ont fait des essais, mais sans pouvoir réussir; le naturel sauvage de l'élan reprenait son ascendant, malgré le soin qu'on s'était donné pour le dompter, et il a fallu renoncer à ce projet.

Un autre essai, relatif à l'économie rurale, a eu plus de succès. Vers le milieu du dernier siècle, un citoyen estimable, *Jonas Alstrœmer*, entreprit d'acclimater les moutons d'Espagne, et le gouvernement seconda ses efforts. Dans l'espace de dix années, à peu près, il se forma des troupeaux; et depuis, cette branche s'est tellement étendue, qu'il n'y a pas de propriétaire aisé qui n'ait dans sa terre des moutons de race espagnole. Les laines, sans avoir la finesse de celles d'Espagne, sont d'une qualité

supérieure, et fournissent les meilleurs draps du pays. Jonas Alstrœmer fit d'autres entreprises pour l'avancement de l'agriculture, du commerce, des fabriques, et se rendit digne de la reconnaissance publique. Son buste a été placé, depuis peu, à la bourse de Stockholm, dans le local très-étendu où les négocians se rassemblent en plus grand nombre, et qui est toujours ouvert au public.

Parmi les habitations champêtres répandues en Suède, on en rencontre souvent qui servent de demeure aux défenseurs de la patrie. Les troupes, appelées *nationales*, sont recrutées par les cultivateurs, qui fournissent les hommes, suivant l'étendue de leurs terres, et le roi nomme les officiers. Ceux-ci ont des maisons assez vastes, avec des fermes et des champs. Les soldats habitent des cabanes entourées d'un pré, d'un jardin, et d'un champ assez étendu pour leur donner quelques

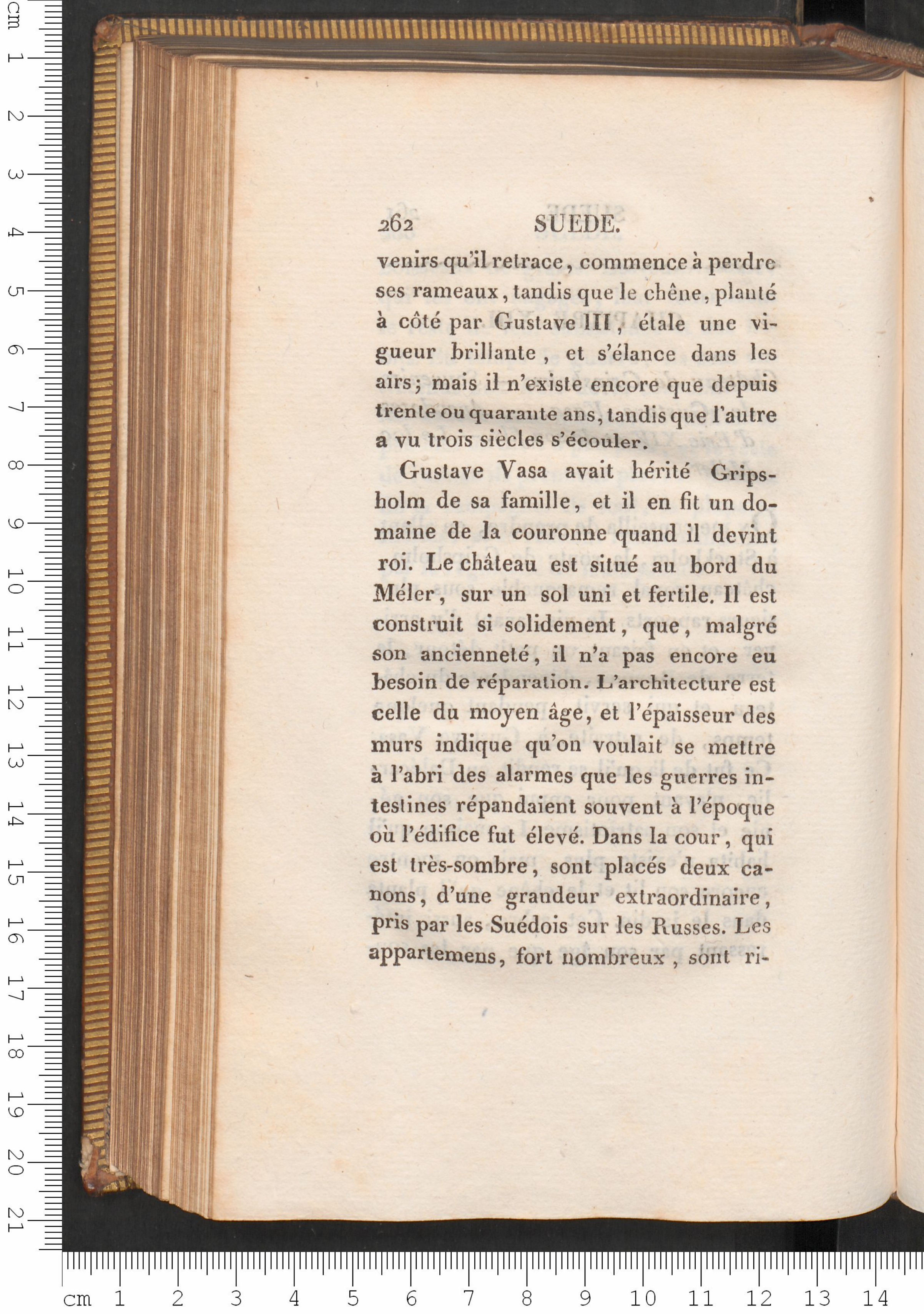
boisseaux de grains. Les cultivateurs, qui les ont engagés, leur fournissent le reste de leur subsistance et des habits. En temps de guerre, ils sont entretenus aux frais de la couronne. On les exerce aux manœuvres militaires pendant un mois à peu près, et le reste de l'année ils prennent part aux travaux de la campagne. Ils sont, la plupart, mariés, et se rendent recommandables par la régularité de leurs mœurs.



CHAPITRE XIII.

Château de Gripsholm. — Souvenirs de Gustave Vasa. — Anecdotes d'Eric XIV et de son fils. — Le lac Méler.

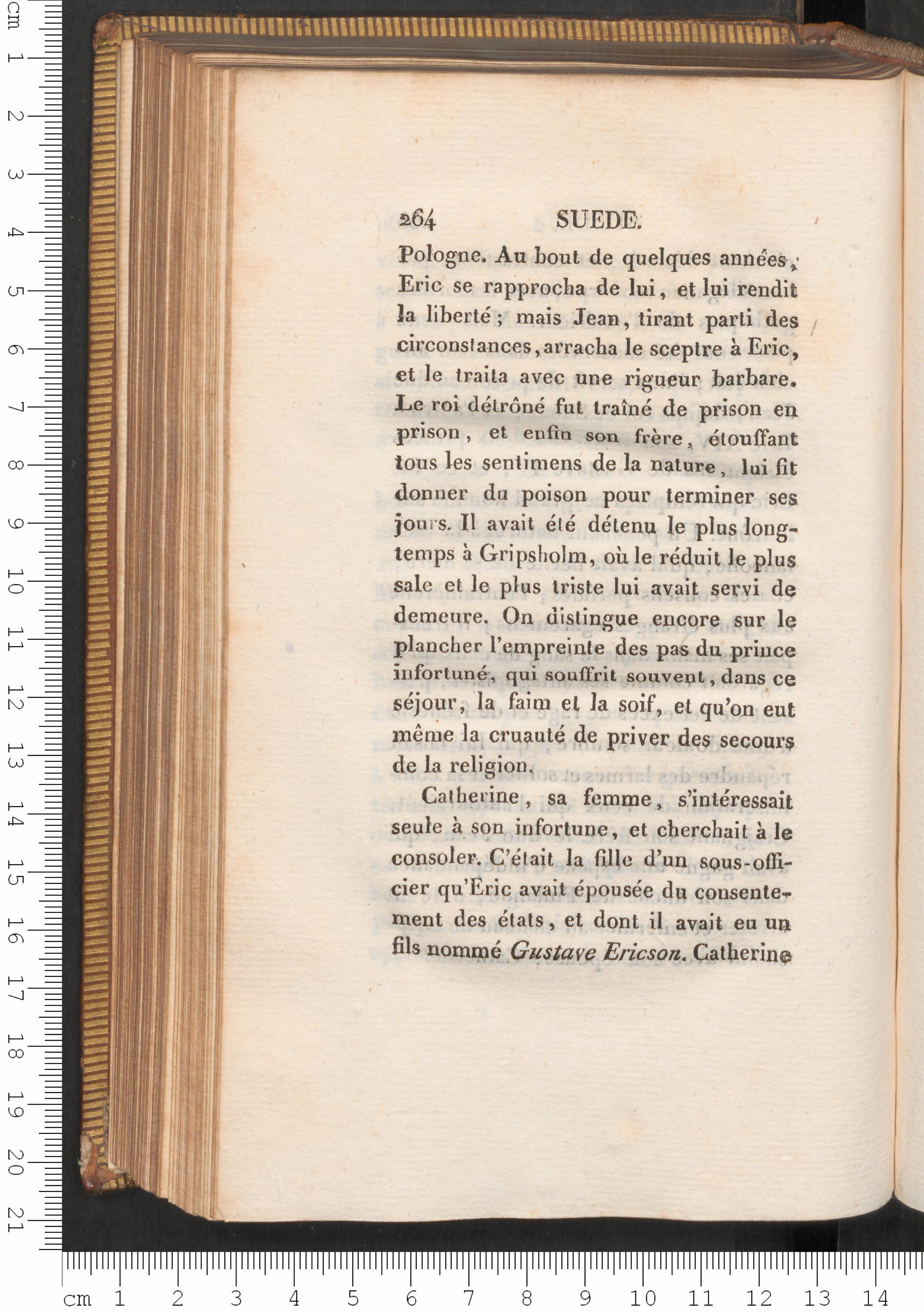
On me conseilla de prendre, en allant à Stockholm, la route de Gripsholm, château royal remarquable sous plusieurs rapports. Je vis, avant d'y arriver, et en faisant un petit détour, la terre de Revnæs, dépendante du château, et qui servit, pendant quelque temps, de retraite à Gustave Vasa. Ce fut de là qu'il se rendit en Dalécarlie, n'ayant pour appui que son génie et son patriotisme. La maison qu'il habita n'existe plus, mais on montre encore son lit et le chêne qu'il planta dans le jardin. Cet arbre, aussi intéressant par son âge que par les sou-



venirs qu'il retrace, commence à perdre ses rameaux, tandis que le chêne, planté à côté par Gustave III, étale une vigueur brillante, et s'élance dans les airs; mais il n'existe encore que depuis trente ou quarante ans, tandis que l'autre a vu trois siècles s'écouler.

Gustave Vasa avait hérité Gripsholm de sa famille, et il en fit un domaine de la couronne quand il devint roi. Le château est situé au bord du Méler, sur un sol uni et fertile. Il est construit si solidement, que, malgré son ancienneté, il n'a pas encore eu besoin de réparation. L'architecture est celle du moyen âge, et l'épaisseur des murs indique qu'on voulait se mettre à l'abri des alarmes que les guerres intestines répandaient souvent à l'époque où l'édifice fut élevé. Dans la cour, qui est très-sombre, sont placés deux canons, d'une grandeur extraordinaire, pris par les Suédois sur les Russes. Les appartemens, fort nombreux, sont ri-

chement décorés, et contrastent, par leur élégance moderne, avec les formes gothiques de l'extérieur. Mais deux pièces ont été conservées dans leur ancien état; l'une servit de prison au duc Jean, depuis roi de Suède, et l'autre à Eric XIV, son frère. Ces deux princes étaient fils de Gustave I[er], et ce fut Eric qui remplaça ce grand homme sur le trône. Un penchant naturel à la mélancolie, qu'il avait hérité de sa mère, et des conseils perfides, l'entraînèrent aux plus étranges égaremens; il trempait ses mains dans le sang de ceux qu'il regardait comme ses antagonistes, passant de cet excès de rage et de frénésie à une douleur sombre, qui lui faisait répandre des larmes et solliciter la commisération de ceux qui l'entouraient. Craignant son frère le duc Jean, qui avait gagné une espèce d'indépendance dans son duché de Finlande, il le fit arrêter et enfermer au château de Gripsholm avec son épouse, Catherine de

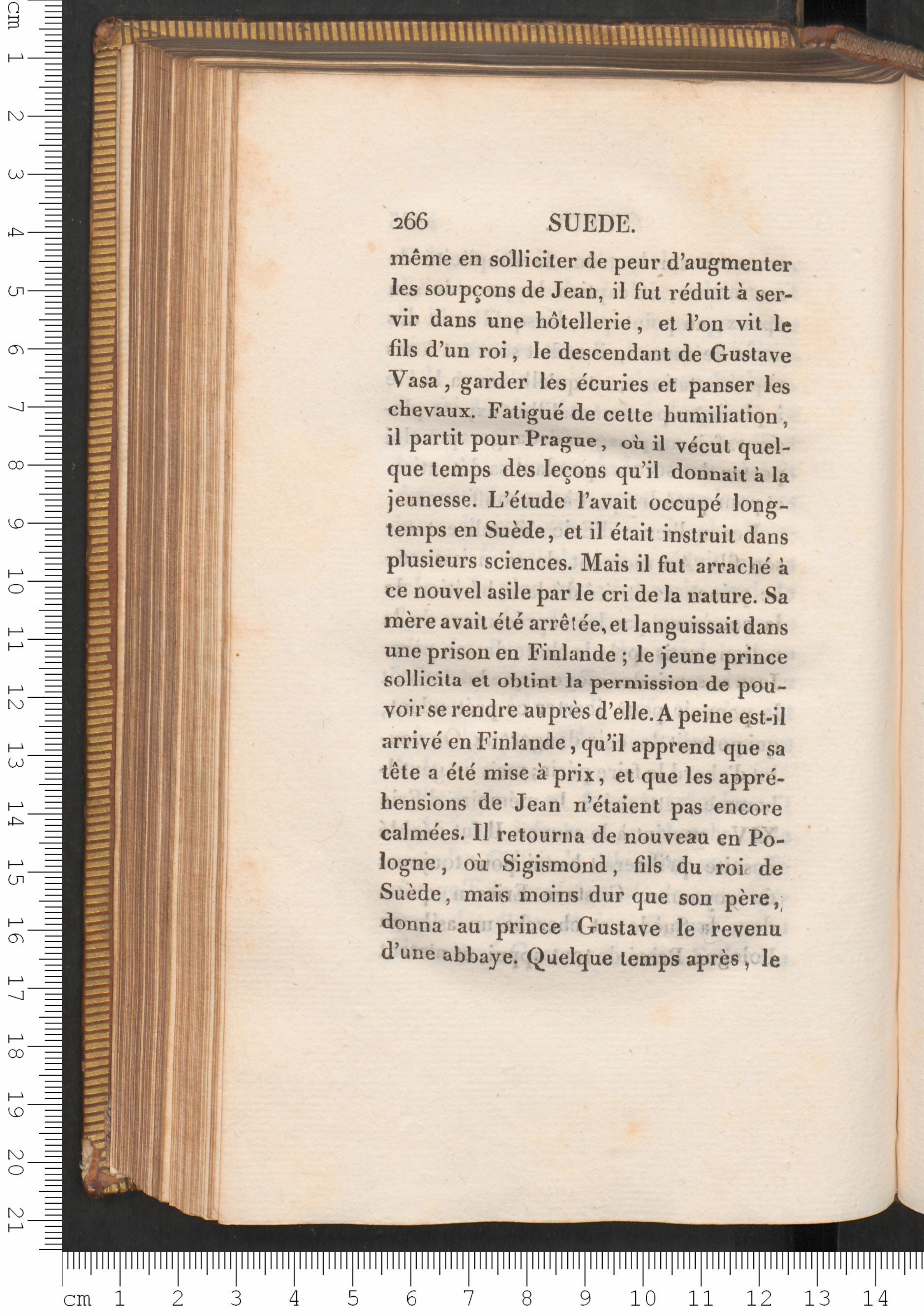


Pologne. Au bout de quelques années, Eric se rapprocha de lui, et lui rendit la liberté ; mais Jean, tirant parti des circonstances, arracha le sceptre à Eric, et le traita avec une rigueur barbare. Le roi détrôné fut traîné de prison en prison, et enfin son frère, étouffant tous les sentimens de la nature, lui fit donner du poison pour terminer ses jours. Il avait été détenu le plus long-temps à Gripsholm, où le réduit le plus sale et le plus triste lui avait servi de demeure. On distingue encore sur le plancher l'empreinte des pas du prince infortuné, qui souffrit souvent, dans ce séjour, la faim et la soif, et qu'on eut même la cruauté de priver des secours de la religion.

Catherine, sa femme, s'intéressait seule à son infortune, et cherchait à le consoler. C'était la fille d'un sous-officier qu'Eric avait épousée du consentement des états, et dont il avait eu un fils nommé *Gustave Ericson*. Catherine

conserva sur le trône la simplicité de ses mœurs, et captiva le cœur de son époux, au point que, lorsqu'il avait des accès de fureur, il cédait souvent à ses représentations, et qu'elle sauva la vie à plusieurs personnes. Elle s'exposa plusieurs fois aux plus grands dangers pour lui porter des secours pendant sa détention et pour prendre part à ses souffrances.

Les malheurs d'Eric s'étendirent sur son fils. Au moment de sa naissance, ce prince avait été déclaré héritier de la couronne par les représentans de la nation; mais après la chute de son père, Jean se servit des moyens que lui donnait le pouvoir pour écarter ce prétendant, qui pouvait devenir dangereux. On voulut d'abord le faire périr; mais un gentilhomme, attaché à la mémoire d'Eric XIV, parvint à le sauver. Il fut décidé ensuite qu'il serait banni pour toujours du royaume. Gustave Ericson quitta donc la Suède, et chercha un asile en Pologne. Privé de tout appui, et n'osant



même en solliciter de peur d'augmenter les soupçons de Jean, il fut réduit à servir dans une hôtellerie, et l'on vit le fils d'un roi, le descendant de Gustave Vasa, garder les écuries et panser les chevaux. Fatigué de cette humiliation, il partit pour Prague, où il vécut quelque temps des leçons qu'il donnait à la jeunesse. L'étude l'avait occupé longtemps en Suède, et il était instruit dans plusieurs sciences. Mais il fut arraché à ce nouvel asile par le cri de la nature. Sa mère avait été arrêtée, et languissait dans une prison en Finlande ; le jeune prince sollicita et obtint la permission de pouvoir se rendre auprès d'elle. A peine est-il arrivé en Finlande, qu'il apprend que sa tête a été mise à prix, et que les appréhensions de Jean n'étaient pas encore calmées. Il retourna de nouveau en Pologne, où Sigismond, fils du roi de Suède, mais moins dur que son père, donna au prince Gustave le revenu d'une abbaye. Quelque temps après, le

czar de Moscovie, qui était jaloux des progrès de la Suède en Ingrie et en Livonie, appela le fils d'Eric XIV à sa cour, lui promettant de le faire roi de Finlande, exigeant ensuite qu'il changeât de religion, et qu'il se déclarât l'ennemi de la Suède. Jouet depuis le berceau des caprices du sort, exposé long-temps aux malheurs les plus accablans, le prince avait conservé, en dépit de sa situation, la noblesse de sentimens, l'élévation d'ame qu'il avait reçue de la nature, et qui convenait à son rang. Il se rendit en Russie, mais il rejeta les conditions du czar aussitôt qu'il en eut eu connaissance, attendant de l'avenir des circonstances plus favorables, et se résignant à son sort. Bientôt après des troubles domestiques éclatèrent en Russie, et le faux Démétrius se plaça sur le trône. Ayant refusé de reconnaître cet usurpateur, le prince Gustave fut mis en prison, y resta plusieurs années, et ne recouvra sa liberté que pour ter-

miner ses jours dans l'indigence et dans l'abandon. Son portrait avait été conservé en Suède, et se trouve placé maintenant dans une des salles du château de Gripsholm avec les portraits des autres princes de la maison de Vasa.

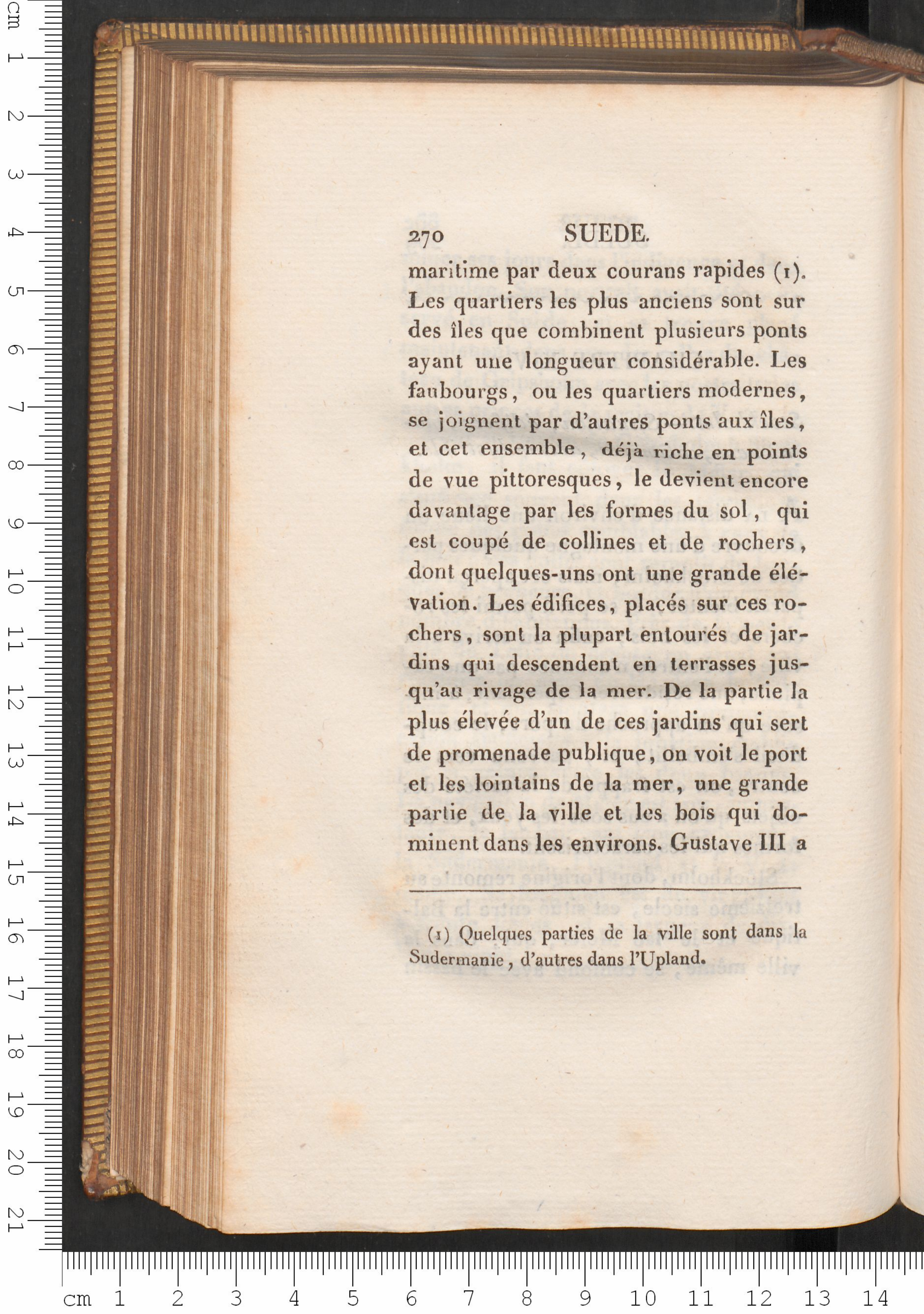
Pour se rendre de Gripsholm à Stockholm, il faut côtoyer le Méler, qui s'enfonce souvent dans les terres, et forme des golfes semblables à ceux de la mer ; ces golfes sont remplis de barques de pêcheurs, et bordés d'un grand nombre d'habitations. Près de la petite ville de Telje on creuse un canal qui conduira les eaux du lac dans la Baltique, et qui ajoutera une communication artificielle à la jonction établie par la nature entre les deux bassins. La navigation de Méler est très-importante, le lac baignant trois provinces, la Sudermanie, l'Upland et la Vestmanie. Sa longueur est de vingt-huit à trente lieues, et sa largeur de dix-huit à vingt.

CHAPITRE XIV.

Stockholm. — Situation, édifices, monumens, commerce, arts industriels.

A LA distance d'environ une lieue on découvre d'une montagne quelques parties de Stockholm; mais cet aperçu disparaît bientôt, et se perd parmi les rochers et les bois; enfin on arrive à la ville, et l'entrée n'annonce pas une capitale, une résidence. Cependant, à mesure qu'on approche du port, le coup-d'œil s'embellit; et, parvenu vers le centre, on est frappé de la variété des objets qu'on a eus sous les yeux, et des formes qui les caractérisent.

Stockholm, dont l'origine remonte au treizième siècle, est situé entre la Baltique et le lac Méler, qui, dans la ville même, se confond avec le bassin



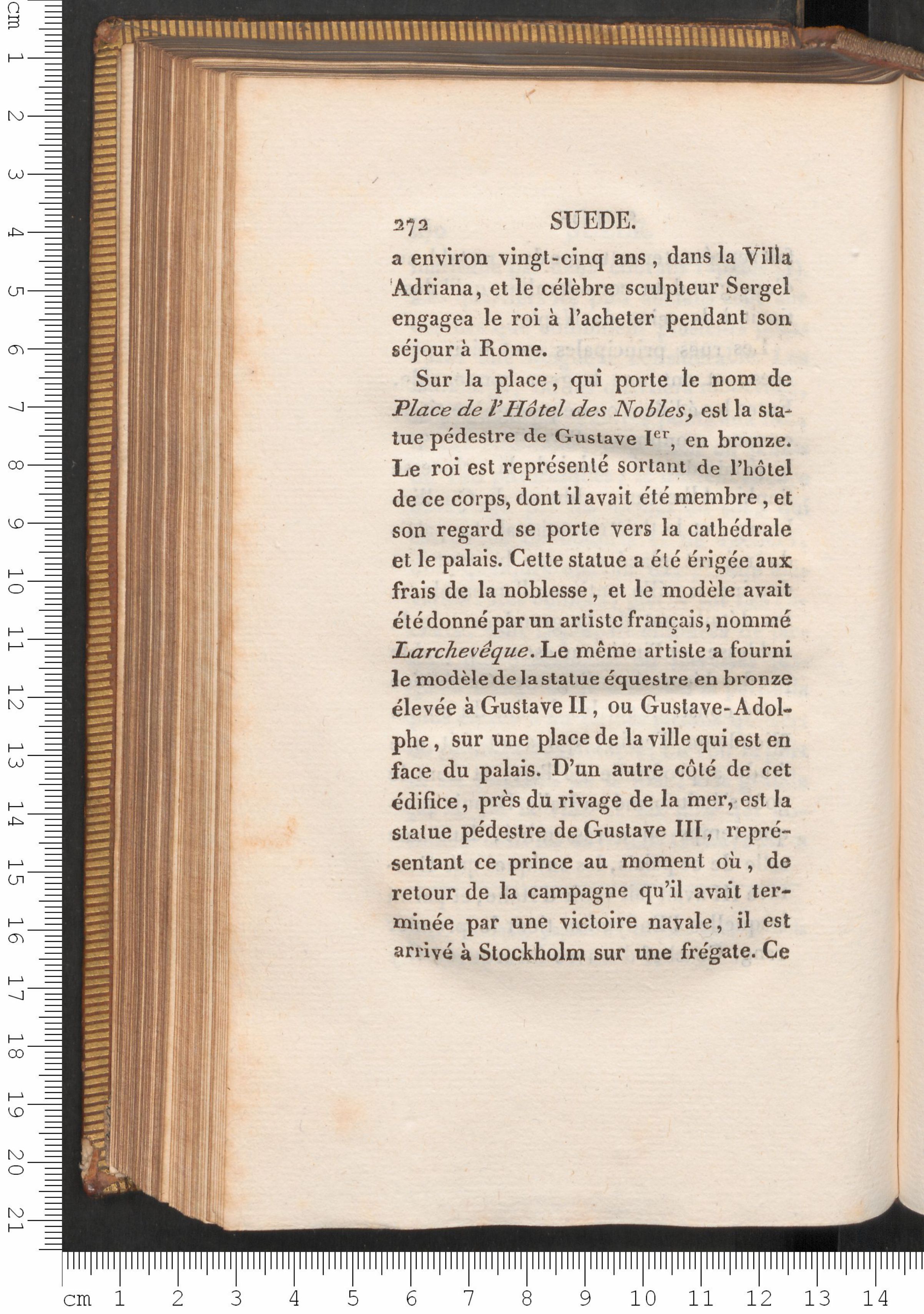
maritime par deux courans rapides (1). Les quartiers les plus anciens sont sur des îles que combinent plusieurs ponts ayant une longueur considérable. Les faubourgs, ou les quartiers modernes, se joignent par d'autres ponts aux îles, et cet ensemble, déjà riche en points de vue pittoresques, le devient encore davantage par les formes du sol, qui est coupé de collines et de rochers, dont quelques-uns ont une grande élévation. Les édifices, placés sur ces rochers, sont la plupart entourés de jardins qui descendent en terrasses jusqu'au rivage de la mer. De la partie la plus élevée d'un de ces jardins qui sert de promenade publique, on voit le port et les lointains de la mer, une grande partie de la ville et les bois qui dominent dans les environs. Gustave III a

---

(1) Quelques parties de la ville sont dans la Sudermanie, d'autres dans l'Upland.

fait représenter cette vue dans un tableau d'une grandeur considérable, qu'il destinait à la reine de Naples.

Les rues principales sont bien percées, et ont une largeur convenable. Entre les édifices on ne peut guère citer, comme monumens d'architecture, que le palais du roi, celui de la princesse Sophie-Albertine, abbesse de Quellinbourg, et le théâtre national. Le palais du roi est placé sur une hauteur, et domine la ville entière : l'ensemble et les détails ont de la grandeur, de la noblesse, et l'intérieur est remarquable par des décorations élégantes. Cet édifice a été construit sur les dessins du comte Nicodème Tessin, qui avait fait une étude approfondie de l'art, et dont le goût s'était formé en Italie. Depuis quelque temps on a rassemblé, dans une salle de ce palais, les antiques que Gustave III avait fait venir d'Italie, et parmi lesquelles l'Endymion tient le premier rang. Ce chef-d'œuvre fut trouvé, il y



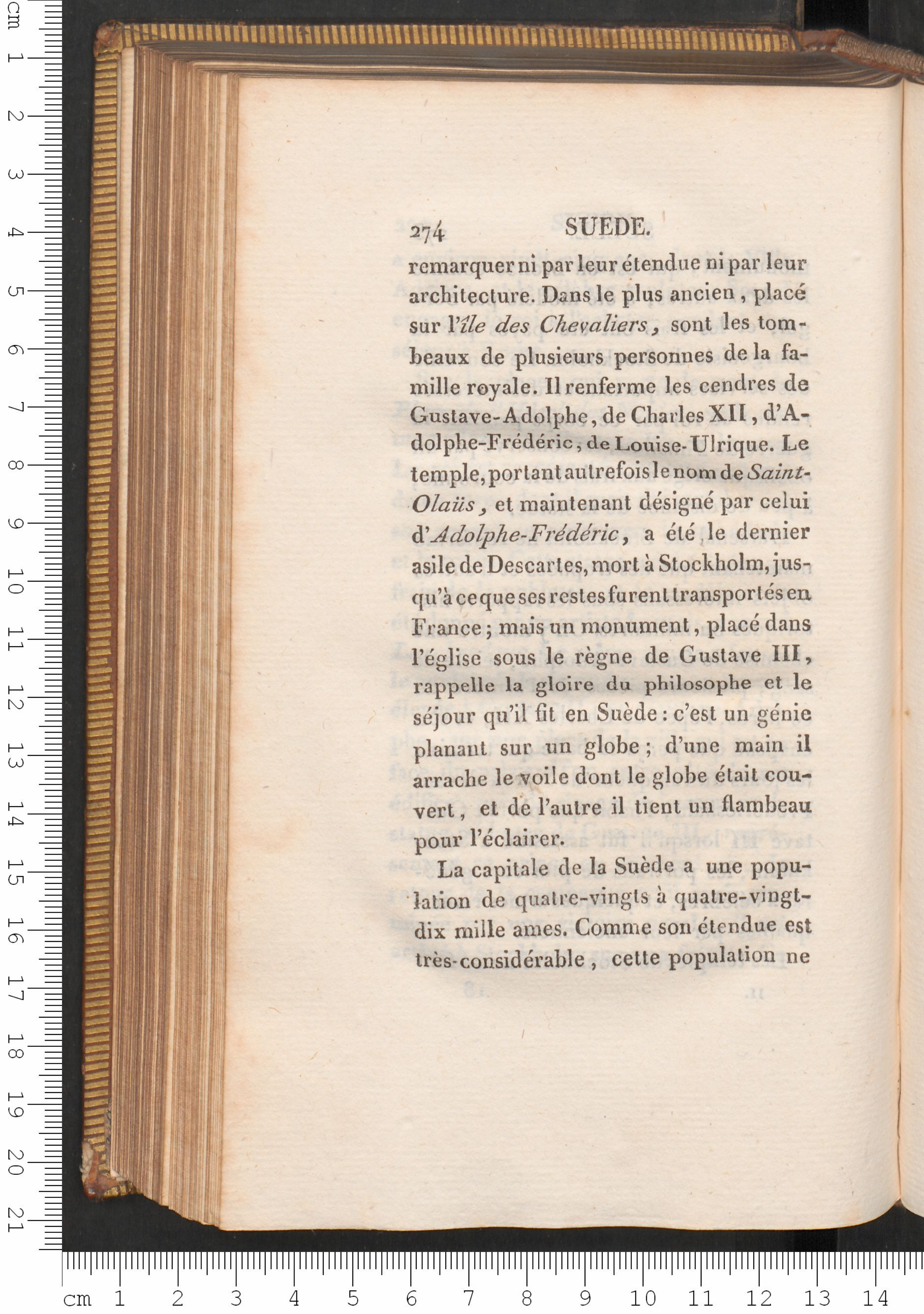
a environ vingt-cinq ans, dans la Villa Adriana, et le célèbre sculpteur Sergel engagea le roi à l'acheter pendant son séjour à Rome.

Sur la place, qui porte le nom de *Place de l'Hôtel des Nobles,* est la statue pédestre de Gustave Ier, en bronze. Le roi est représenté sortant de l'hôtel de ce corps, dont il avait été membre, et son regard se porte vers la cathédrale et le palais. Cette statue a été érigée aux frais de la noblesse, et le modèle avait été donné par un artiste français, nommé *Larchevêque*. Le même artiste a fourni le modèle de la statue équestre en bronze élevée à Gustave II, ou Gustave-Adolphe, sur une place de la ville qui est en face du palais. D'un autre côté de cet édifice, près du rivage de la mer, est la statue pédestre de Gustave III, représentant ce prince au moment où, de retour de la campagne qu'il avait terminée par une victoire navale, il est arrivé à Stockholm sur une frégate. Ce

monument, qui est en bronze comme les deux autres, a été modelé par Sergel, et les frais ont été payés par la bourgeoisie de Stockholm. Le souvenir des services importans et désintéressés rendus au roi par ce corps pendant la guerre de Finlande, est conservé par un obélisque érigé aux frais de la couronne, à peu de distance de la statue.

L'arsenal de Stockholm ne renferme maintenant que des trophées et d'autres objets intéressans sous les rapports historiques ou militaires. On y montre une chemise de Gustave-Adolphe, teinte de sang, plusieurs pièces de l'armure de ce héros, l'épée de Charles XII, et son chapeau que perça la balle qui termina les jours du vainqueur de Narva devant Frédéricshald, l'habit que portait Gustave III lorsqu'il fut assassiné à Stockholm, les portraits de plusieurs généraux célèbres, et quelques armes remarquables par leur ancienneté.

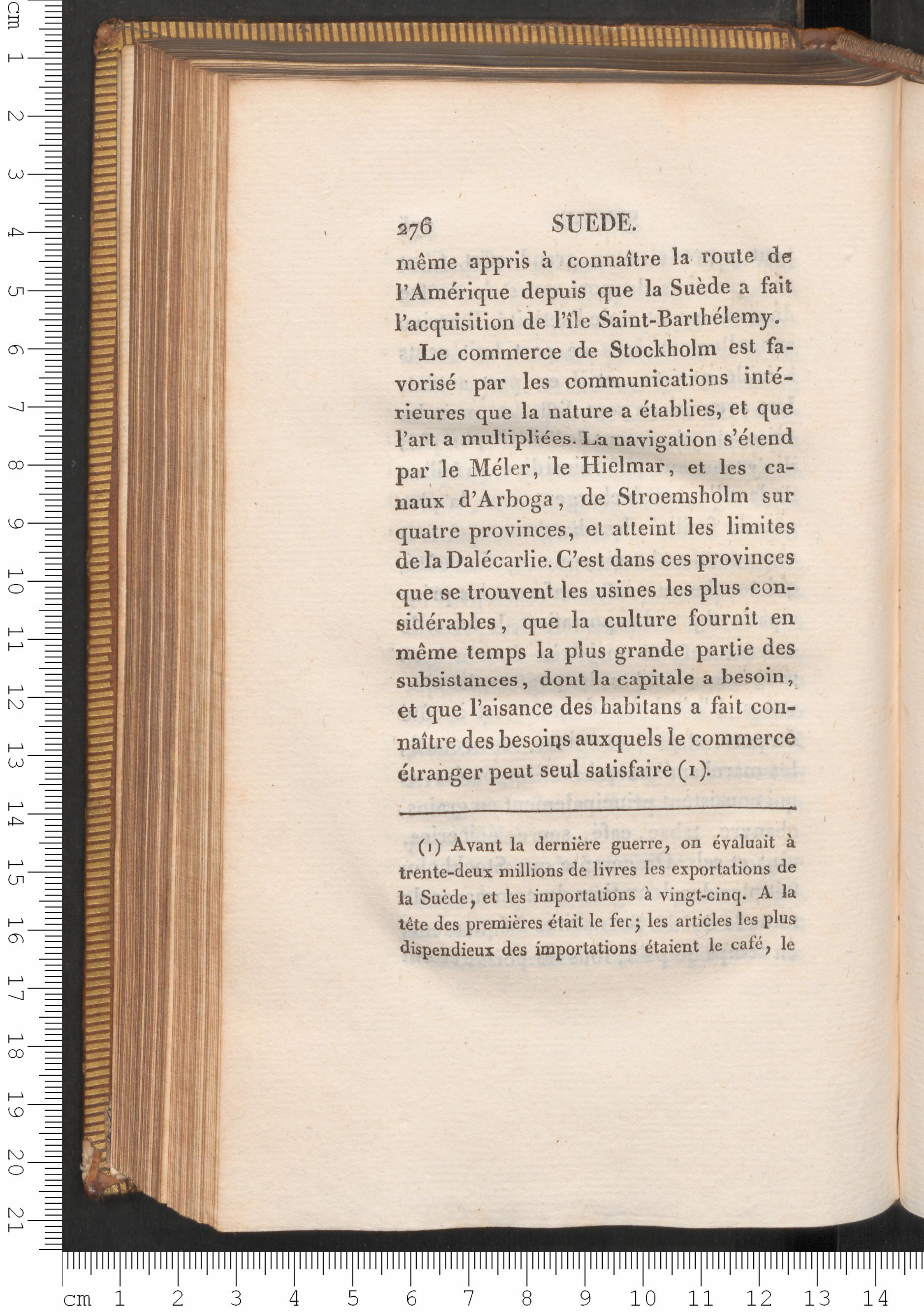
Les temples de Stockholm ne se font



remarquer ni par leur étendue ni par leur architecture. Dans le plus ancien, placé sur l'*île des Chevaliers*, sont les tombeaux de plusieurs personnes de la famille royale. Il renferme les cendres de Gustave-Adolphe, de Charles XII, d'Adolphe-Frédéric, de Louise-Ulrique. Le temple, portant autrefois le nom de *Saint-Olaüs*, et maintenant désigné par celui d'*Adolphe-Frédéric*, a été le dernier asile de Descartes, mort à Stockholm, jusqu'à ce que ses restes furent transportés en France; mais un monument, placé dans l'église sous le règne de Gustave III, rappelle la gloire du philosophe et le séjour qu'il fit en Suède: c'est un génie planant sur un globe; d'une main il arrache le voile dont le globe était couvert, et de l'autre il tient un flambeau pour l'éclairer.

La capitale de la Suède a une population de quatre-vingts à quatre-vingt-dix mille ames. Comme son étendue est très-considérable, cette population ne

peut y produire un grand effet. C'est aux environs du port qu'est le centre du mouvement et de l'activité. Il arrive annuellement dans ce port huit cents à mille navires, et il en part autant. Les avenues en sont difficiles, mais les vaisseaux y jouissent de l'abri le plus sûr; ils s'y trouvent, pour ainsi dire, au milieu de la ville, et déchargent avec la plus grande facilité: les chargemens se font sans aucun embarras; un magasin voûté, qui touche au port, renferme les principaux objets d'exportation, le fer et le cuivre; sur un quai très-étendu sont rangés les planches, les poutres, les chevrons. L'hôtel des douanes est à côté du port, et peut examiner, sans retard, les marchandises qui sont importées, et qui consistent principalement en grains, chanvre, tabac, café, sucre, épiceries, vins et sels. On compte que Stockholm fait plus des deux tiers du commerce de toute la Suède. Ses navires fréquentent, en temps de paix, tous les ports, et ont



même appris à connaître la route de l'Amérique depuis que la Suède a fait l'acquisition de l'île Saint-Barthélemy.

Le commerce de Stockholm est favorisé par les communications intérieures que la nature a établies, et que l'art a multipliées. La navigation s'étend par le Méler, le Hielmar, et les canaux d'Arboga, de Stroemsholm sur quatre provinces, et atteint les limites de la Dalécarlie. C'est dans ces provinces que se trouvent les usines les plus considérables, que la culture fournit en même temps la plus grande partie des subsistances, dont la capitale a besoin, et que l'aisance des habitans a fait connaître des besoins auxquels le commerce étranger peut seul satisfaire (1).

(1) Avant la dernière guerre, on évaluait à trente-deux millions de livres les exportations de la Suède, et les importations à vingt-cinq. A la tête des premières était le fer; les articles les plus dispendieux des importations étaient le café, le

Il entre à Stockholm, et dans les ports de la Suède, malgré les prohibitions, une grande quantité de fabrications étrangères. Les ateliers de la capitale et ceux de quelques autres villes travaillent lentement, ne donnent pas à leurs ouvrages le fini nécessaire, et ne les fournissent cependant qu'à des prix très-élevés, en comparaison de ceux de l'étranger. Le gouvernement n'a épargné aucun effort pour faire fleurir les arts industriels. Vers le milieu du dernier siècle, les états eux-mêmes firent souvent de cette branche de travaux l'objet de leurs délibérations. On ap-

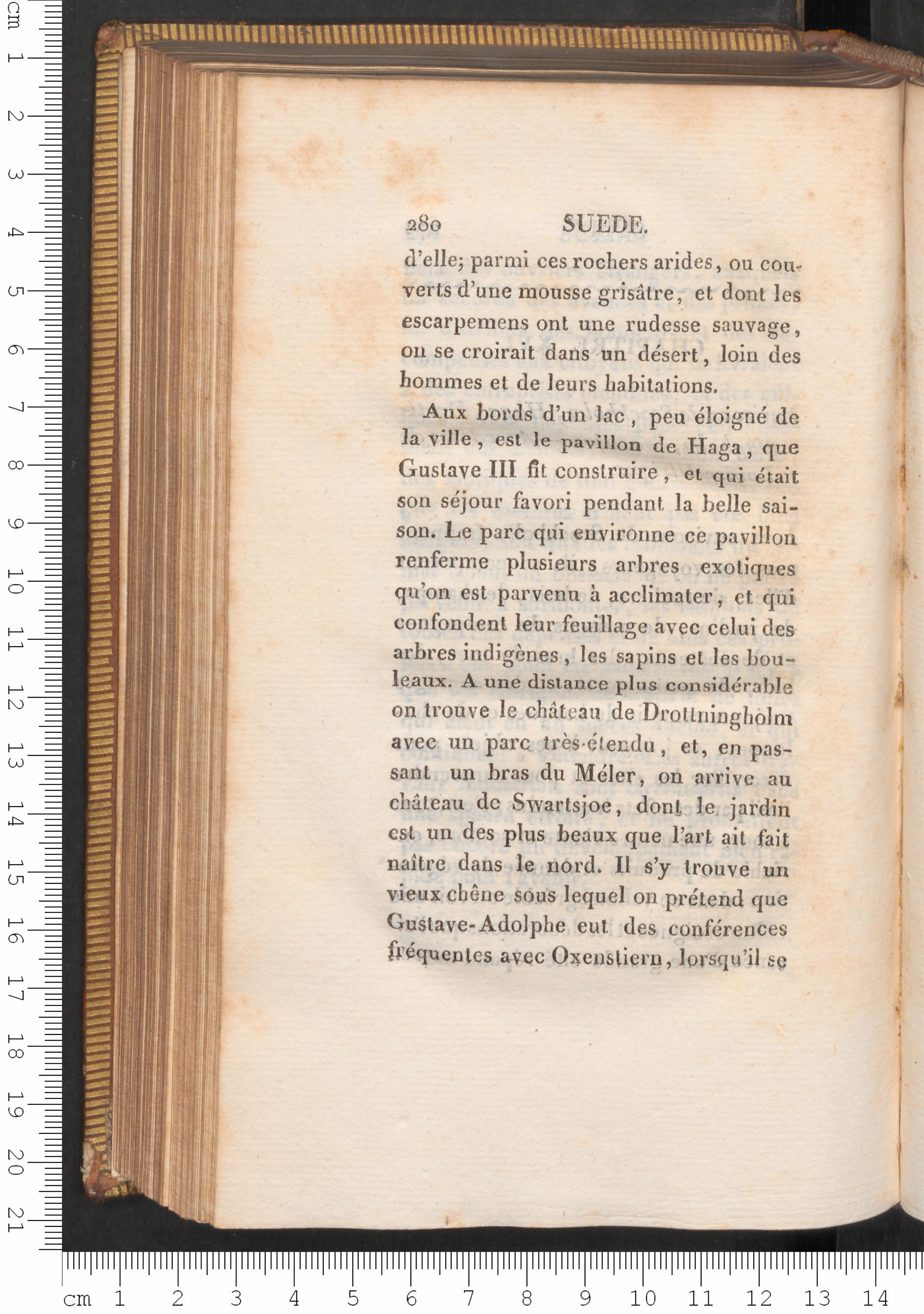
thé et le sucre, coûtant annuellement au pays la somme de six millions. Il entrait, année commune, deux millions de livres de café. La consommation en café est si considérable, parce que toutes les classes en font usage. Il a été défendu pendant quelque temps; mais on avait trouvé le moyen d'éluder la défense, et il n'en résultait qu'une plus grande cherté.

pela des ouvriers étrangers, auxquels on accorda des avances et des primes; on distribua des honneurs et des récompenses aux citoyens qui se livraient à des entreprises étendues, et des millions furent dépensés pour l'établissement des métiers, des manufactures, des fabriques de tout genre. Mais, soit que les mesures n'aient pas été bien dirigées, soit que les influences du climat soient un obstacle qu'on ne puisse parvenir à surmonter, les résultats de toutes ces dépenses et de tous ces projets n'ont point été satisfaisans; il n'y a que les fabriques de draps et de toiles qui aient eu un succès décidé, et qui continuent à s'étendre. Les autres travaux industriels sont circonscrits dans une sphère étroite, et ne promettent pas encore un développement bien rapide pour l'avenir.

CHAPITRE XVI.

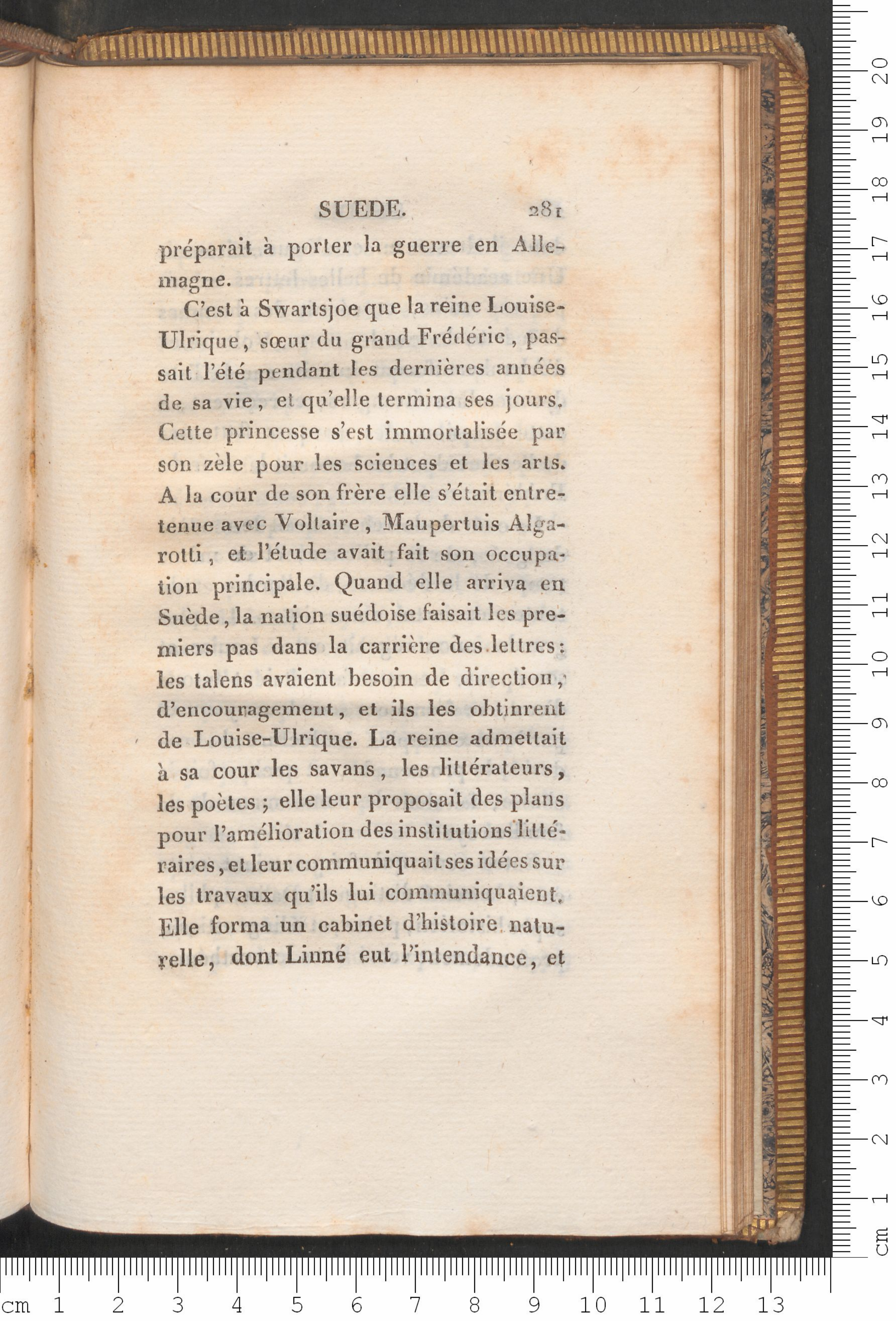
Environs de Stockholm, Haga, Drottningholm, Svartsjoe. — Anecdotes de Louise-Ulrique.

Les environs de Stockholm frappent tous les voyageurs; ils se composent d'îles, de rochers, de bois, de champs, de jardins, de maisons de campagnes et de châteaux : des bras de mer, des lacs, de petits ports, et des ancrages toujours remplis de barques et de chaloupes, se joignent à ces objets pour diversifier les sites et pour surprendre l'œil par des effets inattendus; c'est, tour à tour, une nature riante et sombre, enrichie de produits et dénuée de végétation : dans ce vallon agréable on voit une culture soignée et les décorations que l'aisance d'une grande cité répand autour



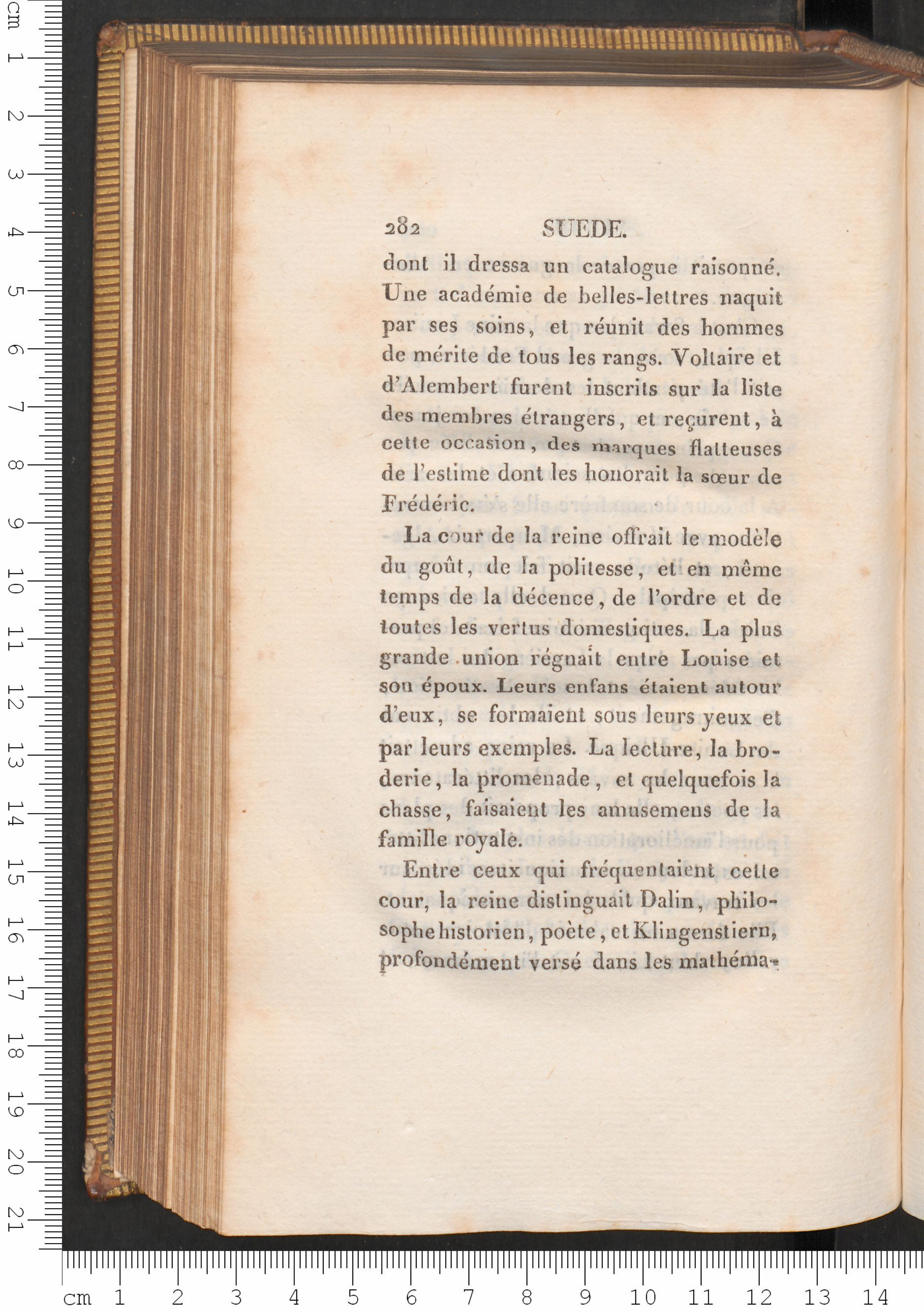
d'elle; parmi ces rochers arides, ou couverts d'une mousse grisâtre, et dont les escarpemens ont une rudesse sauvage, on se croirait dans un désert, loin des hommes et de leurs habitations.

Aux bords d'un lac, peu éloigné de la ville, est le pavillon de Haga, que Gustave III fit construire, et qui était son séjour favori pendant la belle saison. Le parc qui environne ce pavillon renferme plusieurs arbres exotiques qu'on est parvenu à acclimater, et qui confondent leur feuillage avec celui des arbres indigènes, les sapins et les bouleaux. A une distance plus considérable on trouve le château de Drottningholm avec un parc très-étendu, et, en passant un bras du Méler, on arrive au château de Swartsjoe, dont le jardin est un des plus beaux que l'art ait fait naître dans le nord. Il s'y trouve un vieux chêne sous lequel on prétend que Gustave-Adolphe eut des conférences fréquentes avec Oxenstiern, lorsqu'il se



préparait à porter la guerre en Allemagne.

C'est à Swartsjoe que la reine Louise-Ulrique, sœur du grand Frédéric, passait l'été pendant les dernières années de sa vie, et qu'elle termina ses jours. Cette princesse s'est immortalisée par son zèle pour les sciences et les arts. A la cour de son frère elle s'était entretenue avec Voltaire, Maupertuis Algarotti, et l'étude avait fait son occupation principale. Quand elle arriva en Suède, la nation suédoise faisait les premiers pas dans la carrière des lettres: les talens avaient besoin de direction, d'encouragement, et ils les obtinrent de Louise-Ulrique. La reine admettait à sa cour les savans, les littérateurs, les poètes; elle leur proposait des plans pour l'amélioration des institutions littéraires, et leur communiquait ses idées sur les travaux qu'ils lui communiquaient. Elle forma un cabinet d'histoire naturelle, dont Linné eut l'intendance, et



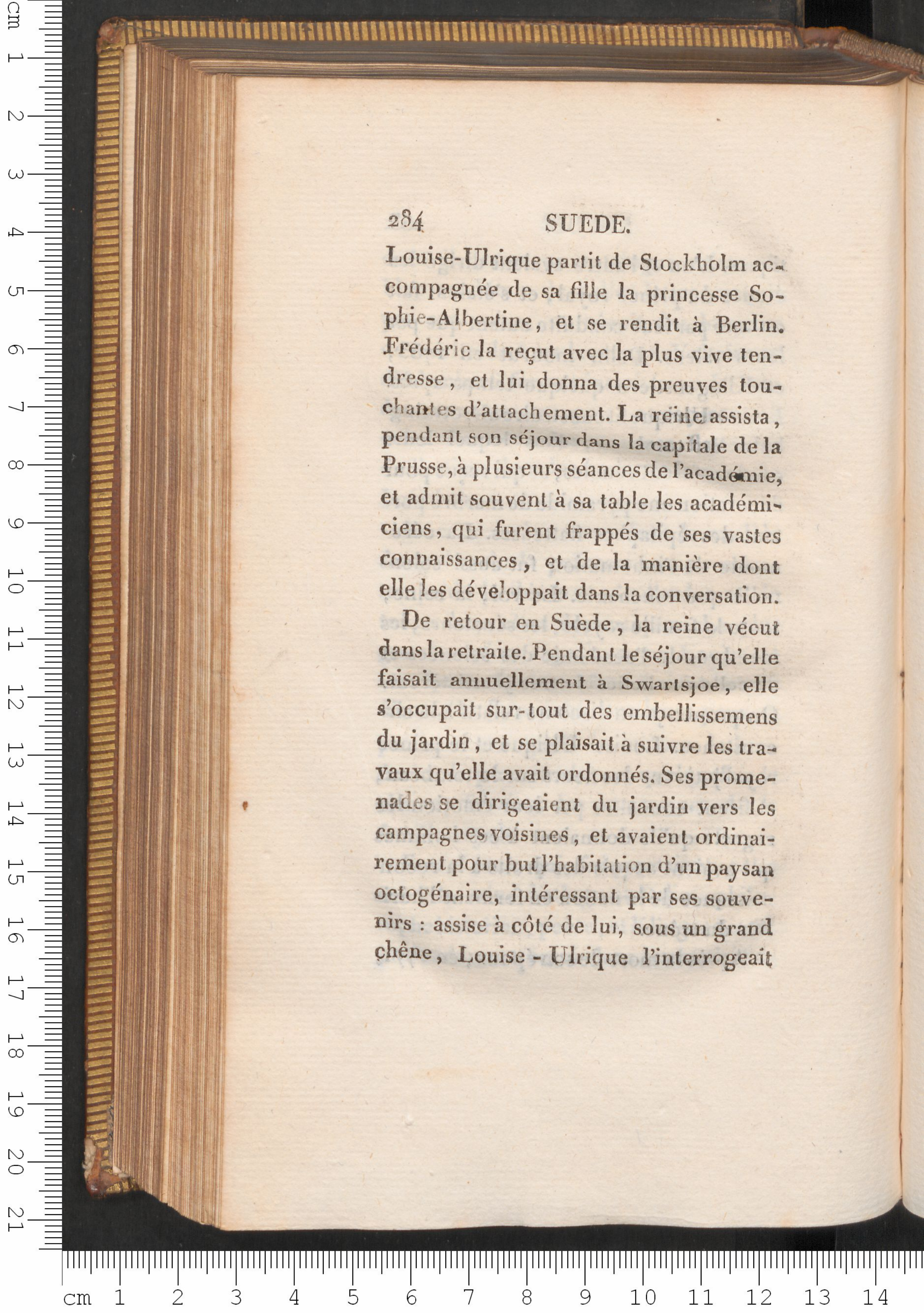
dont il dressa un catalogue raisonné. Une académie de belles-lettres naquit par ses soins, et réunit des hommes de mérite de tous les rangs. Voltaire et d'Alembert furent inscrits sur la liste des membres étrangers, et reçurent, à cette occasion, des marques flatteuses de l'estime dont les honorait la sœur de Frédéric.

La cour de la reine offrait le modèle du goût, de la politesse, et en même temps de la décence, de l'ordre et de toutes les vertus domestiques. La plus grande union régnait entre Louise et son époux. Leurs enfans étaient autour d'eux, se formaient sous leurs yeux et par leurs exemples. La lecture, la broderie, la promenade, et quelquefois la chasse, faisaient les amusemens de la famille royale.

Entre ceux qui fréquentaient cette cour, la reine distinguait Dalin, philosophe historien, poète, et Klingenstiern, profondément versé dans les mathéma-

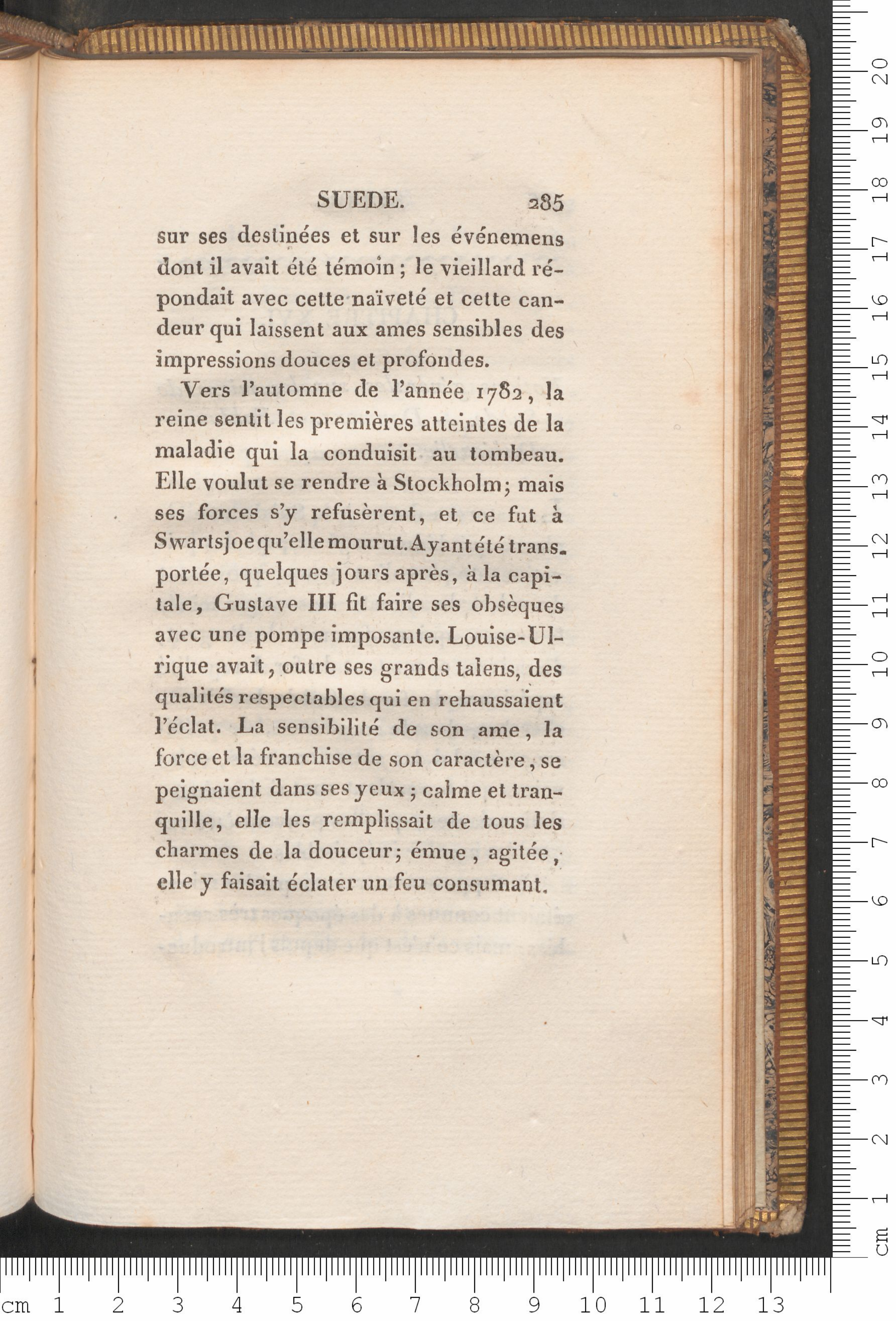
tiques. L'un et l'autre avaient dirigé les études du prince royal, et s'étaient fait estimer par leur conduite autant que par leurs talens. Dalin mourut en 1763, et Klingenstiern quelque temps après. Louise-Ulrique fit construire à Drottningholm un tombeau, dans lequel leurs cendres furent réunies, et qui reçut pour décoration une pyramide de marbre portant des épitaphes flatteuses. La cérémonie de l'inhumation fut aussi solennelle que touchante. Le roi, la reine, toute la famille royale, les sénateurs, les membres de l'académie des sciences et de celle des belles-lettres y assistèrent. On prononça un discours relatif à la circonstance. Louise-Ulrique et le prince royal jetèrent des fleurs sur le tombeau, et firent connaître par leur émotion les regrets qu'ils donnaient à ces hommes qui avaient acquis des droits à la reconnaissance de la nation en formant l'héritier du trône.

Après la mort de son époux, en 1771,



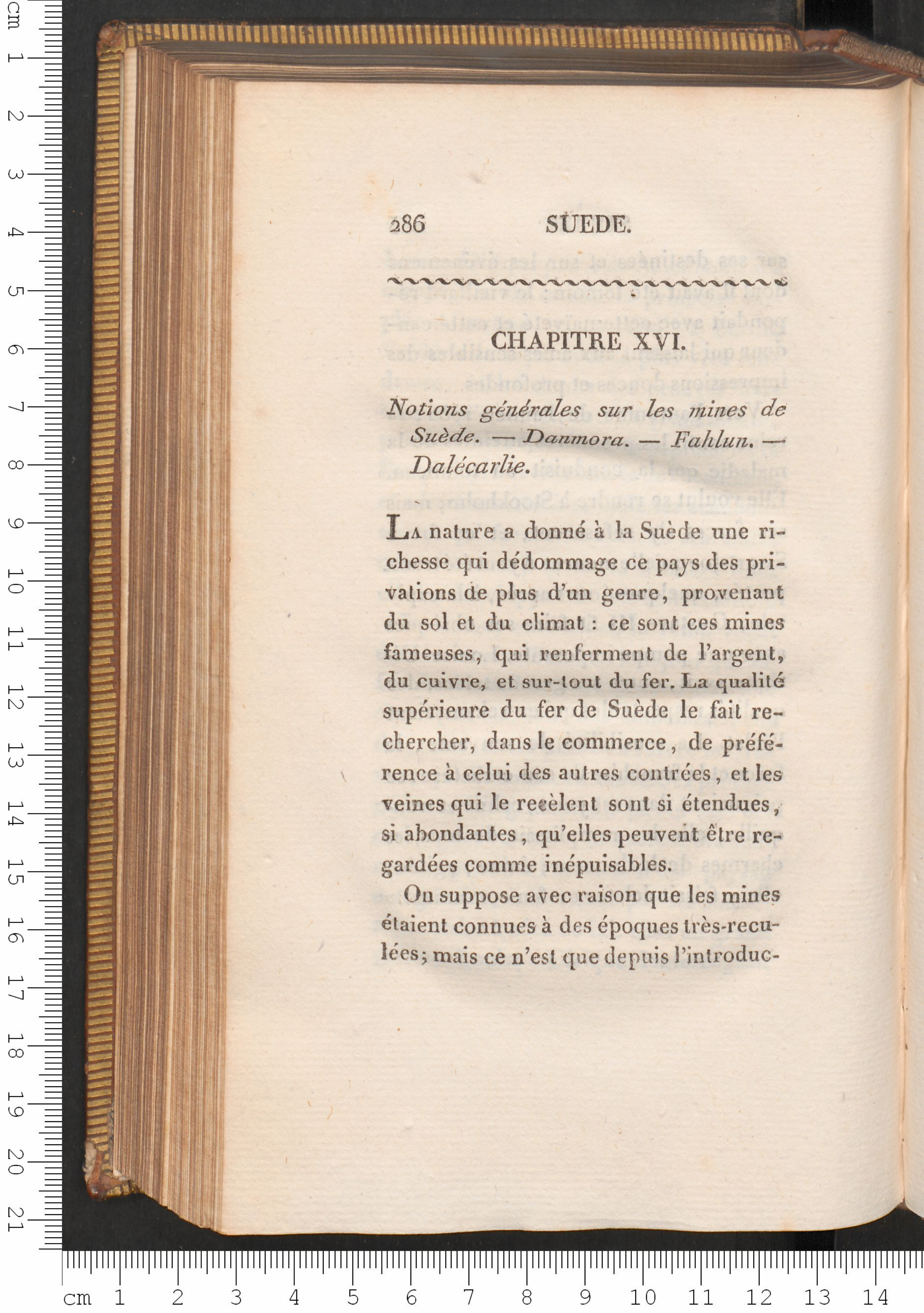
Louise-Ulrique partit de Stockholm accompagnée de sa fille la princesse Sophie-Albertine, et se rendit à Berlin. Frédéric la reçut avec la plus vive tendresse, et lui donna des preuves touchantes d'attachement. La reine assista, pendant son séjour dans la capitale de la Prusse, à plusieurs séances de l'académie, et admit souvent à sa table les académiciens, qui furent frappés de ses vastes connaissances, et de la manière dont elle les développait dans la conversation.

De retour en Suède, la reine vécut dans la retraite. Pendant le séjour qu'elle faisait annuellement à Swartsjoe, elle s'occupait sur-tout des embellissemens du jardin, et se plaisait à suivre les travaux qu'elle avait ordonnés. Ses promenades se dirigeaient du jardin vers les campagnes voisines, et avaient ordinairement pour but l'habitation d'un paysan octogénaire, intéressant par ses souvenirs : assise à côté de lui, sous un grand chêne, Louise-Ulrique l'interrogeait



sur ses destinées et sur les événemens dont il avait été témoin ; le vieillard répondait avec cette naïveté et cette candeur qui laissent aux ames sensibles des impressions douces et profondes.

Vers l'automne de l'année 1782, la reine sentit les premières atteintes de la maladie qui la conduisit au tombeau. Elle voulut se rendre à Stockholm; mais ses forces s'y refusèrent, et ce fut à Swartsjoe qu'elle mourut. Ayant été transportée, quelques jours après, à la capitale, Gustave III fit faire ses obsèques avec une pompe imposante. Louise-Ulrique avait, outre ses grands talens, des qualités respectables qui en rehaussaient l'éclat. La sensibilité de son ame, la force et la franchise de son caractère, se peignaient dans ses yeux ; calme et tranquille, elle les remplissait de tous les charmes de la douceur; émue, agitée, elle y faisait éclater un feu consumant.



CHAPITRE XVI.

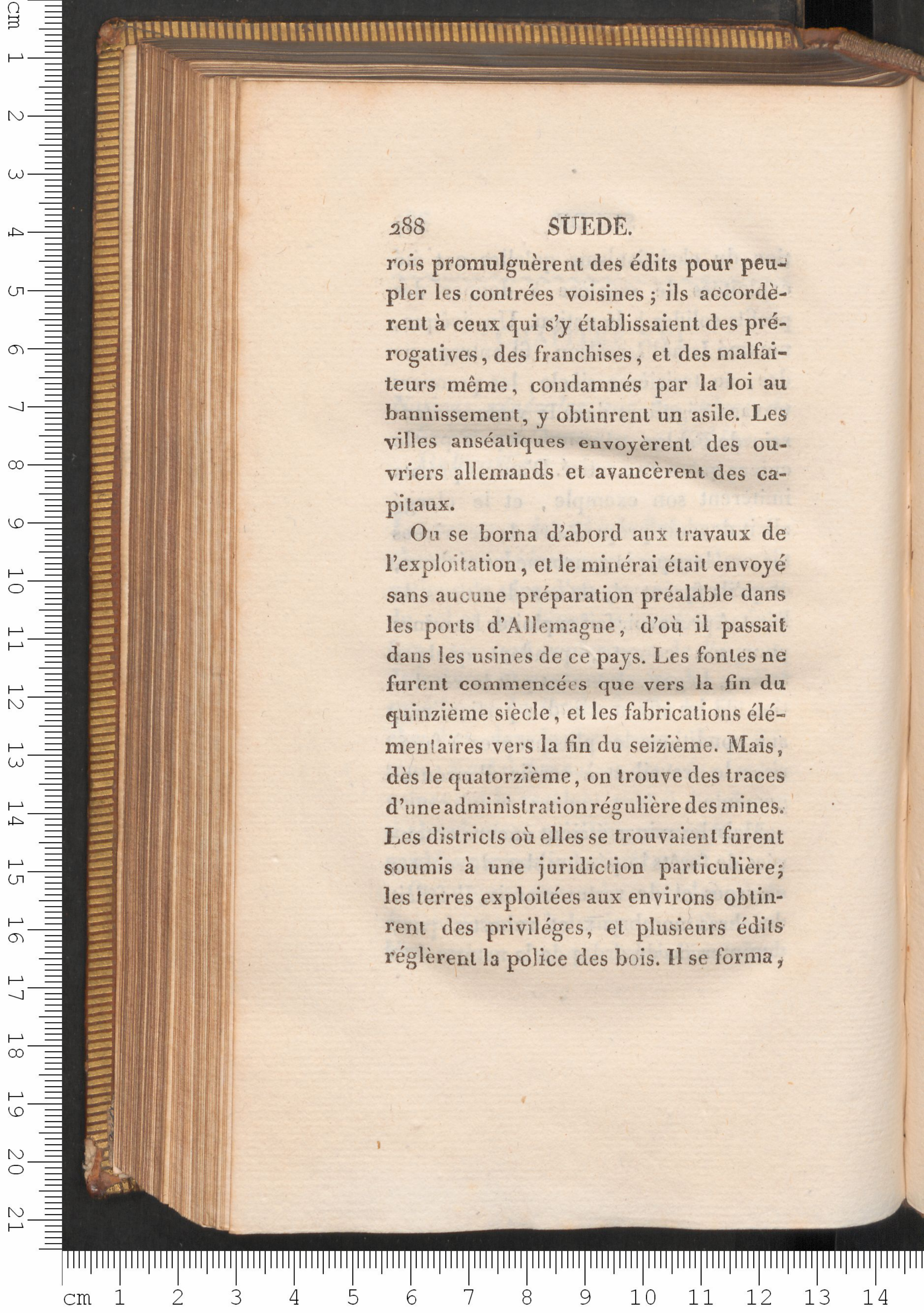
Notions générales sur les mines de Suède. — Danmora. — Fahlun. — Dalécarlie.

La nature a donné à la Suède une richesse qui dédommage ce pays des privations de plus d'un genre, provenant du sol et du climat : ce sont ces mines fameuses, qui renferment de l'argent, du cuivre, et sur-tout du fer. La qualité supérieure du fer de Suède le fait rechercher, dans le commerce, de préférence à celui des autres contrées, et les veines qui le recèlent sont si étendues, si abondantes, qu'elles peuvent être regardées comme inépuisables.

On suppose avec raison que les mines étaient connues à des époques très-reculées; mais ce n'est que depuis l'introduc-

tion du christianisme qu'elles ont été exploitées de manière à donner des profits solides à la nation. Un évêque, nommé Israël Israëlson, fit entreprendre, au treizième siècle, les premiers travaux réguliers dans le vaste souterrain de Fahlun, si connu depuis par le cuivre qu'on en a retiré. D'autres prélats imitèrent son exemple, et le clergé allait devenir propriétaire de ces riches trésors, lorsque la couronne les réclama, et qu'ils furent réunis aux domaines de l'état. Après avoir fait exploiter les mines pour son compte, pendant quelque temps, le gouvernement prit la résolution de les affermer à des particuliers, aux conditions les plus propres à favoriser le travail et à servir d'encouragement.

Mais les mines étaient encore entourées de forêts impénétrables, de rochers escarpés et de vastes marais. Il fallait des bras nombreux et robustes pour dompter ce désordre de la nature. Les

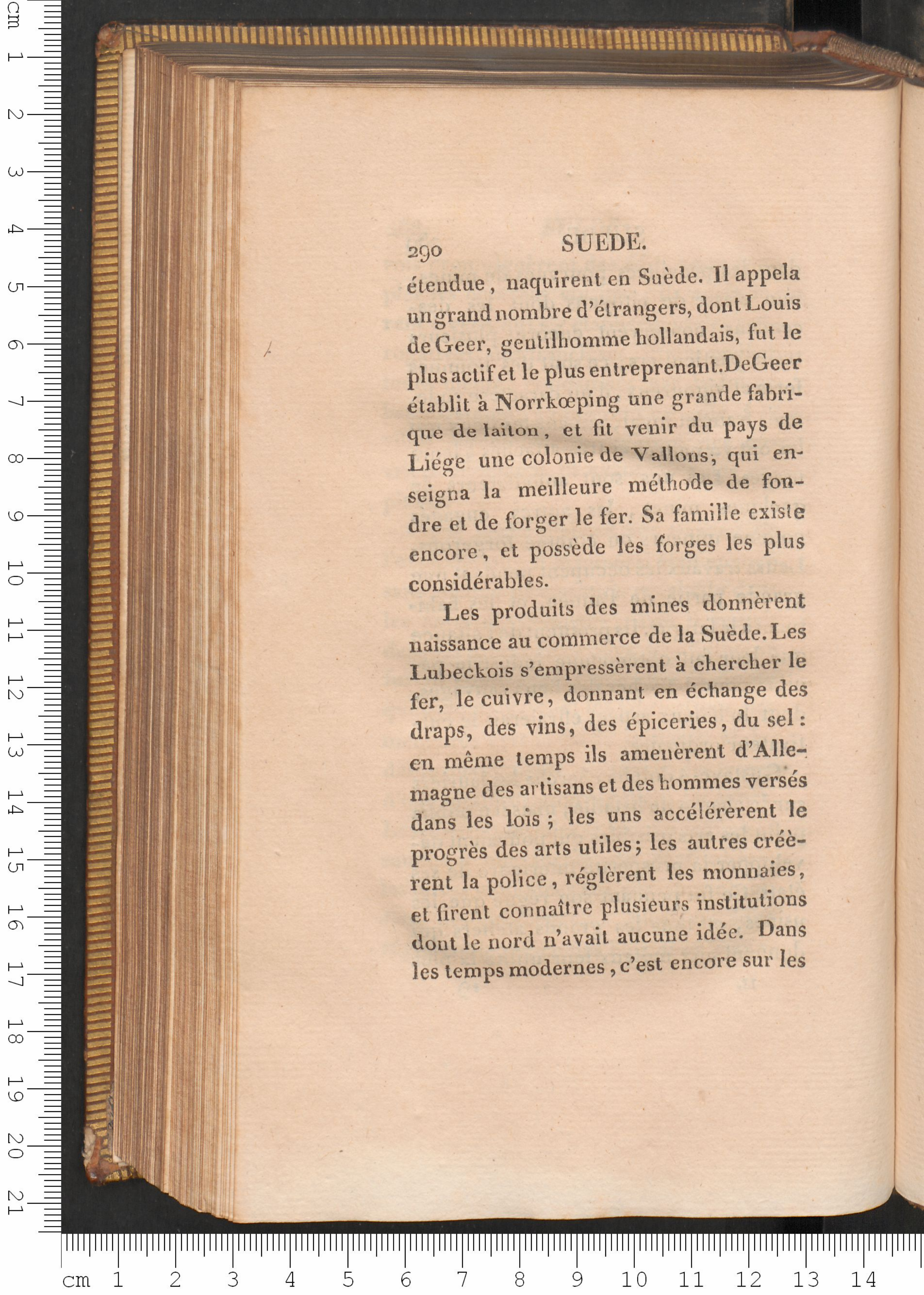


rois promulguèrent des édits pour peupler les contrées voisines ; ils accordèrent à ceux qui s'y établissaient des prérogatives, des franchises, et des malfaiteurs même, condamnés par la loi au bannissement, y obtinrent un asile. Les villes anséatiques envoyèrent des ouvriers allemands et avancèrent des capitaux.

On se borna d'abord aux travaux de l'exploitation, et le minérai était envoyé sans aucune préparation préalable dans les ports d'Allemagne, d'où il passait dans les usines de ce pays. Les fontes ne furent commencées que vers la fin du quinzième siècle, et les fabrications élémentaires vers la fin du seizième. Mais, dès le quatorzième, on trouve des traces d'une administration régulière des mines. Les districts où elles se trouvaient furent soumis à une juridiction particulière; les terres exploitées aux environs obtinrent des priviléges, et plusieurs édits réglèrent la police des bois. Il se forma,

dans les provinces pourvues de mines, une classe de citoyens dont les descendans conservent encore plusieurs traits particuliers; ce sont des hommes forts et vigoureux, d'un caractère rude, mais franc et loyal, aimant les lieux qui les ont vu naître, et très-attachés à leurs usages. Les uns sont amodiateurs de quelques mines, les autres engagés comme mineurs ou comme forgerons. Leurs travaux les occupent pendant une grande partie de l'année, et les habituent à la fatigue. Ils profitent de l'aisance que leur fait obtenir une industrie pénible pour défricher des lieux sauvages, dont le hideux aspect effraierait le cultivateur ordinaire.

Gustave-Adolphe chercha les lauriers sur le champ de bataille; mais il n'oublia point les arts paisibles qui pouvaient développer la prospérité intérieure de ses états. Ce fut pendant son règne que les usines, et tous les grands ateliers qui donnent aux métaux leur utilité la plus

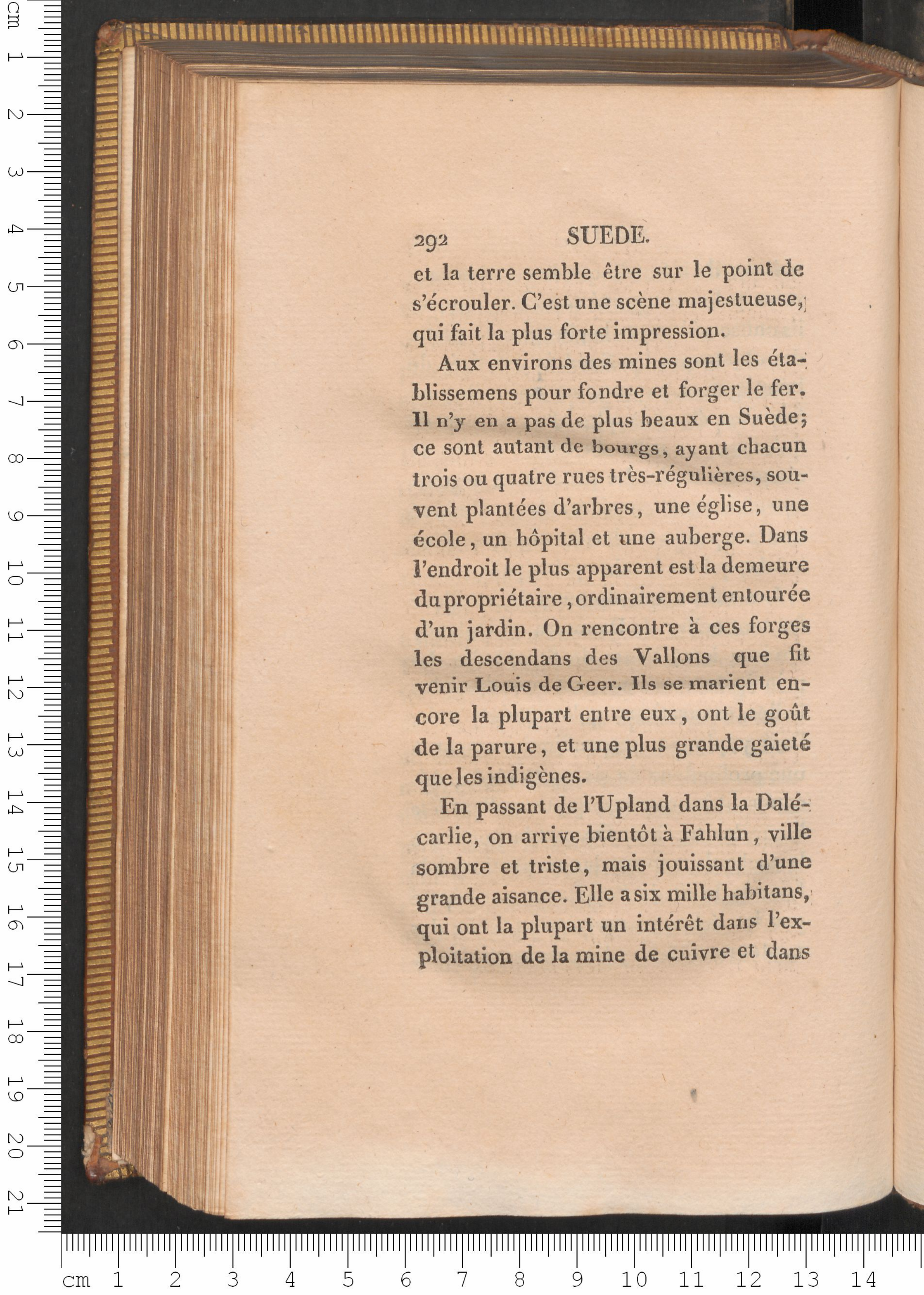


étendue, naquirent en Suède. Il appela un grand nombre d'étrangers, dont Louis de Geer, gentilhomme hollandais, fut le plus actif et le plus entreprenant. DeGeer établit à Norrkœping une grande fabrique de laiton, et fit venir du pays de Liége une colonie de Vallons, qui enseigna la meilleure méthode de fondre et de forger le fer. Sa famille existe encore, et possède les forges les plus considérables.

Les produits des mines donnèrent naissance au commerce de la Suède. Les Lubeckois s'empressèrent à chercher le fer, le cuivre, donnant en échange des draps, des vins, des épiceries, du sel : en même temps ils amenèrent d'Allemagne des artisans et des hommes versés dans les lois ; les uns accélérèrent le progrès des arts utiles ; les autres créèrent la police, réglèrent les monnaies, et firent connaître plusieurs institutions dont le nord n'avait aucune idée. Dans les temps modernes, c'est encore sur les

métaux de la Suède que le commerce a principalement porté son attention, et ils ont servi à payer la plus grande partie des objets que les Suédois ont tirés de l'étranger. L'exportation annuelle, en fer, s'est élevée à plus d'un million de quintaux, et celle du cuivre à plus de cinquante mille. Le produit en argent, autrefois assez considérable, a diminué beaucoup dans les derniers temps, même à Sala, qui est la mine principale.

Les mines qui donnent le meilleur fer sont celles de Danmora en Upland, environ à 24 lieues de Stockholm. La principale ouverture est une des plus belles excavations qu'on puisse voir; l'œil y plonge perpendiculairement à une profondeur de six cents pieds, découvrant les ouvriers qui travaillent à la lueur des torches. On met la poudre à la roche dans toutes les excavations à la fois: le bruit de l'explosion est répété par les échos souterrains et ceux des hauteurs voisines; les arbres s'agitent,

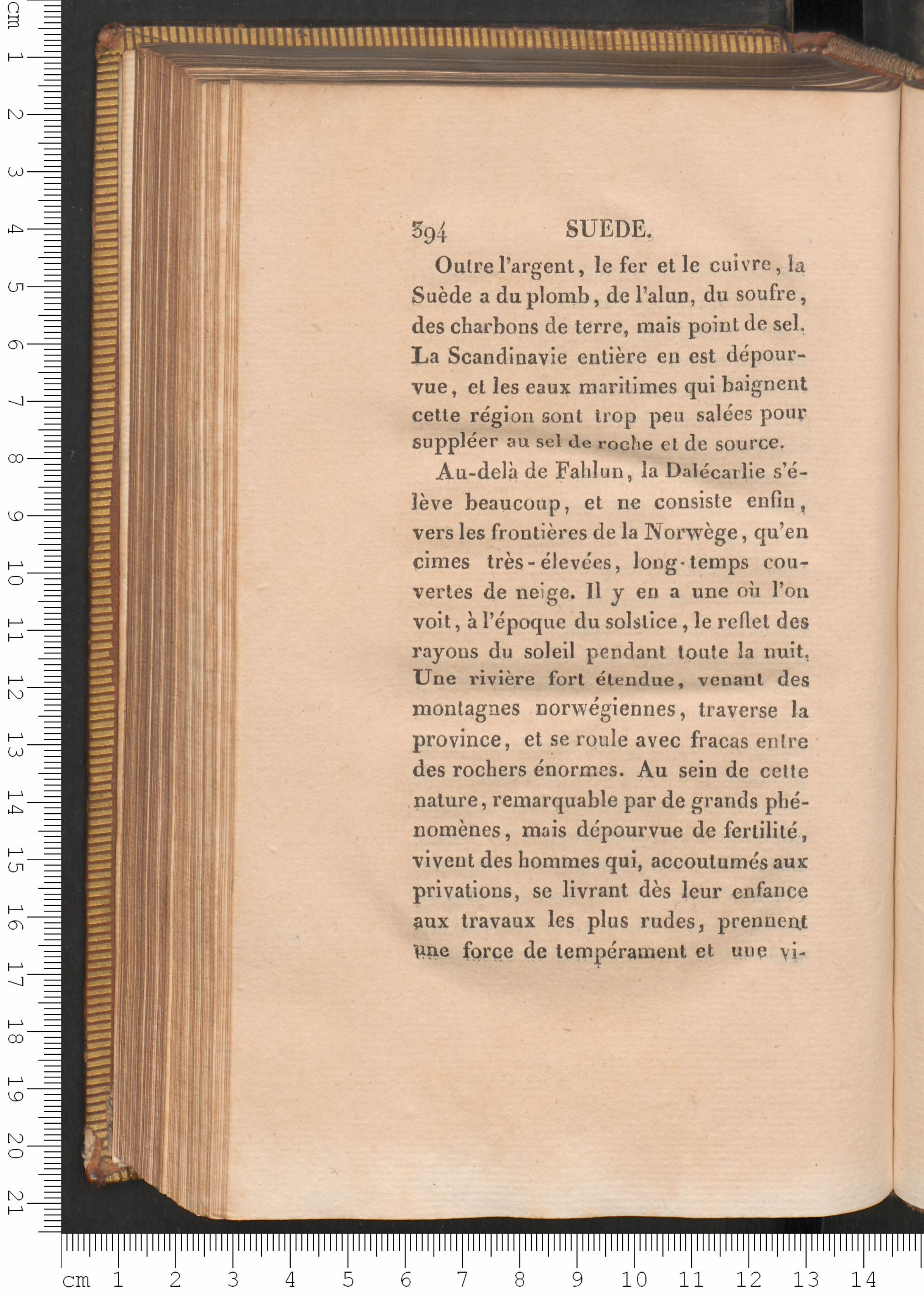


et la terre semble être sur le point de s'écrouler. C'est une scène majestueuse, qui fait la plus forte impression.

Aux environs des mines sont les établissemens pour fondre et forger le fer. Il n'y en a pas de plus beaux en Suède; ce sont autant de bourgs, ayant chacun trois ou quatre rues très-régulières, souvent plantées d'arbres, une église, une école, un hôpital et une auberge. Dans l'endroit le plus apparent est la demeure du propriétaire, ordinairement entourée d'un jardin. On rencontre à ces forges les descendans des Vallons que fit venir Louis de Geer. Ils se marient encore la plupart entre eux, ont le goût de la parure, et une plus grande gaieté que les indigènes.

En passant de l'Upland dans la Dalécarlie, on arrive bientôt à Fahlun, ville sombre et triste, mais jouissant d'une grande aisance. Elle a six mille habitans, qui ont la plupart un intérêt dans l'exploitation de la mine de cuivre et dans

les établissemens nécessaires pour la fonte ou l'affinage du métal. La mine est à une petite lieue de la ville, dans une contrée sauvage et aride. On prétend qu'elle fut découverte par un pâtre qui, voyant un bouc revenir de cet endroit, les pieds teints d'une couleur rougeâtre, creusa la terre et trouva les premiers indices. L'ouverture est d'une étendue immense. Mais les travaux ayant été mal dirigés dans les premiers temps, des masses énormes se sont détachées et ont formé un amas de ruines. On descend d'abord par des escaliers de bois, et ensuite des échelles de cordes conduisent jusqu'au fond de l'abîme, qui est à plus de douze cents pieds sous terre. A la profondeur d'à peu près trois cents pieds l'obscurité commence, et l'on prend un conducteur qui précède, une torche à la main. On aperçoit, en descendant, des chambres pratiquées dans les excavations, et une écurie pour les chevaux servant aux transports intérieurs.

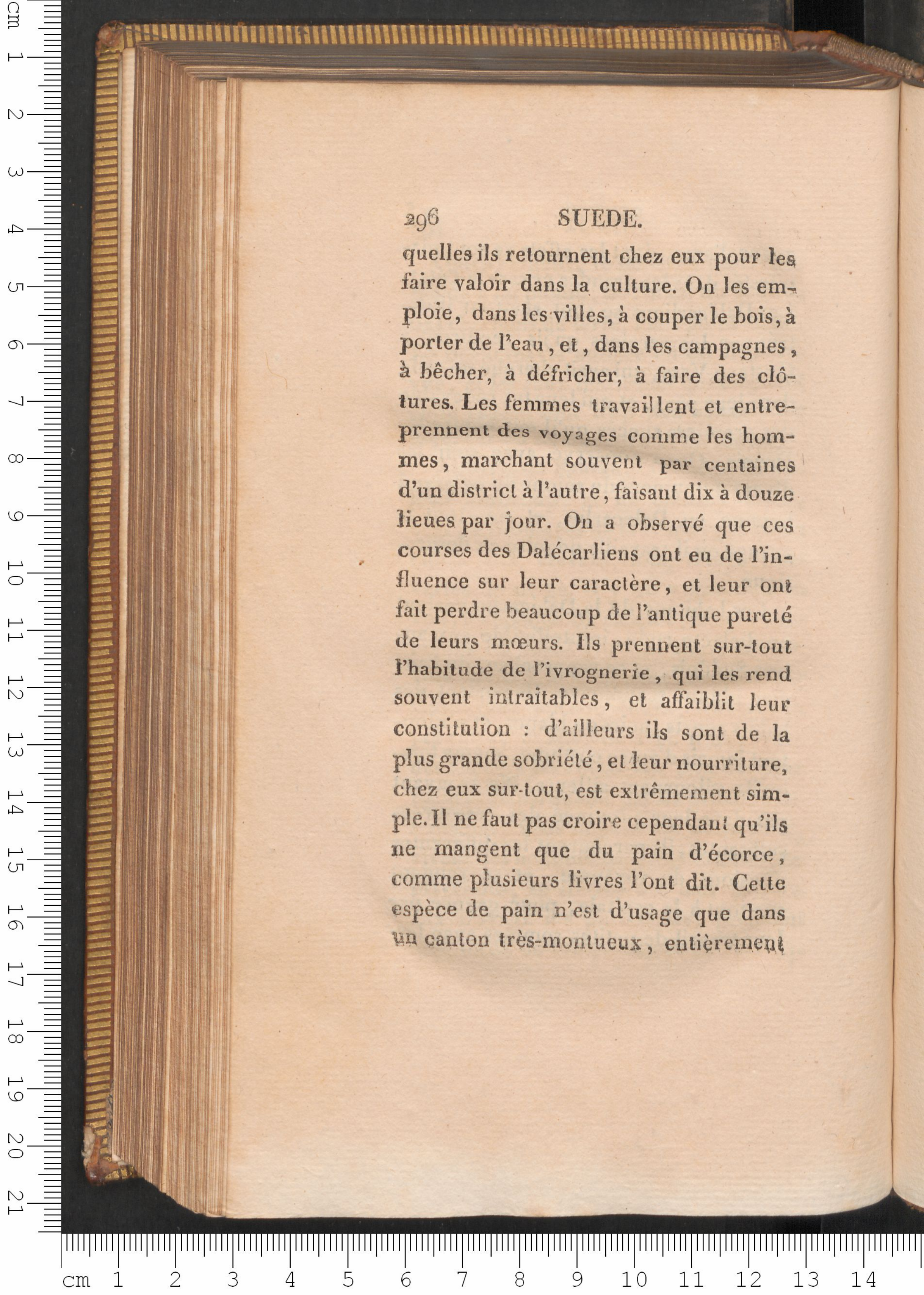


Outre l'argent, le fer et le cuivre, la Suède a du plomb, de l'alun, du soufre, des charbons de terre, mais point de sel. La Scandinavie entière en est dépourvue, et les eaux maritimes qui baignent cette région sont trop peu salées pour suppléer au sel de roche et de source.

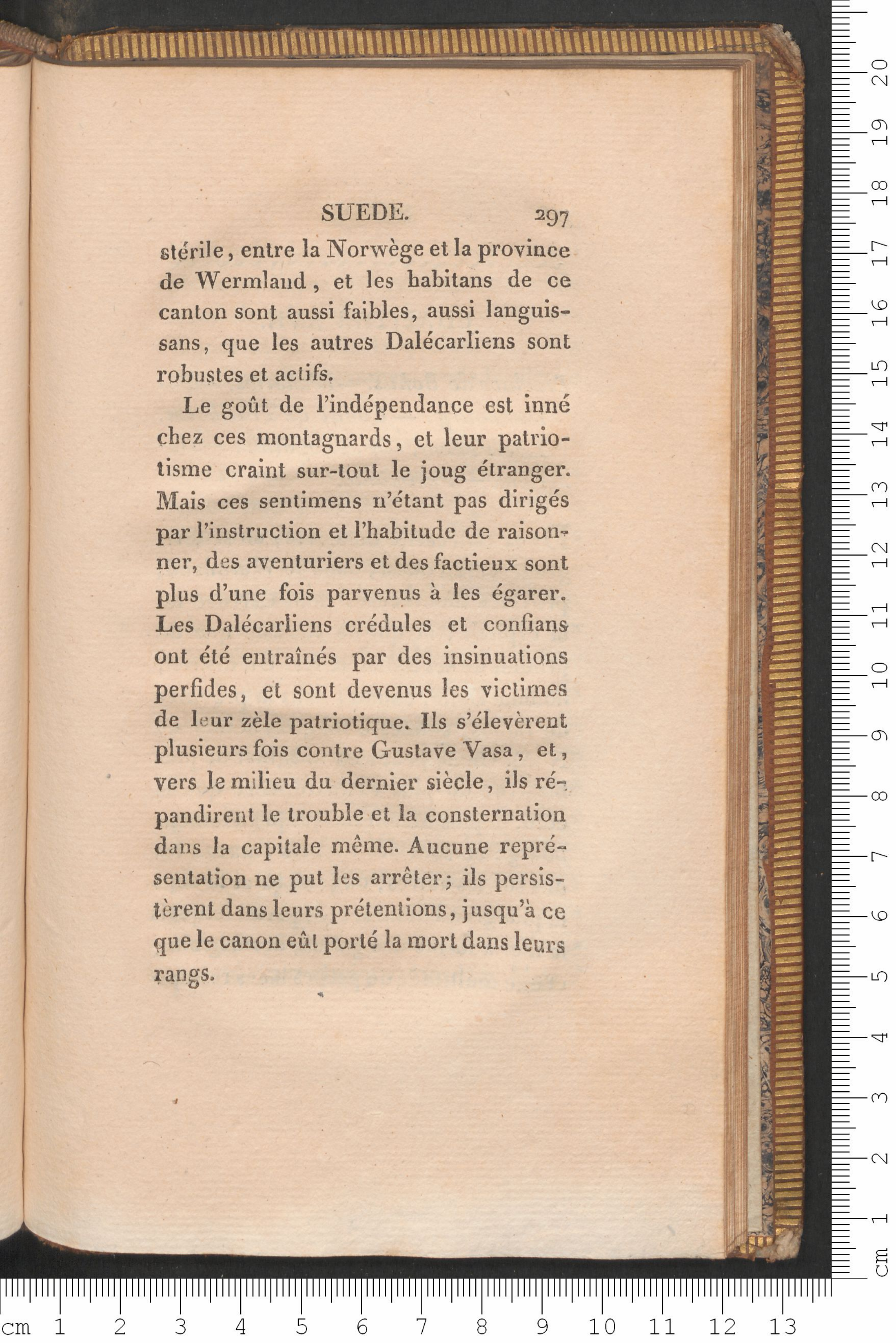
Au-delà de Fahlun, la Dalécarlie s'élève beaucoup, et ne consiste enfin, vers les frontières de la Norwège, qu'en cimes très-élevées, long-temps couvertes de neige. Il y en a une où l'on voit, à l'époque du solstice, le reflet des rayons du soleil pendant toute la nuit. Une rivière fort étendue, venant des montagnes norwégiennes, traverse la province, et se roule avec fracas entre des rochers énormes. Au sein de cette nature, remarquable par de grands phénomènes, mais dépourvue de fertilité, vivent des hommes qui, accoutumés aux privations, se livrant dès leur enfance aux travaux les plus rudes, prennent une force de tempérament et une vi-

gueur d'ame, dont les effets se sont manifestés dans les grandes crises de l'état. Les Dalécarliens se sont sur-tout illustrés par les services qu'ils rendirent à Gustave Vasa, qui avait cherché un asile dans leur pays, et qui leur fut redevable des premiers succès qu'il eut contre les Danois. On a conservé avec soin les divers monumens du séjour de ce grand homme en Dalécarlie, et sur-tout la grange où il travailla déguisé en domestique.

Les habitans de la Dalécarlie parlent un dialecte rude, inintelligible aux autres Suédois, et se rapprochant de l'ancien idiome scandinave. Ils portent des habits courts, noirs ou blancs, et n'adoptent jamais d'autre costume, même lorsqu'ils séjournent ailleurs. Ne trouvant pas dans leur province des ressources suffisantes, ils parcourent les différentes divisions du royaume, et se rendent sur-tout à la capitale, pour gagner par leur travail de petites sommes avec les-

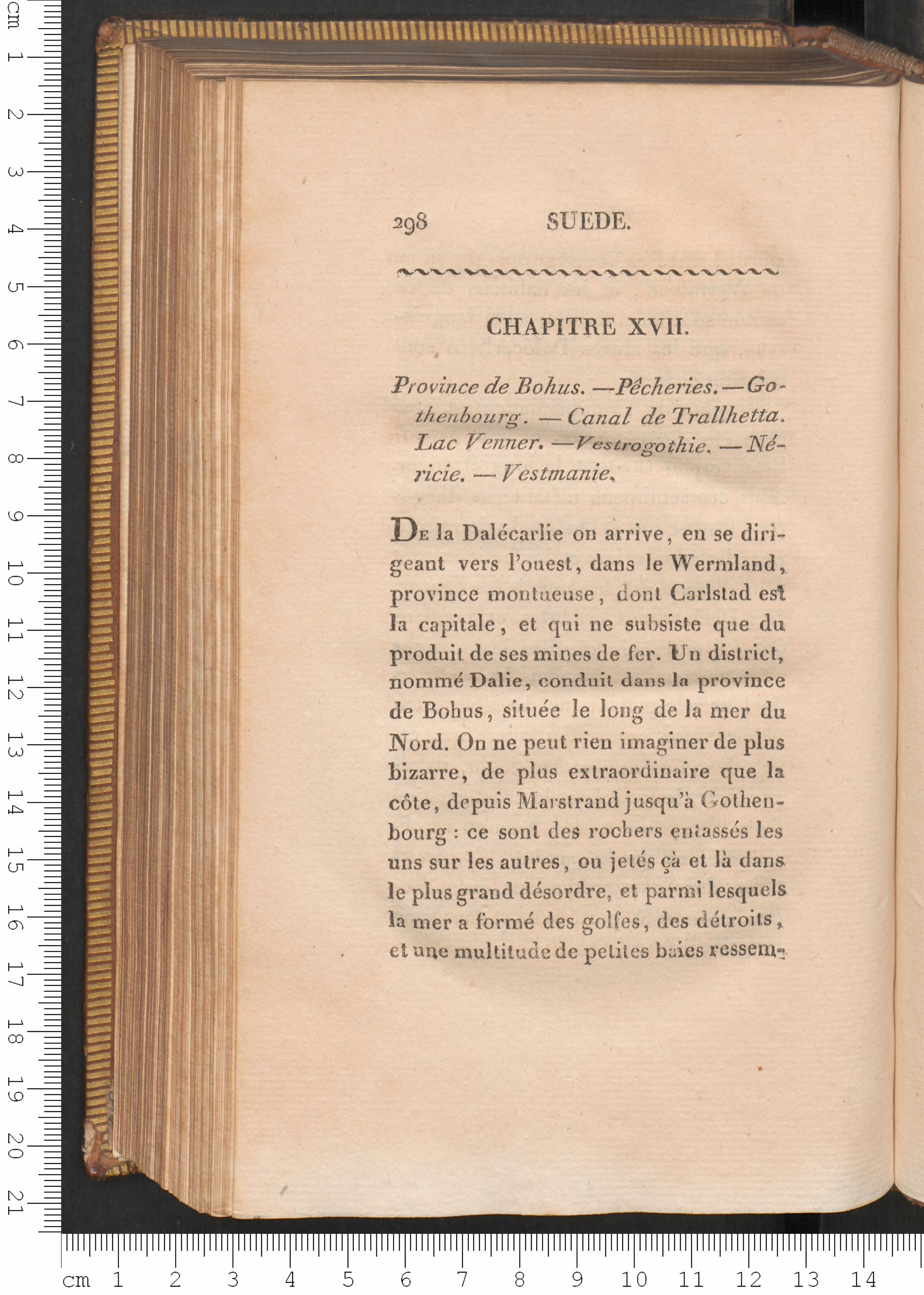


quelles ils retournent chez eux pour les faire valoir dans la culture. On les emploie, dans les villes, à couper le bois, à porter de l'eau, et, dans les campagnes, à bêcher, à défricher, à faire des clôtures. Les femmes travaillent et entreprennent des voyages comme les hommes, marchant souvent par centaines d'un district à l'autre, faisant dix à douze lieues par jour. On a observé que ces courses des Dalécarliens ont eu de l'influence sur leur caractère, et leur ont fait perdre beaucoup de l'antique pureté de leurs mœurs. Ils prennent sur-tout l'habitude de l'ivrognerie, qui les rend souvent intraitables, et affaiblit leur constitution : d'ailleurs ils sont de la plus grande sobriété, et leur nourriture, chez eux sur-tout, est extrêmement simple. Il ne faut pas croire cependant qu'ils ne mangent que du pain d'écorce, comme plusieurs livres l'ont dit. Cette espèce de pain n'est d'usage que dans un canton très-montueux, entièrement



stérile, entre la Norwège et la province de Wermland, et les habitans de ce canton sont aussi faibles, aussi languissans, que les autres Dalécarliens sont robustes et actifs.

Le goût de l'indépendance est inné chez ces montagnards, et leur patriotisme craint sur-tout le joug étranger. Mais ces sentimens n'étant pas dirigés par l'instruction et l'habitude de raisonner, des aventuriers et des factieux sont plus d'une fois parvenus à les égarer. Les Dalécarliens crédules et confians ont été entraînés par des insinuations perfides, et sont devenus les victimes de leur zèle patriotique. Ils s'élevèrent plusieurs fois contre Gustave Vasa, et, vers le milieu du dernier siècle, ils répandirent le trouble et la consternation dans la capitale même. Aucune représentation ne put les arrêter; ils persistèrent dans leurs prétentions, jusqu'à ce que le canon eût porté la mort dans leurs rangs.



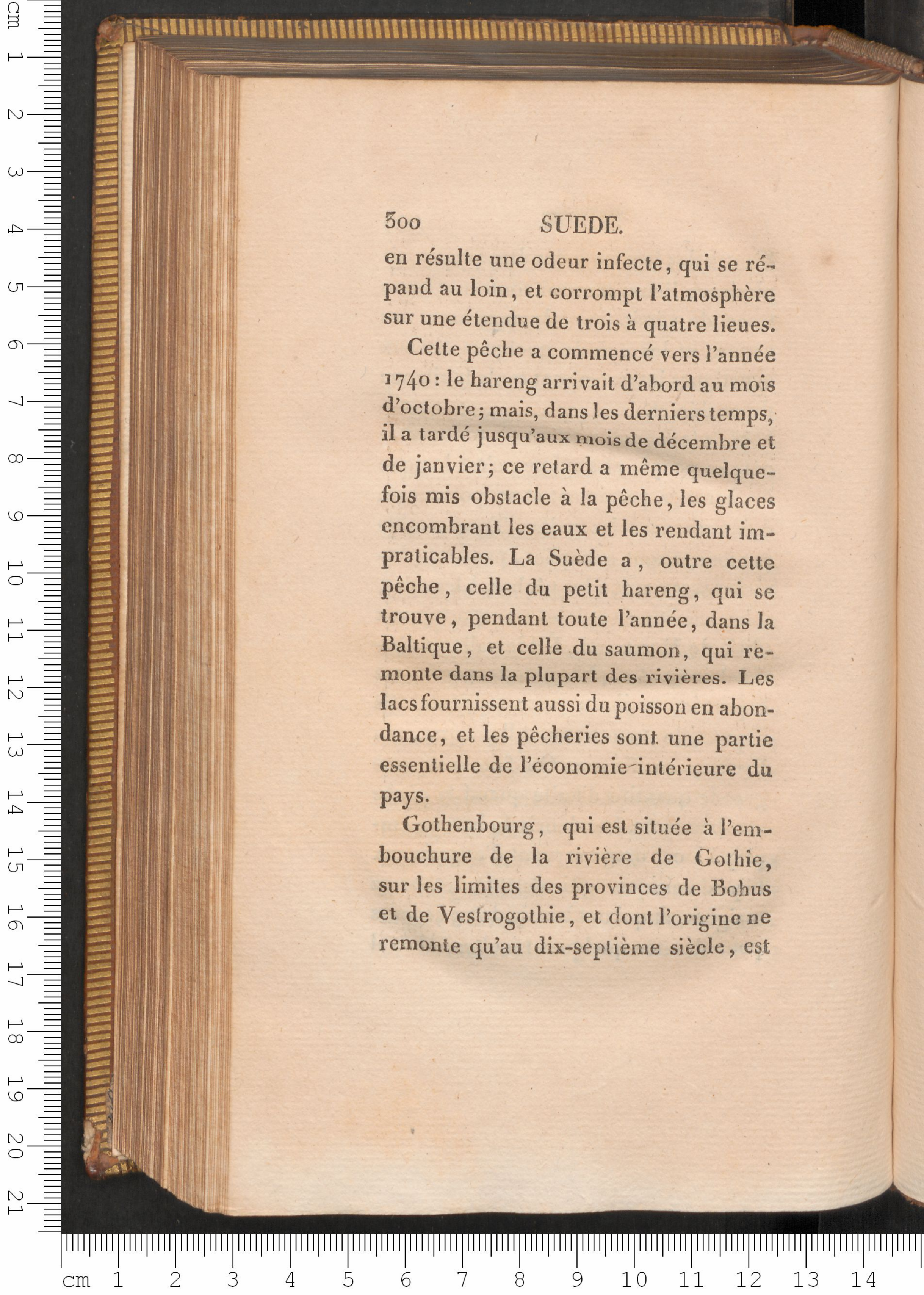
CHAPITRE XVII.

Province de Bohus. — Pêcheries. — Gothenbourg. — Canal de Trallhetta. Lac Venner. — Vestrogothie. — Néricie. — Vestmanie.

De la Dalécarlie on arrive, en se dirigeant vers l'ouest, dans le Wermland, province montueuse, dont Carlstad est la capitale, et qui ne subsiste que du produit de ses mines de fer. Un district, nommé Dalie, conduit dans la province de Bohus, située le long de la mer du Nord. On ne peut rien imaginer de plus bizarre, de plus extraordinaire que la côte, depuis Marstrand jusqu'à Gothenbourg : ce sont des rochers entassés les uns sur les autres, ou jetés çà et là dans le plus grand désordre, et parmi lesquels la mer a formé des golfes, des détroits, et une multitude de petites baies ressem-

blant à des lacs ou à des étangs ; on fait plusieurs lieues sans rencontrer aucune trace de végétation ; le murmure des vagues et les cris de quelques oiseaux aquatiques interrompent seuls le silence de ce désert.

Mais le moment arrive où toute cette côte se peuple et s'anime ; c'est lorsque les harengs paraissent et se portent en colonnes dans les golfes. Trente mille personnes sont occupées, pendant plusieurs semaines, à les pêcher, à les saler, à les encaquer, et à les transporter aux villes de Marstrand, Uddewalla et Gothenbourg. La plus grande partie est exportée, et il en passe souvent trois cent mille tonnes en Allemagne, en Prusse, en Russie. On fait aussi une grande quantité d'huile quand la pêche est abondante. Les débris du hareng employé à cet usage servent d'engrais aux terres voisines, qui sont toutes assez maigres, et qui ont besoin de ce secours pour donner quelques récoltes. Mais il



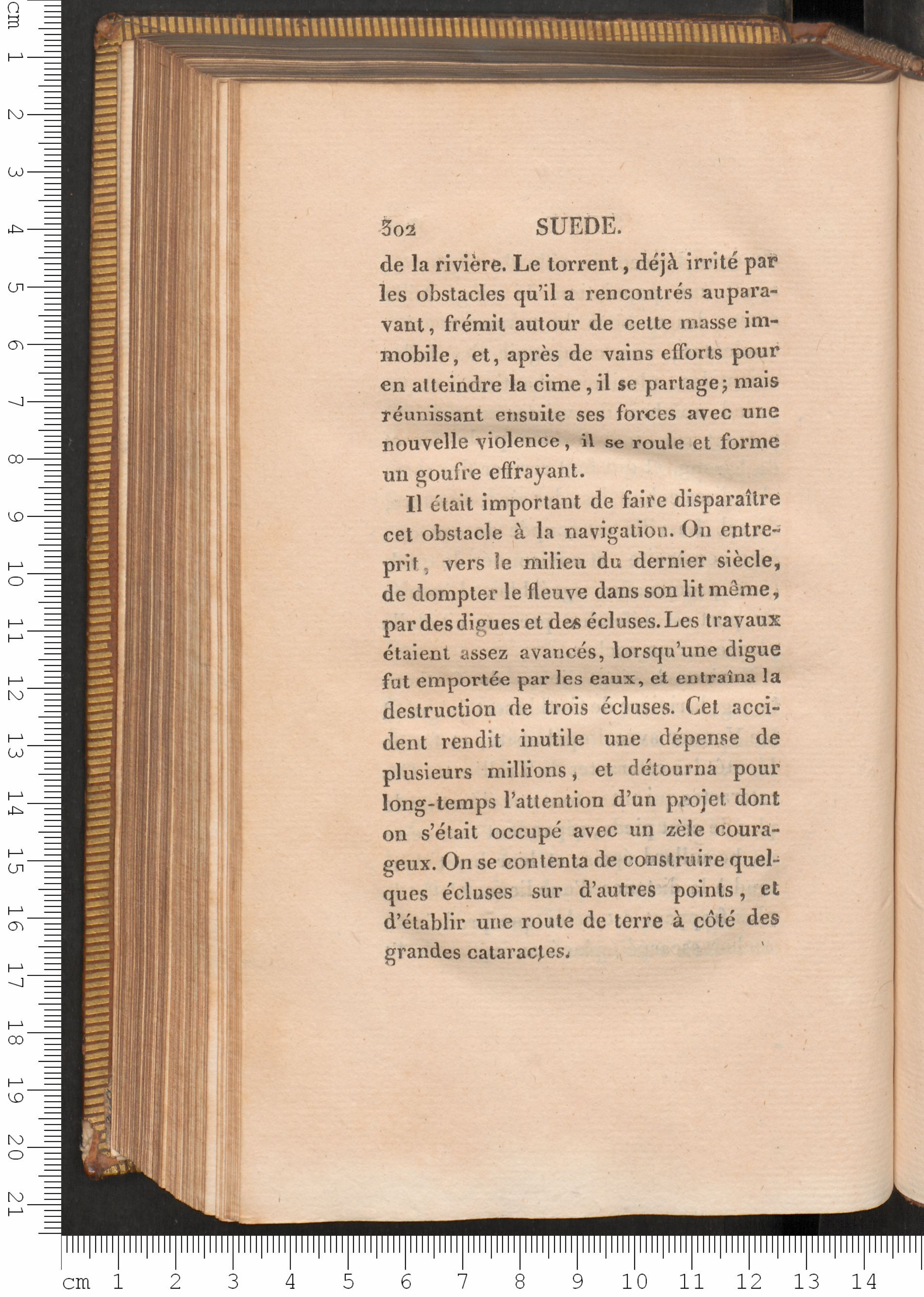
en résulte une odeur infecte, qui se répand au loin, et corrompt l'atmosphère sur une étendue de trois à quatre lieues.

Cette pêche a commencé vers l'année 1740 : le hareng arrivait d'abord au mois d'octobre ; mais, dans les derniers temps, il a tardé jusqu'aux mois de décembre et de janvier ; ce retard a même quelquefois mis obstacle à la pêche, les glaces encombrant les eaux et les rendant impraticables. La Suède a, outre cette pêche, celle du petit hareng, qui se trouve, pendant toute l'année, dans la Baltique, et celle du saumon, qui remonte dans la plupart des rivières. Les lacs fournissent aussi du poisson en abondance, et les pêcheries sont une partie essentielle de l'économie intérieure du pays.

Gothenbourg, qui est située à l'embouchure de la rivière de Gothie, sur les limites des provinces de Bohus et de Vestrogothie, et dont l'origine ne remonte qu'au dix-septième siècle, est

devenue la seconde ville du royaume, ayant une population de vingt mille ames, des maisons de commerce très-opulentes, une compagnie des Indes orientales, plusieurs chantiers, et un grand nombre de vaisseaux qui exportent sur-tout beaucoup de fer et de hareng, et qui font arriver des marchandises coloniales, des vins, du sucre, du sel. La ville est coupée de canaux, bien construite, et environnée de quelques promenades agréables. L'entrée du port est défendue par une citadelle placée sur un rocher.

Environ à vingt lieues de Gothenbourg, la rivière de Gothie sort du grand lac Venner avec impétuosité, et forme bientôt les cataractes de Trallhetta. Ces cataractes, qui ont en tout une élévation de plus de cent pieds, répandent sans cesse un brouillard épais, et leur bruit s'entend à la distance d'une lieue. L'effet le plus frappant est celui que produit un rocher escarpé, placé au milieu du lit

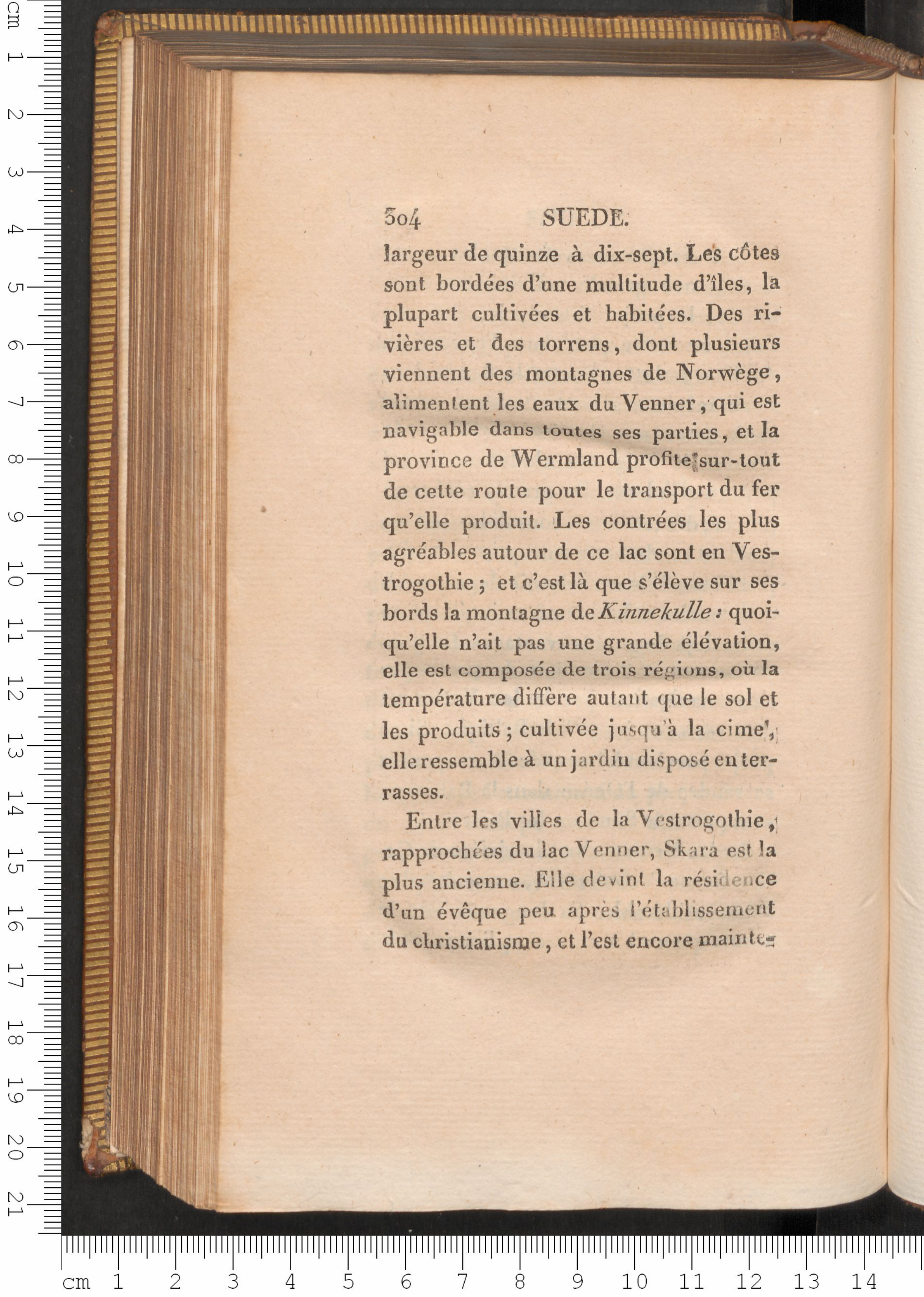


de la rivière. Le torrent, déjà irrité par les obstacles qu'il a rencontrés auparavant, frémit autour de cette masse immobile, et, après de vains efforts pour en atteindre la cime, il se partage; mais réunissant ensuite ses forces avec une nouvelle violence, il se roule et forme un goufre effrayant.

Il était important de faire disparaître cet obstacle à la navigation. On entreprit, vers le milieu du dernier siècle, de dompter le fleuve dans son lit même, par des digues et des écluses. Les travaux étaient assez avancés, lorsqu'une digue fut emportée par les eaux, et entraîna la destruction de trois écluses. Cet accident rendit inutile une dépense de plusieurs millions, et détourna pour long-temps l'attention d'un projet dont on s'était occupé avec un zèle courageux. On se contenta de construire quelques écluses sur d'autres points, et d'établir une route de terre à côté des grandes cataractes.

Des circonstances favorables ayant donné une grande activité au commerce, le projet fut repris, mais on suivit un autre plan dans l'exécution. Au lieu de lutter contre le fleuve dans son lit même, on se contenta de remporter sur la nature une victoire indirecte, et de creuser le long des chutes un canal pourvu d'écluses. De grands rochers à percer, des terrains à consolider, ont cependant rendu cette entreprise assez dispendieuse. Elle est achevée depuis quelques années, et le commerce intérieur en retire déjà de grands avantages. Le gouvernement a l'intention de prolonger cette navigation par le lac Vetter et d'autres eaux jusqu'à la Baltique. Si ce projet parvient à être exécuté, on pourra se rendre de l'Océan dans la Baltique, sans passer le Sund ou les Belts.

Le lac Venner, dont la rivière de Gothie forme l'écoulement, a une étendue très-considérable. Sa longueur est de trente-quatre à trente-cinq lieues, et sa

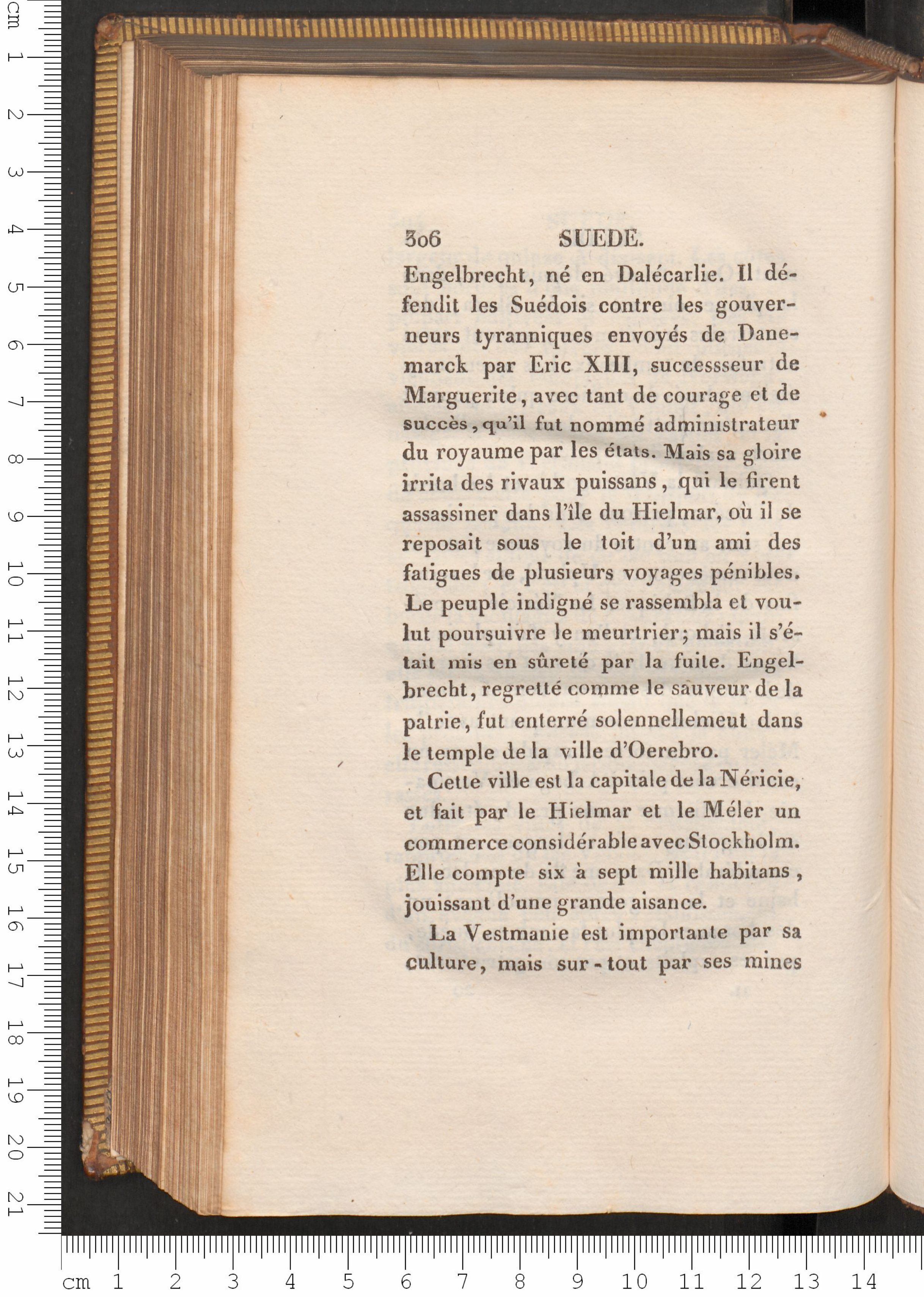


largeur de quinze à dix-sept. Les côtes sont bordées d'une multitude d'îles, la plupart cultivées et habitées. Des rivières et des torrens, dont plusieurs viennent des montagnes de Norwège, alimentent les eaux du Venner, qui est navigable dans toutes ses parties, et la province de Wermland profite sur-tout de cette route pour le transport du fer qu'elle produit. Les contrées les plus agréables autour de ce lac sont en Vestrogothie; et c'est là que s'élève sur ses bords la montagne de *Kinnekulle*: quoiqu'elle n'ait pas une grande élévation, elle est composée de trois régions, où la température diffère autant que le sol et les produits; cultivée jusqu'à la cime, elle ressemble à un jardin disposé en terrasses.

Entre les villes de la Vestrogothie, rapprochées du lac Venner, Skara est la plus ancienne. Elle devint la résidence d'un évêque peu après l'établissement du christianisme, et l'est encore mainte-

nant. On a trouvé depuis peu, dans la plaine où est située Skara, des souterrains très-étendus, qui ont servi autrefois de tombeaux. Les ossemens y étaient placés de manière qu'on pouvait distinguer l'attitude dans laquelle les morts avaient été déposés.

Quittant la Vestrogothie et les bords de l'Océan, passons dans les provinces qui sont au centre du royaume, et qui nous ramèneront en Upland, sur les confins de la Baltique. La Néricie se présente d'abord, et l'on y fait plusieurs lieues dans un bois où sont les sources de la plupart des eaux qui vont alimenter le lac Hielmar, communiquant avec le Méler par un torrent rapide et par un canal creusé près d'Arboga en Vestmanie. Le Hielmar a une grande étendue en longueur; mais sa largeur est peu considérable. Dans une île de ce lac, la haine et la vengeance immolèrent un des hommes les plus fameux en Suède, par ses exploits et par son patriotisme,

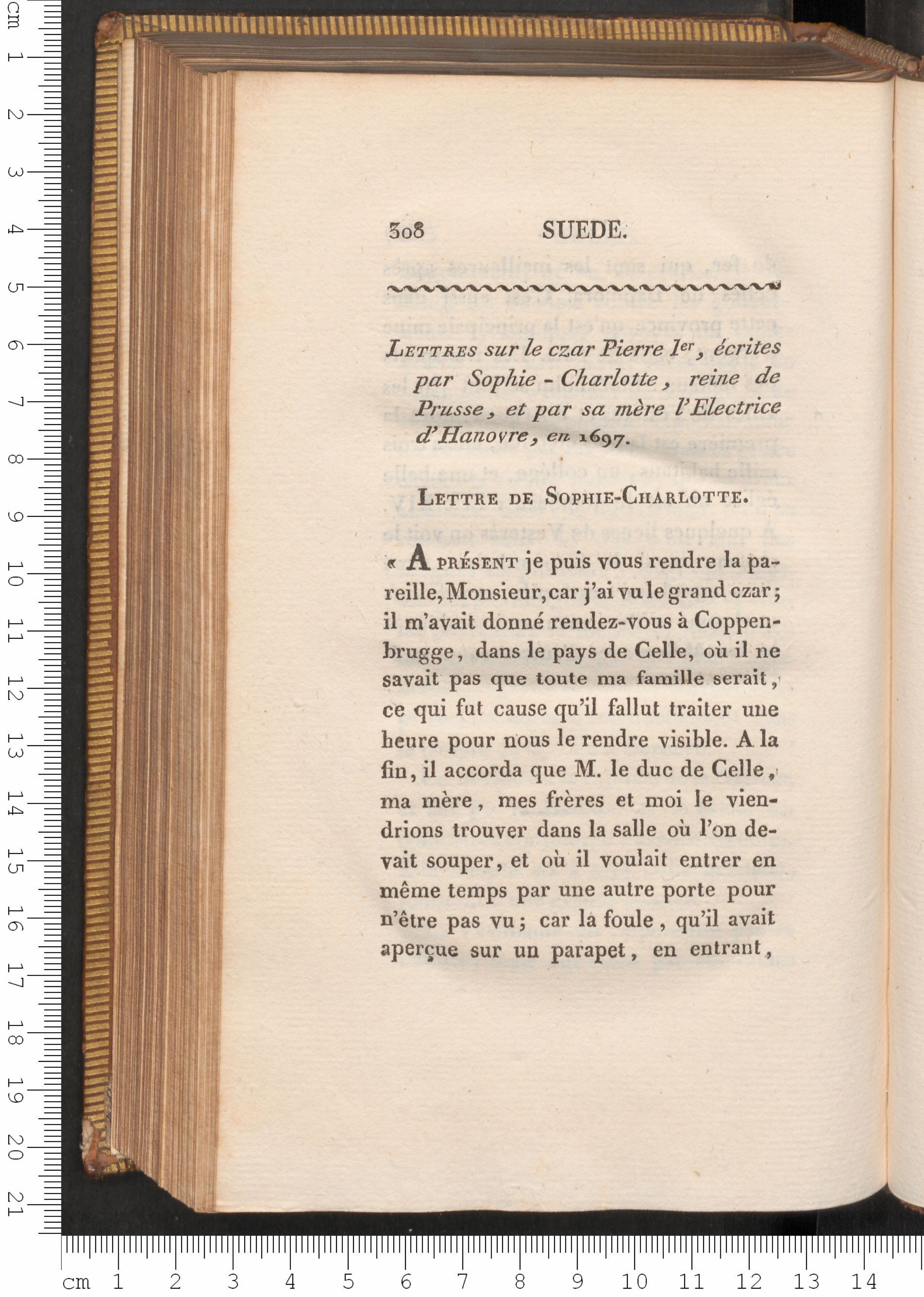


Engelbrecht, né en Dalécarlie. Il défendit les Suédois contre les gouverneurs tyranniques envoyés de Danemarck par Eric XIII, successseur de Marguerite, avec tant de courage et de succès, qu'il fut nommé administrateur du royaume par les états. Mais sa gloire irrita des rivaux puissans, qui le firent assassiner dans l'île du Hielmar, où il se reposait sous le toit d'un ami des fatigues de plusieurs voyages pénibles. Le peuple indigné se rassembla et voulut poursuivre le meurtrier; mais il s'était mis en sûreté par la fuite. Engelbrecht, regretté comme le sauveur de la patrie, fut enterré solennellemeut dans le temple de la ville d'Oerebro.

Cette ville est la capitale de la Néricie, et fait par le Hielmar et le Méler un commerce considérable avec Stockholm. Elle compte six à sept mille habitans, jouissant d'une grande aisance.

La Vestmanie est importante par sa culture, mais sur-tout par ses mines

de fer, qui sont les meilleures après celles de Danmora. C'est aussi dans cette province qu'est la principale mine d'argent, celle de Sala. Les transports des métaux à Stockholm se font par les villes de Vesteras et d'Arboga, dont la première est la plus étendue; elle a trois mille habitans, un collége, et une belle église où est le tombeau d'Eric XIV. A quelques lieues de Vesteras on voit le château royal de Stroemsholm, situé dans une plaine très-fertile, et près duquel passe un des canaux qui combinent le lac Méler avec d'autres eaux intérieures.

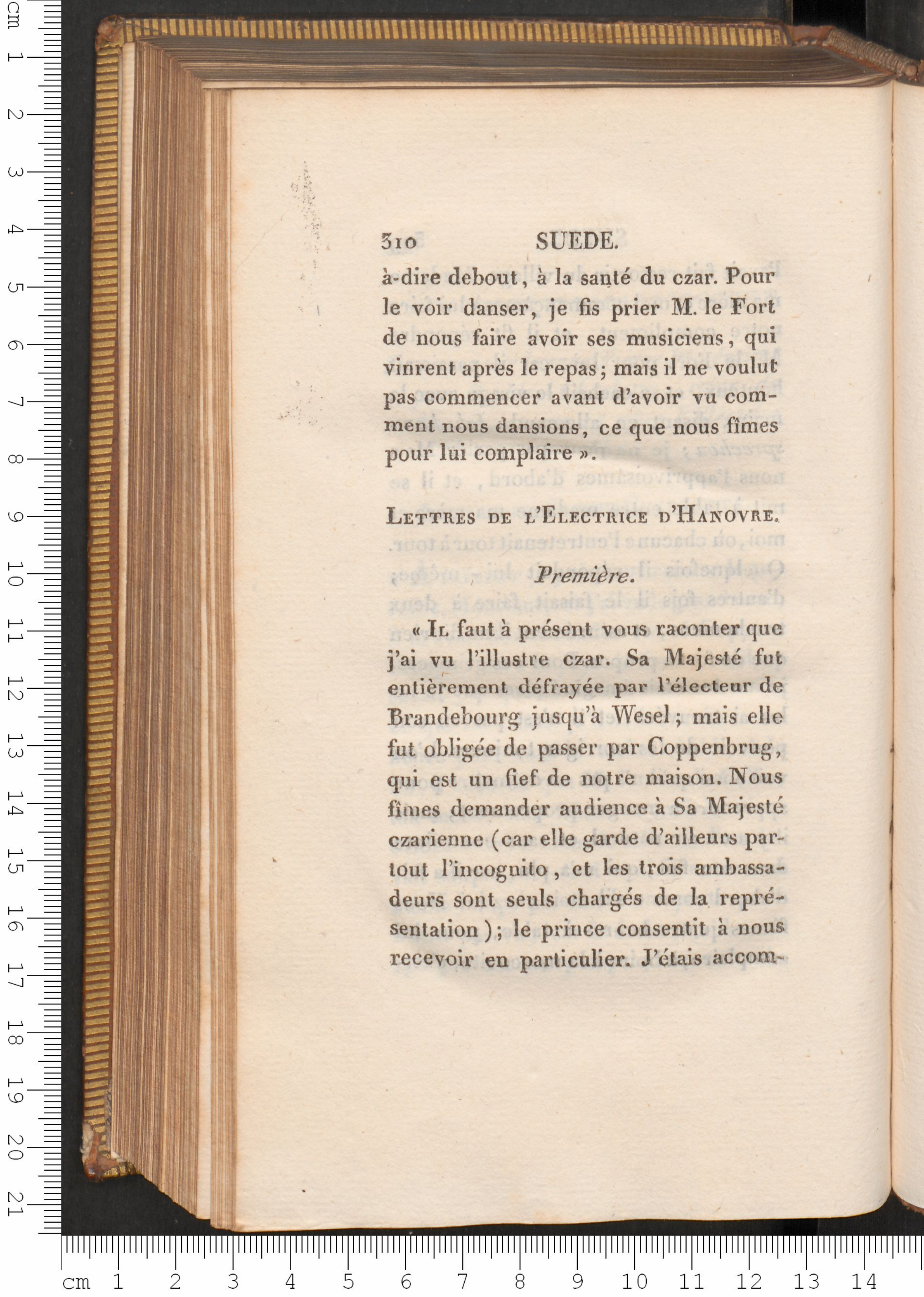


Lettres sur le czar Pierre Ier, écrites par Sophie-Charlotte, reine de Prusse, et par sa mère l'Electrice d'Hanovre, en 1697.

Lettre de Sophie-Charlotte.

« A présent je puis vous rendre la pareille, Monsieur, car j'ai vu le grand czar; il m'avait donné rendez-vous à Coppenbrugge, dans le pays de Celle, où il ne savait pas que toute ma famille serait, ce qui fut cause qu'il fallut traiter une heure pour nous le rendre visible. A la fin, il accorda que M. le duc de Celle, ma mère, mes frères et moi le viendrions trouver dans la salle où l'on devait souper, et où il voulait entrer en même temps par une autre porte pour n'être pas vu; car la foule, qu'il avait aperçue sur un parapet, en entrant,

l'avait fait ressortir du village. Madame ma mère et moi commençâmes à lui faire notre compliment, et il fit répondre M. le Fort pour lui, car il paraissait honteux, et se cachait le visage avec la main, disant en allemand : *Ich kann sprechen ;* je ne peux pas parler. Mais nous l'apprivoisâmes d'abord, et il se mit à table entre madame ma mère et moi, où chacune l'entretenait tour à tour. Quelquefois il répondait lui-même; d'autres fois il le faisait faire à deux truchemens, et assurément il ne dit rien que de fort à propos. Pour ces grimaces, je me les étais imaginé pires que je ne les ai trouvées, et il n'est pas en son pouvoir de les corriger toujours. L'on voit aussi qu'il n'a pas eu de maître pour apprendre à manger proprement; mais il y a un air naturel et sans contrainte dans son fait, qui m'a plu, car il a fait d'abord comme s'il était chez lui. Nous fûmes quatre heures à table, pour lui complaire, à boire à la moscovite, c'est-



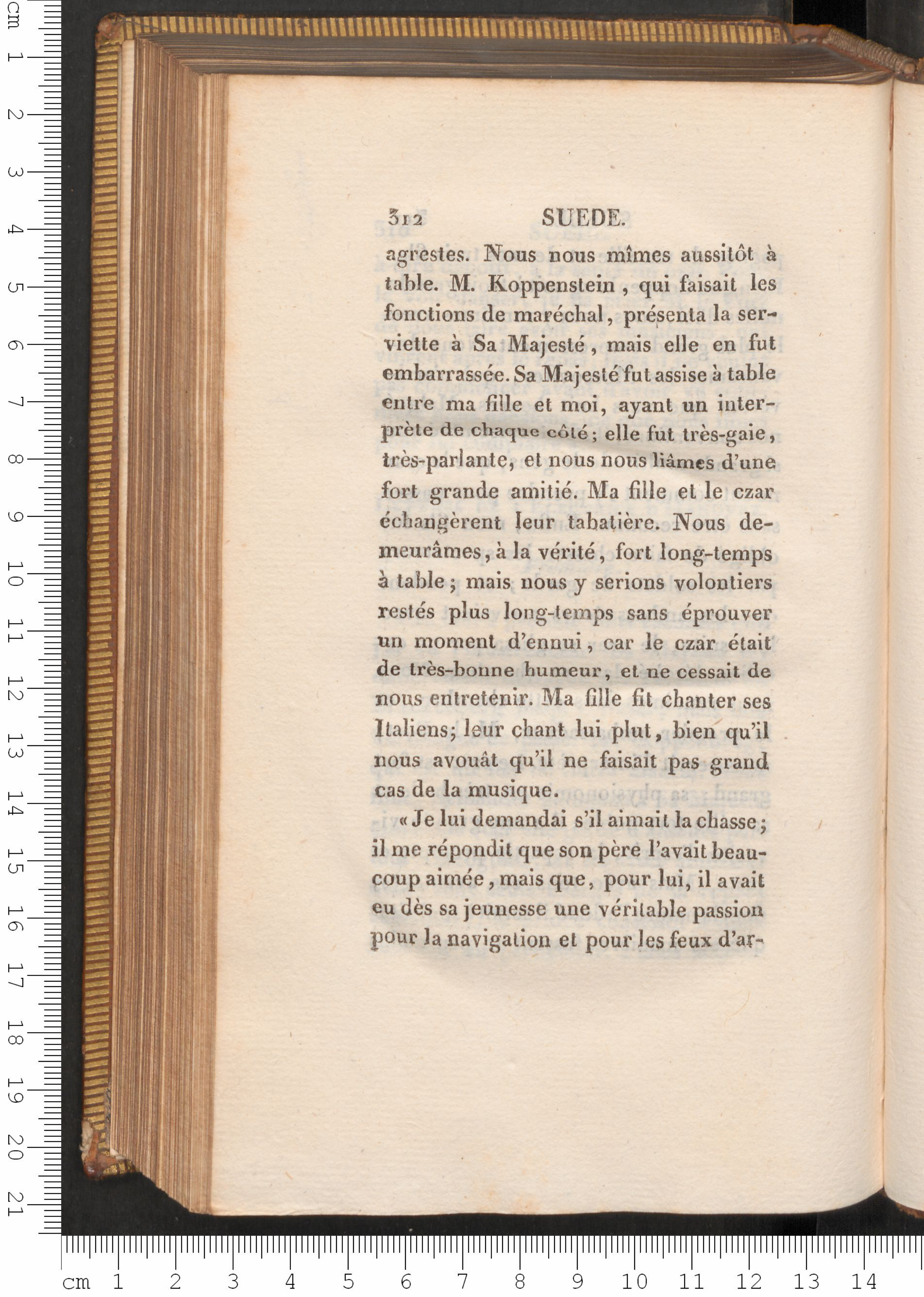
à-dire debout, à la santé du czar. Pour le voir danser, je fis prier M. le Fort de nous faire avoir ses musiciens, qui vinrent après le repas; mais il ne voulut pas commencer avant d'avoir vu comment nous dansions, ce que nous fîmes pour lui complaire ».

LETTRES DE L'ELECTRICE D'HANOVRE.

Première.

« IL faut à présent vous raconter que j'ai vu l'illustre czar. Sa Majesté fut entièrement défrayée par l'électeur de Brandebourg jusqu'à Wesel; mais elle fut obligée de passer par Coppenbrug, qui est un fief de notre maison. Nous fîmes demander audience à Sa Majesté czarienne (car elle garde d'ailleurs partout l'incognito, et les trois ambassadeurs sont seuls chargés de la représentation); le prince consentit à nous recevoir en particulier. J'étais accom-

pagnée de ma fille et de mes trois fils. Bien que Coppenbrug soit à trois grands milles d'ici, nous nous y rendîmes avec le plus grand empressement. Nous devançâmes les Moscovites, qui n'arrivèrent que vers huit heures. Malgré nos conventions, il s'était rassemblé une si grande multitude de gens, que le czar ne sut comment s'y prendre pour passer sans être reconnu. Enfin, mon fils fut obligé de faire chasser les spectateurs par les soldats de garde; et pendant que les ambassadeurs arrivaient avec leur suite, le czar se glissa par un escalier dérobé dans sa chambre. Nous nous rendîmes dans cette chambre, et le premier ambassadeur, M. le Fort, nous servit d'interprète. Le czar est fort grand; sa physionomie est très-belle et sa taille fort noble; il a une grande vivacité d'esprit, la repartie prompte et juste. Mais avec tous ces avantages, dont la nature l'a doué, il serait à souhaiter que ses manières fussent un peu moins



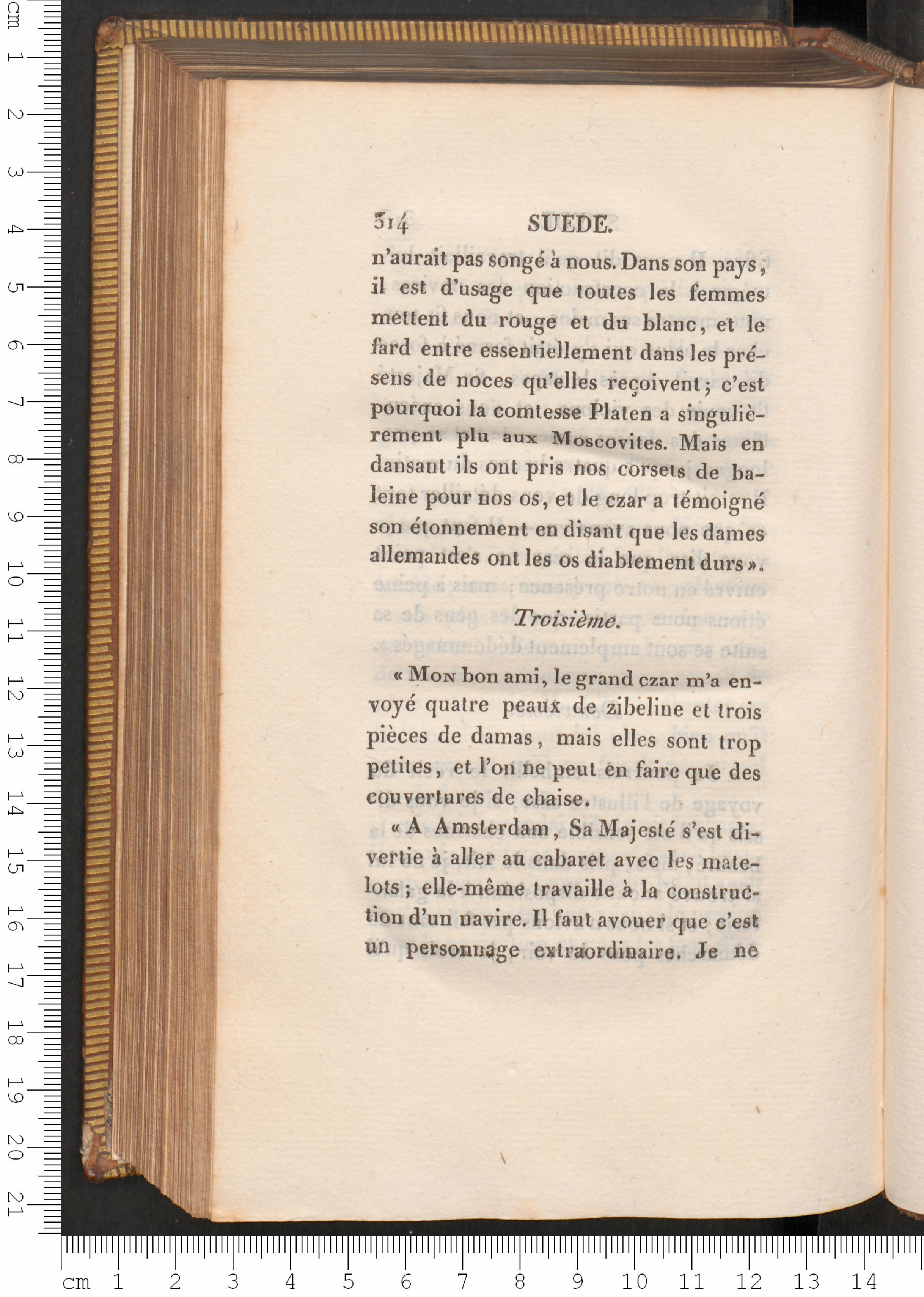
agrestes. Nous nous mîmes aussitôt à table. M. Koppenstein, qui faisait les fonctions de maréchal, présenta la serviette à Sa Majesté, mais elle en fut embarrassée. Sa Majesté fut assise à table entre ma fille et moi, ayant un interprète de chaque côté; elle fut très-gaie, très-parlante, et nous nous liâmes d'une fort grande amitié. Ma fille et le czar échangèrent leur tabatière. Nous demeurâmes, à la vérité, fort long-temps à table; mais nous y serions volontiers restés plus long-temps sans éprouver un moment d'ennui, car le czar était de très-bonne humeur, et ne cessait de nous entretenir. Ma fille fit chanter ses Italiens; leur chant lui plut, bien qu'il nous avouât qu'il ne faisait pas grand cas de la musique.

« Je lui demandai s'il aimait la chasse; il me répondit que son père l'avait beaucoup aimée, mais que, pour lui, il avait eu dès sa jeunesse une véritable passion pour la navigation et pour les feux d'ar-

tifice. Il nous dit qu'il travaillait lui-même à la construction des navires, nous montra ses mains, et nous fit toucher le calus qui s'y était formé à force de travail. Après le repas, Sa Majesté fit venir des violons, et nous exécutâmes des danses russes; le bal se prolongea jusqu'à quatre heures du matin. Il serait trop long de vous détailler tout ce que nous avons vu. — Il faut que je vous dise que le czar ne s'est point enivré en notre présence; mais à peine étions-nous partis, que les gens de sa suite se sont amplement dédommagés ».

Deuxième.

« Je pourrais embellir le récit du voyage de l'illustre czar, si je vous disais qu'il est sensible aux charmes de la beauté; mais, pris dans le fait, je ne lui ai trouvé aucune disposition à la galanterie; et si nous n'avions pas fait tant de démarches pour le voir, je crois qu'il

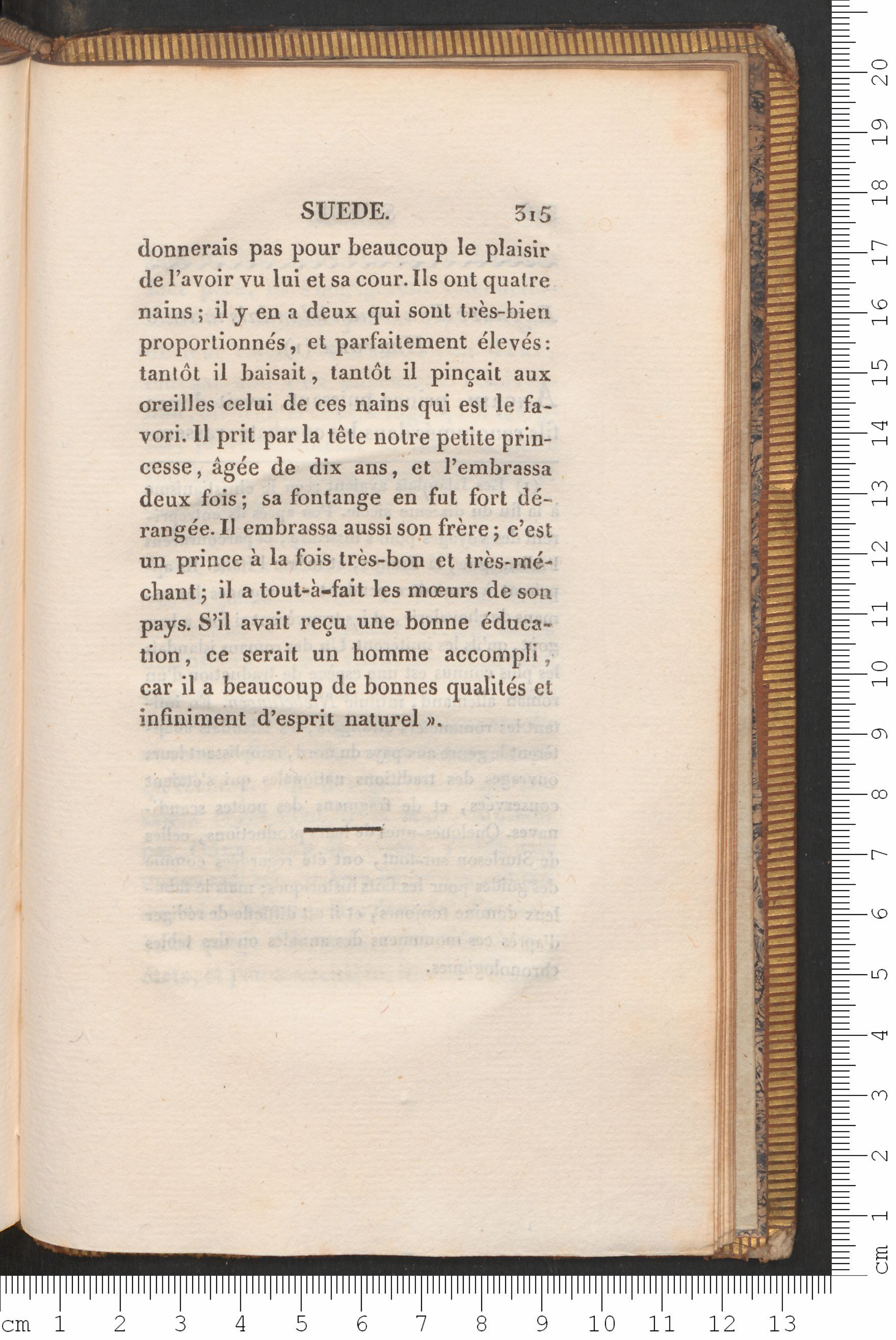


n'aurait pas songé à nous. Dans son pays, il est d'usage que toutes les femmes mettent du rouge et du blanc, et le fard entre essentiellement dans les présens de noces qu'elles reçoivent; c'est pourquoi la comtesse Platen a singulièrement plu aux Moscovites. Mais en dansant ils ont pris nos corsets de baleine pour nos os, et le czar a témoigné son étonnement en disant que les dames allemandes ont les os diablement durs ».

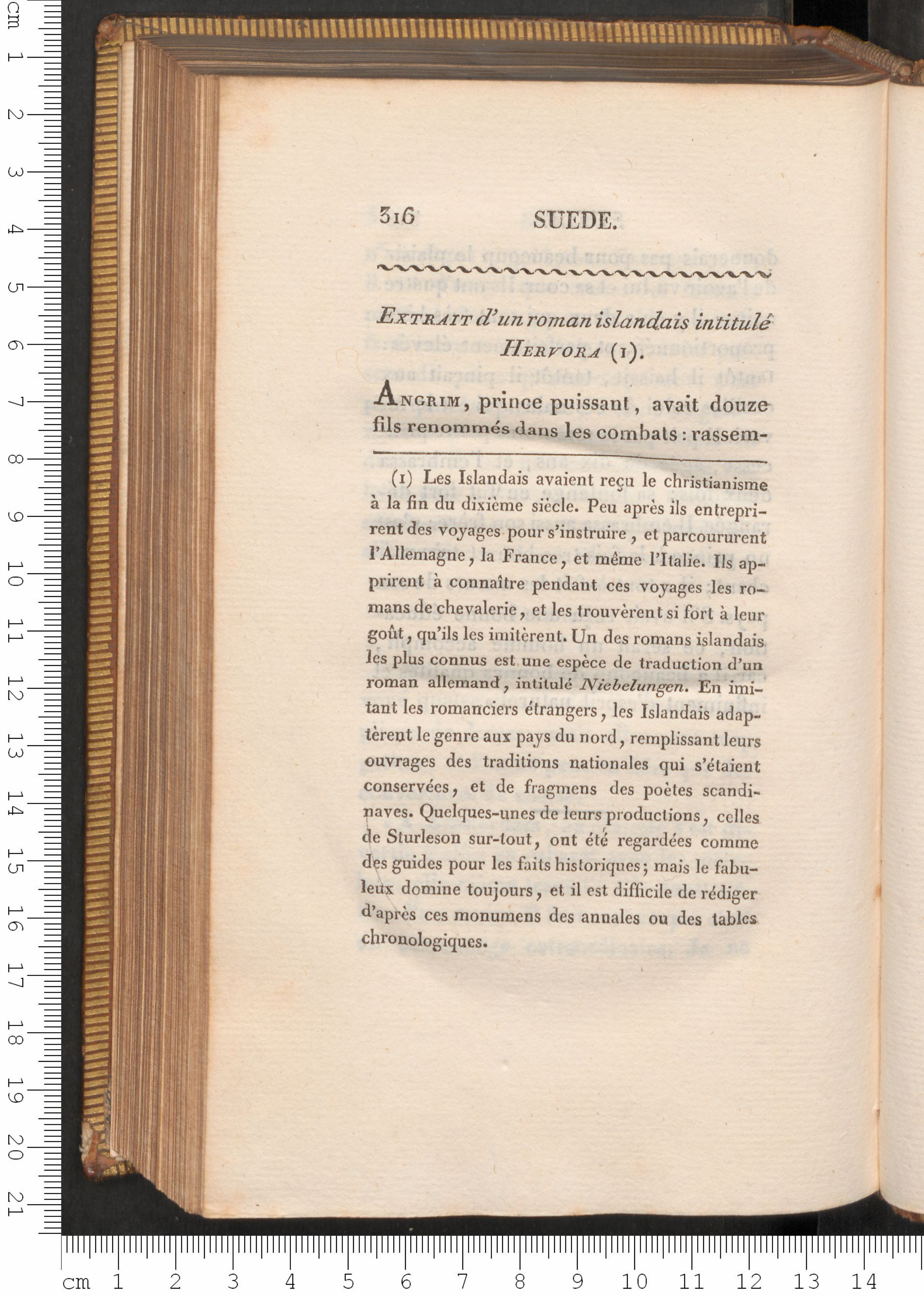
Troisième.

« Mon bon ami, le grand czar m'a envoyé quatre peaux de zibeline et trois pièces de damas, mais elles sont trop petites, et l'on ne peut en faire que des couvertures de chaise.

« A Amsterdam, Sa Majesté s'est divertie à aller au cabaret avec les matelots; elle-même travaille à la construction d'un navire. Il faut avouer que c'est un personnage extraordinaire. Je ne



donnerais pas pour beaucoup le plaisir de l'avoir vu lui et sa cour. Ils ont quatre nains ; il y en a deux qui sont très-bien proportionnés, et parfaitement élevés: tantôt il baisait, tantôt il pinçait aux oreilles celui de ces nains qui est le favori. Il prit par la tête notre petite princesse, âgée de dix ans, et l'embrassa deux fois; sa fontange en fut fort dérangée. Il embrassa aussi son frère ; c'est un prince à la fois très-bon et très-méchant ; il a tout-à-fait les mœurs de son pays. S'il avait reçu une bonne éducation, ce serait un homme accompli, car il a beaucoup de bonnes qualités et infiniment d'esprit naturel ».



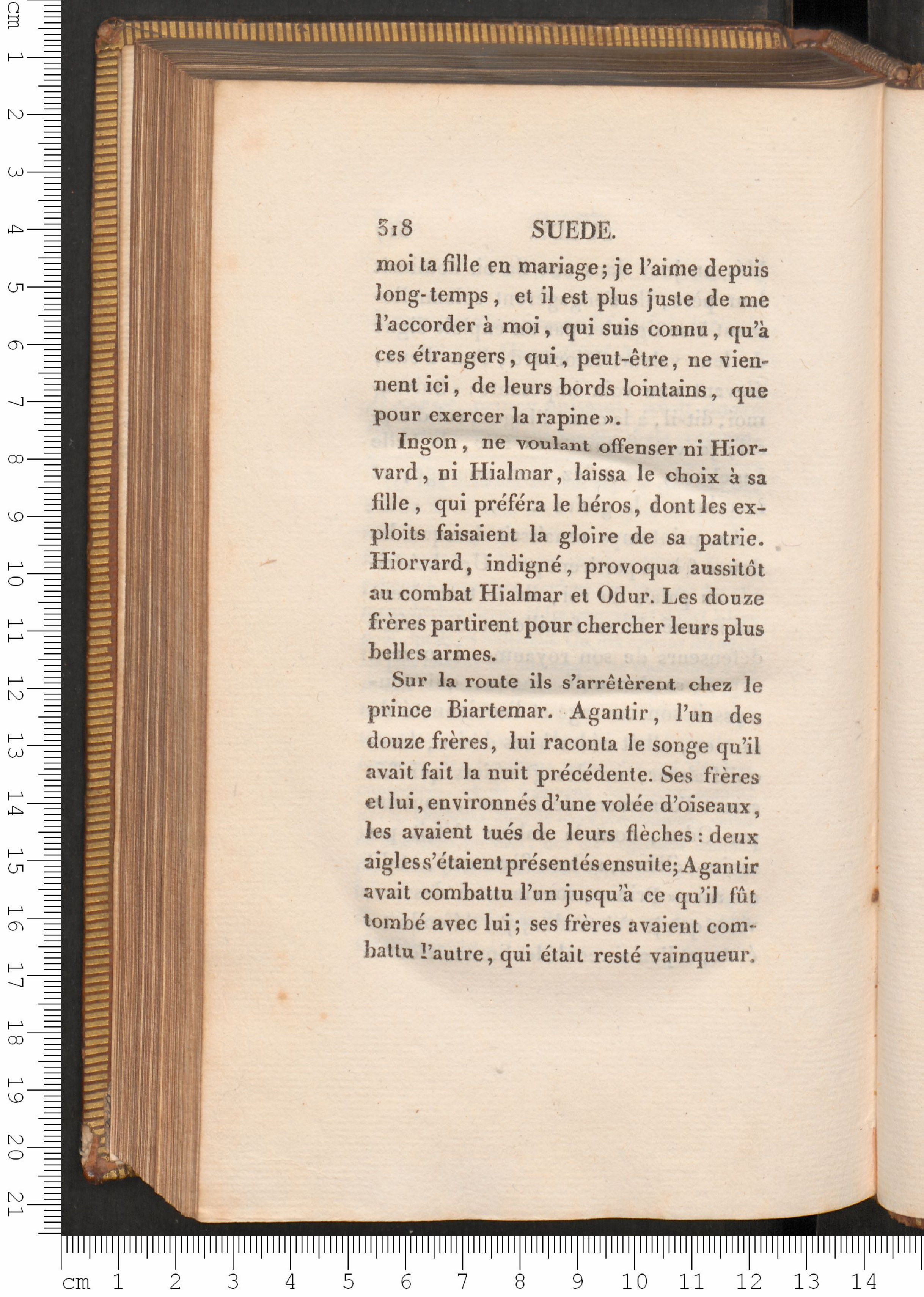
Extrait d'un roman islandais intitulé Hervora (1).

Angrim, prince puissant, avait douze fils renommés dans les combats : rassem-

(1) Les Islandais avaient reçu le christianisme à la fin du dixième siècle. Peu après ils entreprirent des voyages pour s'instruire, et parcoururent l'Allemagne, la France, et même l'Italie. Ils apprirent à connaître pendant ces voyages les romans de chevalerie, et les trouvèrent si fort à leur goût, qu'ils les imitèrent. Un des romans islandais les plus connus est une espèce de traduction d'un roman allemand, intitulé *Niebelungen*. En imitant les romanciers étrangers, les Islandais adaptèrent le genre aux pays du nord, remplissant leurs ouvrages des traditions nationales qui s'étaient conservées, et de fragmens des poètes scandinaves. Quelques-unes de leurs productions, celles de Sturleson sur-tout, ont été regardées comme des guides pour les faits historiques; mais le fabuleux domine toujours, et il est difficile de rédiger d'après ces monumens des annales ou des tables chronologiques.

blés un jour dans une île où dominait leur père, ils s'engagèrent solennellement à se signaler par un exploit digne de leur valeur. Hiorvard, l'un d'eux, élevant une voix imposante : « Suivez-moi, dit-il, à la cour d'Ingon, roi d'Upsal ; je veux obtenir sa fille, la belle Ingebord ; secondez mon courage, et marchons à la gloire ».

Le printemps renaissait lorsque les douze frères partirent pour Upsal. Arrivés au palais du roi, ils le trouvèrent environné de sa famille et des héros défenseurs de son royaume. Hiorvard exposa sa demande. Ingon, qui connaissait son courage et l'ancienneté de sa race, allait céder à ses désirs, lorsqu'Hialmar, un des guerriers qui faisaient l'ornement de la cour, soutenu par Odur, dont la valeur n'était pas moins célèbre, se leva fièrement, et dit au roi : « Prince, souviens-toi des services que je t'ai rendus ; j'ai défendu tes états, et j'en ai reculé les limites. Donne-



moi ta fille en mariage; je l'aime depuis long-temps, et il est plus juste de me l'accorder à moi, qui suis connu, qu'à ces étrangers, qui, peut-être, ne viennent ici, de leurs bords lointains, que pour exercer la rapine ».

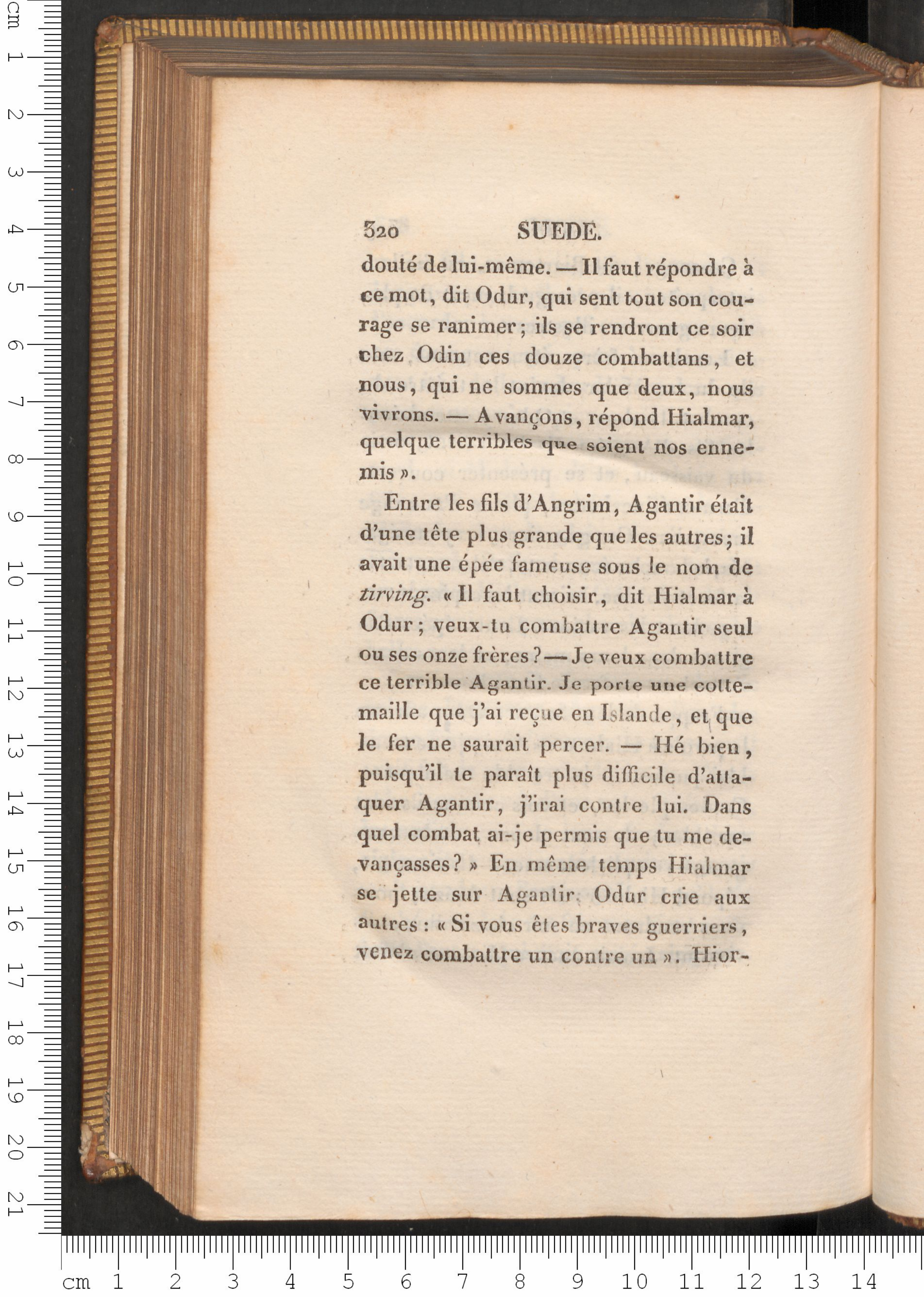
Ingon, ne voulant offenser ni Hiorvard, ni Hialmar, laissa le choix à sa fille, qui préféra le héros, dont les exploits faisaient la gloire de sa patrie. Hiorvard, indigné, provoqua aussitôt au combat Hialmar et Odur. Les douze frères partirent pour chercher leurs plus belles armes.

Sur la route ils s'arrêtèrent chez le prince Biartemar. Agantir, l'un des douze frères, lui raconta le songe qu'il avait fait la nuit précédente. Ses frères et lui, environnés d'une volée d'oiseaux, les avaient tués de leurs flèches: deux aigles s'étaient présentés ensuite; Agantir avait combattu l'un jusqu'à ce qu'il fût tombé avec lui; ses frères avaient combattu l'autre, qui était resté vainqueur.

« Ce songe, dit Biartemar, est facile à interpréter ; il présage la mort de plusieurs guerriers illustres ».

Les douze frères étant revenus, une île du lac Méler devint le théâtre du combat. Hialmar et Odur y attendaient les fils d'Angrim. Ils les voient sortir du vaisseau, et se présenter couverts d'armes étincelantes, pleins d'une rage meurtrière. Ces guerriers, les yeux égarés, la bouche écumante, s'élancent dans la forêt voisine, brisent les sapins, et en arrachent les racines. Leurs épées s'agitent dans leurs mains, et leurs dents s'attachent au fer de leurs boucliers.

Frappé de leur fureur, Odur adresse la parole à Hialmar : « Ami, je ne tremblai jamais..... je tremble maintenant. Contemple-les, et vois comme ils sont terribles ; ils sont douze, et la vengeance remplit leur ame. — Ils viennent, répond Hialmar ; ils sont douze ; nous nous rendrons ce soir chez Odin, et ils vivront. Jamais encore Hialmar n'avait



douté de lui-même. — Il faut répondre à ce mot, dit Odur, qui sent tout son courage se ranimer ; ils se rendront ce soir chez Odin ces douze combattans, et nous, qui ne sommes que deux, nous vivrons. — Avançons, répond Hialmar, quelque terribles que soient nos ennemis ».

Entre les fils d'Angrim, Agantir était d'une tête plus grande que les autres ; il avait une épée fameuse sous le nom de *tirving*. « Il faut choisir, dit Hialmar à Odur ; veux-tu combattre Agantir seul ou ses onze frères ? — Je veux combattre ce terrible Agantir. Je porte une cottemaille que j'ai reçue en Islande, et que le fer ne saurait percer. — Hé bien, puisqu'il te paraît plus difficile d'attaquer Agantir, j'irai contre lui. Dans quel combat ai-je permis que tu me devançasses ? » En même temps Hialmar se jette sur Agantir. Odur crie aux autres : « Si vous êtes braves guerriers, venez combattre un contre un ». Hior-

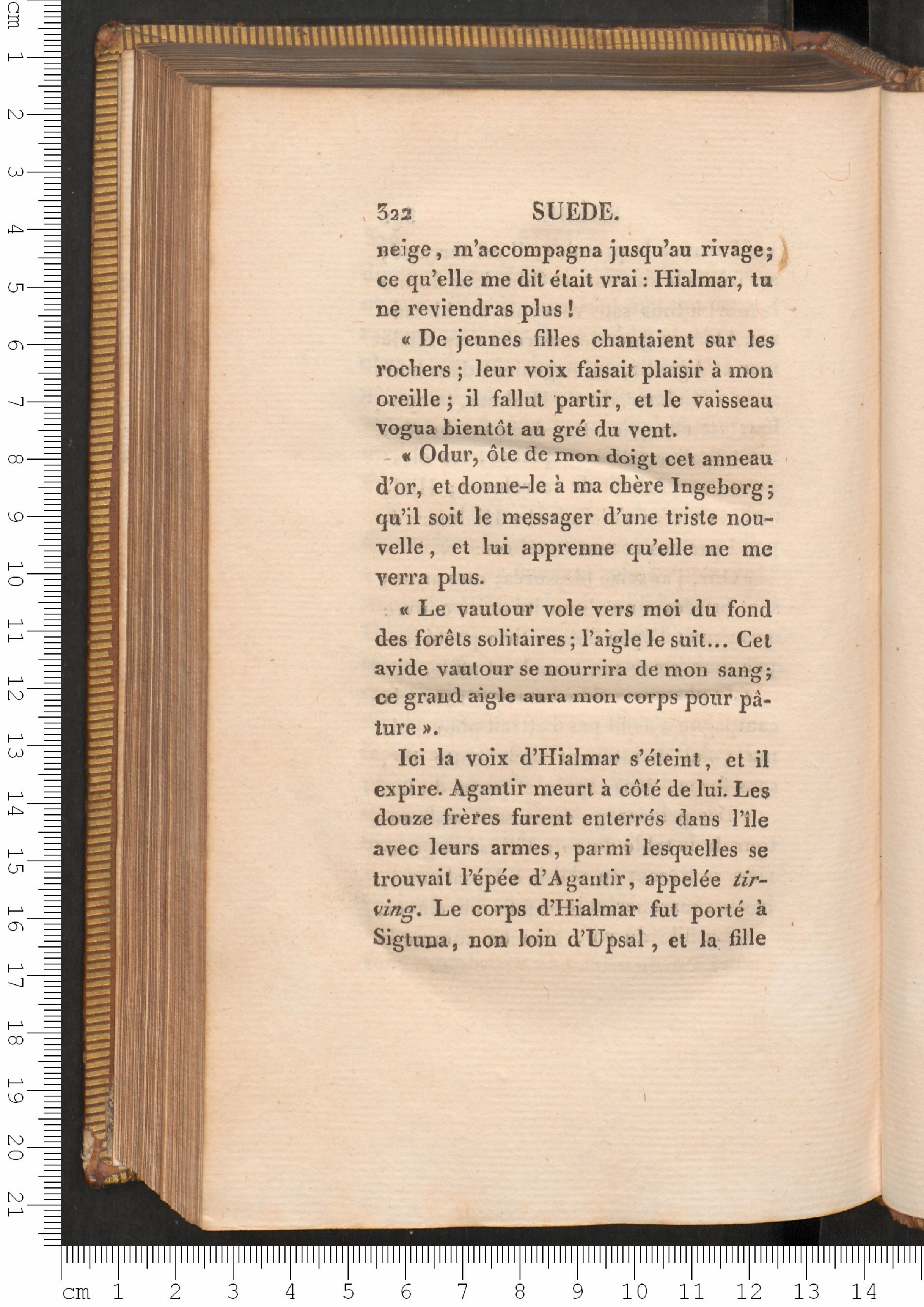
vard avance le premier; il est terrassé; ses frères le suivent, et Odur leur donne la mort à tous sans recevoir de blessures. Alors ce guerrier marcha vers Hialmar et Agantir, qui nageaient dans leur sang. « Hialmar, dit-il, Hialmar, ta couleur est changée, ton épée est brisée, ton bouclier taillé en pièces, tes blessures t'empêchent de te relever; Hialmar, ta vie va s'éteindre! » Hialmar répond par ces accens funèbres:

« Oui, j'ai seize blessures; mes armes sont brisées; une obscurité noire couvre mes yeux; l'épée d'Agantir a porté jusqu'à mon cœur son tranchant affilé.

« Je possédais cinq hameaux; mais la campagne n'avait pas d'attrait pour moi: me voici maintenant dans cette île, sans force, sans espoir, et percé du fer.

« Des princes puissans sont assis autour de la table du roi; d'illustres guerriers se livrent au plaisir à Upsal; moi, je veux marcher, et je ne puis me relever.

« La fille du roi, blanche comme la



neige, m'accompagna jusqu'au rivage; ce qu'elle me dit était vrai : Hialmar, tu ne reviendras plus !

« De jeunes filles chantaient sur les rochers ; leur voix faisait plaisir à mon oreille ; il fallut partir, et le vaisseau vogua bientôt au gré du vent.

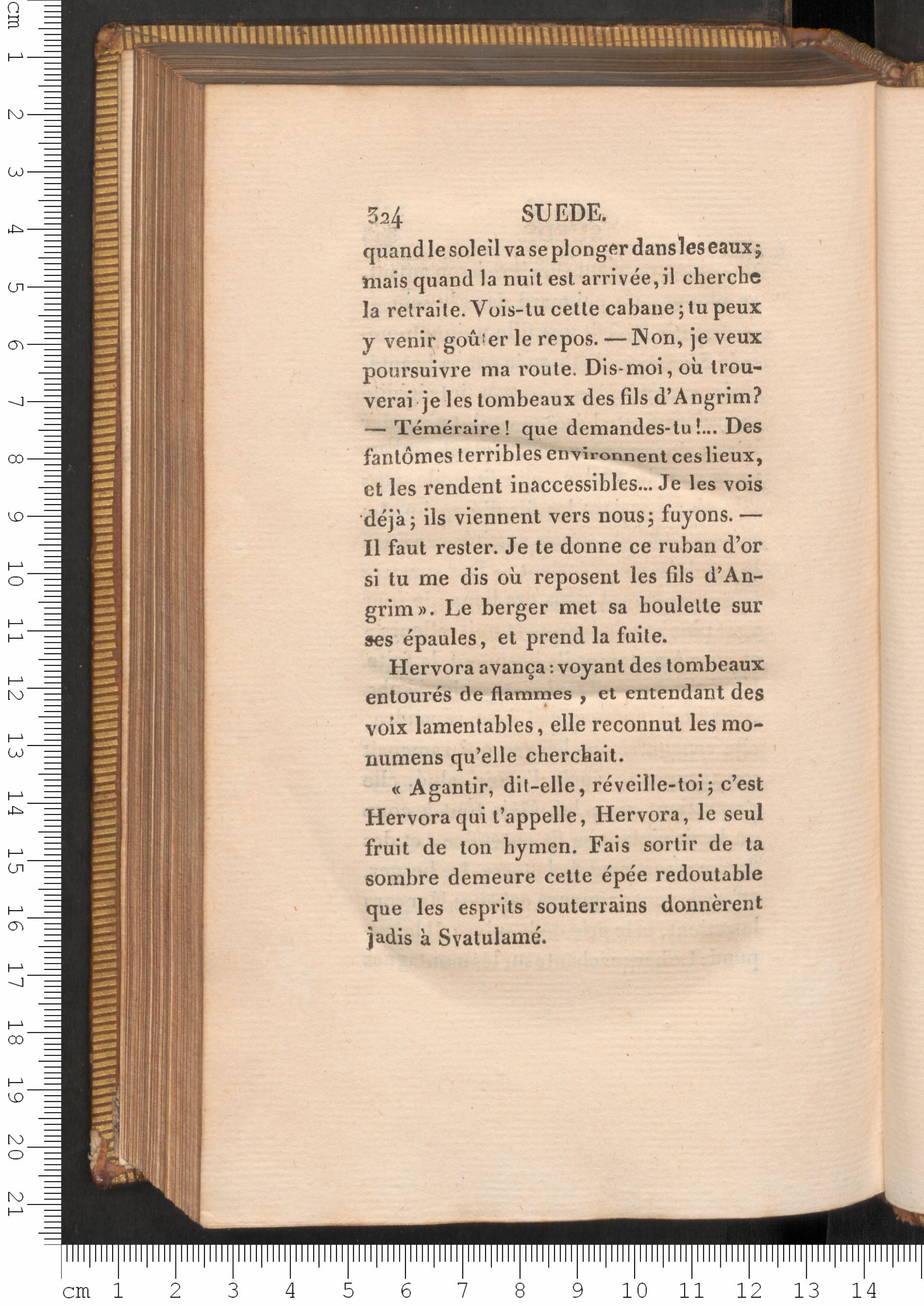
« Odur, ôte de mon doigt cet anneau d'or, et donne-le à ma chère Ingeborg ; qu'il soit le messager d'une triste nouvelle, et lui apprenne qu'elle ne me verra plus.

« Le vautour vole vers moi du fond des forêts solitaires ; l'aigle le suit... Cet avide vautour se nourrira de mon sang ; ce grand aigle aura mon corps pour pâture ».

Ici la voix d'Hialmar s'éteint, et il expire. Agantir meurt à côté de lui. Les douze frères furent enterrés dans l'île avec leurs armes, parmi lesquelles se trouvait l'épée d'Agantir, appelée *tirving*. Le corps d'Hialmar fut porté à Sigtuna, non loin d'Upsal, et la fille

du roi, ne pouvant survivre à son amant, se plongea un poignard dans le sein.

Agantir laissait une fille unique nommée *Hervora*, distinguée par sa beauté, mais encore plus par son intrépidité guerrière. Cette héroïne voulut posséder l'épée de son père, et, s'étant embarquée sur le Méler, elle fit voile vers l'île où reposaient les fils d'Angrim. Le vaisseau aborde; mais aussitôt ceux qui le conduisaient s'écrient: « Des spectres effrayans errent dans ces lieux; le jour y est plus à craindre que la nuit ailleurs. » et en même temps ils prennent la fuite. Hervora descend seule; et, malgré l'obscurité qui commençait à se répandre, elle rencontre un berger qui ramenait son troupeau; après l'avoir salué, elle s'entretient avec lui. Mais tout à coup un bruit violent se fit entendre, et des flammes sortirent de la terre. Le berger, effrayé, veut gagner sa cabane; Hervora le retient, et le prie de la suivre. Il lui répond: Le berger chante sur les montagnes



quand le soleil va se plonger dans les eaux; mais quand la nuit est arrivée, il cherche la retraite. Vois-tu cette cabane; tu peux y venir goûter le repos. — Non, je veux poursuivre ma route. Dis-moi, où trouverai-je les tombeaux des fils d'Angrim? — Téméraire! que demandes-tu!... Des fantômes terribles environnent ces lieux, et les rendent inaccessibles... Je les vois déjà; ils viennent vers nous; fuyons. — Il faut rester. Je te donne ce ruban d'or si tu me dis où reposent les fils d'Angrim». Le berger met sa houlette sur ses épaules, et prend la fuite.

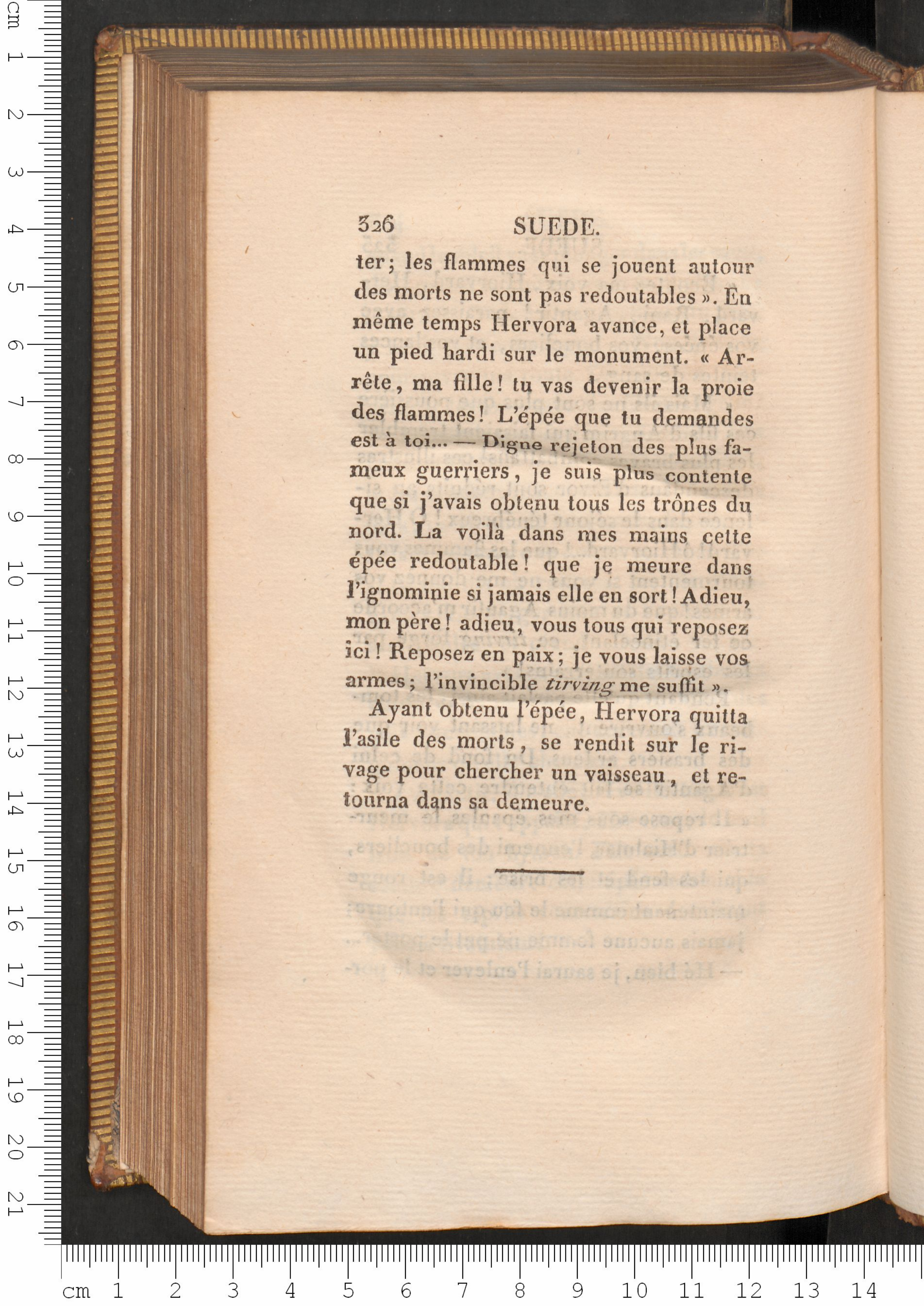
Hervora avança: voyant des tombeaux entourés de flammes, et entendant des voix lamentables, elle reconnut les monumens qu'elle cherchait.

« Agantir, dit-elle, réveille-toi; c'est Hervora qui t'appelle, Hervora, le seul fruit de ton hymen. Fais sortir de ta sombre demeure cette épée redoutable que les esprits souterrains donnèrent jadis à Svatulamé.

« Ecoutez ma voix, Hiorvard, Hervard, Rani, Agantir! paraissez avec vos épées, vos boucliers, et vos lances teintes de sang...

« Mais ils ne sont plus que poussière ces fils d'Angrim qui faisaient trembler les plus braves combattans! ces illustres descendans d'Eivor sont réduits au silence dans le séjour ténébreux! O Hervard! ô Hiorvard...! que les flammes vous tourmentent si vous ne me donnez vos armes! que du moins Agantir m'accorde ce fer étincelant, ce *tirving* forgé par les esprits souterrains! »

Pendant qu'elle parlait ainsi, les tombeaux s'ouvrirent, ne laissant voir que des brasiers ardens. Du fond de celui d'Agantir se fait entendre cette voix: « Il repose sous mes épaules le meurtrier d'Hialmar, l'ennemi des boucliers, qui les fend et les brise; il est rouge maintenant comme le feu qui l'entoure; jamais aucune femme ne put le porter... — Hé bien, je saurai l'enlever et le por-



ter; les flammes qui se jouent autour des morts ne sont pas redoutables ». En même temps Hervora avance, et place un pied hardi sur le monument. « Arrête, ma fille! tu vas devenir la proie des flammes! L'épée que tu demandes est à toi... — Digne rejeton des plus fameux guerriers, je suis plus contente que si j'avais obtenu tous les trônes du nord. La voilà dans mes mains cette épée redoutable! que je meure dans l'ignominie si jamais elle en sort! Adieu, mon père! adieu, vous tous qui reposez ici! Reposez en paix; je vous laisse vos armes; l'invincible *tirving* me suffit ».

Ayant obtenu l'épée, Hervora quitta l'asile des morts, se rendit sur le rivage pour chercher un vaisseau, et retourna dans sa demeure.

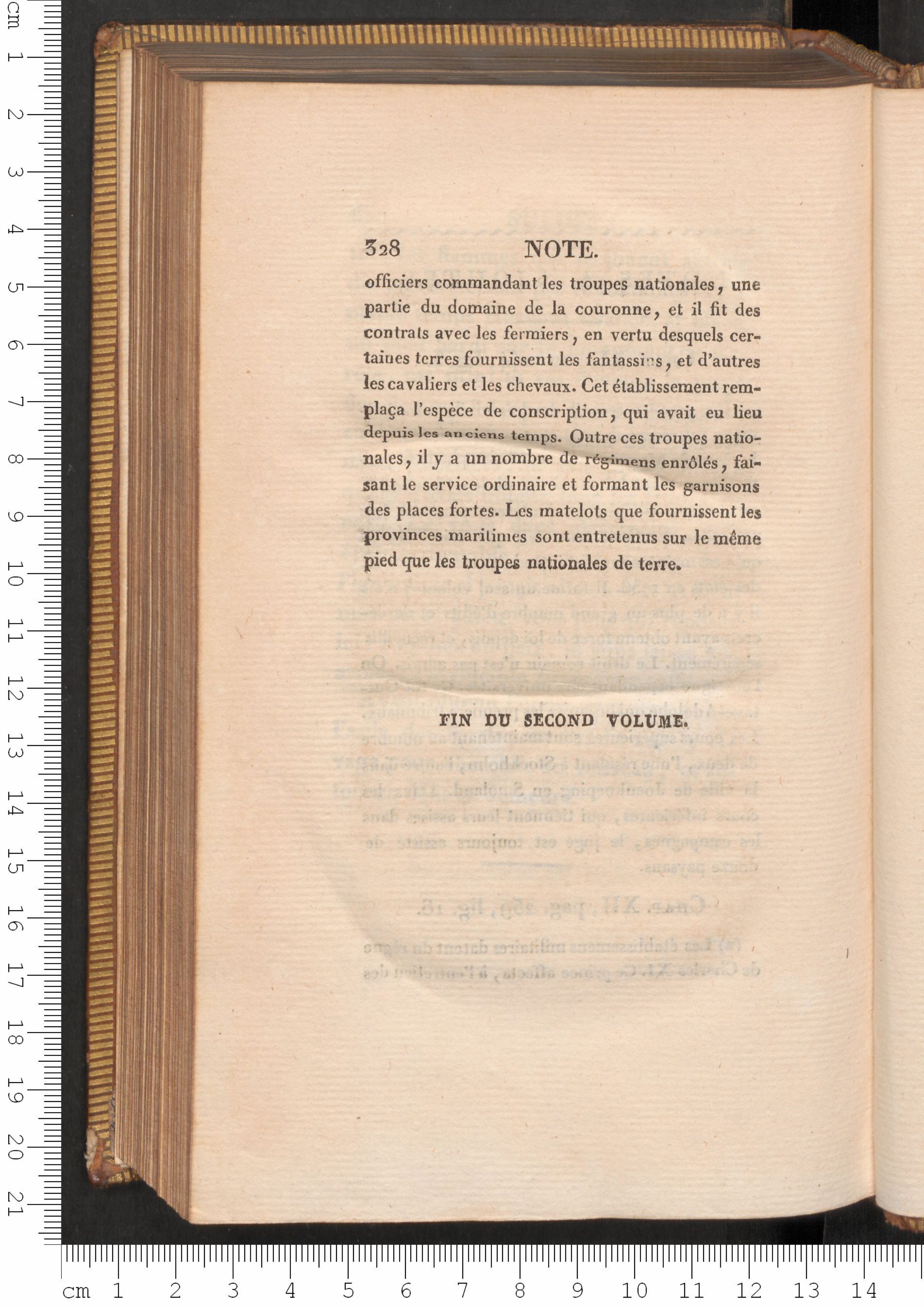
NOTES A AJOUTER.

CHAP. XI, pag. 244, lig. 3.

(1) Le premier recueil des lois civiles et criminelles fut rédigé dans le quatorzième siècle, sous le règne de Magnus-Ericson. Christophe le fit perfectionner dans le quinzième siècle : Charles IX et Gustave-Adolphe y ajoutèrent plusieurs lois nouvelles. Le Code tant civil que criminel, tel qu'il est maintenant, fut introduit avec la sanction des états en 1736. Il forme un seul volume; mais il y a de plus un grand nombre d'édits et de décrets ayant obtenu force de loi depuis, et recueillis séparément. Le droit romain n'est pas admis. On l'enseigne cependant aux universités. Ce fut Gustave-Adolphe qui organisa les premiers tribunaux. Les cours supérieures sont maintenant au nombre de deux, l'une résidant à Stockholm, l'autre dans la ville de Joenkoeping en Smoland. Dans les cours inférieures, qui tiennent leurs assises dans les campagnes, le juge est toujours assisté de douze paysans.

CHAP. XII, pag. 259, lig. 16.

(2) Les établissemens militaires datent du règne de Charles XI. Ce prince affecta, à l'entretien des



officiers commandant les troupes nationales, une partie du domaine de la couronne, et il fit des contrats avec les fermiers, en vertu desquels certaines terres fournissent les fantassins, et d'autres les cavaliers et les chevaux. Cet établissement remplaça l'espèce de conscription, qui avait eu lieu depuis les anciens temps. Outre ces troupes nationales, il y a un nombre de régimens enrôlés, faisant le service ordinaire et formant les garnisons des places fortes. Les matelots que fournissent les provinces maritimes sont entretenus sur le même pied que les troupes nationales de terre.

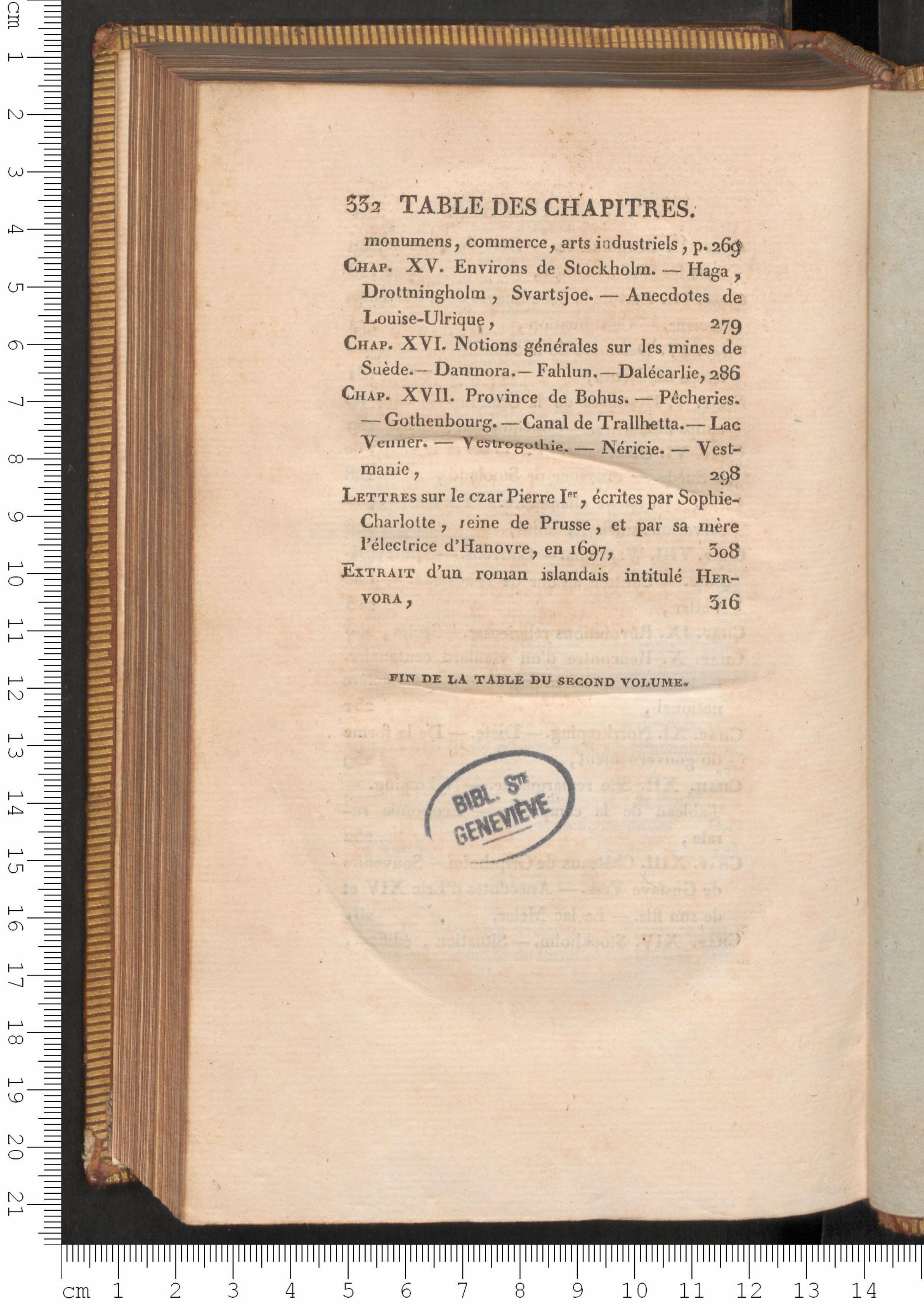
FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce volume.

SUÈDE.



FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

